

**Joubert, Laurent. La premiere et seconde partie des erreurs populaires, touchant la Medecine et le regime de santé. Par M. Laurent Joubert, Conseiller et Medecin ordinaire du Roy, et du Roy de Navarre, premier Docteur Regent, Chancelier et juge de l'université en Medecine de Montpellier. Avec plusieurs autres petits traictez, lesquels sont specifiez en la page suyvante,**

*A Paris, chez Claude Micard. Avec privilege, 1587.  
Cote : 71683 (1)*





# ORDRE DE TOVT L'OEUVRE.

*Outre la premiere & seconde partie des Erreurs  
populaires, y est*

Vn meſlange & ramas d'autres propos vulgaires, &  
Erreurs populaires, tant de luy que de ſes amis.  
Explication de quelques Phraſes & mots touchant  
aucunes maladies.  
Remedes Metaphoriques & extrauagans.  
Remedes ſuperſtitieux, ou vains & ceremonieux.  
Propos fabuleux de la Vipere, du Bieure, de la Sala-  
mandre, & de l'Ours.  
Deux Paradoxes de luy meſme, traduits par Iſaac ſon  
fils.  
Queſtion vulgaire, quel langage parleroit vn enfant  
qui n'auroit iamais ouy parler.





A TRES HAVTE, TRES  
EXCELLENTE ET STVDIEVSE

Princesse, Marguerite de France, tres illustre

Royne de Navarre, fille, sœur,

& femme de Roy,

Laurent Ioubert, son tres humble & tres  
affectionné seruiteur: Salut.

**M**ADAME, il y a vn grand different  
entre les Princes de Philosophie, Pla-  
ton & Aristote, sur la condition de  
l'ame raisonnable: qu'ils accordent fa-  
cilement estre celeste, diuine, & im-  
mortelle, separable du corps: mais Platon veut, qu'elle  
soit à elle mesme sçauante de toutes choses, lesquel-  
les s'effacent de sa memoire & s'oublient, à l'instant  
qu'elle est submergee, & comme embourbee en no-  
stre corps humide & mal. Puis à mesure que le corps  
se desseiche petit à petit, l'ame redeuenant aussi plus  
nette & reluisante, se ramentoit, & recognoit tou-  
tes choses de peu à peu: cōme s'il les apprenoit de nou-  
veau. Car de la sentence de Platon, ce que nous disons  
Apprendre, n'est qu'un Ressouvenir. Au contraire



Aristote affirme, nostre ame venir au corps ignorã-  
 re de tout, mais capable & tresprompte a conceuoir  
 toutes choses: estant icelle vn esprit actuellement sim-  
 ple, & toutes choses en puissance. il la compare à vn  
 tableau poly, auquel n'y a rien depeint ou grave, prest  
 a recevoir toutes couleurs & figures que lon vou-  
 dra. Cest aduis a eu plus grand suite, que le premier:  
 & est tenu pour veritable, de ceux qui philosophes le  
 mient. Car si on deuenoit sçauant, par la seule exic-  
 cation du corps, il s'ensuyuroit, qu'on n'auroit besoin  
 de doctrine, & que l'erreur n'auroit aucun lieu en  
 l'ame (pourueu que les sens extérieurs fussent entiers  
 & sains) qui sont deux conclusions notoirement ab-  
 surdes. Car quant à la doctrine ou enseignemẽt, quel  
 besoin en auroit-on, si l'ame d'elle mesme deuiẽt,  
 ou redeuiẽt sçauante? Et s'il ne tient que à la super-  
 flue humidité du corps, qu'elle ne sçache tout, quoy  
 qu'on luy puisse demonstret, elle ne comprendra ou re-  
 tiendra aucune chose: & faut auoir la patience, que  
 en s'effuyant, elle se ramentoine les choses oubliees.  
 Tellement que la doctrine seroit en vain, totalement  
 inuile, sinon comme pour remettre en chemin celuy  
 qui seroit esgaré: quand apres l'exiccation du corps,  
 l'ame seroit neantmoins comme esperdue, en conti-  
 nuãt son oubly. Mais encor faudroit-il, que tous ceux  
 de mesme aage & complexion, fussent esgalement  
 sçauans, puis qu'ils seroyent esgalement dessichez,  
 & leur ame demouillee de mesme. Quant à l'erreur,  
 quel lieu peut-il auoir en l'ame, si elle sçait tout, pour-  
 uen que les sens extérieurs ne l'abusent, en luy repre-  
 sentant

sentât vne chose pour autre? Elle pourroit bien ignorer ce, qu'elle n'auroit encores descouvert ou reconnu: mais ce n'est pas errer. Car au moins, ce qu'elle scauroit, comme tout sçavoir est veritable, seroit vray. Or les erreurs & fausses opinions sont si vulgaires & communes en l'ame, que rien plus, il faut donc qu'elles viennent d'ailleurs, & s'insinuent de par dehors, sçavoir est, de mauuaise doctrine & fausse persuasion. Bien est vray, que l'ame se peut forger (comme elle fait en la plus part des hommes) des erreurs & mensonges, s'abusant elle mesme: & c'est par ignorance. Car voulant raisonner ou discourir sur quelque chose, où il faut plusieurs considerations, l'ame ignorant quelque vne d'icelles, & n'estant bien seure des autres, elle fait vn mauuais syllogisme & conclusion fausse: à laquelle neantmoins elle se plaist & arreste par ignorance, ne sçachant discerner le faux du vray. Ainsi s'engendre vn erreur: qui est autant ou plus tenant en l'ame du presomptueux, mere de telle opinion, que l'erreur persuade d'vne fausse doctrine, en l'ame du facil croyant, sans discours ou difficulté.

Voilà, M A-D A M E, la source des erreurs: que monstre bien, l'ame estre de soy ignorante, & simplement capable de tout ce qu'on y veut peindre & graver, soit bien, soit mal, vray ou faux. Car comme l'eau insipide, reçoit indifferemment toutes saveurs, & la laine blanche toutes couleurs, ainsi nous pouuons façonner l'ame de toutes qualitez, & bien heureuse celle, qui rencontre de fort bons mai-

stres sur tout à la premiere evadition, afin qu'elle ne soit grauee, teinte, abreuvee ou parfume de mauvais traits, couleurs, humeurs, ou senteurs fausses, corrompues, & vicieuses dès le commencement. Car il est trop difficile, sinon impossible, d'effacer, reparer, ou reformer les mauvaises opinions figurees & empreintes en vn corps molles, qui les reçoit fort auit: comme aussi de changer le lustre, teint, & couleur ja imprimée aux contenance: & maintiens, corriger les humeurs engendrez de pernicieuse nourriture, d'où procedent semblables maurs, & de là, semblables actions, qui comme meschantes odeurs, offensent le nez, & le cerueau des miieux sensez: odeurs inemendables, sans refondre tout l'humeur, qui engendre la vapeur si odieuse & detestable.

MADAME, ie laisse pour le present à messieurs les Theologiens, l'institution de l'ame en la foy Chrestienne, pour la luy engraver bien auant, la teindre de pieté, l'abreuuer de saine doctrine, & la parfumer des odeurs agreables à Dieu, & profitables au prochain: qui sont vie sainte & exemplaire, conforme à la doctrine, & procedant de pieté, ayant sa force en la foy hautement imprimée. Je me tiens à ce qui est de ma vocation: c'est d'auoir soin du corps humain, pour le conseruer en sante, & l'y remettre quand il en est déchoü: le tout moyennant la grace du Seigneur tout puissant, qui a crée de terre la medecine, & institué le Medecin, pour la necessité de l'homme. En laquelle vocation, j'ay de l'og temps: (au moins depuis vingtinq ans en ça) travaillé à faire deux profits:

profits : l'un d'instituer la ieunesse en ladite science, tant par escrit que doctrine verbale, sincèrement & diligemment, luy donnant les premiers traitz, l'abreuvant de bons preceptes, l'esleuant aux plus secrets remedes, l'exercant en dispute & en pratique. L'autre d'estaindre & aneantir plusieurs fausses opinions, & les erreurs (engeance d'ignorance) qui ont longuement eu valeur & vogue en la Medecine, Chirurgie, & Apothicaillerie : ie dis, entre les professeurs de ces trois parties de nostre art. Dequoy s'ensuyuent plusieurs abus & nullitez. Mais cela est fort peu, au prix des Erreurs populaires au fait de la Medecine, & regime de santé, où elles sont tant espesses, grossieres & lourdes, pour la pluspart, que elles meritent plus risée, que reprehension. Toutesfois, parce qu'il y en a de fort preiudiciables à la vie des hommes, il me semble qu'on ne les doit mespriser, ou dissimuler : ains remonstrer au Vulgaire ignorant, en quoy & comment il s'abuse & fourvoye, le remettant en vn meilleur chemin. Car il ne le fait malicieusement, ou en intention de nuire, ains pour le mieux (ce luy semble) ensuyuant son erreur. C'est le deuoir des Medecins de luy dissuader ces fausses opinions & procedures, & l'instruire de faire mieux ce que luy concerne : comme de seruir & garder les malades, leur assistant fidellement, sous la conduite & gouvernement des doctes Medecins. Aussi faut il, que d'ou est venu le mal, procede le remede. Le mal (c'est a dire, l'Erreur, engendré en l'ame du peuple ignorant) est venu de ce qu'il a ouy dire, ou veu faire



aux Medecins, lesquels il vent contrefaire, sans aucun fondement. Car ignorant plusieurs & diuerses considerations requises, il fait son discours, & syllogisant mal, il se forge de fausses conclusions & erreurs, qu'il tient pour choses vrayes, tirees (comme il cuide) & confirmees de l'experience. Voila vn mal tresdangereux, duquel les Medecins en sont cause, pour auoir trop diuulgué & communiqué leurs reigles & ordonnances, que le vulgaire prend crumēt, & n'en sçait disposer bien à propos. C'est donc aux Medecins de remedier a ce mal: a la guerison duquel ie me suis peiné assez longuement, le remonstrant à plusieurs; mais cela n'a gueres serui: d'autant que la pluspart, est incapable de raison & discours. Dont en fin ie me suis resolu de remonstrer au peuple ainsi desuoyé, ses erreurs par escrit: & de prendre vn iuge, qui ne luy soit aucunement suspect, & neantmoins capable d'en iuger, & condamner tels abus. Car si les Medecins iugent, de ce que les Medecins reprouent, ce seroit la mesme chanson. Il vaut mieux que ce soit vne autre personne, d'un bon sens naturel, d'une grand' viracité d'esprit, & sain iugement, qui n'ait aucun interest au different, & moins aucune passion qui le transporte, à iuger autrement que la raison humaine peut dicter, ayant d'entendement, discours & iugement par dessus le vulgaire, pour sonder & peser les raisons que ie deduiray amplement.

OR apres auoir longuemēt pensé qui pourroit estre ce iuge, l'excellēce de vostre Maesté, M A D A M E,  
m'a

9  
 m'a semblé la plus propre, qui soit pour le iourd'huy  
 au monde: tant pour les rares vertus que chacun y  
 admire, l'esprit plus que Angelique, le iugement  
 exquis, l'honneste curiosité, & desir studieux de sça-  
 uoir toutes choses, que aussi pour auoir bon loisir de  
 vaquer à vn tel passe-temps, qui luy seruira de grã-  
 de recreation quelques heures du iour, à entendre &  
 examiner les raisons, que i'y deduits contre le popu-  
 laire, pour renuerser ses erreurs. Je craindrois tou-  
 tesfois les langues venimeuses des enuieux, qui pour-  
 ront trouuer mal seant, que ie propose à V. M. vn tel  
 subiet, duquel ie suis contraint en quelques endroits  
 tenir des propos qui semblent trop sales & charnels:  
 mais sçachant qu'on peut honnestement parler, com-  
 me ie fais de toutes actions naturelles, non moins que  
 de toutes parties du corps humain les plus secretes  
 & cachees, que les yeux chastes ne craignent point  
 de voir en public par les anatomies: me souuenant  
 aussi de ce que raconte Dion de la tres-vertueuse  
 Princeesse Lintie Romaine femme de l'Empereur Au-  
 guste, laquelle sauua la vie à des hommes qu'on al-  
 loit mettre à mort, parce qu'ils s'estoient rencontrez  
 deuant elle tous nuds, disant que pour le regard des  
 femmes pudiques, ceux-là ne différoient en rien des  
 statues: i'ay estimé muni de telles raisons, comme bõs  
 defensifs, que la poison des mesdisans ne me peut nu-  
 ire en cest endroit.

M A-D A M B ie remets toutes les qualitez &  
 procedures deuant les yeux de V. M. en les intitulant  
 Erreurs, quoy qu'y ait des propositions bonnes &

veritables, tenues du populaire, mais il se faut en  
leur intelligence. Aussi en toute l'œuvre il y a plus  
d'erreurs corrigées, que d'autre matiere. Or c'est la fa-  
çon des escriuains, de faire l'inscription de ce qui est  
le plus, & de plus d'importance, ainsi que vostre di-  
uin esprit saura bien discerner, ie m'en assure, sup-  
pliant tres-humblement V. M. de prendre en bonne  
part, & accepter d'un front serain ce, que luy, pre-  
sente en grand deuotion, pour le salut public, priant  
Dieu que la conserue, & accomplisse en elle ses  
saintes benedictions. De la Cour du Roy  
Vostre mary, & mon tres-honoré  
Seigneur. Ce premier  
iour de l'an  
1578.

DIVISION DE LA  
PREMIERE PARTIE EN  
les Liures & Chapitres.

*De la Medecine & des Medecins.*

LIVRE I.

- E**xcellence de l'art de medecine, par dessus tous les arts humains. Chap. 1.  
 S'il est possible par la medecine d'allonger la vie des hommes. Chap. 2.  
 Contre ceux qui ont opinion, que les medecins prolongent les maux, & ne font qu'abuser le monde. Chap. 3.  
 Que ce n'est peché, ou mal fait, d'appeller des Medecins, & user des medecines, quand on est malade. Chap. 4.  
 De l'ingratitude des malades envers les medecins. Chap. 5.  
 Que le vulgaire n'estime rien, si on ne guerit contre son opinion, que les derniers remedes ont tout l'honneur, & heureux le Medecin qui vient à la declinaison du mal. Chap. 6.  
 Contre ceux qui jugent de la suffisance des Medecins, par le succès, qui est souvent des à l'heur, plus qu'au sçavoir. Chap. 7.  
 Contre ceux auxquels tout est suspect, & calomnient les Medecins, de la pluspart des accidents qui surviennent es maladies. Chap. 8.  
 Qu'il y a plus de Medecins, que d'autre sorte de gens. Chap. 9.  
 Que ce n'est le profit du malade, d'avoir plusieurs Medecins d'ordinaire, mais qu'un medecin doit estre fort asidu. Chap. 10.  
 Contre ceux qui se plaignent de la courte vísitation de quelques Medecins. Chap. 11.  
 De combien sert la confiance du malade au medecin. Chap. 12.



Contre ceux qui veulent des Medecins, & ne font ce qu'ils ordonnent. Chap. 13.

De ceux qui en leurs maux ne veulent aucun Medecin, ou remede, sinon contre les douleurs. Chap. 14.

Que les sujets à maladies, sont sujets à la medecine, les autres non. Chap. 15.

Que ceux qui sçavent quelque peu de la medecine, sont plus mal aupres des malades, que ceux qui ne sçavent rien du tout. Chap. 16.

### De la Conception & Generation. Liure deuxième.

Si une femme peut concevoir, sans avoir eu ses fleurs. Chap. 1.  
S'il est possible, qu'une fille conçoive à neuf, ou à dix ans.

Chap. 2.

Scavoir mon si les taches rouges, que les enfans portant de leur naissance, sont de la conception, & s'il est possible, qu'une femme conçoive durant qu'elle a ses fleurs. Chap. 3.

Pourquoy est-ce, que la femme concevant à la fin de ses fleurs, ou tost apres, volontiers devient grosse d'un fils: & celle qui sur le retour d'une fille. Chap. 4.

Contre ceux qui conseillent de cognoistre la femme durant ses fleurs, pour ne faillir de l'engroisser. Chap. 5.

Contre ceux qui ne cessent d'embrasser, pour avoir des enfans, & les autres qui le font peu souvent, afin d'en avoir moins. Chap. 6.

Qu'il ne faut cognoistre la femme avant dormir, & que pource les travailleurs sont moins gontieux, & ont plus d'enfans. Chap. 7.

Comment se doit entendre, qu'une heure plustost ou plus tard, fait qu'on engendre fils ou fille. Chap. 8.

S'il est vray, qu'un homme vieux ne puisse engendrer des fils. Chap. 9.

Pourquoy dit on, que l'homme peut engendrer, tant qu'il peut lever un quarton de son, & s'il est vray que ceux qui ont les yeux enfoncez, ont esté engendrez d'un vieillard. Chap. 10.

Abus des femmes, qui se baignent toutes pour engroïssir, & de celles qui avec cinq cents diuers remedes n'y peuvent aduenir. Chap. 11.

Sçauoir-mon, si vn ladre confirmé, ou vn verole, peut engendrer des enfans sains. Chap. 12.

### De la Groisse. Liure III.

Comment se peut faire, que d'une ventree la femme porte neuf enfans. Chap. 1.

Si une femme peut porter plus de neuf mois, & comment il faut entendre le terme de la groisse. Chap. 2.

Qu'il n'est possible de cognoistre asseurement par les vrines, si une femme est grosse, & quels sont les vrais signes de la groisse. Chap. 3.

S'il y a certaine cognoissance, que le fruit soit masle ou femelle, & qu'il n'y en aye qu'un, ou deux. Chap. 4.

Que c'est un grand abus de mespriser les maux qui aduenient à raison de la groisse. Chap. 5.

Pourquoy dit-on, que qui refuse quelque chose à une femme grosse, un orgeol luy naist en l'œil. Chap. 6.

Pourquoy conseille-on à la femme grosse, de mettre la main à son derriere, s'elle ne peut soudain estre satisfaite de son appetit. Chap. 7.

Des femmes qui mangent à force codignac durant leur groisse, pour faire que l'enfant ait bon esprit, & des raisins de panse, à ce qu'il ait meilleure veüe. Chap. 8.

S'il est vray que le premier morceau que mange la femme enceinte, va à son enfant. Chap. 9.

### De l'Enfantement & Geline. Liure quatrième.

Que l'oz. bertrand ne s'osare point pour donner passage à l'enfant. Chap. 1.

S'il est bon de faire asseoir la femme sur le cul d'un chauderon

chaud, ou de luy mettre sur le ventre le bennet de son mary, pour avoir meilleure delivrance, & quels sont les meilleurs moyens d'accoucher. Chap. 1.

Que les matrones fassent grandement, de n'appeler les Medecins à l'enfantement, aortiffement & autres maux peculiers de femmes, & que mesmes les sages femmes doyvent estre enseignées des Medecins. Chap. 2.

De faire bonne mesure aux garçons & non aux filles, & comment il faut gouverner la vedille, & si celle des filles sert à leur faire des amoureux. Chap. 3.

S'il est vray, qu'on puisse cognoistre aux nœuds des cordes de l'arriere faix, combien d'enfans aura la femme qui accouche. Chap. 4.

Des enfans qui naissent refus, s'ils sont plus heureux que les autres, & si leur chemise preserme de danger, ceux qui en portent. Chap. 5.

Des Harpies qu'on dit voler, & s'attacher aux courtines du lit. Chap. 6.

S'il est vray que la femme accouchante en pleine Lune fera depuis un fils, & si en nouvelle, une fille. Chap. 7.

De l'huile d'amandes douces, avec du sucre candi, qu'aucunes femmes boient dès aussi tost qu'elles ont enfanté, & de la nourriture qu'on leur donne mal à propos. Chap. 8.

Qu'on nourrist trop les accouchées, disant que la matrice est vide, & qu'il la faut remplir. Chap. 9.

S'il est vray qu'une accouchée puisse pisser le lait. Chap. 10.

Pourquoy est-ce, que du premier enfant communément on a moins de tranchées. Chap. 11.

#### Du lait, & de la nourriture des enfans.

##### Liure cinquième.

Exhortation à toutes meres de nourrir leurs enfans. Chap. 1.

Quand est bon le lait d'une accouchée, combien d'heures doit estre un enfant sans tetter, & qu'est-ce qu'on luy doit donner premierement. Chap. 2.

Qu'une pucelle peut avoir du lait en quantité notable. Chap. 3.

*S'il y a certaine cognoissance du pucelage d'une fille.*

*Chap. 4.*

*D'où vient le consentement des mammelles, & de la matrice, qu'on void si euident.*

*Chap. 5.*

*Pourquoy est-ce que le lait de celle qui a fait un fils, est meilleur à nourrir une fille, & au contraire.*

*Chap. 6.*

*Superstitieuse & fausse opinion des femmes, qui croient le lait tarir à celles de qui on chauffe le lait.*

*Chap. 7.*

*Qu'il ne faut endurcir les tettes, pour eniter les tendrises.*

*Chap. 8.*

*Deinuer l'enfant à toute heure qu'il est ord, & s'il doit avoir certaines heures à tetter.*

*Chap. 9.*

*Contre ceux qui trouvent bon, que les enfans crient & pleurent.*

*Chap. 10.*

*Qui doit plus longuement tetter, un fils, ou une fille, & combien le chacun. Chapitre onzième.*



À MONSIEUR  
IOVBERT SUR SON  
OEUVRE DES ERREURS  
populaires.

SONNET.

DIVIN esprit qui au plus sérieux  
Vas mariant les choses de plaisir:  
Et vas tirant ce profit, du loisir  
Des actions qu'as le moins ennuyeuses:  
Qui ne dira tes heures bien-heureuses,  
Tes iours, tes ans? Et esmeu d'un desir  
Toujours d'apprendre, accourra te choisir  
Second O Edippe es choses plus nouëuses?  
Le ciel iré encontre nos pechez,  
Tenoit, malin, ces beaux secrets cachez  
De dans l'obscur du temps qui tout consume:  
Sans de IOVBERT l'esprit noble & gentil,  
Qui du sçavoir de son docte fusil,  
Ce feu caché à nostre siecle allume.

SAL. CERTON. CHATILLONNOIS.



PREMIER LIVRE DE  
LA PREMIERE PARTIE DES  
ERREURS POPULAIRES, TOUCHANT  
la Medecine & les  
Medecins.

CHAPITRE PREMIER.

*Excellence de l'art de Medecine, par dessus tous  
les arts humains.*

**N**OUS entendons les arts humains, tant liberaux que mechaniques, tous ceux que l'homme inspire de Dieu a inventé pour la nécessité, commodité, ou recreation, entre lesquels est aussi la Medecine, pratique de la Philosophie naturelle sur le corps humain, pour lequel tous arts mechaniques sont inventez, comme les arts liberaux pour l'exercice de son esprit. Nous exceptions seulement de toutes les professions de l'homme, la sacrée science de Theologie: laquelle n'entendons venir en ceste comparaison, quand nous exaltons la Medecine par dessus tous les arts humains. Car elle n'est art, ni science humaine, ains science purement divine, non inventée des hommes, ains infusée de Dieu, concernant les ames, & non les corps, éternelle, infaillible, immuable: ayant pour objet ou subiet le Dieu tout

A

puissant, createur du monde, qui l'a fait de rien pour le service de l'homme. Auquel nous considerons l'ame raisonnable, le corps, & les biens, qui luy sont donnez pour l'entretien de sa vie. La Theologie a le soin principal de l'ame: & apres elle, la Philosophie morale. La Jurisprudence, retrainée aux loix humaines, traite des biens & appartenances de l'homme, rendant à chacun le sien. Entre deux est la medecine, conservant le corps en santé, chassant les maladies, & preservant de mort, autant que Dieu le permet. Donc si l'excellence des professions est estimée des subjets, comme elle doit estre, la medecine tiendra le second lieu. Car l'ame est plus que le corps, & le corps, que le vestement. Je ne veux ici contester avec messieurs les magistrats, qui ont puissance sur les corps humains, tant de la vie, que de la mort: car leur puissance, n'est que declaration de l'absolution ou punition à mort, selon le demerite. Et quant à l'absolution, si c'est pour grace, comme peut le seul prince & souverain magistrat, c'est de l'autorité que Dieu luy donne, & non de la science des loix, comme est l'autre qui declare l'innocence du prevenu & accusé. Ce que n'est proprement sauver ou donner la vie, d'autant que l'accusé ne meritoit la mort. Et quant à la puissance de faire mourir, ce n'est pas louange, au moins qu'on doive comparer à la puissance de sauver la vie: comme fait le Medecin (moyennant la grace de Dieu) à plusieurs qui sont atteints de maladie mortelle, & qui mourroient sans doute, s'ils n'estoyent secourus. Or si cela est faisable, ou non, & que par l'art de medecine on puisse prolonger la vie, je le deduiray amplement au chapitre suivant. Je veux ici monstrier comment en passant, l'excellence de l'homme, pour confirmer l'excellence de l'art qui est dédié à sa conservation. La principale dignité de l'homme, est en ce que Dieu l'a daigné de son image & semblance, luy donnant une ame immortelle, capable de la divinité: puis de ce qu'il luy a soumis toutes choses pour la necessité, commodité,

& recreation: ayant fait pour son service le ciel, la terre, & tout ce qui est en iceux. Car Dieu n'a besoin d'aucune chose qu'il ait faite: tout est pour nostre usage, dont il est aisé à comprendre, que l'homme est plus digne & excellent que tout le monde. Aussi de vray le ciel & la terre, qui ont eu commencement, finiront, enuicillissans comme un habillement, l'homme ne finira iamais, ains changera de condition, de mortel deuenant immortel, quelque temps apres que l'ame aura fait diuorce avec son corps, le reprenant plus glorieux qu'au parauant, & d'une trempe qui ne sera plus subiette à corruption. Puis donc que l'homme est la chose plus digne qui soit au monde, la science ordonnée pour sa personne est la plus excellente de toutes, apres celle qui concerne proprement son createur. Car l'homme est la plus digne creature de toutes: & par conséquent, l'art ou science, qui le maintient en vie & en santé, est le plus excellent de tous les arts humains.

Voilà vn fort argument de la preeminence & dignité de la Medecine, suyuant l'excellence du suiet qu'elle traite. l'en veux toucher quelques autres, qui sont semblablement à la recommandation, comme est son ancienneté, necessité, & vtilité, ensemble l'autorité de ceux, qui l'ont fort prisee & reueeree pour les mesmes raisons. Quant à l'ancienneté, nul doute qu'elle ne soit dès la transgression d'Adam, aussitost qu'il eut peché, & par ce deuenu suiet à maladie. Son Medecin estoit luy-mesme, à qui Dieu auoit donné cognoissance de la vertu de toutes choses, les luy faisant nommer selon leur propretiez. Les histoires prophanes attribuent l'invention de la Medecine, au Dieu Apollo, qui est le Soleil: signifians, que de luy procede la vertu des plantes, & autres Medicamens que la terre produit. Dont ils font qu'Æsculape, le premier qui a fait profession de cest art, fut son fils, pere de Machaon & Podalyre, Medecins vulneraires (autrement dits Chirur-



*Pl. li. 28  
chap. 1.*

giens) qui furent en la guerre de Troye : de laquelle l'histoire est des plus anciennes du monde. Or l'ancienneté est vne des conditions qui recommande quelque chose, pourueu qu'elle ait esté continuée. Car si elle n'estoit vtile ou necessaire, elle pourroit tantost finir. Mais on void que iusques à present on a bien entretenue la Medecine, mesmes tousiours en l'augmentant, ornant, & enrichissant d'auantage : & ce par l'industrie des plus grands personnages qui ait esté, non seulement Philosophes de profession, ains aussi Rois, Princes, & autres de grand valeur : ainsi que tesmoignent les histoires, & ce qu'ils nous ont laissé de leurs labours. Vray est que les Romains s'en sont passez environ six cens ans, en ayans horreur, pour la cruauté de quelques Chirurgiens venus de Grece, nation à eux fort suspecte. Mais depuis en ça, les Medecins ont esté bien honorez, respectez & entretenus à Rome, teus au rang des nobles & cheualiers. Touchant à la necessité, ell'est si notoire que rien plus. Mais il semble que cela diminue l'excellence de l'art, puisqu'il n'est expedible ou desirable de soy, ains pour le besoin. Tout ainsi que en Philosophie morale, on estime plus ce qui est desirable de soy, comme auoir des enfans, que le desirable pour autre respect: comme auoir des biens pour ses enfans. Ainsi la Medecine, n'estant desirable de soy, comme est la musique, ains pour la necessité, elle en semble moins loüable : tout ainsi que les arts mechaniques, desquels on ne se peut passer. Toutesfois c'est au contraire, que tant plus necessaire est la Medecine, tant plus ell'est à desirer : & l'excellence de son effect, la rend tres-excellente. Et à cecy reuiert l'vtilité qui tant la recommande. Car comme ainsi soit, qu'il n'y ait rien plus agreable au monde que la santé, ne plus desirable que longue vie: la Medecine pouruoyant à l'vn & à l'autre, est la plus vtile au contentement des hommes, que nulle autre science humaine. Car par le contraire, qui n'a santé est inuile au monde: & celuy qui dure peu, y apporte peu de profit. Or comme dit le pere

pere d'eloquence, nous ne sommes naiz pour nous tât seulement, ains nos parens, alliez & amis, nostre patrie, voire tout l'vniuers, requierent de nous quelque emolument & commodité.

Reste à confirmer toutes ces raisons par l'autorité des grands, qui ont fort estimé & exalté la Medecine, & les professeurs, la recommandant infiniment par leurs escripts. A ce faire ie me contenteray de l'exhortation qu'en fait l'Ecclesiastique, & de la remonstrance de nostre bon pere Hippocras. Lequel ne doit estre suspect à la matiere, pour auoir esté Medecin: car il ne fut onc mercenaire, ne au seruice de personne, ains libre & tresliberal de sa profession. Et ce fut luy, qui premier separa la Medecine de la Philosophie. Car anciennement il n'y auoit point qui fussent Medecins à part, ains les Philosophes contemploient les maladies & leurs remedes, parmi les choses naturelles, pour leur vſage principalement, comme tesmoi- *An. præ*  
gne Celse: en ayans besoin sur tous, à cause de la foi- *mo li. i.*  
blesse de leurs corps, abbatuz de continuelles cogitations & veillez. Hippocras donc fut le premier qui separa cest art de la Philosophie, & en fit profession publique, comme depuis firent Diocle, Praxagore, Chrissippe, Herophile & Erasistrate ses successeurs: qui en fin departirent la Medecine en trois, pour mieux accommoder les malades, remettant aux mecaniques l'operatiō manuelle, dite Chirurgie, & la preparation des medicamens, qu'on nomme Pharmacie ou Apothecairie, ainsi qu'on les voit exercer encor pour le iourd'huy. Mais c'est par gens mercenaires pour la plus part, desquels le tesmoignage en recommandation de l'art de Medecine, ne pourroit ici auoir lieu: non pas mesmes celui de Galien, d'autant qu'il a esté des premiers asseruis. Dont ie me contenteray de ce que le grand pere en a escript: apres que i'auray recité les paroles de l'Ecclesiastique: C'est la sapience de Iesus fils de Sirach qui escript ainsi en son 38. chapitre: Honore le Medecin, de l'honneur qui luy appartient, »

» pour le besoin que tu en as. Car le Seigneur l'a créé.  
 » La guérison vient du Souverain. Et le Medecin sera  
 » honoré mesmes des Rois. La science du Medecin luy  
 » fait hausser la teste, & le rend admirable entre les  
 » princes. Le Seigneur a créé les Medecines de la  
 » terre, & l'homme prudent ne les desdaigne point.  
 » L'eau n'a-elle pas receu douceur par le bois, pour fai-  
 » re cognoistre la vertu à l'homme? Ainsi donc il a don-  
 » né la science aux hommes, pour estre glorifié en ses  
 » merueilles. Par icelles il guerit l'homme, & luy oste  
 » son affliction.

» L'apothicaire fait des mixtions, & toutesfois ce  
 » n'est pas luy qui achene l'oeuvre. Car c'est de Dieu, que  
 » vient la santé sur toute la terre. Mon enfant quand tu  
 » seras malade, ne sois paresseux de prier Dieu, & il te  
 » guerira. Reiette les offences, & ayes, les mains droit-  
 » tes, & purge ton cœur de tout peché. Fais encen-  
 » sement, & le memorial de pure farine, avec vne obla-  
 » tion grasse, car tu ne le donnes pas le premier. Puis  
 » donne lieu au Medecin. Car le Seigneur l'a créé, &  
 » qu'il ne bouge d'aupres de toy : car tu as affaire de  
 » luy. Telle heure aduient qu'il y a bonne issue en leurs  
 » entreprises. Car aussi eux prient le Seigneur, qu'il fa-  
 » ce prosperer le soulagement, & la guérison, pour main-  
 » tenir la vie. Ces diuines paroles concluent, & suffisam-  
 » ment, nostre propos, de la dignité, excellence, necessi-  
 » té, utilité & prerogative des Medecins : condamnant  
 » tous ceux qui les ont à vil prix, & en eux mesprisent la  
 » grand' bonté de Dieu, qui a voulu donner aux hom-  
 » mes un tel soulagement. Oyons maintenant ce qu'en  
 » dit Hippocras.

Le bon homme au liure de la Loy, se plaint deja,  
 que mesme de son temps la Medecine estoit moins  
 » prisee, à cause des abus. Voyez ie vous prie, ce que peut  
 » estre auourd' huy. L'art de Medecine (dit-il) est des  
 » plus apparens de tous, mais par l'ignorance de ceux,  
 » qui en vsent, & de ceux qui iugent de ses professeurs,  
 » il est ja beaucoup deuancé de tous les autres arts. La

faute



faute me semble proceder principalement de ce, que  
 aux villes il n'y a aucune peine ordonnee à l'art de  
 Medecine, comme aux autres, excepté les deshonours.  
 Mais cela ne pique assez les defaillans : lesquels sont  
 semblables aux personnages d'une tragedie, qui ont la  
 façon, le visage, & l'habit de ceux qu'ils representent  
 & contrefont. Ainsi il y a plusieurs Medecins de nom  
 & reputation, mais peu de fait. Car il faut à celui qui  
 doit vrayement acquerir la cognoissance de Medeci-  
 ne, avoir ces six conditions: le naturel, la discipline, les  
 bonnes mœurs, la doctrine dès son enfance, aimer la  
 peine, & avoir le temps requis, &c. Avec ce il devien-  
 dra bon Medecin, non seulement de nom, mais aussi  
 de fait. Mais l'ignorance, est un mauvais tresor, une  
 mauvaise bague, à ceux qui l'ont, & un songe ou refue-  
 rie, &c. Plin pour suit bien ce propos, taxant le vulgai-  
 re, qui ne sçait distinguer entre le bon & mauvais  
 Medecin, s'attendant à ceux qui ont plus de babil, qui  
 se vantent, & qui font bonne mine. Il aduient (dit-il)  
 à ce seul art, que l'on croit incontinent à quiconque se  
 dit Medecin : iagoit qu'il n'y ait en aucune menterie  
 plus grand danger. Toutesfois on ne s'en aise pas, tant  
 est plaisante à chacun la douceur d'esperer bien pour  
 soy. D'autant qu'il n'y a aucune loy qui punisse l'igno-  
 rance capitale, ou important de la vie des hommes, il  
 n'y a aucune exemple de vengeance : ils apprennent à  
 nos dangiers, & font leurs cipeuues en tuant les per-  
 sonnes : & au seul Medecin est grand' impunité, d'a-  
 voir tué un homme. Que plus est, ils entrent en repro-  
 che, & accusent l'imtemperance du malade, & de gaye-  
 té on condamne ceux qui sont morts.  
 J'ay pensé d'alleguer ces propos, afin qu'on enten-  
 de, que ce n'est d'aujourd'hui, que plusieurs ayans le  
 masque & apparence de Medecin, font pour leur abus,  
 que la Medecine est moins prisee : tout ainsi que plu-  
 sieurs autres choses, de soy bonnes ou neutres, font des-  
 erices & oyent mal, parce qu'aisement on en abuse. Et  
 d'autant que j'ay cy dessus auancé, que par la Medecine



on peut allonger la vie qui est vn acte bien excellent, ie  
veux aplemēt demonstrier comment il se peut faire.

*S'il est possible par la Medecine allonger la  
vie des hommes.*

CHAP. I I.



EST question a tousiours semblé fort  
ardue, & a fort trauaillé les plus grands  
esprits, comme celle qui estant cachee  
& couuerte aux plus profondes cachei-  
res de Nature, donne tres grand peine à  
quiconque s'ingere de la rechercher. Les  
raisons de ceux qui la debatent, sont si nerveuses d'y-  
ne part & d'autre, qu'à peine se peut-on resoudre de ce  
qu'on en doit tenir. Car il y a plusieurs argumens qui  
concluent, la vie de l'homme ne pouuoir estre pro-  
longee par aucuns remedes & moyens de la Medeci-  
ne. Au contraire les Medecins soustiennent que cela  
est possible. Dont pour mieux expliquer le doute, ie  
soustiendray premierement chacune des parties, & en  
fin, comme arbitre, i'en prononceray mon aduis.

Que le terme soit prefix à la vie de l'homme, &  
qu'il ne le puisse outrepasser par moyen que ce soit,  
nous auons en premier lieu ce qu'en dit le trespasient.

» Iob inflammé de l'esprit de Dieu: Les iours de l'hom-  
» me sont courts, & le nombre des mois n'iere toy seigneur:  
» qui as ordonné des limites à la vie de l'homme, qu'il  
» ne pourra outrepasser. Cela mesme affirme Aristote au

second liure de la generation & corruption, disant,  
» Le temps & la vie de chaque chose a son compte fini  
» & déterminé: car en toute chose y a ordre: & tout  
temps & vie est mesuré de periode. Et au quatriéme  
de la generation des animaux: Il est raisonnable  
» (dit il) qu'il y ait des periodes & saisons, tant des  
» groisses, que des generations & vies, qui soyent com-  
» piez par iours, mois, anneés, ou autres temps qui sont  
descriés

deseris par ceux cy. Ce que expliquât Auerrois, dit tout  
ce qui est, a necessairement vie determinee. Puis donc  
que toutes les crœures de nature, consistent necessaire-  
ment d'un certain ordre, tellement qu'elles ne peuuent  
estre autrement, ou estre euitces, & que l'art est de  
beaucoup inferieur en cela à Nature, ainsi que Galien  
dispute gentilement au liure de Marasme, on peut ai-  
sément conclurre, que la vie ne peut estre allongee par  
aucun artifice. A cela consent Auicenne, là où il cer-  
che par expres, les causes de nostre mort ineuitable,  
disant: Et c'est la mort naturelle à chaque indiuidu,  
differente aux uns & aux autres selon leur premiere  
complexion, iusques au terme qu'ils ont en leur puis-  
sance, de conseruer leur naturelle humidité. Car tout a  
son terme prefix, qui est diuers és indiuidus, pour la  
diuersité des trempes. Et ce sont les termes naturels. Il  
y en a d'autres abrezgez, le tout suiuant la volonté de  
Dieu, &c. Si donc le terme de vie est prefix & assigné à  
vn chacun, par le mandement de Dieu, & son ordon-  
nance (c'est Nature seruante à Dieu: sçauoir est, l'ordre  
estably és choses de ce monde dès son commencement)  
il ne peut estre outre-passé par aucun moyen d'hom-  
me, ains de la seule grace & volonté de Dieu tout  
puissant, comme au Roy Ezechias, auquel le Prophe-  
te Elie auoit signifié sa mort. Car veu sa repentance, la  
vie luy fut prolongee de quinze ans, par la miséricor-  
de de Dieu, qui aussi promet en sa loy, vie longue aux  
enfants qui honorent leurs père & mere, & ne leurs  
sont ingrats.

Liur. 1.  
tempt. 1.  
1. doct.  
3. chap. 3.

Liure 4.  
des Roys  
chap. 20.

Maintenant voyons si contre ce qu'auons deduit,  
on peut estendre & prolonger les termes naturels de  
la vie, par les ordonnances & remedes de nostre art.  
Car il y a beaucoup de raisons qui persuadent, que nō  
seulement l'ordre de nature, ains aussi nostre indu-  
strie, promet vie longue. Premièrement les Astrolo-  
gues l'affirment, là où ils traitent des elections, figures  
& images. Et cela est confirmé par l'experience du  
soin & diligence des Medecins enuers plusieurs per-

sonnes, lesquels s'aidans de leurs remedes & bon regime, se maintiennent en santé, & estans fort valetudinaires, durent long temps, qu'autrement mourroyent bien ieunes, & ne parviendroyent à vieillesse. Platon & Aristote, auteurs graues & maieurs de toute exception, tesmoignent à ce propos qu'un homme de lettres, nommé Herodique, le plus maladif qui fut de son temps, vesquit neantmoins cent ans, par grand artifice & exquisite maniere de regime. Galien aussi en quelques endroits, confesse son infirmité naturelle: mais il dit l'auoir si bien corrigee, qu'à peine il fut iamais malade, au moins depuis qu'il s'adonna totallemēt à exercer la Medecine: sinon qu'il fut atteint vne fois ou deux de fièvre Ephemere (c'est à dire d'un iour) seulement pour s'estre trauaillé peniblement à pēser ses amis. Et si nous croyōs quelques vns qui l'ont escrit, il vesquit sept vingts ans. Il n'est ja besoin de citer l'autorité de Plutarque, lequel remōstre plusieurs fort debiles & delicats auoir longuement vescu par le moyen de nostre art, veu qu'on void tous les iours beaucoup d'experiences. Et ne faut à ceux cy opposer quelques intemperans & dissolus, qui ont tousiours mesprisē le bon regime: lesquels toutesfois sans aucun moyen de nostre art sont paruenus à grand vieillesse & aage decrepit, car il est certain, que si telles personnes bien nees, & de bone trēpe, eussent vescu de reigle, & se fussent aydez de nos moyens en leurs necessitez, ils eussent esté plus tard vieux, & plus long temps en vie. Ce qui est aisē à prouuer, de ce qu'on voit le plus souuent, aucuns mal sains ou de nature, ou par accident, qui neantmoins viuent plus longuement que les robustes & gaillars: d'autant que les robustes se confias trop en leur force, vinēt desordonnément sans loy & sans regime, les autres sont sobres & cōtincens, abstēnans des choses nuisantes, & obseruans certaine maniere de viure, par l'ordonnāce des Medecins, qui les fait viure plus longuement. Dont est venu le prouerbe, qu'un porc cassē dure plus long temps que le neuf. Sur quoy Galien dit tres-bien, qu'il est croyable,



ceux viure moins qu'il ne leur est ordonné de Nature, lesquels ignorent ou mesprisent la saine maniere de viure. Car la science de Medecine pouruoiant à la santé & vie des hommes, a telle vertu, que si aucun mesprise temerairement ses ordonnances, il vit non seulement en misere, & toute souilleure de maladies, ains aussi retranche la longueur de sa vie, & abrege les termes que nature luy auoit prefix, anticipant la mort & (comme on dit) se couppant la gorge: Sçauoir est, quand vsant de mauuais regime, il continue son humeur radical plustost que ne luy estoit ordonné, ou suffoque & estreint la chaleur naturelle, esquelles choses consiste la duration de ceste vie. Or si c'est la loy & le naturel des contraires, qu'ils sont dits d'un mesme sujet, & si l'un est, l'autre doit estre aussi: il faut necessairement, que si on peut accourcir la vie, on la peut aussi prolonger: & puis qu'il est notoire, que la vie humaine peut estre abregee par diuerses fautes & excez, on conclud assez de cela, qu'elle peut estre alongee par bon regime & sage conduite. Car iacoit qu'on ne puisse aucunement euitter les incommoditez qui dependent des principes de nostre generation, comme l'effluxion & continuelle dissipation de toute nostre substance, qui est faite par la chaleur naturelle, dequoy procede la vieillesse, à cause de l'excessiue & ineuitable exsiccation: toutesfois cela peut estre retardé par nostre art, & empesché que le dernier iour ne vienne si tost ne si hastiue-ment. Et quoy, ne void on pas quelques vns prests à trespasser: qui sont retenus quelque temps en vie, en prenant vn peu de maluaisie, d'eau de vie on imperiale, de confection alkerimes, ou autre chose cordiale. Le periode & derniere ligne de vie ja prochaine, n'est elle differee par tels moyens à vne autre heure. Comme on dit aussi du riart Democrite, qui estant prié de ses domestiques à ce que sa maison ne fut en deuil, durant les festes Thesmophories lors prochaines, d'allonger sa vie durant ces festes, il le fit, moyen-



nant l'odeur du miel, ou ( comme disent les autres ) de la vapeur du pain chaud. Voila ce que nos Medecins remonstrent, qui a tres-grande apparence de verité.

Nous auons debatü les deux parties, par contraires sentences, & raisons: il faut maintenant appaiser le debat, & resoudre ce qu'en deuons tenir. Et afin que cela soit fait de plus grand artifice, il conuient ainsi distinguer les termes de la vie, que les vns sont sur naturels, les autres naturels, & les autres accidentaires, lesquels on appelle acourcis ou abregez. Nous difons, estre sur naturels, ceux que Dieu tout puissant a ordonné, & prefix à quelques vns de sa pure volonté: tels que nous ne pouuons instituer par aucun art ou conseil: comme les termes de vie fort longs, que Dieu ordonna au premier aage du monde auant le deluge, pour la multiplication du genre humain, & mesmes à Noé, pour la restauration d'iceluy. Les naturels sont ceux, qui ont esté donnez à chacun, selon la diuerse trempe & batiment diuers des principes & fondemens, forts ou debiles: à raison desquels les vns doiuent viure longuement, les autres peu de temps, selon l'ordre de nature: & ils atteindront ces termes (moyennant la grace de Dieu) sinon qu'ils fassent desordre, ou quelque inconuenient leur suruienne, ce qui est desia des limites ou termes de la troisieme sorte, lesquels nous auons nommé Accidentaires: qui peuvent aduenir à tout aage, pour les cas fortuits & inopinez: comme bleffures, poisons, brulemens, cheutes, ruines, naufrages, pestes, & autres maux populaires. Tels inconueniens sont le plus souuent inuitables, & n'est à la science de Medecine d'y vser de precaution, ains de guerir le mal aduenü, s'il est possible: dont laissant ces termes de vie à l'arbitre de la fortune ( qui n'est autre chose, à parler piecement, que la pure volonté de Dieu, sans ordre de Nature, comme nous auons enseigné en quelque part ) parlons seulement du Terme dit naturel, & expliquons la façon plus amplement.

Après le  
7. para-  
doxe de  
la 1. de-  
cade.

Tous les Philosophes & Medecins sont d'accord, qu'il faut mesurer & borner la duration de nostre vie, de ce que peuuent durer la chaleur naturelle & l'humeur radical, lesquels consiste la vie. Or à ce que telles choses puissent durer plus longuement en nous, nostre bonne mere Nature (comme parle Galien) a mis en nous vne puissance merueilleuse, qui par continuelle application de nourriture, defend l'ordinaire dissipation de nostre substance & humeur radical: entretenât la chaleur naturelle, tant par ce moyen, que par la respiration, & le poux des arteres. Mais telle puissance que nous appellons Nutritiue, estant limitee & non infinie, ne peut tousiours defendre & conseruer ledit humeur en suggerant vn autre. Dont il aduient, que le corps peu à peu se deſeiche: & de là s'ensuit, que telle puissance desormais n'est bien exercee, & l'affoiblit de iour en iour, tant qu'en fin le corps cesse de pouuoir estre nourry suffisamment. Et ainsi deuiennent les parties fort arides, le corps s'amaigrit & diminue: puis en passant plus outre, il le ride, & ceste condition est nommee vieillesse. C'est la principale necessité naturelle de corruption & mort à tout corps engendré, car la mort est adonc, que l'humeur primitif, suit étiſique, ou radical defaut, & la chaleur naturelle s'esteint: & c'est la fin de la vie, que nous disons fin naturelle. Quant à nostre art, n'est pas vn art qui exēpte de mourir (dit Auicenne) ni mesmes qui puisse conduire toute personne, iusques au deraier terme de la vie humaine, qui est de cent ou six vingts ans: mais il assure & exēpte de deux choses: l'vne de pourriture, qu'elle ne saisisse aucunement le corps, si ce n'est d'occasion externe, comme peste, ou poison: l'autre est, defendre la naturelle humidité, à ce qu'elle dure plus longuement, & soit tard consumée. Ces deux choses sont au pouuoir de nostre art, dont il peut prolonger la vie, iusques au temps qui luy est deu selon la trempe d'vn chacun: & ce par trois moyens, desquels le premier est, preoccuper la chaleur estrangiere, empescher les opilations,

reietter les excremens, dequoy on preuient la generation de pourriture, ou icelle engendree en est esteinte. Le second est, la due administration du boire & du manger, en substance, qualite, quantite, temps & ordre. Le troisieme, abstenir des choses qui en consumant & espuisant l'humeur radical en peu de temps resoluient ou dissipent ensemblement la chaleur naturelle, comme travail excessif, usage des choses piquantes, veilles, soucis, & diuerses passions de l'esprit, mais surtout, la copulation charnelle de mesure, & à heure incommode: & autres choses semblables, qu'on peut & doit euitter, suyuant les ordonnances & reigles de Medecine.

Mais (dites vous) on ne doute point de cela: car chacun accordera volontiers esmeu des susdites raisons, que ceux viuront plus longuement, qui seront temperans, & auront soin de leur sante. Cela n'est que pouuoir atteindre le bon & recte ordonne de nature, sans l'abreger, combien que cela est fort rare. Mais on demande principalement, si la fin & periode naturel de la vie peut estre auancee & prolongee par l'art de Medecine. Je respons, que la vie n'est pas seulement conseruee par nostre moyen, ains aussi prolongee. Car il est raisonnable, que ce soit plus afferme & auancee, de qui les fondemens, principes & causes produisantes peuent estre continuees, estendues, & mesmes redues plus fortes. Or les principes de la vie (c'est la chaleur naturelle, & l'humeur primitif) si ne peuent reintegres, au moins ils peuent estre reparez & rendus plus vigoureux par nostre art: ainsi que la curation des hotics nous le monstre, & l'amendement de chaque complexion, par lequel la chaleur naturelle est attemperer. Donques si par maniere de viure humectate par bains d'eau douce, & autres tels remedes, on peut conseruer plus longuement l'humide radical, qui autrement seroit plus-tost consume, & contemperer la chaleur naturelle, tellement qu'elle absorme plus chichement celle siene pasture, par defect de laquelle vient la mort.



naturelle, qui est-ce qui ne confessa la vie estre prolongee par nostre art, laquelle deuoit estre plus courte selon nature? Le recognoy bien & confesse, que les parties solides & spermatiques ne peuuent estre humectees sustenciuellement, & en elles mesmes: toutes-fois on m'accordera qu'elles peuuent estre humectees parmy les espaces vuides & pores, esquels s'insinue l'humeur alimentaire, duquel est rerardé le degast de l'humeur radical. Et c'est presque de mesmes, que aux lampes on met de l'eau à l'huyle, à ce que l'huyle resiste plus à la voracité de la flamme. Mais encor que les termes de la vie puissent estre allongez, on le prouuera fort bien de cest argument. Des complexions ou trempes du corps, celle de plus grand vie est l'humide, ou celle qui est ensemblement chaude & humide, que nous appellons vulgairement sanguine, la contraire, qu'on nomme communément melancholique, est de la plus courte vie. De sorte que quād bien toutes deux viroient de semblable regime, & pareil entretien, neantmoins la premiere seroit de plus longue duree, d'autant qu'elle a le terme de sa vie plus éloigné des principes de la generatiō. Or la vertu de nostre art est si grande, qu'elle peut changer de peu à peu ce naturel temperamment froid & sec, en son contraire, ce que Galien enseigne de faire es deux derniers liures de la cōseruation de santé. Ne s'ensuit-il pas de cela incontinent, que aussi le terme de la vie peut estre prolōgé par l'art de Medecine: tellement que vn malheureusement né, & obligé à courte vie, ayant changé de condition, deuienne plus viuace. De ce seul, que chacun (à mon auis) entend facilement, qu'on apprenne les autres: c'est comment on peut allonger les limites de tous aages: dont s'ensuit, que le cours de toute la vie soit allongé. Et premierement que la vigueur ou fleur de la jeunesse, puisse estre cōseruee fort longuement par l'art de Medecine, Galien le demonstre ainsi. Il y a deux principaux buts en la cōseruatiō de santé, qui sōt en nostre pouuoir de restaurer la substance dissipée par breuu-



ges & viandes conuenables, & de reietter les excremens qui en prouienent. Si on ne fait en aucun de ceux-cy, le corps, ce pendant iouyra de santé, & sera conserué tres-longuement en la force de sa vigueur. Pareillement & par mesme raison, la vieillesse (du tout incurable à ceux qui doiuent mourir de mort naturelle) est prolongee par nostre art, de façon que le transiement, & comme vn retour en poudre par l'extreme vieillesse aduendra fort tard. Dequoy en fin on conclud que comme de tous aages (car on peut semblablement, & mesmes plus facilement, entendre les termes de l'enfance & adolescence) ainsi de toute la vie, on peut allonger les termes par la medecine, plus auant que ne sont ordonnez de nature. Et ce sont les limites que Dieu, principal auteur de la Medecine, a voulu estre sujets à cest art: lesquels sont en nostre puissance, tant que Dieu le permet, & ne retranche le fil du cours de nostre vie, comme il luy plaist. Tout ainsi, que autres fois, par dessus tout l'ordre de nature par luy ordonné, il sustente & auance la vie miraculeusement, sans aucune ayde Medecinale, voire sans boire & sans manger.

*Contre ceux qui ont opinion, que les Medecins  
prolongent les maux, & ne font  
qu'abuser le monde.*

CHAP. III.



L n'y a aucun art tant sujet à calomnie, que l'art militaire, & la Medecine, qui s'accordent aussi merueilleusement bien en plusieurs autres choses comme l'on pourra voir en plusieurs discours cy apres. Car pour expliquer familièrement le fait de la Medecine, j'emprunteray souvent les similitudes des actions belliques: & mesmes à present me

semble

semble que m'en pourray seruir, en ce qui est proposé: C'est, que si on assiege quelque ville, & on ne l'emporte dans le terme qu'on a promis, ou bien aussi tost que ceux qui en sont loin iugent sans l'auoir reconnu, qu'on la peut prendre, quoy que le capitaine y face tout deuoir, on le soupçonnera ou accusera de diuerses façons, de negligence, lâcheté, intelligence, & corruption, trahison, ignorance, précipitation, ou tardité en ses entreprises, mauuaise conduite, pusillanimité, ou autre défaut en la charge, & le tout sera faux: mais ceux qui en iugent ainsi, ignorent la résistance que font les assiegez, les bonnes provisions, qu'ils ont, la force des gens, & toutes choses requises à se défendre plus longuement que l'assiegeant mesmes n'auoit cuido, lequel pourra auoir esté abusé des espions, & autres qui rapportent l'estat du lieu, & des semblans extérieurs, desquels on tire coniecture de ce que peut estre dedans. Ainsi le Medecin qui assiege la maladie dans le corps de l'homme, pour luy faire quitter la place, est souuent abusé des signes extérieurs, & beaux semblans: de sorte que cuidant estre à la fin de sa cure, c'est à recommencer. Car il y a plus de corruption & mauuais humeurs, qu'il n'auoit sceu preuoir: se mal fait plus grand résistance, que le Medecin ne cuidoit, se renforçant & remparant tous les iours de plus en plus contre les remedes, & bon secours. De sorte que la maladie sera plus longue, que l'on n'auoit prédit, & ne guerira si tost que le Medecin auoit promis, où que pensoient ceux qui n'en ont intelligence. Dont c'est mal fait de le soupçonner, ou d'ignorance, ou de negligence, d'auarice, malice, ou autre vice, qui l'induit à faire le mal plus long, qu'il ne doit estre. Touchant à l'ignorance, ie suppose qu'elle n'y soit pas, & que le Medecin soit tenu pour sauant, expert, & homme de bien. S'il n'est tel, on fait mal de l'y appeler, & de commettre la vie du patient entre ses mains: tellement que le patient pourroit dire comme Iesus S. Iean Ch x i s t à Pilate, celui qui m'a deliuré à toy, a plus cha. 19.

failli que toy. Quant à la negligence, j'accorde qu'il y a des Medecins doctes, experts, & gens de bien, qui se passent assez de legier à la visite & pensemens des malades, mais ie ne croiray iamais que ce soit à celle fin, que le mal dure plus longuement, ains que c'est vne negligence d'inadvertence, comme ils peuvent estre en leurs autres affaires. Et en cela y a bon remede, qui est de les solliciter de pres, & les stimuler à faire leur deuoir: les prier d'estre plus frequens, & attentifs: mesmes leur bailler vn coadiuteur, qui leur soit cause de plus grand soin. Le plus que l'on se doute (à mon aduis) c'est l'avarice, car le vulgaire pense, que les Medecins communément prolongent les maladies, & les entretiennent en longueur, pour en tirer plus de profit. Parquoy ie me veux plus longuement arrester, à refuter ceste fausse opinion, la plus erronnee de toutes. Car en premier, ie suppose que le Medecin soit homme de bien: puis, qu'il aime son honneur & reputation, ie veux aussi, qu'il desire profiter en sa profession, comme chacun veut acquerir des biens honestement en sa vacation. S'il est homme de bien, il ne voudra iamais faire languir le malade à son escient, s'il n'est tel, on ne le deuroit employer, comme dessus est dit. Mais soit-il meschant, si aura il ce bruit, d'estre en vogue & bonne cttime, pour l'autre fin, qui est deuenir riche. Or s'il met en longueur les maux qu'il pourroit abreger, il n'est pas habile homme, & fait tout le contraire de son intention. Car s'il guerit en moins de temps que les autres, il sera en plus grand requeste: il aura telle presse de malades, qu'il n'y pourra auenir, & on luy donnera plus volontiers l'escu, qu'aux autres le teston. Car qui est celuy qui n'aime mieux payer au double, voire triple ou quadruple, & estre bien tost guerri. Si on donne aux autres Medecins, qui paruiennent tard à la guerison, dix escus, on ne plaindroit pas cinquante escus à celuy qui abregeroit le temps de la moitié, ou du tiers, ou du quart. Mais à la verité, ce n'est au pouuoir du Medecin de faire



faire à son plaisir. Il vouldroit bien auoir ceste vertu de guerir en touchant ou en voyant, ou de la premiere recepte, ou seulement d'un bon regime, ou autre chose legiere. Il auroit moins de peine, en seroit mieux prise, & gagneroit infiniment d'auantage. Bon Dieu, que celuy seroit tost riche, qui auroit ceste prosperite. Donq' il ne faut penser, que les Medecins esmeuz d'auarice, fassent les maladies longues, puisque ils gagneroyent d'auantage au gré, reputation, & recompense, s'ils pouuoient guerir plus tost. Et quoy? y a-il Medecin qui n'ait des parents, alliez, & familiers amis, desquels il ne prend rien? Les guerit-il en moins de temps que les autres, desquels il prend, le mal estant pareil, & le suiet semblable? Il ne gaigne rien à la longueur de telles maladies: c'est assez, qu'il ne perde le gré qu'on luy doit sçauoir, des bons offices qu'il y apporte. Je diray d'auantage, quand luy, sa femme, ou les enfans sont malades, c'est tout à ses despens, & n'ont ils point de longues maladies, sont ils plus tost gueris, si tout le reste est semblable. C'est vne grand' folie, de cuyder que les Medecins s'oublient tant, de prolonger les maladies à leur escient, pour peu qu'ils ayent d'affection à leur profit & honneur. Mais il leur aduient souvent, comme à ceux qui assiegent vne place, qui cuidoient l'emporter dans trois iours, & y sont vn mois deuant, sans qu'ils s'y feignent ou espargnent aucunement. Ils pésent qu'une muraille n'endurera dix coups de canon, & elle resistera à plus de cent. Ils ont opinion que les assiegez n'ont des viures, & munitions que pour huit iours, & ils en auront pour deux mois. Tout ce qu'on pense, sont coniectures, prises du semblable, exemples, & obseruations, lesquelles faillent bien souvent. Mais il ne faut pourtant accuser le capitaine assaillant, de faire mal son deuoir, quand il fait tout ce que l'art demande. Ainsi est-il du Medecin en toutes sortes, qui est tres excusable, sur tout, quand il se faut à la quantité & efficace de ses remedes. Car c'est ce principalement, qui rend nostre art coniectural,

B 2



comme dit Galien en plusieurs lieux definissant la coniecture estre de condition moyenne, entre parfaire science, & pure ignorance. Parquoy il faut interpreter à bien, & prendre en bonne part, le succès des remedes, que le Medecin docte & expert, diligent & curieux, ordonne le mieux à propos, & le plus iustement qu'il luy est possible: remettant l'issue & euement à Dieu, qui donne & oste, augmente & diminue la force ausdits remedes, comme il luy plaist: dont la maladie est tost ou tard finie, ores à bien, ores à mal. Reste la malice, de laquelle pourroit estre soupçonné le Medecin. Mais s'il y a la moindre occasion de rancune, haine & mal-vueillance, entre le Medecin & le malade, ce n'est pas bien auisé d'y appeller vn tel Medecin. Car il faut au contraire, que le malade ayme le Medecin, & qu'il en soit aimé: ou s'ils n'ont eu au parauant cognoissance l'vn de l'autre, soit de nom ou de fait: pour lors se doit contracter vne estroite amitié dedans leurs coeurs: autrement le malade n'aura à gré le secours du Medecin, qui aussi de son costé ne s'y affectionnera pas. Quant à la malice deliberée de nuire secretement, si quelque Medecin est entaché de ce vice, il le faut tenir au rang des empoisonneurs, & ne l'employer aucunement. Mais j'entens que le vulgaire prend en autre sens le terme de malice en ce propos: c'est que les Medecins merrent fort bas les malades, à leur escient, par abstinence & euacuations, en danger de passer le pas: & ce pour ostenter leur art, & auoir plus de reputation, quand ils les en peuuent sortir, sinon, ils se sauuent & s'arguent du pronostic fait dès le commencement, que le malade est en danger de mourir: mais ce sont eux qui l'ont precipité à ce danger. Voyla (si ie l'ay bien compris) le doute que le vulgaire a le plus souuent. De vray, ce seroit tres-malicieusement, traitement & meschamment fait, si quelqu'un iouoit ce tour à vn pauvre malade: ne plus ne moins que si quelqu'un iettoit dans la riuiere vn qui ne sceut nager, se fiant de luy ietter incontinent apres

apres vne corde pour l'en retirer. Car peut estre, que le submergé ne sçaura prendre la corde, ou il ne la tiendra bien ferme, ou que le submergeur n'aura la force de le tirer dehors: & ainsi le pauvre homme sera du tout noyé. Mais il n'est pas croyable que les Medecins vident de ces tours: & n'est pas vray, qu'ils mettent ainsi bas les malades par leurs remedes. Lesquels ie suppose tousiours estre bien institutez ainsi qu'il appartient. C'est le mal mesme, qui mine continuellement les forces de nature, & augmente les souffrances iusques à certain point (qui est la rigueur & souverain estat de la maladie) apres lequel, si le mal est guerissable, vient la declination ou diminution de la maladie, & de tous ces accidens, le malade s'achemine à la conualescence, dequoy nous traiterons plus amplement, s'il plaist à Dieu, au septieme Chapitre de ce liure. Il y a des gens plus modestes, qui ne disent pas que les Medecins mettent ainsi bas les malades & en danger, mais qu'ils font les maladies plus longues, ou par leur indulgence (c'est en complaisant trop aux malades) ou pour les obliger d'avantage à eux, en les retirant d'une longue maladie. Touchât à l'indulgence, il est vray que plusieurs malades aiment mieux estre plus tard gueris, & estre plus doucement traités, & cela excuse assez le Medecin, pourueu qu'il en face protestation, pour defence de son heur. Quant à prolonger le mal, pour en tirer plus de gré, ce seroit une belle trahison & meschanceté. Aussi n'est-il pas croyable, si le Medecin entend bien son fait, qu'il mette jamais en longueur le mal: car il ne peut mesurer ceste longueur: & en l'entretenant, le mal interieur peut empirer, qui est pis que d'estre simplement long. Autre chose est des vlcères, qui sont traités du Chirurgien. Car il les peut bien entretenir, sans preiudice de la personne: voire l'interieur du corps s'en portera bien, se purgeant par les vlcères: & n'y aura autre mal, que de la partie vlcérée. Qu'ainsi soit, nous ordonnons bien souuent que les fistules soyent entretenues, & fai-

B ;

sons des cabrols, ou fontanelles en plusieurs endroits du corps, que nous voulons estre maintenues ouuertes vn fort lōg temps. Mais les maladies internes sont d'autre consideration, & ne doiuent iamais estre entretenues, si on les peut guerir, ce qu'il faut faire incōtinent, ou le plus tost.

L'autre poinct de calōnie est, les Medecins abusent le monde, que l'on gueriroit bien sans eux, voire mieux & plus tost, & qu'ils ne font que broüillasser. Nous auons assez refuté ceste folie au premier chapitre par l'autorité de l'Ecclesiastique, neantmoins i'adiousteray ceste similitude puis que i'ay commencé d'acomparer nostre art au militaire, qu'il y a des places qui se rendent à l'assiégeant, pour leur auoir seulement retranché les viures d'autres à la seule veüe du canon, d'autres au premier assaut: & au contraire, qu'il y en a qui restent imprenables. Maintenant si on argumentoit ainsi, nous voyons journellement des places, qui se rendent sans les forcer, qu'est il de besoin assieger, assaillir, combattre, ruiner les murailles, & faire autres actes d'hostilité? Qu'est-il besoin de faire la guerre aux villes, quand nous en voyons bien souuent qui se remettent d'elles-mesmes? Doncques c'est vn abus & folle despence au pays, quelque sedicieux qu'il soit, d'y auoir gendarmes, artillerie, & autre attirail de guerre. Ce n'est qu'invention & piperie de gens, qui viuent de ce mestier là, on s'en passeroit bien. Voire si toutes places estoient foibles, & qu'il n'y eut resistance de gens munis & pourueus de courage, & autres choses requises à leur defence. Tels lieux se rendent aisément, comme aussi sont legieres maladies, qu'on ne force par notables remedes, & le plus souuent passent d'elles-mesmes, & mesmes les plus fortes, comme fièvres ardentes, quand il n'y a grand munition dans le corps pour les entretenir, & les forces naturelles resistent gaillardement à l'insolence du mal. Autrement il y faut du secours, employer la baterie, & toutes sortes de remedes: encor le plus souuent avec tout cela, on n'a-

uance



uâce rié, le mal demeure incurable. Pour lors il ne faut auoir aucun regret, ne dire, qu'on fut mieux guery sans cela: qu'on a abusé le patient. Ce seroit vrayement abus, si on promettoit guerison, d'un mal qui est tenu pour incurable: d'autant qu'on ne sçait aucun remede qui soit assez fort pour le vaincre. Tout ainsi, que seroit abus, d'entreprendre de forcer vne ville à coups de poings, ou abbaire les murailles à coups d'arquebuse, là où il faut le canon, & on ne le pourroit auoir, ni instrument qui luy responde. Voila des notables abus, & vrayes piperies, desquelles imposent au peuple ignorant, les Empiriques Charletans, promettans guerison de tous maux, & plusieurs autres. On peut bien dire de ceux là, qu'ils abusent le monde: non pas des Medecins rationels, doctes, experts, & gens de bien.

*Que ce n'est peché, ou mal fait d'appeller des  
Medecins, & Yser de leurs remedes  
quand on est malade.*

#### CHAP. IIII.

**I**L y a vne autre sorte d'erreur, fondée en folle superstition, d'aucuns idiots qui pensent offencer Dieu, s'ils appellent des Medecins pour guerir de leurs maux, disans que c'est contrenenir & s'opposer à la volonté de Dieu, qui les visite de telle affliction: que c'est pour leur bien: car en chastiant le corps, l'ame est purgée de ses pechez: & disent, comme recite maistre Guile Chauliac en son chapitre singulier, Dieu me l'a donné ainsi qu'il luy a pleu, Dieu me l'ostera quand il luy plaira, le nom de Dieu soit benit, Amen. & remettēt leur guerison totalement à l'intercessiō des Saints & Saintes de Paradis,

B 4



faisans des vœux, aumosnes, prieres & oraisons. Ceste opinion fort erronnee, est aisee à refuter, par ce que nous auons allegué au 11. cha. du liure de l'Ecclesiastique, ou il exhorte saintement & sagement les malades, de se reconcilier premierement à Dieu qu'ils ont offensé, puis de donner lieu au Medecin, lequel Dieu a créé, & luy a donné la science pour estre glorifié en ses merueilles. Il est vray que Dieu nous enuoye les maux pour nostre chastiment, & nous y a rendus subiets, à ce que nous recognoissions nostre infirmité. De luy aussi procede la guerison, par les moyens qu'il a dressé en nature, donnant vertu aux plantes & autres creatures, de chasser & vaincre les maladies, en ordonnant la science de Medecine, & l'art d'Apothicaire, & cest effect, nō moins que l'agriculture, pour la nourriture des hommes à l'entretien de ceste vie caduque & mortelle. Dont ce sont moyens qu'il ne faut mespriser, & que l'homme prudent ne desdaigne point. Autrement c'est tenter Dieu, & vouloir follement que Dieu face des miracles à nostre appetit. Car celuy qui dit, si Dieu veut que ie guerisse de ce mal, i'en gueriray bien sans vser de la Medecine, & si i'en dois mourir, le Medecin ne me sauera pas, c'est autant que s'il disoit, si ie dois viure encore vn mois, & qu'il soit ainsi ordonné de Dieu, ie viuray bien sans boire & sans manger, dont il n'est besoin faire ceste despence. Car si ie dois viure autant, il m'est impossible de mourir, quoy que ie ne mange point. Voila vne folie, & grande temerité, de se promettre que Dieu fera miracle, voire de tenter cest essay quand on a des viures en main, ordonnez de Dieu pour la nourriture du corps. N'est ce pas tenter Dieu, & voir ce qu'il vouldra faire contre l'ordre de nature? Il le laissera mourir de faim avec ceste folie: & la pauvre idiot sentira par effect, qu'il auoit mal colligé en son esprit phantastique & brutal, que Dieu l'entretenoit en vie sans boire & sans manger. Voire, si Dieu le vouloit ainsi, il le feroit: mais nous scauons que sa volonte ordinaire porte, qu'on vse  
des

des alimens: & là il se fait tenir, & ne s'attendre aux moyens extraordinaires, qui nous sont incogneus & qui ne sont employez à nostre sol appetit. Ainsi est il de la Medecine, ordonnee de Dieu pour la guerison des malades, & conseruation de santé. Car quiconque veut guerir autremét, & a ceste opinion, que s'il doit guerir, il le pourra sans Medecin, quoy qu'il en ait bõ moyen, celuy rente Dieu, & attend de voir que Dieu face miracle, méspisant follement le moyen naturel que Dieu a ordonné contre les maladies. Non moins que si sa maison brusloit, & il ne vouloit qu'on y iectast de l'eau, disant, si Dieu veut qu'elle se sauue, le feu s'estaindra bien autrement.

*De l'ingratitude des malades  
enuers les Medecins.*

CHAP. V.

**L'**Ingratitude est fort odieuse & à Dieu, & aux hommes, voire on l'estime à bon droit vn si grand vice, que qui dit ingrat, dit tout les maux du monde. Or ce vice est si commun entre les hommes, à l'endroit des Medecins, que ie m'esbahis souuent, qu'il y ait aucun de cœur genereux, qui vaille estre Medecin, estant d'ailleurs sa profession fort suiète à calomnie, cousine germaine d'ingratitude. Mais nous auons des amis & gens de raison, honestes & recognoissans, qui courent ceste fâcherie, & nous retiennent en volonté de faire telle profession, nonobstant que plusieurs autres nous soyent par trop ingrats. Car on en trouue de si courtois, qui protestent publiquement & souuent, qu'ils tiennent la vie (apres Dieu) de tels & de tels Medecins, & ayant recogneu selon leur faculté, l'industrie & labeur du Medecin, pour son entretien, neantmoins confessent li-

brement, qu'il ne le scauroient auoir recompensé de tout leur bien, comme il est vray de fait. Car s'ils doiuent la vie au secours du Medecin, & la vie est de plus grande valeur que tout leur bien, il n'est en leur puissance de s'aquiter de ce debte, quand ils donneroyent tout leur bien. Mais le principal de la recompense, est le gré qu'ils en scauent au Medecin, se disans obligez à luy & redevables de leur vie. Et c'est tout ainsi, que si quelqu'un auoit osté l'espee des mains d'un qui surpres de vous tuer, ou la corde à un qui s'efforçoit de vous en estrangler, ne luy seriez vous pas tenu de la vie: tout vostre bien seroit il pour le recompenser? Et puis on dit, j'ay bien payé mon Medecin, voire surpayé, luy ayant donné tant par iour, ie ne luy dois rien, s'il m'a bien pensé & secouru, ie l'ay bien recompensé. Ha pauvre homme, ce qu'on donne au Medecin, est comme vne petite recognoissance, du bien & du secours que l'on en a receu. Car de le payer, ou compenser le fruit de son labeur s'il t'a preserué de mort (ainsi qu'il peut faire, par la grace de Dieu) il n'est en ta puissance: sinon que tu exposes ta vie pour luy, quoy qu'il n'ay expose la sienne pour te sauuer de la mort. Ainsi qu'il demeure toujours redevable: & faut que d'un bon gré tu le luy recognoisses, confessant ton obligation. Il y en a qui trouueront ce propos dur, quand ie dis sauuer la vie, & preseruer de la mort: nonobstant que cela est trop euident. Car posons, qu'un blecé perde son sang en abondance, & que sans doute il en mourra si on ne l'arreste: celuy qui tiendra son doigt dans la playe, & retiendra le sang, ne sauue il la vie? Autant, & plus, celuy qui le retient avec medicaments: & en fin consolide la playe, qui de soy ne gueriroit point. Autant celuy qui arreste un flux de ventre, ou vomissement, ou autre vuidange pernicieuse & mortelle: qui saigne à propos un pleuristique, ou un que la squinace estouffe & estranglé: autant certes que qui retireroit du feu, un enfant qui y seroit tombé, & le brusleroit tout viu, s'il n'estoit secouru. Il n'en faut moins estimer des



Medecins, qui pouruoient aux maux interieurs, & secourent nature secrettement par diuers moyens, desquels l'efficace n'apparoit que par effect: & se sont (comme disoit Herophile) les mains de Dieu. Car il nous releue & retire des dangers de mort, par le moyen des remedes, que le Medecin employe au secours. N'est ce pas vne ceuvre plus diuine qu'humaine, & qu'on ne peut assez recompenser? Dont l'Ecclesiastique a bien dit: La science du Medecin luy fait hausser la teste, & le rend admirable entre les Princes: le Medecin sera honoré, mesme des Roys. Et voila les principales recognoissances qu'on luy doit, honneur & gré, pour vne extreme obligation: non pas se persuader qu'il est assez recompensé de quelque somme d'argent. Mais il y en a qui font pis, c'est qu'apres estre gueris, par le moyen d'un bon & loyal secours, ils ne peuuent endurer qu'on les die bien redevables au Medecin, & peu s'en faut qu'ils ne haïssent celuy, qui leur a sauné la vie. O extreme ingratitude! mais ce n'est pas d'aujourd'huy, Hippocras en son epistre à Damagete, fait ainsi parler Democrite. Je pense (dit il) O Hippocras, qu'en nostre science plusieurs choses sont sujettes à colomnie & à ingratitude. Car les malades, s'ils elchappent, rapportent leur guerison aux Dieux, ou à fortune, ou à leur bonne complexion: desrobans tout l'honneur au Medecin: lequel souvent ils hayssent depuis, estans bien maris & indignez, que l'on pense qu'ils luy soyent redevables. Et outre ce, qu'ils ne veulent attester ou confesser leur obligation, ils sont bien aises que les ignorans de l'art (qui neantmoins en font profession) loyent de mesme propos, esguillonnéz d'enuie, &c. Cela couüie le mieux du monde à nostre téps. Car la plus part des malades rapportent totalement leur guerison à quelque Saint ou Sainte de Paradis, à qui ils se sont vouëz: & encor bien souvent n'accomplissent leurs vœux, suivant ce que dit l'Italien, *passato lo malo gabato Sancto*. Tout ainsi que ils font de grands promesses au Medecin



cin, durant le grand mal, promettans maons & merueilles. Ils le doiuent faire tout d'or & pierres precieuses: il doit auoir vne bonne pension tout les ans. Brief on pretend luy faire beaucoup de bien. Mais quand on est guery, on entre en opinion que le Medecin n'y a guieres fait, ou qu'on fut bien guery sans luy. Que c'est le vœu qu'on a fait d'où a procedé la guerison: ou le bon seruice des gardes, les bons potages, ou l'Apothicaire qui voudra s'attribuer tout le succès, ou la bonte & forte complexion du malade, ou vn cas fortuit, comme le desordre qu'il aura fait, auquel il rapportera follement la guerison. Brief le Medecin aura la moindre partie, ou nulle, de l'honneur, gré, & recompense. Car quant aux promesses, l'homme estant guery, va penser que la maladie luy couste tant, qu'il a tant dependu, que ce luy est de tant d'interessi. Dont il oublie son deuoir au Medecin, auquel mesme il impute vne partie de sa dependre, l'estimant superflue, & luy veut mal de l'auoir tant retenu au liect, faisant sçavoir, qu'il en pouuoit plus tost releuer, & à moins de frais. Tellement que à son compte, le Medecin luy seroit redevable: & s'il trouuoit des iuges à sa poste, qui eussent autorité, il le feroit condamner aux despens. Voila bien recognoître le bien receu. Ya il pareille ingratitude? Non, sinon que ceste-cy d'un qui s'estrangleroit par desespoir, ou autrement: & quelqu'un venant au secours luy couppast la corde, & que puis ce pendant le fist adiourner pour luy payer sa corde. Ou d'un qui se noyeroit: & celuy qui le sauuerait, en le retirant du danger, luy deschirast vn peu de son habillemēt: & que le noyé preserué, en voulut la reparation. Ainsi ceux qui nous doyuent, nous demandent: ne nous en sçauēt gré ne grace de ce que les auons bien secourus, & ayment mieux dire, qu'un ignorant valet ou chambrier est cause de leur guerison, que le bon soin & industrie du Medecin. Et c'est pour l'vne de deux raisons: ou qu'ils sont tant hebez, & n'ont la capacité de le comprendre: ou que le sçachant bien, ils sont hôteux

de n'auoir la volonté de le recognoistre & confesser. Comme que ce soit, c'est vne ingratitude fort odieuse & à Dieu & aux hommes.

*Que le vulgaire n'estime rien si on ne guerit contre son opinion: que les derniers remedes ont tout l'honneur: & heureux le Medecin, qui vient à la declination du mal.*

CHAP. VI.



EST erreur est fort cōioint avec le precedent, mesmes il est souuēt cause de la sūditte ingratitude. Car si on ne guerit contre l'opinion du malade, ou de ceux qui le visitent, ce n'est rien fait, & pourtant on n'en sçait point de gré au Medecin. Or guerir cōtre l'opinion contiet deux parties: l'vne est, de guerir en moins de tēps, & quasi inopinément. Cōme, si le mal dure communément tant d'accez, ou tant de iours, de le guerir en beaucoup moins. Car autrement on dit, & bien la maladie a fait son cours: le Medecin n'y a de rien seruy. Aussi bien fut-il guery dans ce tēps là. Pauvres gēs ne voyez vous pas, que de mesme espee de mal, les vns sont courts, les autres longs? Il y a des fieures tierces, & des continues aussi, qui dureront vn mois, ou deux. Vous supposez que la tierce ne doit estre, pour le plus, que de sept accetz: qui sont 14. iours: & la continue de 7. 11. ou 14. comme vous auez ouy dire aux Medecins, que c'est le terme des fieures exquisites. Mais vous ne sçavez pas, que de mille il n'y en a pas deux telles, ains la plus part sont confuses & melées. Dont leur terme est de beaucoup plus long comme de toutes maladies engendrés de diuers humeurs. Croyez (& il est vray) que si la tierce finit dans trois semaines, ou vn mois, estant combatū de nos remedes, que sans cela ell' eut duré parauenture deux ou trois

I I.

mois, ainsi qu'on en voit plusieurs autres. N'est ce pas bien rabattu, & auanté beaucoup pour le malade? Mais on n'a rien fait, à son dire, si on ne fait encor plus qu'il n'a pretendu. Car il pense que le Medecin peut faire du mal, comme d'une estriuiere, qu'on alonge & accroit tout ainsi come on veut. N'est ce pas assez fait, d'en rabattre vn quart, vn tiers, ou la moitié: & empêcher, ou appaiser les diuers accidens, qui communément suruiennent à toutes sortes de maladies, & faire qu'on en ait la raison, le meilleur compte qu'il est possible, & qu'on en sorte à quel prix que ce soit? C'est pour tomber à l'autre partie de l'opinion vulgaire, qui n'estime rien, si on ne guerit ceux que l'on tient pour morts. Car quoy que le mal soit mortel, comme toute maladie que nous appellons aiguë (c'est à dire trenchante, qui va vite, & a de terribles accidens) si le malade, ou ses renistens, ont opinion qu'il en pourra guerir, & il en aduient ainsi, ce n'est rien fait: mais au contraire, si le malade en meurt, c'est la faute du Medecin. Car les assistans s'estoyent persuadez (quoy que le Medecin dit le contraire en son prognostic) qu'il en pouuoit guerir. Mais si on pense, qu'il en doive mourir, ou que desia on le tienne pour mort, le Medecin a fort beau ieu. Car quand il ne seroit que luy ordonner ses potages, avec quelque petite drogagerie, sur tout des restaurans & choses cordiales (encor que ce ne fut à propos) il a fait vn chef d'œuvre. Voilà vne belle cure. Il a guery vn tel, que chacun tenoit pour mort. Il l'a resuscité. C'est vn grand personnage. Mais voicy la pitié. Ce mesme docteur aye en mesme temps vn autre malade, qu'on ne tient pour mortel: d'autant que son mal est plus caché. Il fait tres-grand deuot à le rendre salubre, & d'en venir à bout: il employe toute son industrie à sauuer le patient, qu'il cognoit estre en plus grand dangier que l'on ne cuyde. En fin il meurt, contre l'opinion du vulgaire. Voilà mon Medecin qui perd soudain sa reputation: & dit-on, il y a fait trop de choses. L'autre



fut mieux gouverné. Ainsi iamais on ne fait rien qui vaille, si on ne guerit contre l'attente & esperance du vulgaire.

L'autre erreur proposée en ce chapitre est, d'attribuer aux derniers remedes tout le succez de la curation : comme aussi on rapporte l'occasion du mal à la dernière chose, qu'on a fait. Comme si on a mangé quelque fruit, salade, ou autre chose moins ordinaire, & que tantost apres on soit malade, voyre d'un mal qui dure plus d'un mois, cela seul en est cause : sans y adiouster infinis autres precedens desordres, qui en ont fait leur part : car les mauvais humeurs se congrement de peu à peu, iusques à certaine quantité, à laquelle ne peut plus résister nature. Tout ainsi qu'un verre se remplit de plusieurs gouttes d'eau, qu'il contient iusques au bord : mais estant plein, il commence à verser d'une goutte seulement. Ainsi la moindre addition, à ce que nature supporoit encores, la fait succomber : comme un mulet plie sous la charge, pour peu qu'on adiouste au fardeau ordinaire de sa portee. Ce n'est donc pas le dernier morceau, ou desordre qui a tout fait : les precedens y auoyent fait leur part non moins que à couper un arbre, auquel on donnera cent coups de hache, il semble que c'est en vain, & qu'on n'auance rien : le cent & vnième coup le fait tomber. Si on disoit que ce seul coup l'eut abbatu, ne seroit-on pas tort aux autres ? Aussi quand une tour aura soustenu mille volées de canons, & au dernier coup elle tombe, le dernier y a il plus fait qu'il premier ? C'est tout de mesme qu'on iuge des remedes, qui abatent le mal, & chassent la maladie du corps : le dernier quel qu'il soit, en a l'honneur du vulgaire mal sensé, qui parle ainsi : on l'auoit saigné, purgé, clysterisé, drogué de mille sortes, par dedans & par dehors : pour cela rien. En fin on luy a donné ou appliqué telle chose, & il est guery. Pauvres indians, si cela eust esté fait du commencement, il n'eust de rien seruy : mais apres tant d'autres remedes, qui auoyent affoibly le mal, esbranlé & deraciné, la moi-

II.

III.



dre chose du monde luy fait quitter la place. Comme aux assiegez qui desia n'en peuuent plus, si on leur tue encor vn homme, ils se rendent incontinent : & puis on dira que toute la batterie, tous les assaux, retrenchemens de vires, & autres bons moyens de les vaincre, n'ont de rien seruy. Celuy seul a tout fait, qui a tiré la derniere arquebuse, & toutesfois il n'aura tué qu'un des moindres soldats. S'il auoit tué le chef, ce seroit autre chose. Ainsi vn breuet pendu au col, ou des drogues mises au carpe de la main, auront l'honneur d'auoir guery des fieures vn, qui n'auoit peu guerir par tant de regime, Medecines, & autres remedes. C'est que le mal ne tenoit plus qu'à vn filet, qui a peu estre rompu de la persuation & grand' opinion, que le malade aura eu de ce moyen. Mais si on l'eut appliqué dès le commencement, le malade n'en fut guery, quand il eut eu cent mille fois plus de persuation, & imagination forte. Car l'imagination peut quelque chose à la guerison, mais n'empas tout, ni seule. Voila comment on desrobe l'honneur aux vrais & certains remedes, en iugeant mal du succez, parce qu'on veut estre guery, soudain qu'on a fait quelque chose: autrement on pense que c'est en vain, & que tout ne sert de rien. Celuy seul est auteur du bien, apres lequel immediatement on sent la guerison. Et pourtant on dit communément (qui est le tiers poinct de ce chap.) Biē-heureux le Medecin, qui vient à la declination du mal. Car quoy qu'il face, la guerison estant à la porte, on luy attribue son introduction. Et quand bien le Medecin n'y auroit du tout rien fait, ni ordonné, encor dira-on, qu'il est cause de ce bon heur : & que s'il fut venu dès le commencement, le malade fut aussi tost guery. Mais si le Medecin est prudent & modeste, il ne se coiffiera de cest honneur, consentant au larrecin & detraction, qu'on fait à ceux qui ont bien traité le malade, & sōt les vrais auteurs de sa guerison : ains remontrera aux assistans, que les accidens passez estoient de la nature de mal, lequel a eu tel cours : & que par le bon ordre qu'on

III.

qu'on y a mis, tout est remis & passé, à l'avantage du patient. S'il fait autrement, & se veut attribuer l'honneur, on l'accepter du vulgaire, il se fait un grand tort: & autant luy en pend à l'oreille. Car quelque suffisance & reputation qu'il ait, il pourra aduenir, que lon appellera sur la fin d'une maladie qu'il traitera, un autre Medecin: lequel iouïra un meisme tour. Ainsi donc chacun soit aisé, de se contenter honnestement de l'honneur qui luy est deu, sans rien desrober à son collegue ou symmyste (c'est à dire, cōpagnon de mestier) rendent bon & sain tesmoignage des loiables actions de chacun: se reputant bien heureux neantmoins de ce, qu'il est arriué à la declination du mal, pour n'auoir eu guieres de peine, & auoir bonne part au gré, qu'on doit sçauoir à tous ceux qui s'y sont employez.

*Contre ceux qui iugent de la suffisance des Medecins par le succez, qui est souvent deu à l'heur, plus qu'au sçauoir.*

CHAP. VII.

**E**ST grand cas, que la science de Medecine est si obscure & profonde, que rien plus: & neantmoins il n'y a si idiot, qui ne iuge du sçauoir des Medecins. Pour iuger sainement & iustement de la suffisance de quelqu'un, il faut estre pour le moins de la profession, & y sçauoir quelque chose. Dont c'est grande temerité, aux gens qui n'entendent rien en la Medecine, d'entreprendre à iuger, qui sont les plus sçauans Medecins. Ils s'attendent aux succez de leurs pratiques: & si quelqu'un guerit (mesmes inopinément, comme dessus a esté dit) on iuge bien sçauant le Medecin: encor qu'il n'y ait rien fait qui vaille. Et au contraire, le Medecin ne sçait guieres,

si le malade meurt, ou s'il traîne longuement, du mal, que le vulgaire estime plus legier. Les modestes ne diront pas, qu'il est plus ou moins sçauant, s'il est reputé docte entre les gens de sçauoir : mais ils diront, qu'il n'est pas heureux enuers les malades. & par cōséquent, il n'est bon Medecin, iugeans tousiours par le succez. Il est vray certainement, qu'en toutes choses y a heur & malheur, & (comme dit l'Italien) *labnona è la mala sorte*. Et le bon heur au Medecin est, de n'estre appelé ou employé pour ceux qui doiuent mourir. Car en n'y acquiert point de reputation, moins de degré, ne d'amitié, neantmoins il n'y a que blasmer au Medecin, & pourueu qu'il ait bien fait son deuoir, ne doit estre moins estimé, que si le malade fut eschapé. Tout ainsi qu'un capitaine, qui aura defédu vne place iusques au dernier effort, ayât mangé tous les cheuaux, les asnes, les chiens, rats & chats du lieu assiegé, cuirs parchemins, & autres meschantes viandes (comme on dit de ceux de Santerre, en l'an 1573. qui mangerent iusques à l'ardoise, en faisant du pain, ie ne sçay comment) ayant perdu la plus part de ses gens, la muraille toute brisée, & n'ayant plus de quoy soustenir : contraint en fin de rendre la place, ne meritera moins de louange (sinon d'auantage) qu'un autre qui aura sauué, la sienné, bien pourueue & munitionnée de toutes choses requises, tellement qu'il l'aura preseruee sans grand peine, & sans malaise. Cela est bien facile à comprendre, pourueu qu'on ait de iugement, & qu'on ne soit transporté d'affection : comme est la plus part des hommes, qui en sont aueuglés, dōt aduiert qu'ils ne se peuuent persuader, n'y auoir de la faute du Medecin, quand le malade, qu'ils ont fort cher ne guerit comme ils ont desiré & esperé. Tout ainsi qu'il y a tousiours quelque ranqueur & mescontentement enuers le capitaine, ou gouuerneur du lieu qui s'est perdu, comme de n'auoir esté assez prouoyant aux affaires du siege, & ce en plusieurs particularitez, iusques à un fetu. Et au contraire, celuy est estimé vaillât (quand il seroit le plus poltron

du

du mode) qui a eu bon succez en son entreprise. C'est vrayement vn grand bien, que d'estre heureux en ses affaires, mais l'heur n'est pas dependant du sçauoir, ou de la suffisance : c'est vn don de Dieu special, sans que d'estre appellé au secours de ceux qui doivent eschapper : enuers lesquels il veut continuer & effectuer la vertu donnee aux remedes : comme aussi de n'estre appellé pour ceux qui doivent mourir, auxquels rien ne vaut ne profite. Dont c'est tresmal iugé de la suffisance des Medecins, par le succez qui est plus deu à l'heur, & à la grace de Dieu, qu'àu sçauoir de l'homme. Il ne faut pas toutefois de cela inferer & cōclurre, que c'est tout vn, quelque Medecin que l'on appelle: en disant, que si Dieu veut que le malade guerisse, il iettera sa benediction sur les remedes du plus ignorant du monde, & le rendra heureux. Cela est bien vray, mais c'est tenter Dieu, ainsi que nous auons remontré au quatrième chap. c'est comme vouloir, que des pierres il face du pain, d'un remede mal à propos, vn profitable. On dit communément, aide toy & Dieu t'aidera. Il faut cercher les meilleurs moyens qu'on peut, & remettre l'issue à Dieu qui a tout en sa main.

*Contre ceux ausquels tout est suspect, & calomnient les Medecins, de la plus part des accidents qui suruiennent es maladies.*

CHAP. VIII.

**N** des plus grād's peines qu'ait le Medecin, genereux, & de bon cœur, est de supporter les reproches & fausses accusations des malades, ou des assistans: qui sont si desraisonnables: que tous les accidents qui suruiennent au malade, ils les attribuent aux remedes: & des bons succez, ils doutent s'ils sont deuz au Medecin. Car premierement quand on voit le malade fort debile, on accuse l'absti-

C 2



nence & la paucité des viures ordonnée par le Medecin: ou ils reprochent la saignée, ou la purgation, & c'est le mal qui cause la foiblesse, non pas les remedes, qui en diminuant le mal, soustiennent le malade en plus grand force. Dont sans l'usage d'iceux il seroit encor plus debile. Qu'ainsi soit, ne void-on pas ceux, qui mesprisent l'abstinence, la saignée, & la purgation, deuenir encor plus foibles: Si ceux qui n'vient de tels remedes, se maintenoient en plus grand force que les autres, on pourroit mieux dire, que les remedes sont cause de la foiblesse: mais au contraire, on les voit plus affoiblir, & en fin il en meurt plus que d'autres. Ainsi est-il des autres accidens que l'on impute iniustement aux remedes: comme le vomissement, flux de ventre, desgoutement, alteration, douleur, veilles, resueries, & semblables: qui suruiennent à cause du mal proprement, & de la nature d'iceluy, non pas des remedes, comme pensent les ignorans. Car si apres que le malade a prins quelque chose, par l'ordonnance du Medecin, ou que seulement on luy ait appliqué, & que tantost apres il aye vomissement, ou flux de ventre, cela en est cause, d'autant qu'il ne l'auoit au parauant. Depuis ceste Medecine, ce syrop, ce restaurant, ce potus cordial, &c. Il est si degouté que rien plus: l'alteration le presse plus qu'au parauant. Il est vray que c'est depuis, mais non à cause de cela, & est aussi mal argué, que si on disoit, depuis qu'il a neigé, ma robbe est plus rompue qu'elle n'estoit, doncques la neige en est cause: ou depuis, que j'ay mangé de ce chapon, j'ay eu douleur de teste, colique, ou flux de ventre: doncques le chapon m'a causé tels accidens. Pauvres idiots! tout ce que vient apres, ne procede de tout ce qui a precedé. Ce flux de ventre, ce vomissement, desgoutement, alteration, veille, resuerie, & semblables sont autres causes à vous incogneues, qui produisent tels effects en leur temps: & quoy que sçache faire le Medecin, rompant le cours du mal, preuenant ses accidens, & les diminuant, en despit de luy le mal fait partie de son

son entreprinse, & s'augmente iusques à certain point, qu'on appelle estat de la maladie: mais cela ce fait plus doucement beaucoup, que si on le laissoit faire. Et si l'alteration, le desgoutement, & autres accidens, augmentent apres l'usage de quelques remedes bien ordonnez, croyez que c'est du mal qui passe outre, non-obstant ces retranchemens & resistances: & que le mal seroit encor plus furieux, & lesdits accidens moins supportables, si on n'y eut rien fait: comme l'on voit par experience, en ceux qui mesprisent tels remedes: Car s'il est vray, que plusieurs meurent à faute de secours (qui est vne maxime, receüe de chacun) il faut bien qu'ils aient plus d'accidens, & plus facheux, que ceux qui en eschappent. Il ne faut donc auoir suspect, ou calomnier les remedes, qui auront esté suivis de quelques accidens enpirez, ou nouueaux: & dire, depuis ce frontal il a moins dormi, ou plus resué: car le frontal n'en est pas cause, ains le mal qui n'en a peu estre dompté. Depuis le potus cordial il a eu le huet, ou la disenterie, ou le spasme. Il est bien vray: mais ceste queuë, n'est pas de ce veau, comme on dit en commun prouerbe: ceci est d'un autre tonneau. Je ne dis pas, que les remedes n'en soyent cause quelque fois, dea, car il y en a de mal ordonnez: & fort mal à propos: mais ie suppose tousiours que le Medecin soit docte, diligent, & affectionné, duquel il faut tousiours bien sentir, & puis interpreter en la meilleure part ses ordonnances: attribuant plustost au mal, ou à l'express vouloir de Dieu, que aux remedes, les accidens qui suruiennent de nouueau, ou qui crapirent. Car il y a des rencontres inopinées, & qu'on ne peut aucunement preuoir, pour s'en donner garde: comme aucunes fois d'une fort legiere Medecine, on viendra iusques au sang: d'autant que l'homme estoit sur le point d'auoir flux de ventre. Le Medecin qui ne peut deuiner, mesmes en vn corps neutre (c'est à dire: qui ne se tient au liët, pour n'estre guieres mal disposé) si nature fera quelque euacuation d'elle mesme, cognoissant qu'il

en est besoin, ordonne la medecine assez legiere. Il aduient là dessus, qu'apres son operation, nature passe outre, & fait vn flux de ventre, qui continue desordonnement & outre mesure: d'autant que la vertu expultrice, piquee des excremens acres & mordicans ne se peut retenir, & la matiere estant corrosiue, racle tellement par où elle passe, que le sang en sort. Le medicament sera accusé de tout cela, qui neantmoins n'a fait que deux ou trois petites selles: tout le reste est d'un desbordement, & comme torrent d'humens de long temps accumulez. Ainsi quelquefois, on ne fait qu'arracher vne pierre de la muraille, & il en tombera plus de deux toises, tant elle est ruineuse. Il faut à vn fort mur le canon, ou double canon: à vn mur foible, la piece de campagne fera grand breche. Ainsi pour bien iuger de l'effect du medicament, il faut sçauoir la portee, cogneuë du seul Medecin: & non pas iuger de l'effect: car si durant l'operation du medicament, ou par apres, on void aduenir ce qui n'est de la nature, portee ou force du medicament, il ne luy faut attribuer. Non moins que si vn enfant donnoit du poing à vn yron-gne chancelant, & que soudain il chent à terre. Ce n'est pas le coup de poing, qui a eu tant de force, mais le vin qui l'auoit eslourdi, dont il alloit tombât deuant. Toutesfois on pourroit repliquer de la mesme comparaison, que semblablement à vn malade fort debile, vn legier medicament aura la force de le faire trespucher, & aller en terre. Parquoy il vaut mieux faire cest autre comparaison: comme si on donnoit vne chiquenaude au bras d'une femme enceinte, & que tost apres elle auorta. Seroit-ce pour la chiquenaude? C'a esté bien loin du ventre, & le coup est trop legier. Il faut doncq que d'ailleurs elle fust prestee & occasionné d'auorter. Ainsi plusieurs choses se rencontrent, qui ne sont aucunement despendantes l'une de l'autre, ains cas fortuits, & ne sont de cause pretendue communément.

*Qu'il*

*Qu'il y a plus de Medecins, que d'autre  
sorte de gens.*

CHAP. IX.

**N** DIT que le Duc de Ferrare, Alphonso de Este, mit quelquefois en propos familier, de quel mestier il y auoit plus de gens. L'un disoit de Cordouaniers, l'autre du Cousturiers, vn autre de Charpentiers, qui de Mariniers, qui de Chiquaneux, qui de Laboureurs. Gonelle, fameux bouffon, dit qu'il y auoit plus de Medecins, que d'autre sorte de gens: & gage contre le Duc son maistre (qui reiettoit cela bien loin) qu'il le prouueroit dedans vingtquatre heures. Lendemain matin Gonelle sort de son logis, avec vn grand bonnet de nuit, & vn courchef, qui luy bandoit le menton: puis vn chapeau par dessus: son manteau haussé sur les espaules. En cest equipage, il prend la route du palais de son excellence, par la rue des Anges. Le premier qu'il rencontre luy demande, qu'est-ce qu'il a, il respond, vne douleur enragee de dents. Ha mon amy (dit l'autre) ie scay la meilleure recepte du monde contre ce mal là, & la luy dit. Gonelle escriit son nō en ses tablettes, faisant semblant d'escrire la recepte. A vn pas de là il en trouue deux ou trois ensemble, qui font ensemble interrogation, & chacun luy donne vn remede. Il escriit leurs noms, comme du premier. Et ainsi poursuyuant son chemin tout bellement: du long de ceste rue, il ne rencontra personne qui ne luy enseignast quelque recepte differente l'une de l'autre: chacun luy disant, que la sienne estoit bien esprouuee, certaine, & infallible. Il escriit le nom de tous. Parueu qu'il fut à la basse cour du Palais, le voyla enuironné de gens (comme il estoit cogneu de tous) qui apres auoir entendu son mal, luy donnerent à force receptes, que chacun disoit estre les

C 4



meilleures du monde. Il les remercie, & escript leur nom aussi. Quand il entre en la chambre du Duc, son excellence luy crie de loin. Et qu'as-tu Gonelle? Il respond tout piteusement, & en marmiteux, mal de dents, le plus cruel, qui fut iamais. Adonc son excellence luy dit. He Gonelle, ie sçay vne chose qui te fera passer incontinent la douleur, encor que la dent soit gastee. Mess<sup>rs</sup> Antonio Musla Braslauolo m<sup>o</sup> Medecin, n'en pratiqua iamais vne meilleure. Fais ceci, & cela: incontinent tu seras gueri. Soudain Gonelle iette bas sa coiffure, & tout son attiral, s'escriant: Et vous aussi, Monseigneur, estes Medecin. Voyez cy mon rolle, combien d'autres i'en ay trouué depuis mon logis, iusques au vostre. Il y en a pres de deux cens, & si ie n'ay passé que par vne rue. Le gage d'en trouuer plus de dix mille en ceste ville, si ie veux aller par tout. Trouuez moy autant de personnes d'autre mestier. Voila bien rencontré, & à la verité, car chacun se mesle de la Medecine, & y a peu de gens, qui ne pensent y sçauoir beaucoup, voire plus que les Medecins. Je laisse à part quelques Chirurgiens, Barbiers, Apothicaires, Gardes ou seruantes des malades, sages femmes, Charlatans, & autres Empiriques: iusques aux marchés, qui pour faire quelque profession d'une partie à la Medecine, sont des maistres aliboron, cuidans sçauoir plus que maistre mouche, faisans des suffisans, & se meslans de guerir plusieurs maux avec vne assurance effrôtee, accompagnet de grâdes promesses. Je les laisse (di-ie) iagoit qu'ils fassent vn beau nombre: car il y en a tant & tant d'autres, que c'est pitié. Il n'y a presque personne, qui ne contretolle sur les les ordonnances des Medecins: qui ne vueille toucher incontinent le poux du malade, & voir son vrine: qui n'en die son aduis, & qui n'ordone à faire quelque chose, au contraire de ce que le Medecin aura dit. S'il y en a qui soyent mieux aduisez en ce fait là, ie croy que le nôbre est si petit, qu'on auroit fait beaucoup plus tost, d'escrire ceux qui ne s<sup>o</sup>t si presomptueux, que de faire vn rolle de tant d'entrepreneurs,

preneurs, chose presque infinie. Et combien y en a-il de si temeraires, qui opineront deuant le Medecin (mesmes en sa presence) qu'il faut saigner le malade, ou ne le faire pas: & quand on le saigne, qu'il ne faut sortir que tant de sang: qu'il n'est pas bon de le purger, que la saison n'y est propre: qu'il le faut mieux nourrir: qu'il luy faut des restaurans, des tils, consommez, prestiz, couliz, orges mondez, amandrez, &c. qu'o permet trop ses aises au malade, ou qu'on le gheue trop. Brief le grand cõtreuolleur, voire le premier & principal iuge de tout, est le vulgaire ignorant, tres-iniuste & inique: lequel, comme disoit Terence, n'estime rien bien fait, que ce qu'il fait. Et si on ne suit son aduis, il attribue la mort du malade, ou la longueur du mal, à ce qu'on a fait autrement. Car s'il imagine, & se persuade, qu'il faut ainsi faire, toute autre procedure luy est erronée: & pourtant il blasme, tout ce qu'on fait d'autre sorte. Quelle pitié! Es autres arts, qui sont moins obscurs & difficiles, où l'on voit presque tout à l'œil, on laisse faire à l'artisan cõm'il entéd. En la Medecine, la plus occulte de tous, & où le peuple ne peut voir goutte, chacun veut gouverner cõme rats en pail- lere. Aussi nous ne voyons guieres bien succeder, par l'ordre de nature, la plus-part des maladies, en personnes d'estat, qui ont grand visite de gēs. Ceux-là gucrif- sent mieux, de quel son fait moins de conte.

*Que ce n'est le profit des malades, d'auoir plusieurs  
Medecins d'ordinaire: mais qu'un Medecin  
y doit estre fort assidu.*

CHAP. X.



EST E proposition pourroit estre enten- due, de ce qu'auons dit maintenant, tou- chant le vulgaire qui fait du Medecin: mais ie l'entens icy propremēt, de ceux qui

font vrais Medecins, & de ſçauoir & de profeſſion. Il eſt trefraiſonnable & neceſſaire d'auoir l'aduis de pluſieurs difficultez, & choſes douteuſes d'une maladie. Car (comme on dit communément) quatre yeux voyent plus que deux : & c'eſt en ſuppoſant que tous ſoyent cler-voyans. Car l'un s'adiuſe d'une choſe, & l'autre de l'autre, que l'on aſſemble & accorde au profit du Malade. Mais d'auoir pluſieurs Medecins d'un ordinaire, qui ayent eſgalement ſoin du malade, ce n'eſt pas ſon profit. Car à tout propos ils ſe peuvent contredire d'un rien, ou de choſe indifferente, l'un à l'enueie de l'autre, plus pour eſtentation, que de neceſſité. Plin<sup>e</sup> a trefbien noté cela en ſon 29. liure, premier chap. où il eſcrit: Il n'y a point de doute, que ces Medecins, cerchans reputation par quelque nouuelleré, traffiquent ſoudain nos ames. De là ſont ces miſerables conteſtations à l'entour des malades, nul eſtant de meſme aduis, afin que ne ſemble redire. De là eſt la ſuſcription du malheureux ſepulchre : *Je ſuis perdu d'auoir eu force Medecins*. Il ſignifie l'Empereur Adrian, qui en mourant ſ'eſcria ainſi : la multitude des Medecins me fait perir. Or la raiſon de ce meſchef eſt diuerſe, & premierement, de l'enueie ou ialouſie que l'un porte à l'autre communément, ceux meſme qui ſont plus mal creez, ambicieux, & auares, outre l'ordinaire des autres artiſans: Car cela eſt commun, qu'un potier eſt enuieux de l'autre, iouxte l'ancien prouerbe. Mais plus ſans comparaiſon le Medecin, d'autant qu'il vouldroit, qu'on luy deſeraſt entièrement tout l'honneur d'auoir bien predit, bien ordonné, & guery le malade. Parquoy il ne ſupporte pas volontiers, qu'on en face part à autrui, le parle de l'ambitieux, qui eſt auſſi communément querelenx, detracteur, & inſupportable. Il y en a de fort modeſtes : mais encor ſont ils ialoux de l'honneur qu'ils eſtiment leur eſtre deu : & en ce qu'ils penſent pouuoir bien faire d'eux meſmes, comme choſes legieres, communes, & ordinaires. Ils ſeroyēt bien cōtens, de n'eſtre

contredits: ce neantmoins ils consentent & s'accordent au desir & plaisir du patient, ou des siens. Mais ce n'est pas le profit du malade, ainsi que j'ay entrepris de remonstrer. Car i'açoit que nous posions les trois ou quatre Medecins, que l'on veut assister ensemble à la cure d'un homme estre tous fort modestes, paisibles, & sçauans: neantmoins on ne pourra eniter, la plus part des inconueniës que ie deduiray, pour les plus ordinaires. Car ie laisse à ceux qui en ont obserué d'autres, à iuger, combien ceste façon est nuisante, ou incommode aux pauures patients. Premièrement, s'il n'y a qu'un ou deux Medecins d'ordinaire, ils en seroient plus soigneux, plus diligens, plus affectionnez, pour en sortir à leur honneur: & un qui aura toute la charge sur ses espaulles, y sera encor plus attentif, d'autant qu'il ne s'en repose sur personne, & tout doit tomber sur luy. Dont s'il a bon cœur, & est homme de bien, il s'estudiera à mieux faire, que s'il estoit accompagné, supposant tousiours, comme il faut, que en toutes difficultez, il recourra au conseil. Or l'affection du Medecin enuers le malade n'est de petite importance, ains si grande, qu'elle merite estre mise au premier lieu. L'autre incommode est que plusieurs Medecins mal-aisément se peuent rencontrer, de visiter le malade tousiours à mesme heure. Car chacun a des malades à part d'un ordinaire, & d'autres suruenans, & autres mentuz affaires: dont est souvent contrainct de faillir à l'heure designee, que tous se doivent trouuer chez le malade. En ce cas, le Medecin plus ordinaire, ou ceux qui s'y rencontrent, sont bien empeschez de dire leur aduis, ou d'ordonner sur ce qui sera suruenu: craignant que l'absent ne le treuve pas bon, & que son opinion suruenante, ne mettent en erreur le malade, ou les assistants: qui voudrôt sçauoir par apres son aduis, & le surdemanderont à part. Quelquefois ce ne sera que d'une cerise, ou autre petit different, qui de soyne vaut le parler: mais faut que tous s'y accordent. Cela tient en peine les Medecins, & souuent les malades en endurent.

II.



Côme aussi (pour venir au troisieme poinct) ils endurent de plusieurs petites choses que le Medecin present & ordinaire feroit & ordonneroit, luyuant les occasions qui se presentent à tout moment (ie dis petites d'elles mesmes, toutefois reuenantes bien souuent à grande commodité) mais il n'ose, craignant que les autres en soyent mal contents. Parquoy le malade passe beaucoup d'ennuis, desquels il pourroit estre exempt, comme d'endurer trop la soif, d'estre tenu trop chaudement, trop pressé de nourriture & de medicament, escondit de quelque plaisir & recreation non preiudiciable à sa guerison, & semblables. Ic me contenteray d'auoir deduit ces trois inconueniens, qui sont ordinaires en la pluralité des Medecins: pour monstrer qu'il vaudroit sans cōparaison mieux, de n'auoir qu'un Medecin, & qu'il fut assidu. C'est le plus grand heur que puisse auoir le malade, d'auoir un bon Medecin, qui ne bouge d'aupres de luy. Car d'une visite ou deux par iour, le malade n'est bien pensé. Cela se peut dire de gros en gros, & non exactement: veu que le Medecin present obserue plusieurs particularitez, qui luy font changer d'avis d'heure à autre, tant sur la nourriture, que sur autres remedes. Parquoy Celse dit tresbien, ou il remonstre de quelle diligence doit vser le Medecin, pour ordonner bien iustement des viures, quant aux heures, & mesure d'iceux (qui est un des plus grands poincts en toute la curation: car, comm'il escrit, la viande bien à propos, est un tresbon remede & medicament) il faut toujours obseruer, & par tout, que le Medecin assistant s'aduisé continuellement des forces du malade: & tant qu'elles seront bonnes, il vse d'abstinence: quand il commence à se douter de la foiblesse, il le secoure de viande. Car c'est son deuoir, qu'il ne sur charge le malade de matiere superflue, & qu'il ne trahisse pas aussi la foiblesse, à la faim, &c. De quoy on peut entendre, que plusieurs ne peuuent estre pensez d'un Medecin: & que celuy (s'il entend bien son art) est bien propre, qui ne desespere guieres le mala-

de. Mais ceux qui sont adonnez au gain, d'autant qu'il y a plus à gagner sur la multitude du peuple, ils embrassent volontiers les reigles qui ne requierent grand curiosité: comme en cecy. Car il est bien aisé de compter les iours, les heures, & les accez, mesmes à ceux qui ne voyent souuent le malade. Il faut celuy estre assidu, qui doit voir ce qui est seulement de besoin, & quand le malade sera trop foible, s'il ne prend nourriture. Voila comment il est de tres-grand importance au seruice du malade, qu'il soit tousiours assisté d'un bon Medecin, & pour son regime, & pour l'usage des remedes. Car estant present, il auancera ou retardera, augmentera ou diminuera, & fera plusieurs choses d'autre façon, que s'il ne voit le malade sinon par longs intervalles, comme on le pratique sur le peuple. Dont il vaudroit mieux auoir un Medecin, qui eut un peu moins de suffisance, ou de reputation (& par conséquent moins de presse) qui fut plus frequent & assidu. Car la diligence, vigilance & curieuse obseruation du Medecin ordinaire, peut bien contrepeser un plus grand sçauoir, qui n'est pas ainsi employé par le ment.

*Contre ceux qui se plaignent de la courte uisitation de quelques Medecins.*

CHAP. XI.

**N**OSTRE vie est pleine de contrarietez, ainsi que Democrite remoustroit à Hippocras, au deuis qu'ils eurent ensemble: comme ledit Hippocras escrit à Damagete, en ses epistres. Car ce qui nous plaist maintenant: nous desplaist dans vne heure. Le laboureur veut estre soldat, & en peu de temps reiette sa premiere condition. Le marchand fait du gentilhomme, & bien tost apres retourne à sa marchandise. Mais la contradiction est encor plus descouuerte, quand on

veut en mesme chose des contradictoires: comme d'estre gendarme, & n'estre tenu à la guerre: d'estre grand terrica, & n'estre sujet à procez: d'auoir beaucoup de valets & chambrières, & ne pouuoir estre desrobé: viure dissoluément, & ne venir point malade. Ainsi est il de plusieurs qui veulent auoir des Medecins les plus empressez, & qui ont plus de pratique (dequoy le vulgaire fait iugement, qu'ils sont les plus sçauans: comme le plus souuent il aduient, nō pas tousiours) & soudain ils se plaignēt de leur courte visite, & de les auoir si peu aupres d'eux. C'est vne plainte qu'on fait cōmunēmēt des Medecins de Paris, les plus fameux: lesquels en si grand' ville, ont tant de malades ordinairement, qu'il est impossible du tout, qu'ils puissent arrester longuement aupres d'un chacun. Car si vn Medecin a à voir deux fois le iour vingt malades, n'est ce pas beaucoup, qu'il demeure aupres de chacun vn quart de heure à chaque fois? Il ne peut faire d'auantage. Car au plus grand iour, qui sera de 16. heures, ie veux qu'il cōmence sa visite à cinq heures du matin, & la continue iusques à dix, puis recommence à midy, & la continue iusques à cinq du soir. Voila dix heures qu'il employe à visiter. Il luy faut bien le reste pour son repos: cōme de 10. à 12. pour son disner, & rafraichissement de 5. à 7. de mesme au soir, & puis son dormir en repos: car s'il ne cesse iour & nuict, il est impossible de durer longuement. Ie veux encor donner six heures au matin, & six apres disner. Car l'aller d'une maison à l'autre, monter & descendre les degrez, importe bien de 2. heures sur la visite de 10. malades: mesmes qu'on ne va pas en poste par la ville, & qu'il est, lors des grās iours, la vitesse du mouuement est dangereuse d'estre chauffement, sueur, alteration, & autres tels accidens. Restent donc enuiron dix heures toutes nettes, que le Medecin sera aupres du liēt de ses malades, pour le plus qu'il y puisse employer. Et que reuiant cela à chacun de vingt? Si ie sçay bien compter, c'est à chacun vn quart d'heure le matin, & autant l'apres-disner.

Or il est certain que les plus fameux Medecins, auroient  
 tel iour à visiter plus de trente malades : & outre ce à  
 faire des consultations, ou l'on est contraint de sejour-  
 ner beaucoup plus qu'à vne simple visite. Dont s'en-  
 suit necessairement & inuitablement, que chacune  
 des autres visitations, ne seront d'un demy quart de  
 heure. Car il faut contenter chacun, & de celuy qui  
 se depart à plusieurs, chacun en a bien peu. Ainsi le  
 Medecin ne fait qu'entrer & sortir, s'informe en cou-  
 rant de l'estat du malade, touche le poux, voit l'vrine,  
 dit vn mot de ce qu'il faut faire : & deuant, à vn au-  
 tre. On ne le peut redarguer iustement de sa celerité,  
 & sommaire visite, puis qu'il ne luy est possible de  
 faire autrement, & ceux qui les appellent, en sont bien  
 informez. Que plus est, si le Medecin respond quel-  
 que fois, qu'il n'y peut vaquer, veu le grand nombre  
 des malades qu'il a à secourir, on luy repique, mon-  
 sieur vous n'y faites qu'entrer & sortir, le malade pen-  
 siera estre guery, seulement de vostre venue, qu'il vous  
 verra vne fois le iour en passant, il est tout satisfait. Au-  
 tant en dit vn autre, & le tiers, & le quart. Que feriez  
 vous là? Mais dira quelqu'un : si faut-il auoir esgard à  
 la qualité des personnes, & s'arrester plus longuement  
 aupres d'un grand Seigneur, euesque, abbé, conte, ba-  
 ron, president, conseiller, tresorier, general des finan-  
 ces, & autres gens d'honneur ; qui ont dequoy le reco-  
 gnoistre & recompenser mieux que de l'ordinaire  
 des autres, on respond à cela, qu'il faut bien faire son  
 deuoir enuers tous, & s'aquiter fidelement de sa char-  
 ge : & qu'en outre, il y en a de plus recommandez, com-  
 me les proches parens, les alliez, amys, familiers, &  
 ceux auxquels on a quelque grand obligation. Ceux  
 là de vray, selon le sens & iugement humain, doiuent  
 estre preferez aux autres, quelque grade & rang qu'ils  
 tiennent : & ceux desquels on ne prend point d'arget,  
 à raison de la susdite obligation, requierent iustement  
 du Medecin plus de soin & diligence, que ceux des-  
 quels on attend recôpense. Dont ce n'est peu de chose,



d'auoir obligé à soy, & bien affectionné, vn docteur & prudent Medecin, qui aura tousiours plus d'esgard à l'amitié, qu'à la grandeur. Et quoy: la plus part de ces grands ne cognoissent le Medecin que de renom: & sont encor moins cogneus du Medecin. N'estant la cognoissance reciproque, & ni ayant familiarité, amitié, ou quelque obligatiō mutuelle, ce Medecin ne luy sera pas plus propre qu'un autre, lequel ayant moins de presse, le pourroit mieux secourir, & de plus pres. Mais on est ainsi passionné, qu'on veut celuy qui est plus en vogue, & chacun le voudroit tout auoir, qui est proprement vouloir l'impossible. Et puis on se plaint de la courte visite. Si vous dites, ie ne suis pas des moindres, & i'ay aussi bien de quoy payer qu'un autre: il y en a cent, qui diront tout de mesme. Que pourra faire le Medecin, sinon departir ses visitations en tant de pieces que chacun en ait vn peu? Mais il resseruera tousiours les plus longues, à ceux qui l'ont obligé, & auxquels, il est redevable, comme la raison & l'humanité luy commandent. Parquoy il vaudroit mieux, que chacun fut bien aduisé, de vouloir ce qu'on peut auoir: c'est, vn Medecin aisé à regouurer, d'entre ceux qu'on estime sçauans & n'ont tant de besongne, pource que leur saison n'est encor venue, estans postposés aux autres, qui sont de plus long temps. Et s'il y a quelque difficulté en la maladie, on peut faire consulter là dessus. Croyez que si le Medecin est habile homme il entendra bien tost, & à peu de paroles, ce qu'il faut faire: puis il executera, ainsi qu'il appartient. Voilà le meilleur aduis que puisse prendre vn malade, de quelque qualité qu'il soit, pour estre bien secouru: & s'il a le moyen, d'entretenir pres de soy du tout le Medecin, & qu'il n'en bonge que bien peu, ce sera encor mieux pour luy, suivant ce que i'ay discoursu au precedent chapitre.

De com

De combien sert la confiance du malade  
au Medecin.

CHAP. XII.



Velqu'un pourroit auoir mal entendu, ce que j'ay deduit au prochain chapitre: comme si ie reprenois l'affection que plusieurs ont d'estre visitez des Medecins plus fameux, & qui pour leur grande reputation, ont plus de presse, es bonnes villes. Ià à Dieu ne plaise que ie le face, ie ferois tort aux venerables & rares personnaiges, qui de leur merite ont acquis ce grand bruit: & ferois tort aux malades, si ie leur persuadois de n'yaioir affection, & recours à la guerison de leurs maux. Car au contraire, si on en peut iouyr plainement & tant que besoin est, ils sont les plus propres du monde. Je n'ay taxé que la plainte vulgaire, de ceux qui à tort se mescontentent d'eux, pour n'en pouuoir iouyr comme ils voudroyent. Je dis tousiours qu'ils sont les plus propres du monde, quant à eux, & pour leur esgard. C'est que volontiers ceux qui ont telle reputation, & de grand requeste, sont aussi des plus sçauans & experts, heureux en leurs pratiques, & agreables aux malades: car autrement leur vogue n'est de duree, & leur reputation mal fondee, s'en va bien tost en fumee. Ainu quant à eux, ils sont fort propres, apres & idoines à penser des plus grandes maladies, & es plus dignes personnes. Ils ont aussi pour cest esgard de reputation & premieraue entre les Medecins, plus d'heur à guerir les malades. Car l'opinion qu'on en a cōceue, donne certaine confiance au malade de guerir mieux, & plus seurement par leur moyen, que des autres. Dōt nous disons communément en nos escoles: *Celuy guerit plus de malades, à qui plusieurs se font.* Et c'est de la forte imagination, qui a tresgrand pouuoir à faire impression en nous, com-

D

me i'ay suffisamment demonstté à la preface du second liure du Ris. C'est vne puissance de l'ame, qui esmeut fort le sang & les esprits, de sorte, que si elle marche avec vne ferme opinion & confiance, les forces de nature s'assemblent pour combattre le mal. Et pour autant on void de grands changemens au malade, à la seule arriuee du medecin deuotement attendu. Car le desir & l'espoir estans satisfaits, l'ame se releue, & renforce contre le mal: tellement que bien souuent nature fait quelque braue faille & effort, chassant la matiere du mal impetueusement, par vne crise qu'on appelle. Au contraire, si le Medecin n'est fort agreable au malade, lequel ne se voit secouru, ainsi qu'il desireroit, tel Medecin n'aduancera pas guieres: & le malade se contristant & descourageant deuendra plus debile qu'il ne seroit: car ses esprits estonnez, n'ont point de vigueur, pour la crainte, & deffiance qui a saisi le cœur. Il y a vn autre bien qui reuiert au malade, d'auoir vn Medecin à sa deuotion, à son gré, & souhait, duquel il espere grand secours: c'est, qu'il s'accommode volontiers à tout ce que luy est ordonné, avec vne fiance, que tout le doit guerir & soulager. Comme au contraire, il prend d'vn autre Medecin tout à desdain & à regret: dont luy profite peu ou rien. Car quand ce seroit la meilleure & plus delicate chose du monde, si on n'en a bñe opinion, l'estomach s'en fasche, & n'en fait si bien son profit, que si elle estoit prise avec gayeté de cœur. Le vin, le bouillon de chapon, la chair de perdrix, sont tresbons aliments, delicats & frians: mais si quelqu'vn en vsoit à regret, avec mauuaise opinion du sommelier, ou du cuisinier, qui ne fussent agreables: cela ne feroit point de bien en vsant contre cœur. Que sera ce des choses qui sont de soy mal plaisantes, & qu'on abhorre naturellement, comme les Medecines, & autres drogues. Il faut en outre, que le malade endure plusieurs fascherics, esquelles il sera beaucoup plus impatient à son preiudice, s'il n'a grand opinion du Medecin, & confiance en luy. Car il fera pour vn tel:

vn tel: ce qu'un autre n'aura credit de luy persuader. Donques ce n'est en vain, que les pauvres malades requierent ceux qui ont grand reputation, & desquels communément on a bonne opinion, car tels ont plus d'efficace en leurs procédures & ordonnances. Mais il ne se faut tant affectionner à ceux qu'on ne peut auoir, qu'on n'ait point d'affection aux autres: ains il en faut choisir pour second & troisième lieu: auxquels on s'adresse à l'ante des premiers. Et lors qu'on appelle quelqu'un de ceux-ci, il faut remettre toute la fiance, esperance, & affection en eux, sans plus desirer les autres: & esperer sur tout en Dieu, qui donne vertu aux remedes selon son bon plaisir. Tout ainsi qu'en mariage, les filles souhaitent estre logees en grandes maisons. Si elles n'y peuent aduenir, il faut que se contentent des moyennes: & que mettent desormais tout leur amour & affection au mary qui leur eschet. Et Dieu leur peut donner autant ou plus de bien & contentement, avec les petits compagnons, qu'avec les plus riches du monde. Ainsi on fait vn bon mesnage: autrement rien qui vaille, comme le Medecin a l'endroit du malade, qui n'y a point d'affection, & en desire vn autre.

*Contre ceux qui veulent des Medecins, & ne font ce qu'ils ordonnent.*

CHAP. XIII.

**L'**AY veu quelquefois à Narbonne vn gentilhomme Venicien, ambassadeur de la Seigneurie: qui disoit à propos des Medecins, que quand il est malade, il les eroit bien aux negatiues, mais non pas aux affirmatiues. C'estoit vn bon vieillard, gaillard & ioyeux, qui reuenoit d'Espagne, ayant accompli le terme de sa legation aupres du Roy



Philippe. Il interpretoit les negatiues, ce que les Medecins prohibent: comme ne boire point de vin, ne manger du fruit, ne s'esuenter, & semblables. Et les affirmatiues, comme de prendre medecine, clysteres, iuleps, & autres choses qu'on ordonne. Voila vne belle proposition, laquelle plusieurs pratiquent à leur tres grand dommage. Car ils veulent bien des medecins, mais cherchez qui fera ce qu'ils ordonnent: A peine le contiennent ils dans les bornes de ce Venicien, qui au moins veut abstenir de ce qu'on luy defend: & la plus part de nos malades, veulent tout le contraire. Que sert-il d'auoir le Medecin, si on n'est resolu d'accomplir & executer son conseil, pour la deffence de la vie? Aucuns respondent, que la presence du Medecin les console, resioiuit, & donne plus de courage: dont ils sentent le mal amoindrir, & leurs forces augmenter. Il y en a qui disent, ie fais quelque chose de ce que le Medecin me conseille, au moins des viures & du regime: mais des drogues ie n'en puis ouyr parler. C'est tout de mesme, que si les gens d'une ville assiegee, appelloient quelque bon capitaine à leur secours & deffence: auquel estant venu, ils ne voulessent obeir, ni accomplir ses ordonnances, disant, qu'ils se contentent de sa presence, & qu'ils en sont fortifiez: ce leur suffit, qu'il donne ordre aux viures, & à la police: car quand à combattre, & tirer arquebusades, ils n'y veulent ceder. Et qu'est cela, sinon se moquer du mestier (comme l'on dit) & se perdre à credit? Je n'oserois pas dire que c'est vne folie, si l'Ecclesiastique ne me l'auoit enseigné, disant, que l'homme sage n'aura la medecine en horreur. Mais cela est tant facheux à prendre. Il est vray, & Dieu l'a ordonné ainsi pour combattre le mal. Car comme la santé est agreable, on la traite de mesme, de choses agreables, & cōme le mal est facheux, on le traite de choses facheuses. Ce n'est pas sagement fait, de ne s'accommoder à tout ce que le Medecin ordonne, sans mespriser aucune chose. Car bien souuent à faulte d'une obseruation, qui semblera petite, le mal empire

Chap. 38.

que c'est vne folie, si l'Ecclesiastique ne me l'auoit enseigné, disant, que l'homme sage n'aura la medecine en horreur. Mais cela est tant facheux à prendre. Il est vray, & Dieu l'a ordonné ainsi pour combattre le mal. Car comme la santé est agreable, on la traite de mesme, de choses agreables, & cōme le mal est facheux, on le traite de choses facheuses. Ce n'est pas sagement fait, de ne s'accommoder à tout ce que le Medecin ordonne, sans mespriser aucune chose. Car bien souuent à faulte d'une obseruation, qui semblera petite, le mal empire

empire iusques à la mort, tout ainsi qu'une ville se perdra quelquefois à faute d'une sentinelle, ou par le moyen d'un petit trou, qui sembloit n'estre point d'importance. Faut-il plus d'une scintille de feu, pour enflammer tout un paillier, & de là toute la maison, & d'une maison tout le bourg, d'une petite faute soit en excès, ou en défaut il s'ensuit bien souvent un grand desordre. Et qu'auendra-il à ceux qui mesprisent le conseil du Medecin, quand nous auons songé à beaucoup à faire de sauuer ceux qui font tout ce que nous voulons? Il aduient communément à ceux qui sont tant difficiles, qu'à la fin ils veulent tout, lors que les moyens ne sont plus de saison, & ne les peuuent empêcher de mourir, comme ils eussent bien fait au parauant, moyennant la grace de Dieu. Tout ainsi que les assiégés, qui ont esté froids du commencement à se bien défendre, & employer tous leurs moyens esparpans leurs coittres, balles de laine, caisses, & autres meubles à reparer, leurs viures & argent à bien traiter les soldats, leurs armes & personnes, à combattre vaillamment, si quand se voyent forcez, ils presentent saques & bagues, iusques à leurs entrailles pour se sauuer: mais il n'y a plus remède qui leur serue, trop tard s'aduisent les Phryges, comme dit le proverbe. Pour ce dōc chacun se propose dès le commencement, de faire volontiers ce que le Medecin conseillera, & ordonnera, sans aucune restriction ou distinction d'affirmatifs, & negatifs: & encor pour Dieu soit, si on en eschappe à tel marché.

*De ceux qui en leurs maux ne veulent aucun Medecin ou remède, sinon contre les douleurs.*

CHAP. XIII.

**I**L y retenu ce propos d'un gentilhomme de Viures, qui aimoit fort ses plaisirs. Il ne faisoit grand compte des maux, qui estoient sans douleur: & estimoit que les remèdes y

seruoyent de bien peu, ou rien, comme s'il estoit necessaire que le mal fison cours: & quoy qu'on fir, la maladie passeroit ses quatre temps, si elle estoit guerissable: & si elle estoit mortelle, il n'y auoit aucun remede, qui font propos erronez, fondez sur des erreurs cy deuant refutez. En somme, il ne vouloit point de Medecin, ni de medicaments, que pour luy oster les douleurs. Mais s'il fut tombé en paralysie, qui est mal sans douleur, ie croy qu'il cust bien voulu y remedier par Medecine. Et quant aux maux douloureux il faut entendre, que la douleur n'y est le principal (iaçoit que de grand importance) & qu'il faut oster le mal d'où la douleur procede, si on veut bien faire sa besongne. Car si on s'amuse simplement à la douleur, & la cause est mesprisee (qui est le mal, source, racine, & mere de la douleur) il n'y a que deux moyens: l'un par medicaments anodyns, qui diminuent la douleur aucunemēt, & font que la partie supporte le reste plus patiemēt: l'autre par medicaments arcotiques, c'est à dire stupefians, qui endorment le membre, en estonnant la chaleur naturelle. Dont il n'en faut vsfer qu'à vne extreme necessité, & prudemēt. Mais tant les vns que les autres, ne font passer ou amoindrir la douleur que pour vn temps. Il faut tousiours reuenir à la curation du principal: autrement t'est à recommencer. Et que nos remedes ne seruient à oster le mal, qui est sans douleur, ou qui cause douleur, c'est la plus grand fausseté du monde: comme i'ay suffisamment remonstré cy dessus, où i'ay renuersé ce propos, que les Medecins sont inutiles, & ne font qu'abuser le monde. Si on me replique encor, que plusieurs guerissent bien sans Medecin & sans medicamēts: ie repliqueray de mesme, que aussi plusieurs perdent leurs douleurs sans Medecin: si aucuns remedes: tellement que telle proposition se confond d'elle mesme.

Que

Que les suiets à maladies, sont suiets à la Medecine : les autres non.

CHAP. xv.



LESIEURS redarguent ceux qui observent quelque regime, & s'affaiblissent à certains remedes, pour se maintenir en santé ; & preuenir les maux auxquels ils sont suiets. Ceux qui reprennent tels moyens, sont volontiers bien sains, & de bonne complexion, dont pour leur regard, la proposition est bien vraye, suyuant ce qui est dit en l'écriture Sainte, au iuste n'est donnée la Loy : & plus express quand il est dit. Il ne faut point de Medecin, à ceux qui se portent bien. Mais ce propos aussi, confirme le contraire : c'est, que les personnes mal saines ont besoin de Medecin : & qui est suiet à quelque mal, est suiet à quelque reigle. Tout ainsi que nous estans suiets à peché, sommes suiets à la Loy. L'accorderay toujours, avec le tres-eloquent Celse, que l'homme sain, durant qu'il se porte bien, & est à soy, ne se doit obliger à aucune loy, ou regime, ni employer le Medecin. Il faut qu'il aye diuerse maniere de viure : maintenant estre aux champs, maintenant en la ville, mais plus souvent aux champs, nauigner, chasser, estre en repos quelquefois, mais s'exercer le plus souvent. Car l'oisiveté & paresse rend le corps hebeté : le travail l'affermir. Celle là haste la vieillesse, cestuy cy fait durer l'adolescence. Il est bon aussi quelquefois de se baigner, quelquefois vser des eaux froides : ores se vindre, ores le mespriser, ne craindre aucune sorte de viande qui soit vstice du peuple : quelquefois estre en festin, quelquefois s'en retirer, maintenant manger outre mesure, maintenant sobrement : faire deux repas le iour, plus souvent qu'un : & toujours bien manger, tant qu'on peut digeror, &c. Quant à la copulation charnelle, il ne



la faut trop desirer, ni trop craindre aussi. Celle qui est rare, excite le corps: la frequente, le resout &c. Ceci doit estre obserué, de ceux qui ont la santé ferme: & se garder, que les remedes du mauvais port, ne soyent con- sumez ou employez au bon. Ainsi donc les personnes bien saines doyuent estre indifferentes à tout, & ne s'assuiettir à rien, lors qu'elles se portent bien, & leur santé est ferme, comme Celle limite. Car on se feroit grand tort, de se rendre delicat & tendre, amolissant & enervant sa bonne & forte cõplexion: laquelle se ren- force toujours plus, en s'exercant à tout. Mais les vale- tudinaires, mal sains, & suiets à quelques maladies, comme epilepsie, (qu'on appelle mal de S. Iean) mi- graine, rheume, catharre, courte haleine, mal d'esto- mach, oppilation de foye ou de ratelle, colique ven- reuse ou pierreuse, gouttes, & semblables maux (des- quels la pluspart est hereditaire, aussi bien que la la- drierie) qui doute que tels ne doyuent viure de reigle, s'ils veulent estre à leur aise, & viure longuemẽt? Ceux aussi qui s'adonnent à l'estude, ou à charges publiques, d'autant qu'ils sont suiets à beaucoup de necessitez, doyuent estre reiglez: autrement ils tombent souuent en maladie. Car ils se cõtraignent à beaucoup de cho- ses, qui leur sont nuisantes. Et Celle au propos allegué suppose, que l'homme sain, soit aussi tout à foy. Or en la proposition que nous disons, *suiets à maladie*: nous entendons vne particuliere subiection & aptitude. Car tous les hommes du monde, sont suiets à toutes sortes de maux, comme ils sont tous suiets à la mort. Mais nous disons, aucuns y estre suiets particulicremẽt, qui ont vne inclination & disposition à quelque mal, du- quel la semence ou le rudiment est en eux, non qu'ils soyent de fait malades, mais pour peu de chose ils tô- bent en maladie, & pourtant ils se doiuent bien con- siderer: à l'exemple de celuy, que nous auons allegué au second chapitre de ce liure, qui estant le plus mala- dif de son temps, neantmoins vesquit cent ans, par grand artifice, & exquise maniere de viure.

Que

*Que ceux qui sçauent quelque peu la Medecine, sont plus mal auprès des malades, que ceux qui ne sçauent rien du tout.*

CHAP. XVI.



EST l'erreur deuoit estre deduite apres celle du neuuiesme chapitre, ou i'ay remonstré, qu'il y a plus de Medecins, que d'autre sorte de gens. Mais craignant d'offenser les personnes qui sont fort secourables, i'ay esté long temps en ce combat d'esprit, si ie les deuois taxer & reprendre ainsi publiquement. En fin i'ay esté persuadé à passer outre, sçachant qu'il y a plus de danger que l'on ne cuide en ceux qui sçauent quelque chose, & pensent tout sçauoir. Car de ce-là, outre, cuidez, presument & entreprennent des plus grands choses: ou bien resistent & empêchent, que les Medecins n'employent leurs principaux remedes, qui seroyent necessaires à la prompte & seure guérison. Mais ces cōttreroilleurs les tiennent engagez de crainte, tellement qu'ils n'osent, & font alie. Il y a des personnes, qui ne sçauent de tout rien en Medecine, qu'au discours ou raison, comme sont femmes ignorantes, qui mesmes ne sçauent lire, ne escrire: mais ont quelques obseruations & reigles, sçachans bien faire vn potage, vn coulis, restaurant, orge mondé, qui font bien vn liçt, coiffent bien le malade, sçauent quelques petits remedes contre la tougne, la brusleure, la violente abbaissee, les vers, la suffocation de matrice, &c. De cecy ils pensent tout sçauoir, & font plusieurs choses de leur sicap ou fantasie, au desceu du Medecin: & s'il succede mal, ils n'ont garde de s'en vanter, la grand robe du Medecin couure tout cela. Il seroit bon & expedient, que les assistans ne sceussent du tout rien sinon obeyr aux ordōnances du Medecin. C'est vn sçauoir fort profitable au malade: car qui ne presume rien de soy, n'entreprendra iamais que d'excuter ce que luy est prescrit, ordōnné & cōmandé. Les autres qui pēsent

sçavoir, y adioutét, diminuent, alterent, ou n'en font du tout rien. Côme les mauuais apothicaires, qui executent à leur plaisir les ordōnances des Medecins: pēsent de sçavoir mieux la portee du malade, où la nature du mal: en yuez de quelque opiniō d'eux, pour auoir veu plusieurs telles maladies, hātē diuers Medecins, & obseruēt le succez de semblables receptes. O dangereuse outrecuidance, voyla que ruyne la plus part des malades. Il vaudroit beaucoup mieux, de par Dieu, ne sçavoir du tout riē, que sçavoir ainsi en empirique. O quel malheur pour la vie du patient, & l'hōneur du Medecin, que d'auoir vn apothicaire ainsi outrecuydē, temeraire, & entreprenneur. En Italie & en Espagne, cōme i'entens, les malades sont bien mieux seruis. Car l'apothicaire ne va point voir le malade, si n'est de courtoisie & amitiē, non cōme apothicaire, & les Medecins n'escruiēt point au pied de leurs receptes, à quoy faire sont les remedes. Tellemēt que l'apothicaire sçait aussi peu l'intentiō du Medecin, que s'il n'en voyoit rien. Par ce moyē il ne peut abuser des ordōnances du Medecin, ou beaucoup moins q̄ nos apothicaires, auxquels tout est cōmuniq̄ trop familièrement. Apres les apothicaires (ie parle des mauuais, & nō des bōs, prudēs, modestes, & gēs de bien, qui ne se meslēt que de faire leur mestier) les plus dāgereuses sont les gardes ou seruātes des malades qui pensēt plus sçavoir que le Medecin (mesmes si elles sōt vieilles au mestier) touchāt la nourriture principalement, quoy qu'elle soit d'ineestimable importāce, pour la qualitē, heure & mesure. Vray est q̄ de la qualitē, elles en croyēt assez le Medecin: mais de l'heure & mesure, elles en font à leur plaisir. Je laisse à part la droguerie qu'elles ysent à cachettes, & l'omission qu'elles font de nos ordōnances. Brief elles dispēsent de tout, & en ysent à leur phantasie. Si elles rencōtrent le malade de mesme. Telles personnes sont fort dāgereuses: & vaudroit beaucoup mieux auoir de celles, qui n'ont iamais rien veu, & ne sçauent autre leçō, que de l'obēssance.

FIN DV PREMIER LIVRE.



## SECOND LIVRE DE LA PREMIERE PARTIE DES

ERREURS POPULAIRES TOU-

chant la Conception &  
generation.

*Si une femme peut concevoir sans  
avoir eu ses fleurs.*

### CHAPITRE PREMIER.

**O**N dit communément, à propos des femmes, qui n'ont leurs purgations naturelles, & par conséquent ne font d'enfants, *qui ne fleurit ne graine* : similitude prise des plantes lesquelles sont steriles, & ne portent fruit ne semence, si elles ne fleurissent. Car la fleur est l'exorde ou fondement, ou préparatif à la semence & au fruit de chaque plante. Pour ceste occasion aussi, on appelle fleurs les purgations menstruelles de la femme, d'autant qu'elles precedent communément, & sont comme préparatif au fruit, qui est l'enfant. Dont il faut par conséquent, que les femmes ne puissent produire fruit, avant qu'elles ayent eu leur menstres. Et la raison est, d'autant que le sperme receu en la matrice, & retenu, se doit incessamment nourrir & augmenter du sang de la mere, à ce qu'il soit suffisant à former un enfant : autrement ce n'est conception. Or pour entendre ce mesnage, & la



merueilleuse prouidence de nature, il faut ſçauoir, que la femme eſt faite de telle complexion & tremppe, qu'elle eſtant froide & humide plus que le maſle, engendre plus de ſang qu'elle ne peut cōſumer à la nourriture de ſon corps: meſmes depuis qu'elle ataint le douzième an de ſon aage ( qui eſt le terme de ſa puberté) & qu'elle a fait la plus part de ſon accroiſſement. Lors commence le ſang à eſtre ſuperflu, & n'eſtant tout employé à la nourriture des parties, il ſ'aſſemble de peu à peu à l'entour de la matrice: & quand il y en a notable quantité il verſe en dehors, reiecté du corps, cōme choſe inutile. Je diſ inutile au corps de la femme ou fille, qui en a ſuffiſamment pour ſoy de meilleur & plus digeſt. Car le ſang qu'elle reiecte ainſi tous les mois, n'eſt que la portio de tout le ſang la plus crüe & indigeſte, n'ompas (cōme pluſieurs ont opiné) infect de mauuaife & pernicioſe qualité. Il n'eſt à reſprouuer q de ſa crudité, ſi la femme eſt autrement bié ſaine comme il faut toujours ſuppoſer. Et par ce que elle abonde en tel ſang, nature a ordonné que la portion moins digeſte ſe verſeroit tous les mois. Et voila ſa grande & merueilleuſe prouidence, à faire les preparatiues de l'enfant. Car elle a tellement ordonné toutes choſes, que la femelle, à raiſon de ſa complexio, accumule tant de ſang, que de la portion ſuperflu, la ſemence conceuë en peut prendre ſa nourriture & ſon accroiſſement. Et il n'eſt ja beſoin, que telle portion ſoit de ſang fort elaboré & digeſt: le plus crud ſuffit à celad'autant que la ſemence conceuë a vne grand vertu digeſtiue, pour recuire telle matiere: & l'enfant eſtât formé, ſon foye eſt le premier qui reçoit ladite portion qu'il recuit, & en fait du ſang bien elaboré, pour la nourriture de tout le corps. Voyla comment il a eſté proueu à la conception & generation de l'enfant, luy eſtant préparé d'une neceſſité naturelle, ſon entretien dans le corps de la mere. Dequoy il eſt aiſé à entendre, que ſi vne femme eſt fort indigente de ſang, comme apres vne grand' maladie, elle ne pourra conceuoir;

d'autant qu'il y en a provision à l'entour de la matrice. Car si tost que la semence est logée dans la matrice, qui est le champ de nature, si elle ne rencontre l'humour sanguin à son commandement, pour sa pasture, & entretien, elle s'escoule, ne pouvant sejourner en tel lieu, sans estre soudain mise en besongne. Dont quand bien tout le corps de la feme seroit fort plein de sang, s'il n'est pour lors copieux à l'endroit de la matrice: ou que les vaisseaux d'icelle soyent boucheez & oppilez, de sorte que la semence n'ayt moyen d'estre incontinent prouueue de son aliment, ce n'est rien fait. Ainsi deuant la puberté, une fille communément est inepte à concevoir: & depuis aussi, si elle n'est capable d'auoir ses fleurs pour quelque empeschement. Mais est il possible, qu'elle conçoie & enfante auant que ce sang menstrual ait versé dehors? C'est la question proposée en ce chapitre: à laquelle ie responds, qu'il est bien possible. Car il se peut ainsi reuestir, que sur le point que ses fleurs luy doivent venir, & le sang est accumulé à l'entour de la matrice, pour verser delà à quelques heures, la semence estât receüe au fond de la matrice, elle s'y arrestera, ayant trouué sa munition prestee. Et par ce moyen le sang sera receu, iusques à tant que l'enfant bien nourry & accreu, vienne en lumiere. Lors ce qui est superflu du sang, qui n'a esté employé à l'entretien de l'enfant, se vuide & verse, au moins le plus inutile. Car le surplus recourt soudain aux mamelles pour estre conuertty en lait, à nourrir l'enfant né. Et si la mere devient nourrice, elle pourra concevoir derechef, sans auoir eu ses fleurs, c'est à dire, qu'elle ait versé du sang menstrual. Car il est retenu pour la generation du lait. Mais il y en peut auoir suffisamment à l'entour de la matrice, pour faire bonne chere à la semence, qui y seroit portee, & sur tout quand l'enfant, qui teue, est ja grandet, & qu'a raison qu'il mange, il ne tette plus tant comme il souloit: adonc le sang menstrual ne va aux mamelles en telle abondance qu'au parauant: ains s'accumule contre la matrice, ou il a

son autre recours. Dont pour lors la femme est fort prompte à redevenir grosse, & faut seurer l'enfant. Il peut aussi aduenir, que la femme ne leuera point de geline, qu'elle ne soit engroissée. Ainsi elle aura conceu deux fois, sans auoir eu ses fleurs, c'est à dire versé en dehors le superflu de mois en mois : & pourra continuer ainsi toute sa vie, étant tousiours ou enceinte, ou nourrice, ou en geline. Ainsi i'entens qu'une dame d'aupres de Tolouse, de complexion ioyeuse & gaillarde, a eu dixhuiet enfans, que toutes que femmes, sans auoir eu iamais autre perdement, que celui de l'enfantement. Je l'ay aprins de madame la Marechalle de Monluc, qui dit auoir vne voisine de mesme. Et pourtant il faut vser de ceste distinction pour respondre à la question proposée : qu'une femme peut conceuoir, sans auoir eu ses fleurs, qui versent exterieurement : & non sans auoir ses fleurs ou du sang menstrual prest à verser, accumulé tout contre la matrice. Car il ne verse point aux femmes qui sont saines (comme nous supposons tousiours estre, celles de qui nous parlons absolument) sinon à faute d'estre employé sur le poinct, qu'il y en a assez, ou à nourrir la semence comprinsé dans la matrice, ou à faire du lait. Vray est que la nourrice peut bien auoir ces fleurs, nonobstant qu'elle ayt force lait : d'autant qu'elle aura du sang à superfluité, encor plus que ne peut employer en lait, outre sa nourriture. Aussi il n'est pas nécessaire : que toute femme qui a bien ses menstrues, & reiglees & loiables, conçoine : car il y a d'autres cas requis à la conception & generation, lesquels n'estans de ce propos ie les passe sous silence. J'ay assez fait d'enseigner comme il faut entendre, que la femme peut auoir des enfans, sans auoir eu ses fleurs.

*S'il est possible qu'une fille conçoive à  
neuf ou à dix ans.*

## CHAP. II.

**E**tres-illustre Prince de Salerne Ferrand de Sanctuerin, dernier decedé, m'a conté autrefois en la ville d'Alais, ou il s'estoit marié, que pour certain, en son pays de Salerne, vne fille auoit enfanté à neuf ans; & que l'enfant vesquit. J'ay ouy parler d'une autre, qui à Paris enfanta à dix ans. On affirme aussi (& cecy est bien tesmoigné) qu'à Lestore, ville de Gasconne, vne fille enfanta à neuf ans. Elle est encor viuante, nommee l'anne da Peirié, qui fut mariee à Vidau Beglié, en son viuant receueur des amandes pour le Roy de Nauarre, audit lieu. Elle auorta d'un fils à l'age de neuf ans: puis à vnze ans enfanta vne fille, qui vesquit, & a eu des enfans, & à quatorze vn fils, nommé Laurens, encor viuant: à seize, vn autre aussi viuant, qui est Pierre. Cinq ans apres (qui fut le vingt & vnième an de son aage) enfanta vne fille pour le iourd'huy veu fut d'un apothicaire. Et depuis cessa d'engroisser, iacoit que son mary vesquit. Mais comment peut estre cela? S'il est vray que la femme ne peut concevoir plus tost que d'auoir ses fleurs, ou dedans ou dehors: & qu'elle n'en est capable auant la puberté, quand son corps commence auoir moins besoin du sang, que la femme engendre en grand quantité, ainsi que nous auons remonstré au precedent chapitre: la puberté est disinte aux femmes à douze ans, & aux masles à quatorze: & pour lors commencent tant les vns que les autres, à produire du poil à l'endroit de leurs parties honteuses au lieu nommé Pubes, en Latin & en François Penil. Dequoy l'exication manifeste du corps & le notable chā-



gement de la premiere complexion est suffisamment tesmoigné. Or ce que nous disons aduenir à douze ans aux femelles, c'est le commun & ordinaire: & n'est pas impossible qu'il s'auance & aduienne plus tost: comme il y a des choses fort rares en nature. Car il peut estre qu'une fille à dix ans sera mieux aduenuë, plus corpulante & nourrie, qu'une autre à quinze ou à vingt ans, & mesmes qu'elle cessera plus tost de croistre, & sera en sa puberté, ayant autant aduancé à neuf ou dix ans, que le commun des autres à quatorze ou à vingt. Cela n'est pas impossible. Et si on peut auoir en si bas aage, les parties qui seruent à la copulation & conception assez capables (comme l'on peut, veu la corpulence du corps) & auoir du sang en abondance, pour entretenir la semence recente, quel empeschement y peut il auoir, que la fille ne conçoie auant dix ans? Le nombre des ans ni fait rien: le nombre n'est qu'un compte, & les ans ne sont que les termes & limitations du changement des complexions. D'où si la complexion est telle à dix ans, que aux autres à quinze, (comme il peut estre certainement) avec la corpulence requise, il ne faut pas douter que le reste ne puisse aduenir. Ainsi voyons nous de l'esprit, qu'il y a des personnes auantagées, accortes, fines, ruses, mesnageres, de bon discours & aduis, à l'aage de quinze ans, que d'autres à vingt cinq, & par conséquent autant capables d'administration & manient de leur bien, ou d'autre charge. Or nous disons en Medecine & Philosophie morale, que les mœurs de l'esprit suivent le temperament du corps: dont on peut de l'un comprendre la condition de l'autre. Parquoy ce qu'on voit d'admirable à un esprit, pourra estre aussi veu quelquesfois merueilleux à un corps: comme de conceuoir & enfanter à neuf ou à dix ans, tout ainsi qu'un esprit enfantera de belles truites, oraisons, poësies, & autres braves compositions, en si bas aage, qu'il sera presque incroyable. Comme de Michel Verrin Espagnol, qui mourut à l'aage de 18. ans, ayant composé une poésie morale de grand

Ne grand ſçauoir & ſageſſe. Donc il eſt bien faiſable  
ce qu'on dit de ces filles par les raiſons que j'ay deduit,  
& croyable par conſequent, meſmes quand il eſt bien  
teſmoigné. Et pour paſſer plus outre, il eſt bien vray  
ſemblable, que pluſieurs filles conceuroient de meſ-  
mes, auant l'aage de puberté, ſi on leſeſſayoient: mais on  
a opinion du contraire, & c'eſt treſhonnelleſement fait  
de ſ'en abſtenir, pour autres raiſons: & eſt ſagement ad-  
uiſé de ne les marier, ſi toſt qu'elles ſ'y pourroyent ac-  
commoder. Car premierement, les fillettes n'ont pas  
la diſcretion, ſens, & iugement, de bien meſnager, n'y  
d'entretenir leurs maris, qu'elles ne ſoyent plus aduan-  
cées. Secondement, cela les peut empêcher de croiſtre  
autant qu'elles feroient: dont ſ'enſuyuroit en fin, que  
la race humaine ſeroit de fort petite taille. Car & hom-  
mes & femmes reſteroyent plus petits, & engendre-  
royent de ſemblables. En outre, les enfans qui naiſſent  
de peres & meres fort ieunes, ſont moins robuſtes, tout  
ainſi que ceux qui ſont engendrez de perſonnes fort  
vieilles. Item, les meres fort ieunes ſont en grand dan-  
ger de mourir en l'enfantenient. Le Philoſophe adiou-  
ſte à ces raiſons, que les filles ſont plus laiſciues, qui  
ont eſté entamees fort ieunes. Parquoy il nous aduer-  
tit ſagement, de ne les marier auant 18. ans, ni les gar-  
çons auant 36. Ainſi on a de plus honneſtes femmes,  
& bonnes meſnageres, qui ſont de plus beaux enfans  
plus grands & plus robuſtes: comme ils ſont de vray,  
quand pere & mere eſtans bien nourris, ont ja ceſſé  
de croiſtre. Apres auoir eſcrit ceci, j'ay eſté à Ecétore,  
où j'ay veu la femme qui auoit enfanté à neuf ans, &  
parlé à elle de ce fait. On la maria n'ayant que ſept ou  
huit ans, a Vidau Beghé, qui en auoit plus de 25. & fut  
abandonnée de ſes parens, à toutes les volōtez de ſon  
mary. Dont le cas eſt moins merueilleux, attendu l'a-  
age de l'homme. C'eſt vne petite femme de moyenne  
corpulance, aagée pour le iourd'huy ( que nous cōtons  
5. d'Auril. 1577.) de quarante quatre ans. Elle m'a dit,  
que depuis ſon premier enfant, duquel elle auoit

Quand la  
fille peſe  
vn auque,  
on luy  
pot met-  
tre la  
canque  
(dis le  
vulgai-  
re.)

Au 7. des  
politiques  
16. chap.

E

n'ayant que neuf ans, elle eut tousiours ses fleurs bien reiglees. Passé le vingt & vnième an de son aage, elle n'engroiffa plus, ayant encor demeuré avec son mary, l'espace de dix & neuf ans.

*Sçauoir mon si les taches rouges que les enfans portent de leur naissance sont de la conception.  
Et s'il est possible, qu'une femme conçoie, durant qu'elle a ses fleurs.*

## C H A P. III.



Il y a d'enfans, fils & filles, qui naissent avec des taches rouges au visage, au col, aux espauls, ou autres endroits de leur personne. On dit, que c'est pour auoir esté conceus & engendrez durant que la mere auoit ses fleurs, comme on le dit aussi de ceux, qui ont les ongles tubercules & apicees. Mais ie tiens qu'il est impossible, que durant le flux menstruel vne femme conçoie : & ce au premier paradoxe de la seconde Decade, où ie deduis amplement mes raisons : & entre autres, que la semence ne peut s'attacher contre la matrice, pour y estre retenuë, tandis que le sang verse par le fons d'icelle au dehors. Car au contraire, ce sang emporteroit quant & soy la semence, comme vn torrent qui inonde de toutes parts. D'auantage pour la conception & retention de la semence, qui requiert incontinent du sang pour son entretien, il ne faut pas que ce sang y soit poussé de la faculté expultrice, qui le reiette : ains qu'il soit attiré de la semence mesme, peu à peu comme rosee, tout ainsi que font les parties de nostre corps pour leur nourriture. Car si ce sang y est enuoyé impetueusement & en abondance, la partie en sera surchargée, & aura vne inflammation qu'on nomme Phlegmon :

Phlegmon : & n'en sera pas nourrie , ains accablee. Doncques il n'est possible , que la femme conçoive durant ses fleurs : si ce n'est à la fin comme dit Aristote, lors que n'estât copieuses, ni impetueuses, elles peuvent estre arrestees & supprimées de la semence , qui s'attache contre la matrice, comme de colle:& adonc ledit sang commence à filer plus prim , attiré petit à petit de la semence. Et ce dernier sang moins crud ou imparfait, que le premier: car tousiours le plus inutile se verse au commencement. Dont le dernier approche plus du naturel de celui qui doit demeurer. Parquoy aussi la groisse est plus salubre, si la femme conçoit sur la fin de ses mois, que sur le poinct de les auoir. Mais puisque la semence peut supprimer les menstrues sur la fin, ces menstrues peuvent ils causer ces taches rouges? Non, à mon aduis. Car le sang ne va pas à la semence, sinon attiré, & il est attiré fort bellement: scauoir est, autāt & à mesure que la semence se peut transformer en soy, pour sa nourriture & accroissement. L'enfant desia formé en fait de mesme. Et ne faut pas coudre, que le sang se ruë sur l'un ou sur l'autre, ou qu'il se confonde & melle avec la semence dōt en quelque endroit ell'en soit tachee. Cela est trop erronnee. Et quand bien le sang se verseroit ainsi dās la matrice, la semence ne vaudroit rien , & seroit inutile à la conception. Dont il ne faut rapporter aucunement ces taches au sang mēstrual, qui soit en cours lors de la conception. Dequoy donc viennent elles? ce peut estre de quelque heurt, compression , ou cōcussion que la mere aura eu, aucunesfois sans y prēdre garde, ne s'en aduifer. Toutesfois les meurtrissures ne durent pas volontiers si longuement, ains se resoluent ou suppurent. Madame la Marschale de Monluc m'a fait voir l'endroit, ou sa plus ieune fille a eu de ses rougeurs, & porté plus d'un an apres qu'elle fut nec : c'est à l'espaule gauche , de la largeur d'un sold. En fin la partie suppura : & l'ulcere fut lōg tēps à guerir, pour raison de la mauuaise chair, qu'il falut cōsumer ou separer avec des corrosifs. Est ce



point dōc qu'en cest endroit, le corps intēperé soit vitifié d'une morphee rouge, ainsi qu'il aduiēt à plusieurs lōg tēps apres leur naissance? Car nostre corps est suiet à toute sorte de morphees & taches, en diuerſes parties, & ce à cause de l'aliment, ou de la complexion de prauice du lieu auquel s'engendrent ces taches. Pourquoy ne se fera il de mesme, à l'enfant dans le ventre de la mere, qui est plus tendre & d'aicee impression? N'est il suiet à morphees, & à tous autres maux, comme ce luy qui est né? Il pourra donc pour semblables causes, venir à telle maladie & defedation de la peau.

*Pourquoy est-ce que la femme conceuant à la fin de ses fleurs, ou tost apres, volontiers deuient grosse d'un fils: & celle que sur le retour, d'une fille.*

CHAP. IIII.



A proposition n'est pas vniuerselle, ni de ce qu'aduiēt tousiours, mais le plus souuent, comme l'experience de plusieurs le tesmoigne. C'est à nous de rendre la raison, qui en est cause: & s'il y a lieu de s'arrester à ce propos: d'autant que cela peut seruir aux hommes, qui desirēt auoir des masles, & pour leur seruice, & pour la succession des biens, honneurs, & dignitez, ou à cause de substitutions affectees aux lignes masculines, & quand ce ne seroit que pour l'excellence du sexe, il y a bien de quoy le desirer. Car on est tousiours plus affectionné à ce qui est plus parfait, ou de soy, ou à nostre iugement, aduis, & appetit. Or sans doute le masle est plus digne, excellent, & parfait, que la femelle: tesmoia l'autorité & préeminence que Dieu luy a donné, le constituant sus la femme, comme chef & seigneur. Aussi la femelle est comme un defaut, quand ne se peut mieux faire.

faire. Car nature pretend faire tousiours son ouurage parfait & accompli: mais si la matiere n'y est propre, elle fait le plus approchant du parfait qu'elle peut. D'où si la matiere n'est assez propre & conuenable à former vn fils, elle en fait vne femelle, qui est (comme parle Aristote) vn masse mutilé & imparfait. Ainsi donc on desire par cest instinct naturel, plus des fils que des filles, iagoit que tout est bon. Parquoy il seruira au public, de sçauoir ceste petite observation, & la raison d'icelle. Il faut premierement supposer, que la femelle estant plus froide & humide naturellement que le masse, se plaist à semblable nourriture. Car chacun est entretenu de ce qui respond à sa complexion. Doncques la semence estant retenue dans la matrice, de soy indifferente à tout sexe (car la semence n'est masculine, ou feminine, ains apte à l'un ou l'autre sexe) elle sera conuertie en corps masse ou feminin, selon la disposition de la matrice, & du sang menstrual. Comme nous voyons le grain de blé & d'orge estre conuertie en yuroye, d'autres en auoine sterile, & ainsi plusieurs grains degenerer, à cause du temps pluuieux, & de la superflue humidité de la terre: ainsi pour certain la semence de l'homme, quoy que fut apte de soy à faire vn masse, degenera souuent en femelle, par la froideur & humidité de la matrice (laquelle est appelée *champ de nature*) & par la trop grand'abondance du sang menstrual, crud & indigest. Cela est volontiers sur le poinct que la femme doit auoir ses fleurs. Car adonc la matrice est fort moite, de l'humour qui croupir à l'entour d'elle, comme vn estang. Et au contraire, apres que cela est escoulé, elle deuiet seiche & plus chaude, ayant le sang de meisme celuy qui est de reste au corps. Dont à ce poinct, la femme est plus apte à conceuoir vn fils, comme au retour de ses fleurs d'vge fille. Il ne faut ja douter, que ne soit bien vray ce que j'ay dit, la semence estre indifferente aux deux sexes, mais que nature pretend tousiours d'en faire vn masse: comme celuy de conioins & accouplez, qui fournit

Lin. 2.  
de la ge-  
ner. des  
animaux  
chap. 3.  
6<sup>e</sup> liur.  
4. chap. 6

Voyez ce  
qu'en dit  
Galen  
au der-  
nier cha.  
du pre-  
mier liu.  
de la fa-  
culté des  
alimens.


plus de sperme, & du meilleur, à la vertu formatrice. Car la semence de la femme est en doute, si elle a quelque part en ceci. Dont il s'ensuivroit toujours generation d'un masse, comme le bon froment fait bon froment, si le champ y estoit bien disposé. Car c'est le terroir, & la saison trop humide, qui fait degenerer le bon grain en mauvais, ou moins bon. Les laboureurs sçavent bien, que la semence de peu à peu diminue sa force, & en fin s'abastardit, si on la continue à un mesme terroir. Dont ils conseillent de changer par fois la semence, & en prendre d'un autre lieu. Ainsi voyons nous qu'une femme, qui ne faisoit que des filles avec son premier mary, fait force fils avec le second, & au contraire, l'homme qui n'avoit de sa premiere femme que des filles, d'autant qu'elle alteroit la complexion de sa semence, la rendant plus froide & plus humide, a de la seconde force fils. Car le terroir y est propre, & s'accorde formellement avec les qualitez de la semence du mari. Mais il faut aussi entendre, que bien souvent la disposition de la matrice, & du sang de la mere, est cause que la semence du pere phlegmatic, plus apte à produire filles, que fils, convertie en complexion plus temperee, deviendra matiere d'un fils: car comme la terre peut empirer & corrompre le grain: ainsi peut-elle corriger son imperfection. Dont on voit souvent les fructs des arbres, plus beaux au terroir ou ils ont esté transplantez ou semez, que au lieu d'où ils ont esté prins. Car ce nouveau terroir leur fait part de sa bonté. Ainsi est-il de la matrice pure & nette, dessechée de son humeur superflu, & reschauffée (comme apres le flux menstrual) qu'elle est plus apte à produire un fils, si la semence y convient bien de sa complexion.

*Contre*



*Contre ceux qui conseillent de cognoistre la femme  
durant ses fleurs, pour ne saillir de l'engroisser.*

## CHAP. V.

 E conseil n'est pas seulement deshonneste, & contre les bonnes mœurs, ains aussi contraire à l'ordonnance de Dieu, qui le defend tres-expressément, au Levitique, chapit. 15. Et mesmes les femmes n'osoient aller au temple durant leurs mois, estant ténues pour souillées: & ceux qui s'oubloient de les cognoistre, polis & imman- des. Cela estoit defendu pour vne bonne considération: non de peur que l'enfant cœcu durant les menstrues, fut lepreux ou subiet à ladrerie, comme plusieurs cuident: mais au contraire, par ce que la femme pour lors est inepte à conception, qui est la principale fin de la copulation: & que c'est chose sale, indecente, & brutale, d'auoir à faire à vne femme durant qu'elle se purge. Que ce ne soit de peur que l'enfant ne soit lâtre, nous l'auons assez prouué, quand nous auons remon- stré aux deux precedens chapitres, que la femme ne peut concevoir durant ses fleurs. Et voila par consé- quent refuter ceste opinion & conseil, qui n'est seule- ment contre la loy de Dieu, & l'honnesteté, ains aussi contre la loy de nature, & le dessein qu'on en a. Car on pèse d'engroisser mieux, & il est impossible: si ce n'est sur la fin, comme nous auons dit au troisieme chapit. Car adonc il est faisable: mais plus honnestement & seurement, quand la femme est bien esluite. Car, com- me nous auons remonstré au prochain chap. la fem- me estant purgée & nette, ell'est plus habile à conce- uoir. Ainsi en voyons plusieurs deuenir grosses, bien tost apres estre purgees medicinalement pour quelque occasion de maladie presente, ou imminente, sans que l'inséction du Medecin, ou la leur fut, afin d'engroisser.

E 4



*Contre ceux qui ne cessent d'embrasser pour avoir des enfans: & les autres qui le font peu souvent, afin d'en avoir moins.*

## CHAP. VI.

**L**E vulgaire ignorant s'abuse en deux fa-  
çons contraires, contreuenant totalemēt  
à son intention : quand les vns font desir-  
eux d'auoir d'enfans, ne cessent d'em-  
brasser leurs femmes le plus qu'ils peu-  
uent. Les autres les espargnent, craignans  
d'auoir trop de mesnage. Les premiers se pensent, que  
s'ils faillent à vn coup, les autres le reparent: & il ad-  
uient tout autrement. Car ce que pourroit estre fait  
en vn bon coup, peut estre defait au retour. Et que plus  
est, quand on y retourne ainsi souvent, mesmes sans y  
estre inuité de nature, la semence n'a loixir d'estre bien  
elaborée & parfaite. Dont elle n'est seconde & prolifi-  
que, ains inutile comme d'eau. Toute semence n'est  
pas conuenable à faire des enfans: il y faut deux con-  
ditions tresnecessaires. L'vne, qu'il y en ait assez bon-  
ne quantité: l'autre, qu'elle soit bien cuite & digeste,  
espaisse, & gluante, pleine d'esprits fretillans. Toutes  
deux m'âquent à ceux qui y retournent si souvent. Car  
quand ils seroyent les mieux nourris du monde (cōme  
c'est vn mestier qui veut biē viure: car Venus est froid  
de sans pain & vin, ainsi que le proverbe dit) & les  
plus sejournez: il est impossible qu'il y ait toujours  
prouision de semēce, & que elle soit bien digeste. Dōc  
au contraire, les autres y aduiēent mieux, qui couchē  
moins souvent avec leurs femmes. Car ils font ce pen-  
dant (s'ils sont continens, & ne font l'amour autre part,  
cela s'entend) amas de semence, qui tout à loixir se  
rend parfaite en bonté: de sorte que au premier coup,  
si la femme y est disposée, ils l'engroissent, au plus loin  
de leur intention. Ainsi voit on plusieurs femmes se  
releuer

releuer de gessine, qu'elles ne soyent r'engroissées; d'autant que le mary a fait prouision de mauere, durant trois semaines ou vn mois: & la femme a la matrice biē repurgee: aussi qu'elle ayant esté micux nourrie que de son ordinaire (sur tout s'elle a fait vn fils, qui cause volontiers plus de ioye, que vne fille) elle a de son costé accumulé beaucoup de la semence: qui la chatouille, & fait estre plus friande du masse, que n'auoir esté de long temps. Car durant la groisse, que la matrice est pleine, elle a moins de plaisir à la copulation. Mais à la fin de la gessine, la matrice tourne crier à la faim, & à l'appetit plus grand, que au parauant. Voila pourquoy la femme oublie facilement, esmuē de ceste friandise, les vœux & protestations, qu'elle a fait lors de l'enfantement, pressée des douleurs: quand il faut rendre gorge du plaisir recen au parauant. Adonc elle voudroit ne plus faire d'enfans, desirer estre desormais sterile: & (si se pouuoit faire sans autre mal) n'auoir plus les parties de copulation. Mais quand dela à quelques iours, & ces douleurs, & les tranches de ventre, & le mal des tetins est bien passé, le tout s'oublie, & la matrice commēce à frétiller, entalantee du ieu d'amour: voire en est plus affamée que iamais, pour la friandise goustee au parauāt. Et plus encoir, si l'accouchée a esté bien accommodée & seruie d'estuue, de bain, & autres gentilleses pour r'affermer le ventre, resserer les conduits, & reparer tout, de sorte qu'il semble qu'on n'y ait pas touché. Adonc vraiment la femme est bien disposée à concevoir. On voit le semblable au retour du mary apres quelque voyage, que la femme deuiendra soudain grosse: pource que l'homme apporte bien dequoy, (s'il a esté bon mary, & n'a fait breche à son mariage) & que la femme ayant attendu longuement, en est affamée. Aussi qu'au reuoir apres vn lōg temps, il semble, qu'ils se font l'amour, comme le iour des nopces. Par ces obseruations, & les raisons deduites, il est aisē à comprendre, que qui le fait moins souuent, est plus af-

seuré d'engroisser sa femme: pourueu (cōme i'ay protesté) qu'il n'aille au change, & qu'il n'espargne sa femme pour les commeres. Car ce seroit bien vn moyen, pour n'auoir guieres de mesnage, quand on ne semeroit en son champ, que de semence agannie & euande, la meilleure estant employee à l'execution de l'amour folle: où de fait les mauuais maris apportent la cresme de leur en bon poinct, & toute leur gaillardise, ne reseruant à leurs femmes que le pain bis, & les sondrilles du vaisseau. Ce sont de meschantes gens, adulteres, infames & vilains, auxquels Dieu ne fait la grace de multiplier en belle lignee & enfans legitimes, vrais successeurs de leurs biens & hōneurs: ains remplissent leur maison de batardaille, qui represente deuant les yeux leur peché: auquel (s'ils ont quelque crainte de Dieu) ils doiuent auoir grand desplaisir & compunction, avec repentance cōtinuelle, & en gemir du profond de leur cœur, comme le bon Dauid. Mais au cōtraire, des enfans legitimes, on en glorifie Dieu, & on s'y resiouit ouuertement, leur departant & biens & honneurs en grand contentement.

*Qu'il ne faut cognoistre la femme auant dormir:  
& que pource les travailleurs sont moins  
goutteux, & ont plus d'enfans.*

CHAP. VII.



Ay deux choses à remonstrier: pourquoy les travailleurs, comme laboureurs & artisans, ont communément plus d'enfans, que les personnes d'estat, ou sedentaires: & pourquoy ils sont moins goutteux. Je raise les autres causes de la goutte pour le present: icy, où ie traite de la generation, il me suffit de faire entendre, que la goutte procede bien souuent de l'acte Venerien, importun & intempestif. C'est quand on s'y



adonne avant que l'estomach ait fait sa digestion, apres auoir crapulé : comme font volontiers ceux, qui sont par trop lubriés & adonnez à volupté charnelle, luxurieux, & paillards. A ceux là toutes heures sont bonnes c'est à dire, qu'ils n'observent aucunes heures, qui estans plains d'oisiveté (qu'on appelle, *bon temps*) bien nourris du corps, maigres d'esprit, vont cherchant telle occupation, & se prouoquent, voire pressent & forcent nature à ceste folie, qui en fin couste bon. Car ils abregeant leur vie de beaucoup, ainsi que les passereaux salaces & lubriques, qui vivent peu, & se rendent fort disposez, enclins, & luis à goutte, cholique, nephritique, apoplexie, paralysie, tremblement, & autres maladies de crudité: laquelle engendre le phlegme, pere de tous ces maux. Et c'est d'autant que le paillard fait grande perie d'esprits, & de chaleur naturelle, en dependant beaucoup de sang, prochaine matiere de la semence, dont il s'ensuit, que les parties seruantes à la nourriture du corps, sont refroidies & affoiblies: & par consequent ne peuuent faire bonne digestion. Et voila qu'à la frequence, ou continuation demesuree de l'acte venerien : auquel sont plus adonnez les gens qui ont autrement de quoy viure, & qui prennent le temps à leur plaisir, que les travailleurs: qui ont plus à peser de quoy ils viuent la iournee, qu'à faire l'amour : & le travail d'ailleurs endureit & red plus forts: dõt ils sont moins delicats, & moins suiets à maladie. L'autre consideration est, de l'heure: à raison de laquelle nous disons l'acte venerien importun & intempestif estre cause de crudité, & foiblesse d'estomach: comme quand on s'y abandonne bien tost apres le repas, & à l'entree du lict: ainsi font volontiers les oisifs & sedentaires. Au contraire, les pauures travailleurs, qui sont bien laz de la iournee, soudain qu'ils sont au lict, s'endorment: & s'ils ont à demander quelque chose à leur femme, c'est apres le repos, ayant dormy, & fait digestion du soupper. En quoy ils ont plus de plaisir, le font mieux à leur aise gaillardement, & en rapportent le profit, qu'on



doit pretendre de ceste action naturelle : sçavoir est, qu'ils se leuent plus dispos & allegres, la chaleur naturelle en estant excitée, non dissipée ou affoiblie : & sont plus asseurez d'engroisser leurs femmes, s'il y a lieu. C'est pour venir à l'autre point, de la pluralité des enfans, que l'on voit aux pauvres travailleurs, plus qu'aux riches & bien aises. La raison de cecy peut estre tirée, des propos que nous auons demonstrez aux précédens chapitres, cinquième & sixième : que la semence est plus feconde & prolifique, tant plus sejourne en les vaisseaux, & qu'elle n'est respendue ou versée prodigieusement. Ce qui est plus observé aux pauvres travailleurs, chastes & continens pour la plus-part, tant du travail, qui les amuse ailleurs, que de la pauvreté, qui les fait contenter de leur ordinaire. Ainsi faisant meilleure provision de semence, & l'employans mieux à propos, ils ne faillent guieres leur coup, si la femme en est capable. Voilà comme ils remplissent la maison d'enfans : dont tousiours sont plus pauvres sinõ de ceste grace & benediction, que le Psalmiste royal David promet à ceux, qui craignent Dieu lequel pourroit à tout de sa largesse & providence. Voilà aussi comment, ils sont moins gouteux, quand à la cause Venerienne : & par mesme moyen, font des enfans robustes & plus sains que les autres. Or qu'il ne faille cognoistre la femme avant dormir, à l'exemple de ces bons gens, outre l'experience du bon succez que j'ay deduit, & les raisons allegues, ie le veux prouuer & enseigner de plus pres.

Veiller est vne action des vertus ou facultez animales, qui cause grande dissipation d'esprits au plus oisif du monde : comme à l'exercice des sens exterieurs (& sur tout de la veüe) en quoy s'employent beaucoup d'esprits, comme aussi au parler, & à tous mouuemens, negations, discours, pensemens, & passions d'esprit, soit ioye ou risée, soit tristesse, espoir ou crainte, & semblables actions ou passions, qui toutes font notable dissipation d'esprits & du sang subtil, tandis qu'on veille.

salu.  
27.

Dont naturellement on est en fin cōtraint de dormir, qui est cessation & repos des fonctions animales : afin que par ces treuues, on puisse accumuler des esprits, & en faire amas pour fournir à vne autre veille, autrement le corps se fond & consomme, transist & extenué, d'autant que tout l'aliment, ou la plus part, s'employe à la fourniture des esprits, pour exercer la veille. Si dōc tout le veiller est en dissipation d'esprits, laquelle requiert & appelle la necessité de dormir, (qui est espar-gner, & se retirer de ceste grāde despence) & que d'ail-leurs l'acte venerien fait aussi notable consommation ou employ d'esprits : il est certain que tel acte est fort mal à propos, ou (comme dit Celse) pire de iour & plus leur la nuit, mais c'est en condition, comme le mesme auteur limite, qu'incontinent après on ne s'adonne à veiller, & à trauailler tout ensemble. Car après cest acte il se faut reposer, & mesmes dormir si on peut, afin de n'entasser perte sur perte d'esprits. Dont l'heure la plus conuenable est, après le premier sommeil, qu'on a contenté nature, & satisfait d'une bonne partie des esprits dissipez & dependus en la precedente veille : & que le corps a senty le profit des aliments prins tout le iour. C'est alors qu'il faut se tourner deuers la femme, si on est innité des esguillons de la chair : & bien tost après se remettre à dormir si on peut : sinon, aumoins se reposer au liēt, & se recrer en deuillant ensemble ioyeusement.

*Comment se doit entendre, qu'une heure plus  
tost, ou plus tard, fait qu'on engen-  
dre fils ou fille.*

CHAP. VIII.



Le propos depend encorres des precedens, & mesmement de celuy, que nous auōs discouru au quatriēme chapitre, où nous auons dit,

que la semence est indifferente aux deux sexes. Ce que doit estre entendu, quand à elle: car sa differente complexion, la rend plus apte à l'un ou l'autre sexe, comme celle qui est chaude & seiche, volontiers se convertit au corps masculin: si elle rencontre le cháp disposé à cela meisme: & au contraire, ou pour l'alteration que ladite semence receura de la matrice, elle deviendra (comme en degenerant du plus parfait) corps féminin. Si doncques le corps du male requiert vne semence plus cuite, chaude & seiche, que celui de la femelle: & que telle perfection & complexion est acquise par long sejour, & continuelle elaboration (car tant plus que la semence sejourne en ces vaisseaux, tât plus elle est digeste, espaisse, gluante, & pleine d'esprits) il s'ensuit bié, que ceux font plus de masses, qui y retournent moins souvent: & quand aux heures, que de cognoistre la femme dès l'entree du lict, c'est plus pour faire des filles que des fils. Car telle semence n'est pour lors si bien proueuë de tout ce qui est requis à la perfection, comme elle sera le matin, apres auoir bien reposé. Dont c'est l'heure plus propre à faire des fils, qui seront en outre gaillards & robustes, comme nous auons dit de ceux des pauvres gens. Mais (direz vous) il y peut auoir de la semence aux parties spermaticques, assemblee de plus long temps, que du iour meisme. Que plus est, de ce qu'on a souppé, il ne s'en pourra faire semence de tout vn iour: car il faut du temps passer aux conuersions de la viande en chyle, puis en sang, puis en sperme. Donc qu'est il besoin d'attēdre simplement, que l'estomach ait digeré. C'est d'autant que la viande estant encores dans l'estomach, toutes les parties du corps s'en ressentent quelque peu, & sont comme refocillees de sa vapeur. Dont elles se sentent renforcees, mesmes auant qu'il en soit fait du sang pour leur nourriture. Or ceste vapeur recrudt aucunement le sperme bien elaboré, de son premier rencontre. Parquoy il vaut mieux differer long temps apres le past, à cognoistre la femme, pour faire quelque bon



ouurage, & engendrer des fils, qui soyent robustes: comme i'ay dit des pauvres gens. Il ne faut pourtant obijcier, que ceux-cy ont des filles aussi bien que les riches: car ils n'obseruent pas tousiours la susdite reigle, de dormir & decliner auât que coniuger, ains font en cela de grands desordres, mesmement és iours & festes, que la plus part vont aux rauernes dependre à vn coup plus d'argët qu'ils n'ont gagné de trois iours: & bien souuent s'en retournent fort yures. Dequoy si la femme s'aduise, ou que luy reproche sa bonne chere, elle est batue: & puis à l'entree du liect, le bon hōme veut faire l'apointement: ou bien si la femme n'a sonné mot, le mary pour luy faire part de sa bonne chere, l'embrasse plus amoureusement que de coustume. Et voila où se forgent le plus souuent leurs filles, de par Dieu. Et quād ils attendroyent bien iusques au lendemain de matin, parce qu'ils ont crapulé le iour au parauant, ils ne feroient guieres meilleure besongne, si non paraenture vne fille plus robuste: comme on en voit qui sont hommasses, & ne leur manque que la barbe, encor en ont elles quelque peu. De ce discours on peut suffisamment entendre, pourquoy nous disons volontiers, qu'une heure plus tost ou plus-tard, fait qu'on engendre masse ou femelle. Nous entendons par *heure*, quelque portion du temps, non pas precisement la vingt & quatrième partie du iour naturel: combien qu'en ceste signification estroite, le propos puisse estre vray: Car quelque fois il tient à fort peu de temps, que la semence n'ait son extreme cuinte & perfection: comme nous voyons des fruiets cueillis vn peu plus tost, ou plus tard, & des viandes que nous cuisons au feu, & sur tout és alambications & quintes essences, qui en peu d'heure changent de plusieurs formes, corps, & couleurs. Ainsi est il en nous du sang, pour la nourriture du corps, & de la semence, qui est le dernier ouurage de l'ame ou faculté vegetative. Car c'est comme vn chef d'œuure en nature, d'auoir de quoy procreer son semblable, & par ce moyen per-



peruer son espece, la rendant immortelle. Doncques on peut bien dire quand on voit quelque gaillarde fille, de mœurs & force plus virile que ses consores ou compagnes, qu'une heure plus tard engédree, elle eust esté un garçon: comme au contraire, d'un garçon mol & effeminé, que vne vne heure plus tost, ce n'eust esté qu'une fille.

*S'il est Vray qu'un homme vieux ne  
puisse engendrer des fils.*

CHAP. IX.



EST E proportion seroit indigne de re-  
futatio, ven qu'on voit plusieurs femmes  
enfanter masles, iacoit que leurs maris  
soient vieux: n'estoit le soupçon qu'on  
peut auoir, & le doute, s'ils sont bien le-  
gitimes, & non empruntez d'un ieune amy. Dont pour  
sauuer & deffendre l'honneur des honnestes femmes,  
qui sont bien souuent à tort soupçonnées, d'auoir quel-  
que gaillard homme à leur commandement, qui su-  
plee au defaut du mary vieux: d'autant que l'ignorant  
vulgaire s'est persuadé, un vieillard estre totalement  
inepte à engendrer des fils, dont si on voit autrement  
aduenir, il y a doute si c'est point de l'emprunt, ie suis  
content de rabatre & renuerfer ceste faulx opinion.  
Rien ne me profiteroit de poser un fondement, sur  
l'observation & preuue de plusieurs, qui ont eu des fils  
à l'endement, & que leurs femmes ont tousiours vescu  
en tresbonne reputation: non pas mesmes quand on  
en mettroit le doigt au feu, si on estoit aussi asseuré  
qu'il ne bruleroit pas, comme l'on croit asseurement  
qu'elles ont tousiours esté bien chastes & loyalles à  
leurs maris. Car ceux contre qui ie dispute, en doute-  
ront, si bon leur semble: & diront, qu'elles peuvent a-  
uoir esté si discrettes, secrettes, accortes, & rusees, qu'on  
ne

ne s'est oncques apperceu, qu'elles rompiſſent leur mariage. Dont elles ſont tenues en reputation des plus chaſtes qui ait iamais eſté: & que quand à eux, ils le veulent bien ainſi croire: mais qu'ils deſirent ſçauoir par viue raiſon, comment il eſt faiſable, qu'un homme vieux (qui eſt communément froid, phlegmatic, & catharreux) puiſſe engendrer vn fils: car des filles on l'accorde, tât qu'il peut engendrer. Je ſçay bien que il y a aſſez de meſchantes & vilaines femmes, qui prophantes le ſacré mariage, n'ont paſhonte d'aller au change, & dire qu'une femme de bon eſprit, n'eut iamais faure d'heritier: car ſi ſon mari eſt impuiſſant, elle ſe pouruoit d'un gentil compagnon, qui l'accommodera d'un fils: lequel heritera aux biens du pere, ſoubs ſa conduite & nourriture: & ſ'il vient puis à mourir, tout ſera de la mère. Or ie ne parle point pour ces bagaſſes: ie veux ſouſtenir ſeulement le parti des femmes de bien, & oſter ce blaſme, ou la ſuſpition que on peut auoir d'elles à tort & ſans cauſe. Je reſponds, que le vieillard peut naturellement engendrer vn fils pour deux cauſes aſſez frequentes. L'une eſt, que la ieuneſſe de ſa femme peut corriger & contemperer la ſemence du vieillard: de ſorte qu'elle deuiendra apte à former vn corps maſle: comme nous auôs enſeigné au quatrième chapitre. Poſons que ſa femme ſoit de complexion chaude & ſeiche, ayant la matrice bien nette, le ſang ſubtil & bilieux. De ces conditions & qualitez, la ſemence de l'homme receura telle alteration & trempe, qu'il en fera engendré vn bon maſle. Et qui en peut douter? Je veux encor, que ſa femme tire ſur l'aage: elle peut neantmoins eſtre de telle complexion, que ſa matrice corrigera la froide ſemence de ſon mari. Je laiſſe à part, ce que les bonnes femmes, deſireuſes d'auoir enfans, quand elles en ſont fruſtrees par quelque empſchement naturel, employent toutes les herbes de ſa S. Iean pour eſchauffer leur matrice. Je viens à l'autre cauſe non moins frequente: c'eſt la diſpoſition du vieillard, qui peut eſtre ſaine & gaillarde: comme on

F

voit des Septuagénaires, & encor de plus vieux, qui font des efforts corporels, & des bras & des jambes, qu'un autre de quarante ans n'y pourroit aduenir. Pourquoy ne peut-il estre aussi vigoureux des parties genitales, comme des autres membres? Il y en a qui ont plus de force en quelques parties, que aux autres. Qui est fort de bras, & foible de jambes: qui au contraire, qui est fort de teste comme vn bœuf (encor qu'il n'ait des cornes) qui des espaulles sur tout: pourquoy ne sera aussi quelqu'un plus fort de la brayete, que de les autres membres, de sorte que sa plus grand vigueur sera reduite là? Mais quoy ne voit-on pas des vieillars fort choleres & roides, peu ou point catharreux & phlegmatics, bien coulores & en bon poinct? A quoy tient-il qu'ils n'ayent quelque coup de la semence chaude & seiche pour engendrer un fils? Adiontez y, si vous voulez, comme i'ay dit des femmes, qu'il vse des choses eschauffantes, communes aux vieillars: espicerie, vin peu trempé, & semblables. Je pense qu'il pourra rencontrer quelquefois, avec sa bonne femme, qui y sera bien disposée, d'auoir semence propre à vn male. Adiontez moy encor à ces raisons que le vieillard plus sage & prudent qu'il n'a esté en sa ieunesse, fait moins souuent ce mestier là, depuis que la fureur iuvenile a fait son cours, & les esguillons de la chair sont rebouchees. Il se contente le plus souuent de baiser, manier les tetins, chatouiller le ventre de la femme, & faire autres caresses, mignardises, & entretenir amoureux. Au reste, le Calendrier est obserué de poinct en poinct, c'est de non coninguer és jours caniculiers, aux mois qui n'ont point de R. en temps sec, & quand il gele, aux quatre quartiers de la Lune, tout le Carême, & autres iours de ieusne, les festes de grande deuotion, comme des festes Naux, & celles de nostre Dame, & des autres vierges, des Apostres, des Saints martyrs: item les Vendredis & Samedis, qu'on ne mange pas de la chair. Tellement qu'il n'y a guieres de iours bons pour luy (ou pour la femme, à mieux dire)

te) que la veille des Rois, le leudi & Mardi gras, trois ou quatre iours apres Pasques, & la S. Martin. Dont il aduient, que la semence scioune plus de temps en ses vaisseaux, est souuent plus eslaboree & digeste à vn vieux homme, qu'à vn ieune. Et de fait, on en voit assez, qui en ieunesse & es premiers ans de leur mariage, ne faisoient que des filles, & à l'endernier font des fils. Pource que quand les fers estoient plus chauds, ils ne cessoyent de battre sur l'enclume, & ne faisoient rien de parfait. Depuis battans au froid, ils font desongne plus serree, & de plus forte trempe. Ainsi ne faut calomnier les bonnes femmes, qui font des enfans malades à leur maris vieillars. Mais il faut qu'elles soyent soigneuses de leur honneur: autrement, pour peu d'occasion que elles donnent aux gens, de penser qu'elles sont amoureuses, cela est tout persuadé.

*Pourquoy dit-on, que l'homme peut engendrer, tant  
qu'il peut leuer vn quarton de son, & s'il est  
vray, que ceux qui ont les yeux enfoncez  
ont esté engendrez d'un  
vieillard.*

C H A P. X.



E propos vulgaire nous sert de confirmation au precedent, quand le peuple reçoit & admet, qu'un homme peut engendrer, pour vieux qu'il soit, tant qu'il peut leuer de terre sans aide d'autrui, le quart d'un setier de son: qui est matiere fort legiere, tellement qu'il ne faut beaucoup de force à le pouuoir leuer. Parquoy on signifie de ceste comparaison, que l'homme fort vieux peut engendrer: & par consequent, la femme sera tenue pour chaste, qui luy fera des enfans. Aristote en ses politiques, estime *Liure 7.*  
que l'homme continué de pouuoir engendrer, iusques à *chap. 16.*

F 2



En saint  
Luc 1.  
chapitre.

soixante & dix ans, & la femme de concevoir, iusques à cinquante. C'est pour le plus commun & ordinaire. Car on voit quelquefois la femme passer ledit terme, lequel ne peut estre limité que de ses fleurs. Toutefois Elizabeth, mere de S. Iean Baptiste, conceut n'ayant plus les fleurs: mais ce fut miraculeusement, comme nous dirons au 3. liure. Naturellement la femme ne peut concevoir, sinon tant qu'elle a sa purgation naturelle, qui continue à quelques vœs outre cinquante cinq ans. Semblablement on a veu des hommes, qui à septante cinq. & plus tard, ont eu d'enfans, sans aucune suspicion qu'ils leur fussent attribuez. Et de fait, il y a des hommes plus verds & vigoureux à septante cinq ans, que plusieurs autres à soixante. On en voit és montagnes de Viarez, du Dauphiné, & autres lieux peñibles, où les gens viuent fort sobrement & laborieusement, partie de leur coustume, partie contrains de la necessité, viuans en bon air, de bonne eau, pain de mil, chatagnes, legumes, lard & fromages pour la plus part, excéder les cent ans. L'en ay veu de six vingts & d'auantage, comme ils prouuoient par les contrats de leurs mariages. Et bien, celui qui doit viure cent ans, avec force de travailler tousiours quelque peu, & aller sans baton, n'est-il pas encores gaillard à quatre vingts ans? Et s'il rencontre vne goujate qui soit dispoñte & amoureuse, ne pourra-il l'engroïsser, puis qu'il peut encor labourer. Il n'y a aucun temps prefix qu'on ne puisse outre passer. Car les ans ne font certaine limitation, c'est la disposition du corps, & son vsage, comme d'un habillement, lequel on tient pour vieux, quand il est fort vsé, encor qu'il n'y eust trois ans qu'il est fait: mais on l'a tant porté & vsé qu'il monstre les dents, plus que la corde, & se deschire aisément. Au contraire, il y aura vn habillement fait deuant vingtcinq ans, comme pour les nopces, qu'on iugera tout neuf, parce qu'il a esté bien conserué, est bien entier, & non vsé. De mesme on peut dire veritablement, vn homme estre vieux, qui est fort vsé, cassé, & rompu, quand il n'auroit

n'auroit pas quarante ans: & vn autre de soixante ans  
 sera dit ieune, & fort ieune, quand on le verra bien en-  
 tier, ou peu vîlé. Les années qui ont couru, n'y font pas  
 tant que l'usage. D'où ie pense qu'est venu le commun  
 dire, quand on s'enquiert de l'aage d'une personne, que  
 les années sont pour le loiage des maisons, & des  
 chambrières. Car il sert bien à tenir conte des années  
 pour le payement du loiage: mais à l'aage des hom-  
 mes les ans ne font rien, au prix de l'estat & disposi-  
 tion presente, qui fait plus ou moins durer la personne.  
 La vieillesse proprement, est l'usage du corps: qui ad-  
 vient principalement du travail de l'esprit, fâcheries,  
 & grands maniemens, avec vn oisiveté de corps, ou  
 labeur excessif. Car l'un rompt & casse, l'autre moistit  
 le corps. Ainsi voit-on les courtisans bien tost vîlés &  
 enuieillis, pour le courir des postes, estre le plus sou-  
 uent debout (qui lasse fort les iambes) sans bouger d'une  
 place, veiller longuement, manger en courant, n'a-  
 uoir point d'heure à leurs repas, cheuaucher sans selle  
 à tout propos, & autres tels travaux intempestifs, im-  
 portuns, & sans raison. Puis les martels en teste, les ia-  
 lousies & de faueurs de Cour, qui leur rompent la  
 ceruelle d'ambition, & l'auarice qui leur ronge le  
 cœur, l'enuie & la dissimulée inimitié, calomnie, de-  
 traction, supplantation, & autres vices de Cour, qui  
 consomment leurs entrailles. Qui pourroit viure lon-  
 guement, & estre tard vieux, en telle captiuité & vie si  
 misérable? Ceux aussi qui viuēt sedentairement, com-  
 me gens de lettres & de finances, sont tantost vieux,  
 c'est à dire vîlés, à faute d'exercice, & pour le travail  
 de l'esprit. Car d'oisiveté le corps se chasit, comme  
 vn habillement qui n'est esuanté par fois, & l'esprit  
 travaillant mine le corps. Au contraire, le paysant vi-  
 uant tousiours en air libre, & travaillant de certaine  
 mesure, sans excéder, ni se contraindre, prenant ses re-  
 pas & repos tousiours à mesme poinct, son esprit as-  
 seuré & quiet, sans passion qui le travaille, se conserue  
 fort longuement en intégrité & de corps & de sens,

tellement que à soixante ans, voire à soixante dix, il est plus robuste, plus adroit & disposé, qu'un citadin à quarante ans. C'est, qu'il portera plus de peine, courra mieux, verra sans lunettes, aura toutes les dents, mangera de bon appetit, & digèrera les viandes plus grossières, ne sera catharreux, gouteux, ni autrement sujet à maladies. Et qui pourra douter, que tel ne fasse encore longuement des enfans? Pour fin de ce propos ie concluray, que la force de l'homme, touchant la generation & autres actions, ne peut estre iustement limitée à l'age, lequel n'est que certain nombre d'ans, ains à la complexion & bonne habitude, qui à quelques uns dure fort longuement. Quant à l'autre propos qu'on dit ceux qui ont les yeux enfoncez, auoit esté engendrez d'un vieillard, il n'est pas assuré. Car on voit en plusieurs du contraire. Bien est vray, que si le pere estoit vieux, non seulement d'age, ains aussi de complexion & indisposition, sa semence a esté moins succulante. Dont aussi le corps de l'enfant en doit estre plus menu & valetudinaire. Or vne des plus grandes cognoissances que l'on ait de l'embonpoint, & ferme santé, est communément aux yeux, lesquels changent facilement pour diuerses dispositions, tant ils sont molz & tendres. Et pour tant es maladies on y a grand esgard, pour iuger de la vie ou de la mort. Car ceux qui sont fort consumez & apauvris de l'humeur radical, comme les hectics, ils ont les yeux enfoncez, à cause de leur grand siccité. En plusieurs bestes qu'on mange, nommément au cheureau. on iuge de leur embon-point seulement à leurs yeux. Ainfi il est bien vray-semblable, que l'enfant pour estre né d'un vieillard, aura les yeux plus enfoncez, comme aussi tout le corps plus greffe & moins succulant, si tel a esté son pere. Mais comme i'ay dit, il y a assez de vieillars qui sont vieillars & robustes, succulans & abondans en humeur radical. Et il y a plusieurs hommes ayés les yeux enfoncez, qui neantmoins sont bien sains, de bon suc, gros & gras, que l'on sçait bien d'eux leurs



leurs n'auoir esté engendrez de parens vieux. Dont il faut rapporter la cause de telle enfonceure à vn autre raisson, que ie reserve à nos escoles, sur ce que Galien en a dit en son liure intitulé Art petit, ou Art medicinal.

*Abus des femmes qui se baignent toutes pour engrosser: & de celles qui avec cinq cens diuers remèdes n'y peuuent aduenir.*

CHAP. XI.

**E** vulgaire ignorant a opinion, que les femmes ne sont steriles, sinon pour vne occasiō: qui est, la froideur de leur matrice. Dont pour deuenir grosses, elles se baignent & rebaignent souuent, de certain decoction de toutes herbes chaudes qu'elles peuuent recouurer: & sont pour la plus part, celles de la S. Jean, dōt les bonnes femmes se ceignent aussi les reins à ce iour là, de diuers herbes, comme ayans propriētē de les rendre ou entretenir fecondes, mesme estant mises par dessus la robe. Or l'abus de se baigner ainsi toutes, est fort grossier, d'autant que toutes ne sont pas steriles, à raisson de la froideur, ou superflue humidité de leur matrice, laquelle soit cause, que la semence n'y peut arrester, ains bien souuent c'est tout le contraire, que leur matrice est trop chaude, & qu'elle brule ou rostit la semence: ou bien dissipe, consume & resout la plus subtile & vaporeuse substance, principale portion d'icelle: dont elle demeure euuide & agannie, inepte à la cōformation du corps, & comme telle est tantost reietee. Ceste disposition est fort commune à celles, qui sont d'inclination pailardes & lasciuies, insatiables gouffres de sperme, que on dit chaudes comme des chiennes, & que si n'estoit quelque peu de respect, courroyent & prendroyent les hommes à force, tant sont eschauffees en leur

F 4



harmois, qui leur prurit continuellement, & est souvent rendu comme le membre viril. Telles bagasses & chauffadasses (comme on dit en Languedoc) n'ont garde d'engroïsser. Il leur faudroit vne pinte de semence à chaque fois, pour estaindre ou moderer ce feu, & de salter leur matrice. Car les petits coups que peut faire vn homme, n'est qu'allumer d'auantage, comme vn peu d'eau en la fournaïse de charbon: & les altere tousiours plus comme le febricitant qui ne boit qu'vne gorgée, dont il est tousiours à recommencer. Et si à tels abîmes de semence, qui l'engloutissent & absorbent goluëment (à raison de ceste grand ardeur vorace & insatiable) on ordonne des bains chauds, n'est ce pas mettre d'huile au feu, les faire courir les riës, & enragier de telle soif, en danger de se ietter dans vn puis? Il faut donc sçauoir discerner & distinguer les causes de la sterilité aux femmes, pour n'empirer leur indisposition: qui requiert remèdes contraires, afin d'attemperer leur matrice. Elle est le plus souvent trop froide, & estaint la semence: autrefois trop humide, qui l'amortit aussi, la noye, & reiette bien tost. Autrefois seiche & aride, comme terre sablonneuse, d: faillât en humeur, & partât sterile. Autrefois chaude & brûlante, qui rôstir & grille la semence, de sorte qu'elle ne se peut estendre ni appliquer & attacher contre telle matrice. Celle qui est froide & humide, requiert tels bains qu'vsent volontiers les femmes. La seiche en est offencée & encor plus celle, qui est trop chaude, où il conuient rafraischir & humecter, non pas eschauffer d'auantage, comme fait indifferemment le vulgaire à toutes complexions. Il faut aussi bien observer, s'il tient point au mari: car en vain on travailleroit apres la femme, & tous les bains du monde soient naturels, soient artificiels, n'y feroient rien. Et voyla en quoy s'abusent souvent les femmes, qui reiettent sur elles tout le défaut: comme si tout hōme estoit capable d'engendrer & qu'il ne tient qu'à la fēme. C'est autāt que d'accuser la terre à tout propos, qu'elle ne fructifie de la semence,

mée, qu'on y aura ietté. Ne peut il estre que ce n'est la  
faute de la terre, qui sera bõne de soy, & bien cultiuee,  
fumee, arrousee, ains de la semée, graine ou fruit, qui  
est euanide, agany, esuanté corrompu, ou trop vieux?  
Ains la matrice peut estre bien disoste, & la femme  
capable de concevoir, mais on ni met rien qui vail-  
le: ou s'il est bon, ne conuient à la complexion de ceste  
cy: à vn autre reuiendrait mieux. Comme aussi plu-  
sieurs graines & fruits ne viennent ou fructifient en  
tout terroir, quoy que la graine soit en la perfection, &  
la terre fort bonne: mais ne s'accordent pas ou le Soleil  
n'est assez puissant en ce lieu: l'air y est trop froid. De  
mesme il y a diuers empeschemens, ores du costé du  
mary, ores du costé de la femme: & plusieurs femmes  
conceuroient d'un autre mary, & plusieurs maris en-  
gendreroient avec vne autre femme, & toutefois on  
veut tousiours qu'il tienne à la femme, qu'elle n'ait des  
enfans, sinon que le mary fut vieux. Et pour ceste opi-  
nion, il y a de bonnes femmes, infiniment desirueles  
de concevoir, qu'y font toutes les receptes du monde,  
rationnelles & empiriques, sans iamais cesser, en quoy  
elles s'abusent grandement, & bien souuent corrompent  
leur complexion, qui n'est autrement vicieuse, ains  
tardue à porter enfans. Mais elles n'ont pas la pacien-  
ce d'attendre leur terme naturel, & veulent dans vn  
an ou deux, qu'elles soient mariees; auoir des enfans, cõ-  
me elles voyent à plusieurs autres. Et ne sçait on pas  
qu'il y a auant de complexions differentes, que de vi-  
sages: les bestes & les arbres en general, portent plus-  
tost fruit que les hommes: toutesfois il y a des bestes,  
qui ne portent auant quatre ans, d'autres auant six, dix,  
douze, &c. Des arbres aussi, les vns portent du premier  
an, les autres beaucoup plus tard: & diren que la pal-  
me ne porte fruit qu'elle n'ait cent ans. Qui voudroit  
contraindre les plantes & les bestes d'auancer leur ter-  
me ordonné de nature, il ne feroit sinon les corrom-  
pre, & n'aduanceroit rien. De mesme est il des homes  
qui ont autant de diuersitez entre eux, qu'il y a entre

Voyez le  
secõd ch.  
du tiers  
liure.

tous les autres animaux, comme ie remoustreray amplement au troisieme liure. Dôt bien souuent les femmes en vain se travaillent de tant droguer leur corps: & que pis est, il leur aduiet quelquefois de tant brouiller les cartes, que mesmes au temps qui leur estoit prefix de nature, elles ne peuuent cōcevoir: d'autant qu'en cest aage là, elles ne se trouuent de la complexion que elles doyuent estre pour concevoir adonc. Il y a aussi vne autre erreur: qu'elles y font tant de receptes, que l'une gaste l'autre, & que s'il y en a quelqu'une de bonne, par rencontre, elles ne peuuent attendre son effect: ains passent à vn autre, si viennent grosses incontinē. Leur pauvre corps est tant alteré & brouillassé d'un chaos de Medecines, & l'esprit si agité d'espoir, & de despoir, de desir & de fiance, que la semence n'y trouue point asseuré, ni à son gré.

*Sçauoir-mou, si vn ladre confirmé, ou vn verole, peut engendrer des enfans sains.*

CHAP. XII.

**L**y a plusieurs qui doutent là dessus: les autres croient totalement que les enfans des ladres & des verolez, sont inéuitablement tels. La verité du fait importe grandement & à la politique, & à l'economie: car l'alliāce de ceux qui sont ainsi tachés de leurs parens, doit estre fort suspecté: & leur educatiō ou nourriture doit estre plus exquise & exacte, que de ceux qui naissent de parens sains. Comme en toutes maladies hereditaires, epilepsie, phrisie, ou vlcération de poulmō, nephritique, gouttes & semblables, il faut auoir soin des enfans, & les faire viure de certain regime ordonné par le Medecin, aux fins que telle inclination & disposition naturelle ne sorte à effect: ou soit pour le moins plus legiere: & estant ainsi



rompuë, s'estaigne en les premiers enfans, sans passer  
iufques aux neveux & riere-neveux : comme elle fait,  
fi des premiers & seconds on n'a prouueu à leur estat.  
Or quant aux deux parties de la question proposée,  
i'ay satisfait à la premiere (qui est du ladre confirmé)  
au dernier probleme de la troisieme partie, de mon-  
traieté des arcebusades : ou i'ay conclud, apres auoir  
agit le propos affirmatiuement & negatiuement, que  
toufiours le moitier sent ou peu ou prou, aux auxi-  
parquoy leur alliance est dange-reuse. Quant à la secô-  
de, qui est du verolë, ce n'est pas si grand cas, il s'en faut  
beaucoup, de tant que la verolle est mal plus legier,  
que n'est la ladrerie : & mesme que c'est vn mal estran-  
gier, qui s'en va diminuant de peu à peu : tellement qu'à  
la longue il se perdra du tout (ainsi que ie prouueray  
ailleurs) ou il ne sera plus qu'une simple rogne, laquel-  
le est aussi mal contagieux. Pour maintenant, la verol-  
le est aussi guerissable, que plusieurs autres maladies :  
ce qu'on ne peut dire de la ladrerie, de tout en tout in-  
curable, si elle est confirmee. Si dōc la verolle est gue-  
rissable, & plusieurs en guerissent parfaitement, il  
est certain que les enfans cōreuz quelque temps apres  
la guerison du pere & de la mere, ne s'en ressentiront  
aucunement. Mais il faut que les parens soyent bien  
gueris : comme ils peuuent estre facilement, s'ils sont  
de bonne complexion, qu'ils n'ayent guieres porté le  
mal, & soyent pensez doctement, prudemment & dili-  
gemment, ainsi que nous remonstrerons au sixième  
chapitre du vingt & vnième liure. Tels estans vne  
fois gueris, auront desormais leur semence autant  
pure & nette qu'au parauāt. Cela est fort certain : mais  
il me semble qu'on demande, si les hommes, qui en-  
gendrent, ou les femmes qui conçoient, durant  
qu'ils ont la verolle, & n'en sont bien gueris, peuuent  
engendrer des enfans qui soyent sains. Je vous diray : il  
y a des verollez qui n'ont pas grād mal, & d'autres qui  
l'ont tout au dehors, à cause de leur complexion robu-  
ste, qui chasse loing des parties principales toute la



malice du mal, dont les bras & les iambes en endurent quelques gouttes, ou vlcères. Si le mal est plus exterieur, il peut estre que la semence n'en sera pas infecte, comme quand le mal est plus caché & profond, qu'on dit auoir penetré iusques aux mouëlles. D'auantage, si l'impression de la mauuaise qualité verolique, est legiere en la semence du pere, elle peut estre estainte en la matrice, pour la bonne trempe que luy donne la mere l'adoucissant de sa semence, & du sang copieux, qui peuvent dominer sur ladite qualité, & l'aneantir totalement. Dont aussi la femme est souuent exempte de la verolle, que son mary luy communique: mais elle n'y est apte, & résiste au mal, que sa bonne complexion dompte. Ainsi il est possible que l'homme verolé, non pas à vingt & quatre quarats, & qui tombe en pieces, mais qui ne l'est qu'honnestement, engendre des enfans sains, au-moins non verolés.

leux. Car ils peuuent estre autrement  
valetudinaïres & debiles, qu'on  
dir en commun langage,  
estre mal sains.

FIN DV SECOND LIVRE.



TROISIEME LIVRE  
DE LA PREMIERE PARTIE DES  
ERREURS POPULAIRES TOU-  
chant la Groisse.

*Comme se peut faire, que d'une ventree  
la femme porte neuf enfans.*

CHAPITRE PREMIER.

**A**V pays d'Agnois y a vne illustre mai-  
son de Beauville, iadis fort opulente, &  
de grand estendue en biens & hōneurs:  
de laquelle est sortie la tres-vertueuse  
Dame, aujourd huy femme du tres he-  
roïque, tres-vaillant & hardy Capitaine, renom-  
mé par tout le monde, messire Blaise de Mouluc tres-  
digne & meritant Marechal de France. On tient pour  
vraye histoire, que l'ayeule de ladite Dame, fit d'une  
ventree neuf filles, qui toutes furent mariees, &  
eurent des enfans. La mere, & lesdites filles suc-  
cessiuellement, furent enterrees à S. Crespien, eglise  
collegiale d'Agon, bastie & fondee de ladite  
maison de Beauville: la mere ayant fait dresser  
la sepulture au cymetiere sur vn portail, en-  
tre les neuf, qu'elles firent aussi pour les filles en  
memoire de cela. L'en ay veu encor quelques  
vnes estant à Agon l'an mil cinq cens septante  
sept, en la susdite Eglise: les autres ont esté  
ruinees par les guerres ciuiles. L'histoire est  
telle: mademoiselle de Beauville auoit vne gar-

se belle & gaillarde, de laquelle son mary sembloit estre amoureux. Elle pour s'en defaire plus honnestement, la marie. Ceste garce de la premiere groisse fait trois enfans: dequoy la Damoyelle print phantasie, que son mary y auoit participé: ne se pouuant persuader, que la femme d'un seul homme peut concevoir tel nombre d'enfans. Dont elle redouble sa jalousie, & quoy qu'on luy sceust remonstrier au contraire, se print à diffamer & hayr d'auantage la pauvre garce. Aduint que la Damoyelle fut grosse delà à quelque temps, & tant grosse qu'elle enfanta neuf filles. Ce qu'on interpreta, estre d'une punition de Dieu, afin qu'elle eut honte de sa calomnie, puis qu'on luy pouuoit objecter vne plus grande faute, comme d'auoir paillardé avec plusieurs. Car elle soustenoit tousiours opiniastrément, que d'un homme on ne pouuoit concevoir, au plus haut que deux enfans, comme l'homme n'a que deux genitoires. Ainsi fort honteuse, craignant la diffamation, & condamnation par sa propre sentence, fut tellement tentée du mauuais esprit, qu'il la conduir à ce desesper, de faire noyer les huit de ces filles, & n'en retenir qu'une: ayant la chose secreete, eue la sage femme & vne chambriere, à laquelle fut donnée ceste maudire commission. Mais Dieu qui preserua le petit Moyse de semblable meschef, voulut que le mary reuenant de la chasse, rencontra la chambriere: & desleourant le fait, preserua ses filles innocentes de mort: les fit nourrir au desceu de la mere, & au baptisme, les nomma toutes d'un nom à sçauoir Bourgue: comme aussi la neuuiesme que la mere s'estoit reservee. Puis quand elles furent grandes, les fit venir en sa maison, toutes habillees d'une estoffe & semblable façon, ayant aussi fait habiller de mesme celle de la maison. Estans mises ensemble dans vne chambre, il y fait venir la femme accompagnée des parents communs & familiers amis: & luy dit, qu'elle appellast Bourgue. A ceste appellation, chacune des neuf respondit. Dequoy la mere bien estonnée, & plus

encor de les voir autant semblables de taille, de face, contenance & voix, que d'habit, fut confuse en elle mesme: & soudain le cœur luy dit, que c'estoyent ses neuf filles: & que Dieu auoit preserué les huit, qu'elle auoit exposees & cuidoit estre mortes. Dequoy le mary l'esclaircit mieux, luy reprochant deuant toute la compaignie son inhumanité, & remontrant, que se pouuoit estre aduenü, pour la confondre de la mauuaise opinion qu'elle auoit tousiours eu de luy, à l'endroit de la garce. Voila à peu pres comment on le recite. Presque semblable est le fait des Porcelets de la ville d'Arles en Prouence, d'où est sortie la noble maison de Conuertis: lesquels furent ainsi nommez, par ce que la chambriere qui portoit noyer les huit, estant rencontrée du mary, disoit que c'estoyent porcelets, qu'elle alloit noyer: d'autant que la truë n'en pouuoit tant nourrir. Et en memoire de celà, ils furent nommez Porcelets: & ont vne truë pour armoiries. On dit que ce fut, par l'imprecation d'une pauvre femme, qui demandoit l'aumosne à la dame de la maison, ladicte femme estant environnée de plusieurs siens petits enfans. Ce que la dame luy reprocha, cōme procedant de la sciueré & d'estre trop abandonnée aux hommes. Lors la pauvre femme qui estoit femme de bië, fit ceste imprecation (cōme l'on dit) qu'icelle Dame peut engroïsser d'autant d'enfans, qu'une truë fait de petits. Et qu'il aduint ainsi par le vouloir de Dieu pour monstrer à la noble Dame, qu'il ne faut imputer à vice, ce qui est d'une grande benediction. On en dit autant de la magnifique cascade de la Scroua à Padouë: qui porte en armoiries vne truë, en Italien dicté Scroffa, & en langage corrompu Scroua, surnom de ladicte famille. On lit aussi és Annales de Lombardie, que au temps d'Algemont premier Roy des Lombars, vne putain enfanta sept fils, & que l'un d'iceux succeda audit Algemont. Et Pic Mirandole escrit en ses commétaires, sur l'hymne seconde, que en Italie vne Allemande accoucha en deux fois de 20. enfans: la premiere ven-



tree estant de 11. & que son ventre estoit si important, qu'elle le soustenoit avec vne seraiette. Albucasis, grand Medecin & Chirurgien Arabe, tesmoigne d'une femme qui fit sept enfans: & d'une autre qui auorta de 15. bien formez. Pline fait mention d'une qui auorta de douze. Martin Cromer en son histoire de Pologne escrit, que la femme du comte d'Eboflaë en Cracovie fit d'une ventree trête six enfans vifs, l'an 1269. Ainsi plusieurs histoires tesmoignent, que la femme irregulierement porte grand nombre d'enfans. Voyez comment cela peut aduenir. L'excepte tousiours le pur miracle: car si on veut que cela soit du tout miraculeux, ie n'accorderay pas seulement d'un tel nombre, mais encor de 363. comme l'on escrit de Dame Marguerite contesse de Hollande, l'An de grace 1313. regnant en France Philippe le Bel, ainsi qu'il est recité en la mer des histoires, au second volume, en la chronique de l'Empereur Henry. Et dit-on que ce fut, d'autant que ladite Dame se iactoit, de celles qui font plus d'un enfant: & affirmoit opiniastrement estre impossible, qu'une femme eut deux enfans à vn coup, engédrez d'un mesme pere. Dont en punition de telles paroles, comme calomnieuse accusatrice de nature, elle conceut ensemble & enfanta vifs 363. enfans, comme petits poulets, qui eurent tous baptesme. Si cela est vray, c'est vn pur miracle, excédant les limites de nature: sinon que ladite Dame fut geante, & en ce qui est miraculeux, il ne faut autre raison, que la pure volonté de Dieu. Car il est tout puissant, & faisant tout de rien, fera bien s'il veut, que chaque poil de nostre teste deuiendra vn enfant: ou que de chaque pore & trou de nostre cuir sortira vn homme tout formé, comme en sortent des poux gros & nourris, à ceux qui ont le mal nommé Phthiriasc en Grec, Pediculaire en Latin. En fait de miracles, il ne faut point s'arrester à la capacité du lieu, ni s'amuser à la semence, ou à quelque autre matiere. Rien n'est impossible à Dieu, seul auteur des vrais miracles. Mais comme il ne les fait,

que

que pour vn grand mystere : & à ce qu'ils soyent plus reuerrez, il veut qu'ils soyent fort rares: aussi tost qu'on voit quelque chose estrange & prodigieuse, il ne la faut prendre pour vn miracle. Comme l'abstinence de plusieurs, qui ont passé deux ou trois ans & d'auantage, sans boire & sans manger, pour vne raison naturelle, que j'ay suffisamment expliquée en mes paradoxes: ou j'ay excepté les ieusues de Moÿse, d'Elie, & de Iesus Christ, vrayemēt miraculeux. Ainsi sont les grossesses miraculeuses de la vierge Marie, & des saintes femmes, qui auoyent passé l'age de pouuoir faire d'enfans, selon le cours de nature, & estoient steriles: comme de Sara femme d'Abraham, laquelle auoit desia 90. ans ( dont Isaac son fils, est appelé enfant de promesse & d'esprit) & d'Elizabeth mere de S. Iean Baptiste, de laquelle l'Ange prit argument, pour persuader à la vierge Marie, le mystere de l'incarnation de nostre Seigneur Iesus Christ: disant, & voila ta consine Elizabeth, qui a conceu vn fils en sa vieillesse. Signifiant par expres vne conception miraculeuse, & que rien n'est impossible à Dieu, qui change & altere comme il luy plaist, l'ordre qu'il a establi es choses naturelles. Dont si on veut que ces portees de neuf enfans, soit pour miracle, il n'en faut plus parler, ains le croire simplement. Mais parce que on n'en est pas tenu, d'autant que ce n'est texte d'Euangile, ni chose autorisée de quelques saints personnages, il nous sera permis d'enquerir par raison, si cela se peut faire naturellement, & par quel moyen. Nous receuons tousiours, qu'il y a des choses fort estranges & rares, qui aduenent par moyens naturels, lesquels aussi sont rares. Et appelons, miracles naturels, ou miracles en nature: à la difference des miracles surnaturels & diuins, esquels nature n'est employee, & n'ay aucun fondement en nature. Miracles naturels sont, si vous voulez, comme des femelles, qui enfantent à neuf ans, de ceux & celles qui ont vescu deux ou trois ans sans boire & sans manger. Qu'une mule ait fait vn

Liure I.  
Paral. 2.

Gene. 17.  
Et 21.

Luc. 1.

poulain, comme nous auons veu à Montpellier, l'année passée, que l'on contoit 1576. C'estoit vne grande mule de labourage, qu'on auoit amené d'Agel pres de Bessiers, laquelle nourrissoit encor de son lait son poulain beau & grand. Qu'une femme ait porté mort en son ventre vn enfant plus de quatre ans, au moins les os, les parties molles estant fondues & versées en forme de pus: & neantmoins la femme conceut là dessus, & apres ce dernier enfant, elle reietta les os du premier. Comme nous sçauons estre aduenu de vray à vne vertueuse femme de Frontignan, à quatre lieues de Montpellier, mariée à Jacques Gaillard, riche Bourgeois. Matthias Cornax, Medecin de Vienne en Autriche, raconte d'une femme, qui porta son enfant mort dans la matrice plus de quatre ans: qu'on fit sortir en fin par vne incision faite au ventre, & que de là à vn an elle redeuint grosse d'un autre fils. Item d'une femme qui porta treze ans tous les os d'un enfant dans son ventre, & d'une troisième, qui sortit les os de l'enfant mort auât vn an, par vne aposteme qui fut ouvert au ventre. Je laisse à part tant de choses naturelles, que j'ay en mes cabinets, aduenues cõtre l'ordre de nature, prodigieuses & monstrueuses, lesquelles ie monstre fort volõtiẽrs. Dequoy on peut estre persuadé, que autres cas autãt ou plus estranges peuuent bien aduenir. Voyons donc ie vous prie, comment cela peut estre fait. Les bestes ont communẽment leur matrice partie en deux, comme deux cornes: & chaque corne a plusieurs diuisions, comme sieges ou cellules, dans lesquelles sont les petits separẽment logez, & il y a volõtiẽrs autant de logettes, que la femelle a de tetins: dont aussi en peut autant nourrir que conceuoir, par la prouuẽce de nature. La femme n'a que deux mamelles, aussi ne peut-elle porter que deux enfans d'un ordinaire, & en nourrir autant. Car si ell'en fait trois ou quatre à la fois (comme nous auõs veu d'une à Aubenas en Viuauez, qui de la premiere ventree fit deux enfans, de la seconde trois, & de la troisiẽme quatre)

Elle estoit  
mariee à  
Tuch en

l'yn



l'un faisant tort ou empeschement à l'autre, ils ne viennent pas communément, ayans esté mal nourris au ventre de la mere, dont melmes ne peuuent endurer l'effort de se mettre dehors, & meurent au passage, ou bien tost apres. Toutefois à Orliac en Auvergne, la femme d'un nommé Sabatier, enfanta trois fils d'une ventree. le premier & le dernier vesquirent 24. heures: celui du milieu (qui parce a retenu le nom de lean de Trois) deuiant homme parfait & fut marié à Paris. Il n'y a pas long temps qu'il est mort. Semblablement maistre Ambroise Paré, premier Chirurgien du Roy, tres-docte, curieux, diligent & liberal à publier les talens de grand sçauoir & experience que Dieu luy a commis, annote en son liure des monstres, que à Seaux (entre Chartres & Maine) la Damoiselle de Maldemere, eut la premiere annee de son mariage deux enfans, la seconde trois, la troisieme quatre, la quatrieme cinq, & la cinquieme six: de laquelle derniere ventree est le sieur de Maldemere, auourd'huy vivant. *Aristote affirmé, que en Egypte il n'est pas rare, qu'une femme en face cinq: & qu'on y a veu femme, qui en quatre grosses fit 20. enfans, cinq à chacune: & que la plus part d'iceux deuiendrent grans. Aule Gelle tesmoigne aussi, que du temps d'Auguste Cesar, vne sienne chambrerie des champs fit cinq enfans, qui ne vesquirent guieres, ne la mere apres eux. C'est le plus grand nombre que les anciens raportent: qui est beaucoup moindre que celui que nous auons en main, excédant de beaucoup le nombre des mammelles d'une femme, qui respondēt volōtiers au nombre de la portee. Touchāt à la matrice, elle n'est pas ainsi my-partie, cōme celle des bestes, & n'a des logettes separees l'une de l'autre, cōme quelques vns ignorās de l'anatomie ont imaginé, & puis clerit leur songe, disans, qu'il y a trois cellules à la corne droite, où se forment les masses: autant à la fenestre, pour les femelles: & vne au milieu, ou s'engendrent quelquefois les Hermaphrodites, autrement dits Androgines, vulgairement ians-fames, qui ont tous*



les deux sexes. Ce sont des resueries, tout ce qu'on dit de telles diuisions & cabinets. Car à la verité, la matrice n'a qu'une caverne, tout ainsi que l'estomach & la vessie: & un enfant la remplit toute. S'il y a deux enfans, le chacun peut auoir son liect, ou arriere-faix, qui fait leur separation, & adonc la femme est fort grosse, quand ce vient aux derniers mois. Quelquefois tous deux sont dans un liect conioins, seuf de la tunique Agnelette, qui est leur chemise, delice comme une petite peau, qui les separe. Loys Bouaciole Ferrarois recite au 3. chapitre du 1. liure des maladies des femmes, qu'une fit 150. enfans, le chacun avec son arriere-faix, long & gros d'un doigt: mais cela n'est pour viure, comme nous demandons. Et tels furent les gemeaux, dont ma femme auorta sans aucun effort l'an 1575. (à mon tresgrand regret & desplaisir) enuiron le quatrième mois. Ils estoient tous deux en un liect, & chacun auoit sa chemise. Autrement ils seroyent conioins, comme conceuz ensemble: ainsi qu'on void des enfans doubles, que l'on dit monstrueux. Mais la seule peau ou tunique Agnelette, les separe aisément. S'il y en a plus de deux, ils peuvent aussi bien estre contents d'un liect: & la matrice les contiendra plus à son aise, & les nourrira mieux. Car cest arriere-faix est bien souvent d'assez grand volume, tient autant de place, & consomme autant d'aliment, que fait l'enfant: quelquefois d'auantage. Dont on void des femmes si estrange-ment grosses, qu'on iuge qu'elles seront des gemeaux, & puis ne font qu'un bien petit enfant: mais le liect fort importun, & qui coste plus à auoir que l'enfant. Ainsi ie voudrois dire, que les femmes qui ont fait plus de deux enfans, n'ont eu autant d'arriere-faix. Qui est beaucoup rabbatu de l'occupation du lieu, & de la nourriture. Puis i'oserois bien croire, qu'elles n'ont porté ces enfans que l'espace de sept mois, qui est terme vital, non moins que le neuuiesme. Dõt la matrice s'est bien peu eslargir auant, que requeroit plusieurs petits enfans, & neantmoins vixalz. Car il n'y a point d'inconuenient

nement qu'ils naissent affamez, transis & ridez, pour  
 auoir esté mal nourris: basse, qu'ils soyent bien formez  
 & ayent toutes les parties requises à la faculté nutriti-  
 ue. Ils se recompensent bien de leur ieunesse & absti-  
 nence, s'ils trouuent à propos des nourrices qui les alai-  
 tent bien. Ils auancent plus en huit iours, que les autres  
 qui naissent bien nourris, n'auancent en trois semai-  
 nes. Nous en voyons tous les iours naistre de fort pe-  
 tits, & tous flettris, ridez comme vne vieille pomme:  
 qui en peu de temps deuiennent grans & gros à mer-  
 ueilles. Quand les quatre ou cinq d'une ventree seroyent  
 comme petits cadetz, pourueu qu'ils soyent bien sains,  
 & ayent la force de tetter, ie ne doute pas qu'ils ne se  
 sauuent bien: pourueu aussi qu'ils soyent bien gouver-  
 nez. Et ne peut il aduenir ainsi, que toutes ces circon-  
 stances se rencontrent en vne ventree, d'entre cinq cés  
 mille milliaces, qui se font en moins de cét ans? Mais  
 c'est beaucoup de neuf enfans, dira quelcun: & que  
 tous puissent viure. Encor de cinq, comme on escrit  
 d'une Bernoise, femme du docteur Geisinger, qui fit de  
 vne ventree cinq enfans: & l'esclau d'un Siennois qui  
 en fit sept, comme tesmoigne M. d'Alechiaps, tresdocte  
 Medecin passé par non sçauance. Il nous faut donc,  
 pour faire passer outre ceste creance, doanter autre a-  
 uantage à nos raisons. Et quel auantage faut il plus,  
 que de supposer (ce qu'est fort vray semblable) que tel  
 les femmes estoient de la plus belle taille qu'on peut  
 voir: grandes, grosses, fort larges de flancs & hanches,  
 bien escartelées, bien fessues, & à grosses colonnes de  
 cuisses, bas enjointes: ayans vne belle & ample matri-  
 ce, non pressée de graisse des parties circonuoi-  
 sines, dilatable à souhait. Aussi que le reste du corps, respon-  
 dant aux parties basses, fut bien fourny, luxuriant &  
 nourri: non affamé, ni transi: dont il y eust force bon  
 sang en tout le corps de la mere, pour nourrir plusieurs  
 enfans à vne fois. Ne voit-on pas des femmes de telle  
 corpulence, qu'en vn seul corps il y a bien deux ou  
 trois femelletes? vn bras plus gros, que trois ou qua-

tre autres ensemble: la cuisse de mesme, & tout le reste en proportion: tellement qu'on peut dire, d'une grande & belle femme que ce sont deux ou trois femmelettes enserable. Et si chacune de ces femmelettes peut faire deux ou trois enfans d'une ventree, comme l'on voit assez souvent, voire iusques à cinq masses (comme j'ay ouy dire d'une petite bossue pauvre femme d'un bonnetier, en la ville de Roien, l'an 1550.) pourquoy ne pourra ceste grand femme en faire autant seule, que les trois qu'elle represente? Je ne veux pas que ce soit d'un ordinaire, nō plus qu'aux femmelettes d'en faire trois ou quatre: mais ie dis qu'il peut aduenir, & l'un ne sera plus merueilleux que l'autre, si une peut auoir la matrice autant capable, & du sang menstrual, autant que trois. Or voila nostre femme preste à concevoir, tant qu'on voudra: il ne faut qu'auoir le masse pour fournir à l'apointement, lequel enfourme autant de matiere, qu'il faut à former neuf enfans: avec ce que la femme contribuera de son costé. Car elle a aussi de la semence qui se ioint, allie, & vnit pour la plus part à celle del'homme: & ne s'en va toute en la crouste qui tient la semence enclōse, comme la coquille d'un œuf: ainsi que plusieurs l'entendent des propos d'Aristote: lesquels veulent, que ladite crouste soit le commencement, exorde ou fondement de l'arriere-faix. Car si cela estoit, il n'y auroit telle semblance des enfans à la mere, plus souvent qu'au pere. Mais de vray la femme contribue à la matiere principale, de laquelle est formé le corps de l'enfant. Sus donc, faisons que la femme soit sejournee, bien preste à faire son deuoir, preste à concevoir, & fournir bonne quantité de son sperme: comme l'ayant accumulé & reserué de lōg temps, que son mari ne l'a cogneue. Le voyci arriuer de loin, à petites iournees: afin de n'estre las ou recreu, comme ceux qui viennent en poste, pour se monstrier plus affectionnez à leur moitié, & quant ils sont au liēt, n'est question que de se reposer. Je veux qu'il vienne tout à son aise, & qu'il arriue en fort bō point, frais, refait, & ioyeux,



& ioyeux, fort amoureux de sa femme, comme elle est bien friande de son mari. Je suppose que ce demy de l'Androgine Platonique, soit respondant à la corpulence de la moitié grand & bien fourni de toutes pieces, & mesmes de la principale. Qu'il ne soit gras & replet: car où il y a force graisse, n'y a guieres de semence, point cholere & chagrin: car tels aussi n'ont guieres de semence. Je le suppose Iouial, & de complexion amoureuse, de taille alaigre & non importune. Il a ses vaisseaux spermatiques, & les bourschettes qui sont au bout, sur le col de la vessie, pleines à creuer, pour auoir long temps abstenu de l'amour. Estans ainsi tous deux bien armez de toutes pieces, & munitionnez à l'aduantage, venans aux bras pour iuier & combattre d'extreme affection, qui doubtera qu'au premier coup il n'y ait grande effusion de sang blanchi, tant d'une part que d'autre. Il y en aura bien assez pour trois ou quatre enfans, puisque sans tel appareil, d'autres en font bien autant. Je veux que ce soit le matin, que le gentilhomme est arriué, & qu'il a trouué sa femme au lit. S'il recharge de là à quelque heure, apres s'estre vn peu reposé, ils enfonceront peu moins qu'au premier coup de lance, & en voila pour autres deux ou trois: qui peuuent estre sept enfans, ou la matiere pour les faire. Il faut puis apres desicuner, ou disner tout d'un train. Quelque temps auant soupper, la compagnie qui l'estoit venu voir s'estant retiree, ils entrent au cabinet, & recommencent à se baisier: & si rien bouge d'embas, on acheue le prix fait, sinon on fera le surplus de la contente au lit, car de differer iusques au matin constituant ce seroit trop sagement fait à personnes si fort piquees. Là il se peut adiouter aux precedentes pertes, dequoy faire vn enfant ou deux, sauf le plus. Dont il y pourra bien auoir de l'amas, si la matrice regent bien & conçoit (comme ie suppose tousiours) assez pour mouler & former dix enfans, mais ie me contente de neuf. Il n'y a plus qu'un doute, sçavoir mon si la semence qui est ietee en trois diuerles fois, se



peut assembler & vnir à faire vn groisse: car on tient, que tout se fait à vn coup, & non en plusieurs fois. Voila ce que nous reste à expliquer & resouldre. Car quand à la quantité de la semence, que puisse suffire au corps de neuf enfans, ie n'y trouue aucune difficulté: puis que l'homme peut estre tel (comme aussi j'ay supposé de la femme) qu'il en vaille trois autres, en corpulence, & prouision de ce qu'il appartient. Quand aux diuerses fois le cas n'est pas estrange, pour si petit interualle que i'y mets du matin au soir, ou de vingt quatre heures: puis que Aristote reçoit bien la super-  
 fectation de deux & de trois mois. Vray est, qu'il ne  
 tient pour vitalz, ceux qui sont sur-engendrez de si long  
 temps apres: mais si le second, dit-il, est conceu incont-  
 inent apres, il peut estre parfait & naistre avec le pre-  
 mier, comme s'ils estoient gemeaux: ainsi que disent  
 les fables estre aduenu d'Hercule & d'Iphicle. Ce que  
 on a aussi esprouué en vn adultere, qui fit vn enfant  
 semblable à son mari, & l'autre à son paillard. Que plus  
 est, vne ayât cōceu des gemeaux fut sur-engroissée: elle  
 enfanta les deux gemeaux ad temps requis, ensemble  
 le futur enu, qui n'auoit que cinq mois, cestuy-ci mour-  
 rat incontinent, les autres deux vesquirent. Vne autre  
 femme accoucha le septième mois d'en qui mourut:  
 & au bout de deux mois, elle en fit deux qui eurent  
 vie, &c. Puis qu'ainsi est, si on ne veut accorder, que les  
 semences iettees en trois coups, si peu distans l'un de  
 l'autre, se puissent vnir & allier ensemble, il n'y a point  
 d'incontinent, de recognoistre ces trois coups diuers,  
 pour auant de conceptions, qui ne feront qu'une ven-  
 tree: & les enfans qui en prouendront, pourront sor-  
 tir aussi en pareils intervalles: comme on voit souvent  
 des gemeaux naistre l'un apres l'autre quatre ou cinq  
 iours: tellement, qu'on pourroit dire, qu'ils ont esté  
 semblablement conceuz en diuers iours, & non tout à  
 vn coup: mais d'autant que c'est de fort pres, on les  
 tient pour gemeaux. Que plus est, il n'y a pas long  
 tēps qu'au pays d'Agnois on a veu vne portee de trois  
 gemeaux,

*Liure 7.  
de l'hist.  
des ami-  
maux.  
chap. 4.*

géméaux, qui sont nez huit iours l'un apres l'autre. On eferit d'une femme d'Alexandrie, qui fut veüe à Rome du temps d'Adrian, avec cinq fils, desquels le cinquième estoit né 40. iours apres les quatre, nez en meisme temps. Et quoy? nos praticiens tiennent, qu'une femme gaillarde & robuste, peut continuer d'auoir des fleurs bien reiglees, durant qu'elle est enceinte: & que pour ceste occasion elle peut estre surcngroissée, long temps apres la premiere conception: & que l'enfant sortira parfait au temps de sa maturité. Voila tout accordé, comme semble: dont ne faut plus douter, que s'il est faisable en quelque sorte que ce soit, que nous puissions comprendre par raisons naturelles, que les histoires proposées, estant bien tesmoignées ne soyent veritables. Et si on m'obje, que pour le faire ainsi aduenir, ie requiers tant de choses, qu'à peinc se rencontreront elles iamais: ie respons aussi, que des rares effets les causes sont fort rares. C'est assez qu'on ne supposerien d'impossible: & que l'on ne requiere, sinon un rencontre de causes, telles que puissent estre en nature, & separement ordinaires. Le seul rencontre est en cecy chose extraordinaire, & qui fait le cas merueilleux.

*Gala. ch.  
31. de agr  
matr.*

*Si une femme peut porter plus de neuf mois,  
& comment il faut entendre le  
terme de la Groisse.*

#### CHAP. II.



N se, peut iustement esbahir, de ce que l'homme estant le plus parfait animal, qui soit au monde, veü que l'excellence des choses naturelles consiste au certain nombre & ordre, comment il n'y a point de temps prefix à sa generation, ni à sa natiuité: combien que la plus excellente des creaures de nature, soit

Voyez  
Arist. au  
6. liu. de  
l'hist. des  
anim.

de pouuoir engendrer son semblable. Il n'y a beste qui n'ait certaine saison d'amour & copulation, hors de laquelle n'exerce volontiers l'acte venerien: cōme aussi il n'y a beste aucune qui estant grosse vueille admettre le malle, sauf la iument, ainsi que tesmoigne Aristote. Il n'y a beste qu'on sache, qui n'ait vn certain temps à porter sa ventree, & sans faillir d'un iour ou enuiron, n'enfante ses petits. La seule femme est tousiours de bon apoinctement: & comme dit le vulgaire de Languedoc, *donne & capones tousiours de saison*. Tous les quatre temps de l'annee, tous les mois, tous les iours, toutes les heures luy sont bonnes: toutes les Lunes, toutes les festes & vigiles, si on allegue les iours caniculaires, dangereux pour les hommes, elles respondent que les nuicts caniculaires ne sont pas deffendues. Puis estant grosse, pour cela ne recule point, & ne fuit pas le malle, elle est pleine iusques à la gorge, & bien souuent en sera plus friande, voire affamee, que s'il n'y auoit rien au ventre. Mais ce qui est plus estrange, elle n'a aucun certain terme du port de ses enfans, comme ont les autres animaux. Car elle enfante quelque fois à sept mois, communément à neuf, quelquefois à dix & onze, tous ces termes estans bons & vitalz: car il ne faut ja parler des auortissemens, qui peuuent escheoir à tout mois & à toute heure. Quelques vns voulans rendre raison de ceste incertitude, quand au diuers terme de porter les enfans, on dit que c'est d'autant que la femme n'a aucun terme prefix ou saison propre & certaine à conceuoir. Et pourquoy n'a elle saison propre, & l'homme aussi, de s'accointer? pource qu'ils ne le font pas seulement stimulez de nature à la generation, ains le plus souuent pour volupré & plaisir charnel. En quoy on rend l'homme plus brutal, & moins raisonnable, que la beste. Ils adiontent que l'homme est souuent cause de l'acceleration & incertain terme d'enfanter, quand il retourne à la femme grosse, où il ne fait que gaster la besongne: cōme qui remuetoit la terre, apres qu'elle est semee, & le grain cōmence à germer. Mais



cela seroit plus-tost cause des auortissemens, que des diuers termes vitalz, és mois 7.9.10.11. Car l'agitation importune peut precipiter l'enfant, au moins ne le retarde pas. Dont il faudroit que les femmes grosses, qui ne sont depuis la conception embrassées du malle portassent ordinairement iusques à 11. mois: celles qui le sont quelque peu à dix: qui d'auantage à neuf: & les mieux recogneuës, fussent à terme au septième. Ou bien au contraire: d'autant que le fruit ou grain qui a desia fructifié, s'il est agité & esbranlé, perd du temps: parce qu'il luy faut reprendre racine, & se rattacher de nouueau, s'il doit profiter: dont il sera plus tardif à sa maturité, que s'il n'eut esté remué, ainsi l'enfant qui sera mieux secoux, naistra plus tard, & celuy plus-tost, duquel sa mere sera laissée en repos. Ils veulent d'auantage, que le mauuais regime de la femme enccincte, soit cause, qu'elle enfante orës plus-tost, orës plus tard: les viandes acres, piquantes & aperitiues, les coleres & autres passions d'esprit, les violans exercices & mouuemens aux dances, & semblables agitations du corps, ou de l'esprit. Ce que doit estre plus tost rapporté au nōbre des causes de l'auortissement, & precipitation des termes naturels, que d'estre tenu pour cause de la diuersité desdits termes: ou il faudroit qu'il n'y eut qu'un terme prefix de nature, sçauoir est le mois onzième: & que tous les autres fussent par acceleration & deuanccment, pour les causes susdites. Et tousiours la question demeureroit indissolue, comment peuent estre ces autres termes vitalz, s'ils ne sont de l'ordre de nature? Car aussi bien peut aduenir à vne beste, que par quelque effort elle enfantera quelques iours ou semaines auant son terme: mais les petits ne viuront pas: & ils viuent à la femme de quatre diuers termes. 7.9.10.11. mois. Or ie ne veux plus pour suyure ce propos, d'autant que n'ay entrepris ceste besongne contre les Philosophes & Medecins, gens de ma profession: desquels ie refuse ailleurs les opinions & raisons, qui me semblent faulles & absurdes, icy ie



n'en veux qu'un populaire, luy refuter ses erreurs, & l'instruire de ce qu'il desire sçavoir en toute modestie. Donques s'il veut entendre ce que ie pense estre la cause de ceste diuersité, ie luy expliqueray familièrement, en laissant toutesfois le iugement aux plus sçauans que moy.

En l'vniue des especes des hommes, il y a aussi grande diuersité, qu'en toutes les autres especes de ce genre Animal: qui est presque infini en diuersité de quadrupes, reptiles, aquatiques & oyseaux, desquels les individus sont fort semblables en toutes qualitez, ne differans guieres l'un de l'autre, qu'en grandeur, à raison de l'age principalement. Trouuez moy autre difference d'une carpe à l'autre, d'un corbeau à l'autre, d'une grenouille à l'autre, d'un scorpion à l'autre, d'un mouton à l'autre: si ce n'est quelquefois de la couleur, ou autre petite marque: encores ce leur est de race, qui y prendra bien garde: & tels sont leur especes à part, d'une difference non proprement spécifique, mais accidentale, comme parlent nos Logiciens. Mais l'homme en ces individus, est si plain de ceste difference, qu'on n'en trouue deux semblables en tout le monde: ou si se trouuent, on tient cela pour grand spectacle. Ainsi l'affirme qu'en la seule especie de l'homme, il y a plus de differences, qu'il n'y a d'autres especes d'animaux. Je n'ay icy affaire des autres diuersitez, qui sont infinies: ne veux que la difference des complexions, desquelles procedent toutes actions naturelles. Nous disons qu'il n'y a que neuf complexions, l'une temperée & sans aucun excez: les autres qui excèdent de quelque qualité simple, comme chaleur, froideur, humidité, seicheresse, chaleur & humidité, froideur & seicheresse, froideur & humidité. Cela est dit en general, car toute complexion se rapporte à l'une d'icelles: mais la chacune a de grandes differences du plus & du moins. C'est que toute complexion chaude n'est pas telle en pareil degré: ainsi cest homme est chaud à un degré, l'autre à deux, l'autre à trois. Et ces degrez encor sont

diuisibles: que l'un n'est chaud qu'à demy degré, l'autre à un tiers, l'autre à un quart: un autre à la huitième, l'autre à la dixième, &c. Et ainsi des autres complexions, qui sont neantmoins du genre de froideur, humeur, ou siccité, pour peu que ces qualitez y excèdent. Et de telles infinies differences, procedent tant & tant de diuerses actions, non seulement naturelles & vitales, mais aussi animales, qui sont infinies en l'espece des hommes. On ne void cela en aucune espece de bestes. Toutes les grâces sont de mesme complexion, de mesme mœurs, & actions, vident & aiment semblable viande font leurs nids de mesme façon, &c. Tous les bœufs domestiques sont d'une condition: tous les sauuages d'un autre. Tous les Dauphins en mer sont de semblable temperature, semblables mœurs, actions & pasture. Les formis sous terre sont de mesmes tonnes, & toutes les mouches à miel, chaque espece retenant son industrie, sa discipline, & ses artifices, sans que vne formis ou vne abeille face autre chose que les conforres: parce qu'elles sont toutes d'une complexion, condition, & nature indiuiduelle. Les cigales toutes ont mesme chant, les cocus disent tous cocu: & tous oyseaux ont en leur espece, mesme iargon & ramage. Tous chiens abbayent de mesme sorte, ou peu s'en faut, & la principale difference peut estre en la grosseur de la voix: comme aussi au mugir des bœufs, ou bêcler des brebis, au miauler des chats, au braire des asnes, à l'hanner des chevaux, au crouas des corbeaux, au cabab des perdrix, au corcalibat des cailles, au piou-piou des pouletz, au grunir des porceaux, au rager des Lyons, à l'hurlement des loups, au coac des grenouilles, au barrit des elephans. Mais en l'unique espece de l'homme, combien ya de voix différentes, de langages diuers, façon diuerse de chanter, diuerses mœurs, diuerse maniere de boire, manger, coucher, danser, marcher, courir, combattre, s'armer, chevaucher, ou se charrier: combien de sortes de mestiers & negotiations, occupations, maniemens, comporte-

mens, & entreprises? quelle diuersité de conditions, passions, & phantasies? Cela est infiny, à qui y veut prendre garde: & pour le comprendre facilement, il ne faut sinon aduiser ceux, qui sont en mesme Prouince, quelle difference il y a des vns aux autres, selon les villes ou ils habitent. Mais encor dans vne seule ville, voire dans vne maison. Qui veut du rosty, qui du bouly, qui du froid, qui du chaud. L'un est cholere, l'autre plaisant: l'un auare, l'autre prodigue, l'un paillard, l'autre continent. L'un veut estre moync, l'autre soldat: cestuy cy aime estre braue, l'autre ne tient conte de soy: cestuy là aime la musique, & l'autre la cuisine: l'un hait le vin de nature, l'autre est tousiours yure: qui plus est, quelques vns hayssent le pain contre tout l'humain naturel, les autres le frommage, les autres l'huyle. Il y en a qui euanouissent de la seule senteur des pommes. D'où vient celà qu'ils sont tous de diuerses complexion? Dont aussi les vns sont hatifs, & les autres tardifs: les vns sont bouillans & vifs, les autres mornes & froids: les autres escoutent volentiers, les autres veulent tousiours parler. Les vns sont de grand amitié, & de grand pensément, les autres n'ayment rien, se soucient de né, tout leur est vn: Il y en a de fort adonnez au ieu, les autres ne sont que mesnage. Les vns s'adonnent aux lettres & deuiennent sçauans, les autres ne veulent sçauoir ne lire ne escrire. Il y en a qui sont doux & benignes comme des Anges: les autres sont pires que Diables. Tout cela peut estre és enfans d'une famille, tous d'un pere & d'une mere: nourris en mesme lieu. Voyez, ie vous prie, quelle diuersité en vne seule maison à cause des complexions diuerses: & iugez par là, combien il y en peut auoir en toute vne ville, puis en un Royaume, & puis en tout le monde.

Leux maintenant accommoder le fruiet de ce discours, à soudre la question proposee. Puisque la diuersité des complexions est si grande en l'homme, & non és autres animaux, il ne se faut esbahir, que l'homme n'ait aucune saison limitée à faire l'amour

ni aucun terme à porter les enfans, comme les autres animaux ont le tout limité. Et quant au port de la grosse, le diuers terme est de la diuersité des complexions, tant de l'enfant conçu q de la mere. Car il y a des enfans de grand esclappe & corpulence, qui requierent plus de sejour pour leur maturité: comme dit Aristote des elephas, qui ont besoin de sejourner deux ans, dans la matrice, pour leur grande corpulence. Les iumens, pour mesme raison portant 12. mois, & les asnes aussi. Il me souuient de la matrone, qui persuada à vn Florentin (ainsi qu'il est escrit au liure des ioyeuses auâures) duquel la femme estoit acouchee douze mois apres qu'il ne l'auoit cogné, que si vne femme voit vn asne le iour qu'elle a conceu, elle portera autant de temps que fait l'asne. A vn gros sot (comme celuy-là contre le naturel de sa nation) il falloit bien vn enfant putatif, du terme de ceux d'une grosse beste. Ainsi (pour reuenir à mon propos) vn gros fruit n'est si tost meur qu'un petit. Dont si vn autre enfant menu & grêle dès la conception ou premiere conformation, chaud & sec de complexion, remuant & trepigneux, a assez de neuf mois, & quelque fois de sept pour sa maturité, à l'autre en faudra dix ou onze. Ainsi voit on communément les filles venir iusques au bout du mois neuuiesme, & les fils naistre au commencement & entre du mois. Car la complexion chaude sert à la prompte maturité: la froide & humide est plus tard meure. Ainsi voit on des fruits. Voyla quant à l'enfant, qui selon sa complexion, & la corpulence qui en procede, sejourne plus ou moins en la matrice, attendant sa maturité. Cicero vse de ce terme, quand il dit au liure de la nature des Dieux: On employe Diane aux couches: d'autant que l'enfant meurt en sept ou en neuf cours de Lune. Et il faut ainsi parler: veu que l'enfant est proprement vn fruit, qui est fait de semence: & meurt dans la matrice, comme dans vne gosse, ou autre escorce, qui vient à se ouurir quand le fruit est meur, prest à tomber. Ain-

*Lin. 4. de  
la gener.  
des anim.  
chap. 10.*



si fait la matrice, qui tout durant la groisse est si serrée contre l'enfant, mesmes deuers l'entree, que rien n'y peut estre admis. Et lors que l'enfant est bié meür, elle s'ouure par là si amplemēt, que l'estant le requiert. Or la celerité & tardité de ceste maturation n'est pas toute de la complexion de l'enfant. La matrice y a sa bonne part: mesmes elle est principale en cecy, à dire la verité. Car selon sa disposition, le fruit est meür plus tost, ou plus tard. Vray est que la facilité ou résistance du fruit y fait beaucoup. Tout ainsi qu'en vn four, qui cuit le pain, celui des pains qui sera plus petit & plus mince, sera plus tost cuit: & d'un meisme feu, vne perdrie sera plus tost rostie, qu'une piece de bœuf, c'est le feu qui seul agit: la diuersité de l'effect, est la disposition de diuerses matieres. Ainsi la chaleur de la matrice fait beaucoup à la maturation propre ou tardive de l'enfant: qui d'ailleurs a en soy de quoy se meürir, & voila en quoy il differe du pain, & de la chair, à qui nous l'auons comparé. On en peut dire autant du Soleil, & des fruits qu'il meürir. Les fruits ont bien en eux vne chaleur naturelle, qui les achemine à maturation: mais le Soleil, qui les touche, auance beaucoup plus. Dont nous voyons les fruits d'un arbre meürs en notable diuersité de temps: l'un auourd'huy, l'autre demain, & ainsi consequemment durant vn mois, ores l'un, ores l'autre, & non tous à vn coup, ains auoir diuers degrez de maturation. Dont ils ne tombent tous à vn coup, si on les y delaisse: parce qu'ils n'ont acheué de meürir. C'est du costé que le Soleil les touche, qu'ils meürissent plus tost, & comme le Soleil de son cours naturel, tournoye l'arbre auourd'huy plus haut, demain plus bas d'un degré, ainsi les fruits meürissent. La matrice, & tout le corps de la mere, en fait autant à l'endroit de l'enfant. Dont ne faut trouuer estrange, si deux géméaux ensemblemēt conceus, l'un naist auant l'autre de plus de quatre iours. Car la femelle, ou celui des mâles qui est plus féminin, a besoin de couuer plus long temps, pour auoir sa parfaite matu-

maturité. Comm'on void des œufs qu'vngeline couue, tous les poullins n'esclore à vn coup, ains par quelques intervalles, selon leur sexe ou complexion, & que la mere touche l'œuf de plus pres, ou de l'endroit que c'est plus chaude. Qu'on cesse d'œc de s'esbahir comment vne meisme femme portera vn enfant dix mois, & en fera vn autre en moins de neuf: sçauoir est à sept mois.

Il ne reste plus qu'à voir, comment il faut conter les mois de la gœoiffe, & surquoy est fondé le conte: Hippocras nous enseigne à conter par semaines, quād il dit, que l'enfant est parfait, meur, & prest à sortir, en trois dizaines de semaines: qui sont deux cens & dix iours: reuenant à sept mois, à raison de trente iours pour mois. Les Iuriconsultes reçoient l'enfant pour legitime, qui est né en tant de iours, d'vn legitime mariage: & ce pour l'autorité du tresdocte Hippocras, comme dit Paul aux Digestes. Le meisme auteur donne quatre dizaines de semaines, à ceux du second rang, qui sont 280. iours, qui reuiennent à neuf mois, le chacun aussi de trente iours. C'est tout de meisme, quand il leur attribue sept quadragenaires. Car sept fois quarante iours reuiennent à deux cens octante, qui sont neuf mois. Je ne vois pas que ces nombres de sept ou simples, ou multipliez, ayant la force que plusieurs euidēt: & qu'ils rendent le fruiet vital à sept mois. Ne aussi la raison qu'on allegue, pourquoy du huitième l'enfant ne vit point: d'autant qu'il a fait ses efforts de sortir & naistre le septième, & n'ayant peu, il est las & débile. Parquoy s'il retourne à tel effort le mois ensuyuant, il meurt. Car on en pourroit autant dire, des mois dix & onze, qui neantmoins sont tenus pour vitalz. N'est-il pas vray semblable, qu'un enfant aura fait ses efforts de sortir le neuvième, qui est vn terme de maturité) & puis naistra le dixième: & que celuy qui naist le onzième, ait fait ses efforts le mois precedent: Car on obserue, que à chaque retour de mois l'enfant a quelque remuement extraordinaire,

H

*L. Septi-  
mo men-  
se. ff. de  
statu ho.*

Liure 7.  
chap. 5.

depuis qu'il a passé les six. Quant au dixième & onzième, suffit qu'il les ait attains, & non accomplis, pour dire que les enfans soyent decimeftres & vndecimeftres. Ainsi le veut Hippocras au liure de l'octimeftre. Et Plin l'enfuyuant dit, que la femme porte quelquefois iusques au commencement du dixième & l'onzième.

Pour fin de ce discours, j'oserois bien dire, quoy qu'il semble estre contre la supputation d'Hippocras, que les mois doiuent estre entendus Lunaires, & non Solaires: c'est à dire de 27. ou de 29. iours, plus tost que de 30. car il suffit que la femme soit entree au septième, au neuvième, dixième, ou onzième mois, pour rendre l'enfant vital. Ce qui ne seroit, s'il falloit que les mois Solaires fussent complets de 30. iours chacun. D'auantage il y a plus de raison, que la Lune conduise ce contre puis que elle conduit les menstrues des femmes: qui sont la regle de la cōception, de la nourriture de l'enfant dedans & dehors la matrice, & de tout son auancement. Dōt aussi les anciens ont tousiours eu recours à la Lune qu'ils appelloient diuersement Diane, & Lucine, quand se venoit à l'enfalement. Car sous vn certain poinct de son aspect on est conceu, & sous vn semblable on naist par l'ordre de nature, si l'enfalement n'est aduancé ou retardé par vn mauvais gouuernement. Et là se peuuent fonder les genethliques, faiseurs de nativitez, quand ils obseruent la planete qui montoit au poinct de la naissance. Car l'influence n'est d'efficace sur l'enfant qui naist, pour sa naissance: ains celuy qui luy respond & montoit lors de la conception, d'autant que c'est adonc proprement que l'impression peut estre faite à telle ou telle inclination, non pas depuis que l'enfant est formé & animé: & moins encore lors qu'il naist. Autrement les fautes qui aduancent ou retardent (comme dit est) l'enfalement, seroyent cause d'autre constellation, laquelle doit estre ferme & fixe, ou il n'y a point d'efficace.

Ptolomee  
au centi-  
log. pro-  
pos. 51.

Qu'il

*Qu'il n'est possible de cognoistre par les vrines  
si vne femme est grosse: & quels sont les  
vrais signes de la grosse.*

## CHAP. III.

**L**est certain qu'on ne peut assurément cognoistre par les vrines, si vne femme est enceinte, ou non: car mesmes en autres dispositions, tant de l'homme que de la femme, soit santé, soit maladie, ou estat neutre, ce signe est autant fallace que rien plus. Or l'vrine d'une femme qu'on doute si elle est grosse, ne peut proprement indiquer, sinon la commune retention des menstrues, de laquelle on presume la conception. Mais que sert-il au Medecin, de comprendre & cognoistre qu'elle n'a pas les fleurs, ven que la femme le sçait encor mieux, & plus seurement. De cest argument on ne peut inferer ou conclurre qu'elle soit enceinte: car à plusieurs pucelles ceste purgation est souvent supprimer: & plusieurs femmes grosses ne cessent de l'auoir, au moins les premiers mois: en quelques vnes tout le long de la grosse. D'ailleurs la femme enceinte peut auoir plusieurs indispositions, qui en l'vrine obscurcissent le signe principal de la grosse, si aucun y en auoit: comme la douleur de teste, le rheume, la toux, l'indigestion d'estomach, mal de reins, &c. Que plus est, il ne faut sinon auoir mangé du fruit, de la salade, du lait, du lard, des poids, esparges, choux, artichaux, truffes, ou autre chose outre son ordinaire, pour faire changer la couleur, la consistence, & les choses contenues en l'vrine. Je laisse aussi de part l'infinité diuersité de cest excrement, obseruee des plus diligents Medecins: non seulement selon la particuliere complexion de chascune femme, & de son aage, ains aussi de la saison, region, coustume, maniere



de viure, negociation, des passions d'esprit; & autres choses infinies, desquelles la valeur d'un poil (par maniere de dire) peut alterer & changer les vrines d'une mesme personne, non seulement de iour à autre, ains à toute heure & tout moment. Donc quelle assurance pourroit-on auoir de conception par les vrines? Il faut entendre, que l'vrine rapporte assez fidelement, l'estat des veines & arteres de tout le corps: pourueu qu'elle ne soit detrempee du rheume qui distille de la teste en l'estomach, ou d'auoir fort beu, & qu'il n'y ait rien d'estranger meslé, qui change la couleur, son odeur, sa consistence, & autres conditions naturelles, comme i'ay amplement demonstté en mon traité des vrines, composees en Latin. Où i'ay aussi remonstté, comment l'vrine est peu féale à signifier la disposition des parties qui sont par dessus le foye, d'autant que le plus souuent, diuerses parties sont diuersement disposees, & quelquefois n'y en a qu'une malade, toutes les autres se portans bien. Car l'vrine est retirée de toutes les parties de nostre corps, par la vertu singuliere des roignons, & la portion qui vient de la chacune, en fin se rend par les moindres tuyaux, dedans la veine caue, qui est le grand canal: auquel toutes les portions de la serosité (qui sera dite vrine) se meslent & confondent: & plus encor, passent outre des vaisseaux emulgrans à l'estreict des roignons, où elle est transportée. De sorte, que la signification & note que rapportoit la portion venant de quelque membre, est obscurcie des autres, come aussi la note de la partie malade, sera effacée de ce que rapportent les portions de tout le reste du corps bien sain. Parquoy il n'y a grand siat come on dit aux vrines. Et le plus certain iugement qu'on en puisse faire, est de la disposition des parties prochainement dites vinales, qui sont du foye embas, ou plus tost de ça les vaisseaux emulgrans: sçauoir est, des roignons, des vrescres de la vessie, & du canal commun au sperme & à l'urine, qui touche les parastam ou boudettes de la semence desquelles aussi l'vrine repre-

represente fort bien l'estat, mesmement en la gonorrhée venerienne, qu'on dit communément pisse chaude. Et l'urine demonstre encor plus seurement la disposition desdites parties, quand il y a quelque chose contre nature, qu'elle rait & emporte quand & soy: dont elle devient quelquefois trouble & espaisse, morneuse, ou blanche comme lait: autrefois purulente, saigneuse, sablonneuse, ou pleine de poils & filandres, de petites caroncules, d'escailles comme du son, de brutes comme grosse farine, de pierrettes & gros gravier. Lesquelles choses contenues en l'urine, donnent certaine signification des parties depuis les reins en bas, par où elle a passé, le me doute que quelqu'un pensera ce propos faire pour ceux, qui attendent le jugement de la conception par les urines. Car il semble que l'urine vient de la matrice, non moins que de la vessie: veu que la femme pisse de la partie honteuse, par laquelle se fait la copulation & la cœception. L'urine ne vient-elle pas (dira-il) du lieu où est l'enfant? Pourquoi n'en baillera-elle certain signe, comme des autres lieux par où elle a passé? Nous voyons aussi, que quand la femme est prestée d'accoucher, elle fait des eaux, qui est proprement urine, venant de la matrice. Je reponds premierement, que telles eaux viennent bien de la matrice, & sont urine pour la plus part: mais c'est de l'enfant, & non pas de la mere. Ces eaux estoient retenues & reservees dans les peaux de l'arrière-faix: lequel venant à se rompre, quand le petit s'en despoille, ces eaux viennent à verser: & servent de rendre le passage plus glissant. Mais l'urine de la femme, & durant la grossesse, & quand elle n'est grosse, ne passe point par la matrice, ni la touche aucunement. Elle est portée dans la vessie par les uréteres, comme aux hommes: & de là se verse par son col, au grand passage de la partie honteuse (qui est comme la gaine du membre viril) fort loin de la matrice, laquelle est beaucoup plus en arrière, & profonde. Ainsi s'abusent les bonnes gens, qui croient l'urine venir de là, où est

*Obiectio*
*Responde.*

H 3

Obiectio

Respon.

l'enfant, & qu'elle en peut rapporter certaines nou-  
uelles: & c'est, comme ils disent, quand il y a vn floc  
de coton ou de bourre suspendu au milieu de l'vrine.  
Baille luy belle. Il y auroit prou d'hommes gros &  
enceins; si cela estoit vray. Mais il y en a qui le deu-  
nent pourtant, comme que ce soit, dira quelqu'un: &  
de ce y a prou tesmoins. Je dis que c'est par vn ren-  
côtre (tout ainsi qu'à la blanche, & autres jeux de sort)  
s'ils disent vray, par la seule inspection de l'vrine: &  
s'ils sont heureux de rencôtrer bien souuent, c'est com-  
me d'estre heureux au ieu des dez. Ils en diroyent bien  
autant sans voir l'vrine: laquelle ne leur sert que d'a-  
busement, pour mieux piper le monde. Qu'ainsi soit,  
bien souuent on trompe ces deuineurs, en leur presen-  
tans l'vrine d'un homme qu'ils disent estre gros d'en-  
fant, dequoy à bonne raison & iustement, on en fait  
apres mille risces. En quoy donc se faut-il fonder pour  
cognoistre si vne femme est grosse, puisque à l'vrine  
n'y a point d'assurance: le m'arreste plus volontiers,  
aux femmes qui sont du mestier, & qui ont souuent  
conceu, meres de plusieurs enfans: ausquelles il faut  
croire, ce qu'elles ont souuent esprouné, du change-  
ment que la femme enceinte sent en sa personne, à  
raison de la groisse, tant au ventre, qu'aux tetins. Il y a  
bien d'autres signes: mais ils ne sont pas ordinaires, ou  
nécessairement consecutifs & demonstratifs, que nous  
appelons en Grec Pathonomiques, ains procedent  
d'une indisposition particuliere de la femme, & sont  
equiuoques: c'est à dire, ils conuiennent à autres dis-  
positions, que de la groisse: & n'aduientent à toute  
groisse. Tels sont le degoustement, & la faute d'appe-  
tit, ou l'appetit de choses estranges & absurdes, vomis-  
sement, foiblesse, & mal de cœur, douleur d'estomach,  
& dedain, grand crachement, mal de teste, douleur de  
reins, enflure de iambes, lassitude, & grand pesanteur  
de tout le corps. Il n'y a rien de tout cela qu'une pu-  
celle ne puisse auoir, non seulement à part, mais aussi  
tout ensemble, par la suppression de ses fleurs: & en-  
core



coreaura elle du lait aux tetins qui est bien d'auantage, comme nous prouuerons au troisieme chapitre du cinquieme liure. Et n'y a il aucun signe de grosse, auquel on se puisse arrester, à ce que la femme se contregarde, mesmes quand elle est dangereuse de se bleiser & affouler: voyci les signes principaux, & ausquels la femme doit prendre garde. La semence de l'homme est retenue, laquelle autrement s'escole & vrise vn peu apres la copulation: & à l'instant la femme sent quelque resserrement & contraction avec petite rigueur, comme frisson au profond, à l'endroit de la semence, tout ainsi que par fois nous sentons à la fin du pisser quelque petite horripilation, par la contraction de la vessie. Et mesmes du long de l'eschine, la femme sent plus de froid qu'ailleurs. Bien tost apres le ventre deuent plus gresse à l'endroit du nombril, comme ensondré. Quand elle est retenee au terme de ses fleurs, au lieu de les auoir, les tetins s'endurcisent, & luy cuisent vn peu, à raison du sang qui les dilate & amplifie. Adonc elle peut dire, que ses papiers sont plains. Pour s'en assurer mieux, on met diuerses preuues: ausquelles ie ne m'arreste pas beaucoup, tant pour n'estre assentees, que pour le danger, auquel on peut mettre l'enfant, dont elles ne valent guieres, que pour les mastines & vilaines, qui ne craignent d'offencer Dieu, & faire mourir leurs enfans, pour satisfaire à leur lasciuerie. Je me tairois desdites preuues, si n'estoyent par trop diuulguees: dont en les recitant, ie ne leur enseignerois à mal faire. Elles en scauent bien de plus terribles, les meschantes. Et ie suis contraint de le dire, pour aduertir les sages, de ne se mettre en ce hazard de perdre leur fruct, pour se vouloir assurer de leur grosseffe par tels moyens. Les communes preuues sont en Hippocras, donner à boire à la femme quand elle se va coucher de l'hydromel fait avec eau de pluye. Si elle est grosse, elle sentira des tranchées, dit Hippocras: pourueu que ne soit accoustumee à tel bruuage, dit Auicenne: Item, qu'elle recoiue par

*Aphorif.*  
41. liu. 5.



le bas vn parfum d'odeur forte & penetrante, la femme estant bien enuuelee tout à l'entour: si l'odeur ne luy paruiert au nez, elle a conceu. Semblablement, si ayant mis vne teste d'ail en la partie hôteuse quand elle se couche, le demain n'en a la saueur à la bouche.

*s'il y a certaine cognoissance, que le frust soit  
masle ou femelle, & qu'il n'y en ait  
qu'un ou deux.*

#### CHAP. IIII.

Aphorif.  
42. li. 5.  
Aphorif.  
48. li. 5.



VAND à discerner, si l'enfant est masle ou femelle, Hippocras nous aduertit en vn aphorisme, que du masle la femme est mieux colorée, & en vn autre, que l'enfant est plus sur le flanc droit. Cela faut il entendre aduenir le plus souvent: car volontiers la femme est plus gaillarde & dispose d'un fils, que d'une fille: s'il n'y a autre disposition que de la groisse, comme il faut tousiours supposer: car à raison de quelque mal ioint à la groisse, la mere pourroit estre estonnée, pesante & abbatue. Autrement elle a le teint plus net, la couleur plus vermeille, l'œil gay & vis, parce que le fils estant plus chaud de nature redouble la chaleur de la mere. Mais quād au lieu droit ou gauche, ie n'y vois pas grand raison d'autant que la matrice est au milieu du corps, assise sur l'os sacré: & n'ayant aucun mipartiment en dextre & senestre, vn enfant la remplit toute. Dont aussi il est porté communément au beau milieu du ventre, ou s'il panché d'un costé plus que d'autre, ce n'est que pour l'inclination que la femme a de coucher plus souvent, ou ordinairement de ce quartier là. Encor moins certains sont les signes qu'on baille vulgairement: que si c'est vn fils, la femme a meilleur appetit, sent mouuoir l'enfant dās trois mois, son ventre est pointu,

toutes

toutes ses parties droites sont plus habiles à tous mou-  
uements, que le premier pas qu'elle fait estant droite,  
est du pied droit: que si estant assise, elle se veut leuer,  
met plus tost la main droite sur le genoil droit pour  
s'y appuyer: l'œil dextre est plus mobile, le sein droit  
engrossit plus tost, & le mouvement de l'enfant est au  
costé droit, au contraire d'une fille. On dit aussi, que si  
on met sur la tette de la femme enceinte, sans qu'elle  
s'en aduise vne plante de hache avec la racine, si le pre-  
mier nom qu'elle prononcera est masculin, elle est  
grosse d'un fils: autrement d'une fille. Que si la femme  
enceinte iette dans l'eau vne goutte de son lait, & il  
va au fond, c'est vne fille: sinon, un fils. On en dit au-  
tant d'une goutte de son sang: duquel aussi on prend  
cest argument, que si la femme saigne du nez, elle est  
grosse d'une fille, d'autant (parauenture) que son sang  
est plus aigreur & sec, ou que la fille n'en consu-  
me tant que le fils. Mais ie m'arreste plus à la couleur  
& consistence du lait, qui est communément plus ai-  
gueux & plus roux d'une fille: plus espais & plus blanc  
d'un fils. Dont il aduient aussi, que si on iette de ce  
lait, contre un miroir, ou autre chose lisse, il s'y tient  
ferme en petits grains ronds, comme perles: ou, comme  
grains d'argent vif: & mesmes si c'est au Soleil. Item  
si on en iette dans l'eau, il va à fons perpendiculaire-  
ment, à cause de sa crassitude & pesanteur. Ce que ne  
fera celuy d'une fille, d'autant qu'il est plus clair &  
subtil: comme aussi il est plus chaud & cholere, ainsi  
que nous demonstrerons plus amplement au cinquié-  
me chapitre du cinquième liure, contre la vulgaire  
opinion. Pourtant aussi ce lait est plus roussâtre & se-  
reux, comme la virulence (qui est acre & mordicante)  
au prix du plus loüable. Mais, comme i'ay cy dessus re-  
monstré, il ne faut grand chose pour alterer ces signes:  
la moindre du monde peut confondre tout, & rendre  
faux ces les plus certains indices.

Reste, si on peut cognoistre certainement, que la  
femme en porte deux à la fois. Ce n'est pas que la ma-

trice soit departie comme en cabinets, dextre & senestre: ains en mesme espace y seront, deux, trois, ou quatre, & iusques à neuf, ainsi que nous auôs prouué estre faisable au premier chapitre de ce liure. De deux enfans, la mere peut sentir mouuemens diuers en vn mesme temps: & les deux flancs seront plus enfléz & releuez que le milieu du vêtre: où le plus souvent on voit comme vn petit canal d'enfoncement. Toutesfois on y est souvent abusé: car nous voyons aduenir que la matrice appesantie de l'enfant gros & importun, glisse à l'un des costez, & pressant de peu à peu les boyaux, les repousse au costé opposé. Là il semble y auoir vn autre enfant, qui n'a point de mouuement: & on dit, que c'est vne fille, & l'autre vn fils: mais bien souvent il n'y a qu'une grosse fillasse pour tout, qui s'est ainsi fait place à vn costé. On peut aussi estre abusé d'un amas charnu, que nous appellons Mole, & les Lombars Harpie: de laquelle nous traiterons au prochain liure particulierement. Elle fait monstre d'un enfant quelquefois à l'un des costez. Ainsi il n'y a guieres de certitude au nombre des enfans, & moins à la distinction des sexes. Je croyray tousiours en cela plus volontiers les enfans qui viennent de naistre, que les plus grands Philosophes & Medecins du monde.

Chap. 7.

*Que c'est vn grand abus, de mespriser les  
maux qui viennent à raison de  
la Groisse.*

CHAP. V.



Il y a des femmes qui ont fort bonne groisse: c'est à dire, qui ne se trouuent point autrement que de leur ordinaire & en pleine santé: de sorte que si n'estoit le ventre qui engroisse, elles cacheroient aisément leur portee. Il n'y a que



que celà qui les descouure : & d'ailleurs elles sçauent que leur purgation est arrestee. Puis le mouuement de l'enfant sur les trois ou quatre mois au plus tard, les en rend assurees. Telles femmes sont bien saines, & leur fruit est gaillard : qui consume autant de sang, qu'il y en peut auoir de superflu au corps de la mere, & ledit sang est bien qualifié. Dont il s'ensuit, qu'il n'y a pas humeurs deprauez & inutiles, tant à l'enfant que à la mere, qui regorgent à l'estomach, & aux autres parties du corps : dequoy suruiennent plusieurs maux & fascheries, sur tout és premiers mois à celles qui sont autrement plaines de mauuaises humeurs. Cartelle cacoehymie estât desplaisante, & au corps de la mere, & de l'enfant lors que la purgation naturelle est supprimée, croupit, & restagne au ventre inferieur : dont il s'en ensuit vomissement, dedain, faute d'appetit, ou appetit de choses estranges, selon l'humeur qui domine, horreur & abomination de ce qu'on aimoit le plus, foiblesse de cœur, courte haleine, & suffocation, distillation, force eau à la bouche, lassitude, pesanteur & enflure molle de iambes. Tous lesquels maux & accidens, travaillent aussi bien les pucelles qui n'ont leurs fleurs au temps qu'elles deuroient, que les femmes enceintes : & entre autres maux, leur causent vn appetit de choses estranges, absurdes, ineptes & bizarres, lequel on nomme Pie & Mollesse. Comme de manger volontiers du papier, du plastre, des cendres, des charbons, du blé, de la farine, du vinaigre pur, du poivre, & autres espiceries, le fruit tout verd & aspre, &c. ayent en haine toutes les bonnes viandes, cela prouient (côme dit est) tant aux vierges, que aux enceintes, des humeurs vicioux retenus par la suppression de leurs menstrues, qui font desirer leur semblable, sçauoir est, des choses vicieuses. Dont il ne faut conclurre de ceste, qu'une fille soit grosse : on peut bien dire, qu'elle a des appetits comme vne femme grosse. Or és filles, & veufues, & autres femmes que l'on sçait n'estre pas enceintes, nous trauiillons & taschons à guerir tous ces maux :



par ce que ils sont fort desplaisans, & ruynent le corps. Aux femmes grosses on laisse endurer tout cela, & faut que les pauveres ayent patience iusques à l'enfantement, que l'eau chaude guerira tout, comme disent les bonnes femmes (c'est à dire, le baigner qu'on fait par la gessine) si plustost ne cesse de soy-mesme. Ainsi que le plus souvent il cesse, lors que l'enfant est plus grand & consume tout le superflu bon & mauuais. Cette opinion semble auoir quelque raison : d'autant que nous remedions aux filles, veufes, & autres qui ne sont grosses, par la sollicitation & promotiō de leurs menstrues: car cessant la cause, cessent les effets, olté que soit le mal, qui est l'opilation des veines yterines, tous les accidens cessent: lesquels en vain on combat & tâche à guerir, tandis que leur cause est entretenue. Mais aux femmes grosses nous ne pouuons au moins nous en deuenir de tel remede: veu que la prouocation de leurs menstrues, est promotion de l'aortissement, acte scandaloux, inhumain & damnable. Car c'est vn vray homicide, & trefeuille occisiō d'un petit innocent. Dont il semble, que les pauures fēmes doyuent de toute necessité, endurer tous ces maux: & qu'il n'est loisible au Medecin d'y ordonner aucune chose. Toutefois nous voyons que tous les plus sçauans & renommez en nostre art, Aëcc, Paul Aeginete, Rasis, Auicenne, & leurs sectateurs, n'ont mesprisē tels maux, ains nous ont enseigné de les guerir es femmes grosses. Ont ils mal fait, ou si nous faisons mal de ne les imiter? Le peuple ignorāt nous tient les mains liees, & nous empesche de les pouoir secourir. Ce seroit fort mal fait de vray (& voicy où le peuple se fonde) que de prouoquer les menstrues, à vne femme enceinte: veu que leur retētion est necessaire, pour la conception & grosse. Il ne faut aussi les seigner, s'il n'y a autre necessité que ledits maux: comme ce seroit vne grand fièvre continuē, pleuresie, squinance & semblables maladies aignēs: mortelles pour la plus-part es femmes grosses. La purgation semblablement y est suspe-

At, mesme des forts medicamens, tels que Galien & Hippocras vloyent, ignorans les benins & faciles, qu'il a depuis cognu. Or les petits maux de la grossesse n'ont besoin de ces grands apparats, & des remedes qu'on vse contre les grandes maladies qui font tenir le liect. Mais les petits & legiers medicamens, tant purgatifs, que autres, ne sont icy aucunement defendus, ains tres-requis & necessaires à mon iugement, suiuant l'avis des plus doctes & experts qui ayent escript en Medecine. Et que sert il de faire endurer à vne femme enccinte le vomissement, qui luy rompt le ventre & les costez, & met l'enfant en danger euiden de precipitation? Vn legier medicament, comme de rhubarbe, qui est fort cordial, l'exemptera de ces efforts, sans rien esmouuoir ni esbranler, en vuidant la cholere & autres humeurs corrompus, qui prouoquent l'estomach, & l'empeschent de retenir la viande. Dont il sensuit que la mere & l'enfant en sont plus mal nourris. Que sert-il à la mere d'endurer vn dedain fastid, & degoutement de toute bonne viande, à cause des humeurs vicioux, qui occupent & ennuyent son estomach, quand on les peut mettre dehors tout bellement? N'est-ce pas grand cruauté de luy faire endurer si longuement tels & semblables accidens, quand on la peut soulager facilement, sans nuire à son enfant? Que dis-je, nuire: cela luy apporteroit vn profit incestimable, non moins que à la mere. Car voyez ce qui en reuint, de laisser croupir & sejourner ces excremens, cause de tous les maux que souffre vne femme enccinte. Premièrement la mere iuste par force: car elle ne peut rien manger qui vaille: ou si elle mange, le reuomit incontinent. L'enfant fait la meilleure chere qu'il luy est possible, tant qu'il trouue à choisir & trier de bon sang parmy le mauuais & excrementeux. Quand il n'y en a plus, ou fort peu, il est contraint de se repaistre de ce qu'il peut auoir. Car la necessité le contraint de se remplir, ou de foin ou de paille (comme on dit en prouerbe) tout ainsi que le corps de la mere: dont l'un & l'autre

en endure. Seroit-il pas mieux fait de vuidier ces ordures, afin que la femme recourant l'appetit, & ne vomissant plus, fournisse suffisamment de bonne nourriture, & à son corps, & à celuy de son enfant: Il ne faut craindre (comme i'ay dit) qu'un legier médicament face aucun tort à l'enfant, nommément le rhubarbe, lequel en laissant astringion apres soy, le fortifie plustost qu'il ne l'affoiblit. Et que peut on tant craindre les Medecines, quand il y a des femmes grosses, qui des plus grands efforts, comme cheutes, coups, choleres, & semblables, n'anortissent jamais: Il y en a assez, qui ne craignent pas d'aller sur un cheual trottier, d'aller la volée, & des gaillardes, estant grosses iusque à la gorge: & craindront-elles une Medecine, qui n'agit aucunement, ou fort legierement, laquelle apporte ceste commodité, que le vomissement & le dedain se passent par son moyen, avec la foiblesse de cœur, la pesanteur & lassitude, la courte haleine, & autres fâcheux accidens de la grosse, en un corps plein de meschantes humeurs. Si quelque femme est siuette à s'affoller de peu d'occasion, elle doit encore moins refuser ou tenir pour suspects ces remedes. Car i'affirmeray bien tousiours, que l'effort de vomir, & la faute de se nourrir, luy feront plustost perdre l'enfant, que les legieres purgations. Dequoy les raisons sont fort euidentes, comme i'ay remonstré. Car nous ne craignons le purger, avec Hippocras & Galien, que pour l'agitation & grand esbranlement que fait l'elébore, & tels medicaments forts, come on diroit aujourd'hui de l'antimoine. Or le vomissement de la grosse, se fait bien plus le corps sans comparaison, que nos legieres Medecines. Et quant à la seigneurie, nous ne la craignons pas, avec lesdits auteurs, que pour la faute que peut faire le sang à l'enfant: auquel on soubrtrait par ce moyen sa nourriture. Dont il est contraint à faute de munition quitter la place. Et ne luy soubrtrait on ses viures, quand la mere mange rien, ou beaucoup moins que l'enfant requiert: Il me semble certainement, qu'on fait grand



tort aux femmes grosses, de les laisser ainsi languir, & endurer de ce que on se peut bien passer. Il en reuient encor ceste infelicité, que l'enfant ne sera iamais si sain qu'il eust esté, pour auoir esté longuement abreué & repen de telles immondices. Car son corps est plus enclin & suiet d'en accumuler des semblables : & luy faut prendre cent Medecines en sa vie, pour vne qu'on luy a espargné, quand il estoit au ventre de sa mere.

*Pourquoy dit on, que qui refuse quelque chose  
à vne femme grosse, vn orgeol luy  
naist en l'œil.*

#### CHAP. VI.



Orgeol, est vne petite tumeur ou enflure, languette en forme de grain d'orge (d'où elle a prins le nom) qui naist au bout & bord de la paupiere. C'est vn mal legier, & plus empeschant que douloureux. Il se resout, & s'en va en fumee le plus souuent : quelquefois suppure, & iette vn peu de fange. Quand on l'apperçoit à quelqu'un, on luy dit volotiers, vous auez refuse quelque chose à vne femme enceinte : ou si on luy refuse, on dit, vous auez vn orgeol en l'œil. Ce sont petits quolibets, sobriquets, & comminations vulgaires, pour inuiter les gens de bonne foy à complaire de ce qu'ils peuuent & doiuent, aux femmes grosses, lesquelles sont d'agereuses d'auorter, pour vn grand desir de quelque chose, qu'elles ne peuuent auoir. Ainsi on menace les enfans qui manient le feu, pour les en diuertir (à cause du dangier qu'ils ne se brulent quelquefois, ou qu'ils mettent le feu en quelque endroit de la maison) que cela fait piler au liét. Ce qu'ils craignent infiniment, sachans qu'ils seroient fouëtez, s'ils y auoient pissé. Semblablement on leur dit, que la fleur du panot rouge, qu'on nomme



*Lagagne* en Languedoc (de ce qu'elle fait venir les yeux rouges & challeux, à qui la regarde fort attentiue-  
 ment, s'il a les yeux tendres & delicats, comme a vn enfant)  
 que le manier de ladicte fleur les fait pisser au liect. A  
 ceux qui sont plus innocens, on leur dit, que s'ils boi-  
 uent en mangeant leur soupe, quand seront morts ils  
 ne verront goutte: pour les destourner & dissuader, de  
 rompre la chaleur du potage, qui leur fait bien à l'es-  
 tomach. Aussi d'autant que le froid soudain apres ou  
 parmy le chaud, gaste les dents, & les genciues qui  
 sont fort molles, & tendres aux enfans. Ainsi est il de  
 l'orgeol en l'œil, ou en l'vne des paupieres, que les cre-  
 dules craignent d'auoir s'ils refusent à vne femme  
 grosse ce dont elle a grand appetit, comme si l'orgeol  
 estoit vne punition du dangier auquel ils mettent la  
 femme d'aortter. Car de vray l'aortissement peut ad-  
 uenir (à celle qui y est aisee) pour vn grand desir, ou  
 par despit & falerie qu'elle aura, de ne pouuoir obte-  
 nir ce qu'elle desire extremement: non moins que d'v-  
 ne grand cholere, ioye, ou tristesse, & autre passion  
 d'esprit. Car telles perturbations causent quelquefoi-  
 la mort subite aux femmelotes & aux vicillars, qui  
 ont le lien & attache de l'ame avec le corps fort fragi-  
 le & aisé à rompre: comme nous auons remonsté au  
 premier liure du Ris. Combien plus facilement seroit  
 les passions cause de la mort de l'enfant, & de l'aor-  
 tissement. Les passions ou perturbations de l'esprit,  
 sont comme les vents & orages, qui agitent l'eau de la  
 mer, & la font verser çà & là, de grande impetuositè.  
 Ainsi nos passions peuuent tellement esmouuoir &  
 troubler nos humeurs, qu'ils verseront de toutes parts.  
 Dont par vne cholere, ou vn despit, le sang mens-  
 truel qui estoit retenu à cause de l'enfant, maintenant agité  
 & agité en dehors, rait & emporte l'enfant, comme  
 vn torrent qui roule vn gros rocher. Parquoy il est sou-  
 dain de refuser quelque chose à vne femme gros-  
 se, mesmeement quand elle est des plus phantastiques,  
 & de celles qui ont vne mauuaise cholere, & leurs  
 groisses

grosses difficiles : ou mesmes au contraire, qui sont trop patientes, & se contraignent en dissimulant leurs appetits : dequoy l'affection & extreme desir croist d'auantage, pour estre ainsi caché. Marc Aurelle recite, que *Macrine*, tresbonne femme de *Torquate* consul Romain, estant enceinte mourut soudain, d'un extreme desir qu'elle eust de voir un Egyptien monocule (c'est à dire n'ayant qu'un oeil, & iceluy au milieu du front) qui passoit par la rue, au deuant de sa maison, qu'elle n'osa voir, pour ne rompre sa coustume, de n'estre veüe à la fenestre (& moins sortir de la maison) durant l'absence de son mary, qui estoit à la guerre contre les Volques. Le Senat eut grand regret de la mort d'une si vertueuse Dame, dont quelque temps apres, se souuenant de ce malheur, entre les priuileges qui furent donnez aux Dames Romaines, qui s'estoyent moustrées fort liberales en la grand necessité de la republique, leur donna celly-ci, qu'on ne peut, ni oser refuser à une femme enceinte, aucune chose qu'elle demandast honnestement & licitement. La liberalité des Dames, qui occasionna le Senat à les priuilegier de la sorte, fut telle : *Camille*, tresrenomé Capitaine, partant de Rome pour aller en guerre, fit vœu solennel à la mere *Berecinthe*, qu'il luy offriroit une statue d'argent, s'il reuenoit avec la victoire. Ayant obtenu l'accomplissement de son vœu, il n'y auoit à Rome dequoy le payer. En telle necessité, toutes les Dames de leur propre mouuement, monterent au Capitole : offrirent & donnerent liberalement, mettant aux pieds du Senat, toutes leurs bagues & ioyaux, chaines, carcans, bracelets, ceintures, anneaux, boutons, & affiquets, avec toute leur pierrerie. Et une d'elles, nommée *Lucine*, au nom de toutes pria le Senat, de n'estimer point tant de tresor qu'elles donnoient si liberalement, pour faire l'image de la mere *Berecinthe*, que ils n'estimassent encor plus que c'estoyent leurs maris & enfans, qui auoyent exposé leurs vies, en hazard de les perdre, pour obtenir ceste victoire. Le Senat esmeu

de ceste grand courtoisie & magnificence, les recompensa de cinq beaux priuileges, desquels fut le susdit, qu'on n'oseroit refuser aux femmes grosses, ce qu'elles demanderoient honnestement. Le second, que desormais on feroit honneur à l'enterrement des femmes en accompagnant leur corps, & leur faisant oraisons funebres, & epitaphes. Le tiers qu'elles se pourroyent assoir aux temples. Le quatrième, que chacune pourroit auoir & tenir deux riches robbes, sans demander au Senat congé de les porter. Le cinquième, qu'elles pourroyent boire du vin, en cas de necessité & grande maladie. Voila comment tousiours depuis on a bien obserué, de complaire aux femmes grosses: & on a inuenté ce petit sobriquet de dire, que qui refuse à vne femme enceinte, vn orgeol luy vient à l'œil: c'est à dire, quelque punition manifeste (comme ce qui aduient au visage) pour petite qu'elle soit.

*Pourquoy conseille on à la femme grosse de mettre la main à son derriere, si elle ne peut soudain estre satisfaite de son appetit.*

CHAP. VII.



N fait mille contes des marques apparentes aux corps des enfans, toutes rapportees au grand desir & appetit non assouui & satisfait, de la mere quand les portoit au ventre. Les vns ont comme vne cerise les autres comme vne freize ou meure en l'une des leures, au nez, ou autre endroit de leur personne. Il y en a qui representent vne figure, vn melon, vn concombre ou autre fruit, à la cuisse, à la jambe, au pied, ou autre partie du corps: d'autant que la mere eut grand desir de tels fruits hors de leur saison: dont elle n'en peut iouir: vn autre a comme vn bec

hec ou museau de lieure, vne teste d'alouze, ou de lamproye : parce que la femme en eut appetit, & n'en fut satisfaite. On conte d'une femme d'Auvergne, qui eut grande phantasie de manger de la chair d'un bouchier, qui monstroir ses bras descouverts fort blancs & charnus. Elle contrainte de ce fol appetit, le dit au bouchier: qui fut bien si pitoyable, que sur le champ il tailla un loupin de chair de sa cuisse, & le luy donna. La femme bien ioyeuse la mangea tout à l'instant ainsi creüe, & la voila fort contente. Elle fit deux enfans massés, desquels l'un auoit comme vne piece de chair au bout des leures : & l'autre auoit tousiours la bouche ouuerte & beante. Cestuy-ci (comme on l'interprete) n'eust sa part du morceau, laquelle pend à la bouche de l'autre. Dont il tient ainsi la sienne ouuerte, de l'impression du desir qui luy en est demeuré, & dit on, qu'il est tout niais. On m'a conté d'un autre, qui a vne tache rouge incarnate à un endroit de la main: laquelle tache deuient plus vermeille, & se hausse en couleur manifestement durant les vendanges. On dit que la mere estant grosse, eut tresgrand affection & extreme appetit de boire du vin nouveau à la saint Iean, lors qu'il estoit impossible d'en auoir. Or ie ne veux pas ici disputer à plein fonds, de la verité de ses choses, qui sont le plus souuent des contes mal refon-  
nez, & aussi mal fondez, que celui de la bone femme, qui disoit à son mari auoir engroissé d'un fils en son absence, seulement pour auoir mangé de la neige, sur vne grand enuie de manger de l'ozeille. Car, comme à un enfant de si grand, & à un homme parfait, naissent diuerses tumeurs & loupes de façon diuerse, ainsi (& encor plus facilement) peuuent estre faites ces marques dès la premiere conformation: ne plus ne moins que six doigts, ou six orteils, ou un orteil par deux, comme à tous les enfans de monsieur de Joyeuse lieutenant general du Roy au pays de Languedoc. Et les marques ou taches qui sont sans tumeur, sont de mesme celles dont nous auons traité au 3. ch. du 2. liure.

*Peut estre  
qu'il ne  
couppa  
rië: mais  
luy fit  
plaisir de  
la chair,  
qui pend  
entre les  
cuisse.*



L'accorde bien toutefois, que la grand imagination & apprehension de la mere, peut beaucoup sur le corps de l'enfant, à luy imprimer quelque marque : mais c'est principalement à l'heure de la conception, ou tout le long du temps qui est employé à la conformation de l'enfant, qui peut estre d'un mois, suivant ce que dit Hippocras, trente Soleils (c'est à dire iours naturels) le forment : soixante le remuent, deux cens & dis le parfont. Et c'est aussi adonc, que la femme grosse a ses plus grandes enuies, comme ayant plus grand amas d'excremens retenus. En ce premier mois, dédié à la conformation de l'enfant, la vertu imaginative a bien assez de force : dequoy j'ay donné plusieurs exemples & raisons en ma preface du second liure du Ris. Mais quand l'enfant est ja du tout formé, & qu'il se remuë, estant fortet, il n'est plus subiet à ces impressions, s'il n'y a que la simple imagination de la mere pour grande & forte qu'elle soit, à mon aduis. Je dis simple imagination. Car s'il y a quelque mal au corps de la mere, il pourra bien paroistre au corps de l'enfant, en mesme endroit. Comme on a veu quelquefois en la ville de Nismes, vne femme auoir vn carboncle sur l'espaule droite qui la fit auorter le huitième mois, d'une fille qui auoit aussi le carboncle en semblable endroit.

Venons maintenant au propos, que la femme grosse est conseillée, de mettre la main à son cul, si elle ne peut estre soudain contentee de ce qu'elle desire. Le vulgaire a l'opinion, que si durant ceste affection & phantasie, elle se touche le visage, le nez, l'œil, la bouche, le col, la gorge, ou quelque autre partie de son corps, en semblable endroit il paroistra à l'enfant vne marque de ce que la mere a eu appetit. Et pource, afin que ceste note soit cachet, il vaut mieux qu'elle soit imprimée aux fesses, ou autre lieu que le vestement couure. Or si le precedent que lon craint est vray, c'est tresbien aduisé, mais ce sont resneries, de penser que s'il y doit auoir impression au corps de l'enfant, ce soit en sem-

en semblable lieu que la main de la mere touche premierement. Car en cela il n'y a raison aucune, ni apparence ou il faudroit pour le moins que premiere-ment il apparust au corps de la mere, en l'endroit de la personne qu'elle auroit touché: & de là se pourroit communiquer à l'enfant, comme nous auons dit cy dessus d'un carboncle. Et ie pense qu'il n'y a non plus d'observation, ou d'experience, que de raison: ains ce n'est qu'un dire commun, sans aucun fondement, sinon comme on dit par aduis du pays.

*Des femmes qui mangent à force codignac durant leur grossesse, pour faire que l'enfant ait bon esprit: & des raisins de panse, à ce qu'ils ayent meilleure venue.*

CHAP. VIII.



N sçait vulgairement, que le codignac retient & reserre le flux de ventre, confortant la vertu retētrice de l'estomach & des boyaux, de sa qualité astringente, qui est bien manifeste. Les bonnes femmes ont de là prins aduis (comme ie pense) que le codignac peut seruir aussi à la retentue du cerueau, que nous appellons memoire. Et pourtant elles disent, que le codignac fait auoir bon esprit à l'enfant mesmement qui est dans la matrice. Car estant mol il reçoit facilement toutes impressions. On appelle *bon esprit*, bien comprendre, & retenir promptement ce qu'on a aperceue. Pour le comprendre, il faut de la mollesse plus tost que de l'astriction, laquelle est rude & seiche. Mais on n'estime rien le comprendre, si on ne le retient assez de temps. Or l'enfant est si mol, que ses impressions sont presque tout ainsi que l'escriture en l'air & en l'eau, ou (pour mieux les comparer) à ce qu'on imprime dans la paste, ou la cire fort molle. Ce n'est

que temps perdu: il faut quelque fermeté à ce qui doit  
 retenir. Ainsi l'enfant n'a comme point de retentue,  
 iusques à tât que son corps soit vn peu desseiché. Voi-  
 la pourquoy on dit que le codignac (qui est astringeant  
 & dessicatif) luy fait auoir meilleur esprit. Mais cela  
 est-il bon? Nenni pour beaucoup de raisons, premie-  
 rement la mere, qui est communément plus constipée  
 en cest estat, se constipe d'auantage mal à propos. Se-  
 condement, le codignac à l'endroit de l'enfant, ne fait  
 rien qu'on puisse estimer: ou qu'une autre viande ex-  
 ficcarine n'en face bien autât. Mais il n'est pas bon que  
 l'enfant deuiene sec. La mollesse naturelle sert à l'aug-  
 mentation de son corps, lequel demeure court, quand  
 la paste est fort seiche. D'ailleurs, celuy qui naist plus  
 sec, est plus tost vieux, & à bout de chemin, ce que cha-  
 cun veut cuiter & fuir tant qu'il peut. Aussi voit-on,  
 que les enfans qui ont tant d'esprit ne sont de longue  
 vie. Dont les bonnes gens disent bien: il n'estoit pas  
 pour viure, car il auoit trop d'esprit. La raison est que  
 les actions principales de l'esprit remuant & fort ris,  
 desseichent le corps qui en est presque incessamment  
 trauaillé: & le corps desseiché, aguise l'esprit: mais ce  
 n'est pour durer longuement. Pourquoy il ne faut rien  
 forcer nature: & puis que c'est le naturel d'un enfant  
 d'estre mol & humide, que cela le fait mieux croistre,  
 & viure plus longuement, il ne se faut soucier du bon  
 esprit: lequel neantmoins sera assez bon, si le corps est  
 bien temperé. Car la principale action de l'homme  
 temperé, est la prudence, comme dit Galien au pre-  
 mier liure des complexions ou temperamens. Et il est  
 bien temperé, s'il est bien né & bien nourri: ayant esté  
 engendré & conceu de parens bien sains. Les excel-  
 lentes memoires, & tres-promptes cōceptions, ne sont  
 pas tant louables, que cuide le vulgaire. Ce sont des  
 intemperatures du cerueau, l'une trop seiche, l'autre  
 trop molle. Aussi tels cerueaux ne sont pas des plus sa-  
 ges: comme nous auons obserué en plusieurs d'une  
 memoire monstrueuse (si i'ose ainsi parler) toutesfoi  
 imprudens,

imprudens, esgaré, esuanté, & estourdis comme le premier son de matines. De tels on peut bien dire, que ils ont tresgrand esprit, sçavoir est à comprendre & retenir tout ce qu'ils veulent: rien ne leur eschappe. Mais en discours, raison & iugement, ils sont plus courts que plusieurs autres de memoire glissante, ou moins solide. L'homme bien temperé ( qui est aussi prudent par consequent ) a toutes les facultez moderees, & nulle excessiue: comprenant assez tost, retenant assez bien, & sage en perfection. Il ne faut donc pas estre si soigneux du bon esprit, ou de la grand memoire, que le iugement ( principale action de toutes ) en recoyne aucun preiudice. Touchant à l'autre point, des raisins de panse, ou passerilles que nous appelons en Languedoc ( c'est *una passa* en Latin : & la plus renommee, est celle de Damas en Syrie ) il y a assez de vray-semblable, que si la femme enccinte en vse volontiers, son enfant en aura meilleure venue. Ce n'est pas d'aucune proprieté oxyderique ( c'est à dire aguissant la veue ) qui soit en ces raisins desseichez: ains de ce qu'ils sont fort nourrisans, & qu'il s'en engendre vn sang loiable, pur & net. Duquel l'enfant estant nourri, sans doute il aura les sentimens deliez & à commandement, pour les esprits clairs & vifs, qui leur seront fournis, plus que s'il auoit esté nourri d'un sang gros & borbeux. Or que la passerille soit de grand' & bone nourriture, ie l'ay amplement remonstré aux Matinees de l'Iladam: & l'experience de ceux qui en vsent familièrement, le resmoignent assez. Certainement i'ay veu plusieurs personnes maigres, trauies, & debiffes, qui par l'usage de ceste viande, en peu de temps ont acquis vn embon-point merueilleux. Dont c'est tres que bien fait, d'exhorter les femmes grosses d'en vser plainement: & mesmes celles qui sont autrement degouttes. Car on mange assez de cela, plus volontiers que de la chair & du potage. Presque semblable à cestuy-ci, est le propos que on dit, que le premier morceau va à l'enfant: dequoy nous traiterons au chapitre suuant.



*S'il est vray que le premier morceau que mange  
la femme enceinte, va à son enfant.*

CHAP. IX.



Ignorance de l'anatomie, fait dire au populaire beaucoup de propos absurdes & ridicules, de choses impossibles. Comme j'ay ouy dire à vne Nonnain, se vantant de la beauté de son teint, quand elle estoit saine & plus ieune : que si elle beuvoit du vin rouge, on le voyoit descendre par les veines du col, tant elle auoit la peau blâche & subtile, & le teint delicat. Elle ne scauoit pas, que le vin ne passe par les veines, allant à l'estomach, ains par vn tuyau, nommé œsophage, qui est au derriere de la gargamelle, & qu'il est impossible, qu'on apperceut la couleur du vin, quand il passeroit bien par les veines : puis que on ne voit pas la couleur rouge du sang qu'elles contiennent. J'ay ouy dire à des soldats, auoit veu vn œil sortir hors de la teste d'un homme, que le blessé auoit dedans sa main, & qu'il luy fut soudain remis en sa place, & si bien accommodé, qu'il en veit comme au parauant. D'autres content le semblable d'un nez couppé entierelement, & cheu à terre. Il y en a qui font des autres contes ou discours, impossibles en nature de toute impossibilité, lesquels s'ot pour rire. Tel peut estre dit, celui qui nous est proposé : que le premier morceau de la mere enceinte, va à son enfant. Car le vulgaire ignorant l'anatomie, cuide que l'enfant qui est au ventre, mange & boit cōme la mere : & ne scait pas, qu'il soit nourri du sang seulement, lequel il tire à soy par son nōbril. Car il vit dās le ventre, cōme vn fruiēt pendant à l'arbre, qui attire le suc alimentaire de la plāte sa mere, par le pe coul ou queuē. L'enfant ne prend rien par la bouche, insques à tant qu'il soit hors du ventre : & le premier aliment qu'il prend adonc, c'est l'air, qu'il n'auoit encor inspiré. Et

quand l'enfant qui est au ventre, vseroit de la mesme viande que fait la mere, ainsi que cuide le vulgaire, il ne s'ensuiuroit pourtant, que le premier morceau fut sien, plus-tost que le dernier, ou que autre portion de la viande. Car tout ce que mange & boit la mere, se mesle ensemble dans son estomach, se cuit & digere ensemble, & y arreste (si l'estomach est bon) tant que tout soit reduit en vne substance, du tout semblable en couleur & consistence, qu'on nomme Chyle: & est cōme orge mondé bien delité, sans aucune inegalité. Puis quand l'estomach s'en est rassasié & nourri, il rejette le surplus aux boyaux: d'où le foye attire ce qui est le plus propre à conuertir en sang, par le moyen des veines mesarayques, & de tel sang est en-fin nourry l'enfant. Il est vray, que le foye, & les autres parties du ventre, peuuent bien à la necessité, succer & rair de l'estomach quelque portion de ce qu'il a n'aguieres prins, auant que tout soit digest & cuit: & ce par les veines communes desdites parties avec l'estomach: par lesquelles aussi l'estomach famelique, attire de toutes parts à soy les humeurs qu'il en peut obtenir. Mais que le premier morceau s'en aille à l'enfant, il n'y a aucune vray semblance, ne probabilité. Car il est nourry de sang tant seulement, comme dit est, & dans le corps de la mere, il y a tousiours du sang pour luy fournir, & mesmes à l'entour de la matrice, où il se rend pour lors plus copieux. Il est vray aussi, que l'enfant affame la mere quand il est desia grand, & consume beaucoup de sang: dont la mere est contrainte, de manger plus que de son ordinaire: autrement elle sent des foiblesses, & esuanouyt facilement. Mais ce n'est pas à dire pourtant, que l'enfant attire la viande: & qu'à faute de viande, il employe le sang, lequel fait depuis faute à la mere, & que pource il faut que la mere soit mieux nourrie, ains il faut qu'elle soit mieux nourrie, à ce qu'elle ait plus de sang, qui suffise & à elle & à l'enfant, lequel est nourry de sang, tout ainsi qu'un des membres de la mere. Pourquoy donc dit-on si crœ-

nient, que le premier morceau va à l'enfant ? N'y a-il aucun fondement de raison en ce propos ? Nous tenons que la plus-part des phrases & locutions populaires, soit de main en main venues des Philosophes, & autres diuins personnages, qui ont enseigné le vulgaire à bien viure. Ce propos en est-il point venu, ou s'il est d'une pure ignorance de l'anatomie du corps, comme nous auons proposé au commencement ? Le peuple témoigne bien telle ignorance par ce propos : mais il peut estre aussi, qu'on le luy a baillé ainsi grossièrement, en esgard à sa capacité : pour exhorter les femmes enceintes à se bien nourrir, comme il est tresnécessaire, à ce que l'enfant n'ait faute de bon sang, dont il soit robuste & sain, sans preiudice de la mere. Et pourquoy dir-on cela plus-tost du premier que des autres morceaux ? Il est aisé à entendre, qu'on ne veut pas dire simplement & estroictement d'un morceau, ou bouchée de quelque chose que ce soit : mais de la premiere viande, comme s'il y a du mouton & du bœuf, il faut que la femme enceinte commence au mouton : & s'il y a encore un chapon, ou une perdrix, qu'elle mange plustost de cecy, que du mouton : & ainsi des autres viandes qui sont de meilleure digestion. Qu'elle commence par un bon potage, & laisse le fruit, la salade, & autres viandes Espagnoles en arriere. Car si elle suit ses appetits phantastiques, & se prend du commencement à une endouille, saucisse, boudin, enchoye, ou sardines salees, il est à craindre, qu'elle se remplisse trop de ces coquinerie, & ne puisse apres manger du meilleur. Pourquoy on luy conseille fort bien de commencer au moins par quelque bonne viande : & pour le luy persuader on dit, que le premier morceau va à l'enfant. Car on sçait, que les meres sont naturellement plus soigneuses & curieuses de leur portee, que d'elles-mêmes. Dont on ne les peut mieux inuiter à se bien nourrir, que en disant, que cela est bon & nécessaire à l'enfant.

FIN DV TROISIEME LIVRE.



QVATRIEME LIVRE  
DE LA PREMIERE PARTIE DES  
ERREURS POPVLAIRES TOV-  
chant l'Enfantement  
& la Gefsine.

*Que l'oz Bertrand ne s'ouure point pour donner  
passage à l'Enfant.*

CHAPITRE PREMIER.



OMME j'ay dit au dernier chapitre du prochain liure, l'ignorance de l'anatomie, est cause de plusieurs propos absurdes & ridicules. Comme de dire que l'oz Bertrand (c'est du penil, en Latin *os pubis*) se ouure & eslargit pour le passage de l'enfant. Car le vulgaire ne peut comprendre, qu'un si grand corps puisse sortir par le conduit ordinaire, qui est communément à la mesure du membre viril (toutesfois dilatable) sans grande violence, & que c'est la cause des fortes douleurs que sent la femme qui accouche, sur tout de ses premiers enfans. Car depuis que cela a esté souvent ouuert, il ne fait tant de mal. Pour ceste raison on dit aussi, celles qui sont mariees plus tard, ou qui autrement sont aagees auant que d'enfanter, y endurent le plus: d'autant que leur corps, estant plus dur & sec, tels oz ne s'elargissent que difficilement, dont les enfans meurent bien souvent au passage. Aucuns disent en outre, que les ma-



trones & sages-femmes de Genes, pour euitier ces difficultez, quand les filles naissent, leur enfondrent ces oz, à ce qu'ils demeurent tousiours separez & eslargis: tellement que les femmes n'ayent aucune peine, qu'ad viendront à enfanter. Voila beaucoup de sorteries & mensonges, procedentes d'une ignorance la plus grossiere qui fut iamais. Car il faut entendre, que l'oz Bertrand est la conionction de deux grans oz, qui sont les flancs aux costez, ausquels oz s'attachent les cuisses. Ladite conionction est faite moyennant vn tendron ou cartilage, qui les tient liez si ferme, qu'il est impossible de les separer, sans tailler ledit cartilage. Ce qu'on peut aisement comprendre, si on les void au descouuert, comme qu'ad nous faisons l'anatomie. Et de l'enfondrer (comme à vn chappon, ou à vne autre volaille, pour la faire paroistre plus ample, & de plus beau rencontre) cela ne se peut faire, sans notable nuissance des parties qui sont au dessous: sçavoir est, la vessie, la matrice, & le gros boyau. Ioint que de l'enfondrer, il s'ensuyuroit plus grand difficulté à la groisse & à l'enfancement, que de commodité, à raison de la compression faite interieurement: sinon que lesdits oz se releuassent par apres, & restassent desioints. Mais ie ne vois pas que cela se puisse faire: outre ce qu'il n'est aucun besoin qu'ils s'ouurent, ainsi que nous dirons tantost. Mais d'où est venu ce propos des Geneuoises? Il n'y a fausseté vulgaire & comune, laquelle n'ait quelque fondement, qui est cause de son erreur. C'est (à moy aduis) que ces femmes là ont communément plus aisée deliurance que les autres, ainsi qu'on dit. Parquoy on a pensé, qu'elles auoyent le passage plus ouuert: & de là on a forgé le susdit moyen. Je dirois plus volontiers (sauant l'honneur de celles, qui sont chastes & femmes de bien, car par tout il y en a d'vnes & d'autres) que les Geneuoises, *donne senz a vergogna*, comme dit le proverbe, pour la plus-part lasciuës & prodigues de leur honneur, se rendent par la frequence du jeu d'amours, plus habiles & promptes à l'enfancement.

Car les putains sont comme paitries de plusieurs pail-  
lards insatiables : dont leurs parties honteuses sont si  
vices, que le passage bien frayé, est aisé à l'enfant. Aussi  
qu'elles soient tant du cropion, partie en ce fait prin-  
cipale (je dis quant à l'enfantement, comme on enten-  
dra cy apres) que venant à faire vn enfant, le cropion  
est fort souple à prestier & à consentir. Les autres fem-  
mes qui l'agissent moins souuent l'ont plus roide, &  
sur tout les vieilles, qu'on espargne plus que les ieunes,  
mesmes en mariage: dont elles durent plus long temps,  
& si elles ont plus de mal des derniers enfans, que  
des premiers, cela en est cause. De mesmes les filles  
qu'on marie vn peu aagees, ont grand peine à l'enfan-  
tement: par ce qu'elles n'ont accoustumé de ieunesse à  
remuer le cropion, tandis qu'il estoit tendre & cartila-  
gineux. Dequoy on peut entendre, que ce n'est en vain  
qu'on marie les filles plus ieunes que les garçons: cō-  
bien qu'il y a plusieurs autres raisons, plus politiques  
que naturelles. Les villageoises, & autres femmes de  
labeur, qui font ordinairement grande exercice, & sont  
plus debout qu'assises, ont beaucoup plus aisee deli-  
urance, que les marchandes & bourgeoises, qui sont le  
plus souuent en repos & assises, ne travaillant à autre  
chose plus qu'en ouurages & cousture. Parquoy Ly-  
curge ordonna tres-sagement aux filles & femmes  
Lacedemoniennes, ou Spartanes, l'exercice de la lutte  
entre elles, pour les rendre plus fortes à soutenir tou-  
te sorte de peine, & mesme au travail de l'enfant, à ce  
qu'elles en eussent meilleure deliurance. Or que le cro-  
pion soit icy le principal, les femmes qui ont enfanté,  
le peuuent tesmoigner: car leur principale douleur  
(outre celle des reins) est audit lieu, & non à l'oz Ber-  
trand, lequel deuroit au moins douloir par ces ligamens  
sensibles, s'il estoit ouvert de violence, comme pense  
le vulgaire. Mais c'est le seul cropion qui endure d'es-  
tre violemment pressé & reculé, pour donner passage  
à l'enfant, entre luy & l'oz Bertrand, lequel ne bouge  
aucunement. Le cropion est vne petite queue, compo-

see de quatre osselets, laquelle est plus lōgue à certains Anglets, que aux autres. Les Grecs l'ont nommé Coccix, à la semblāce d'un bec de Cocu. Je ne sçay si pour cela les François appellēt Cocu, celuy qui permet à sa femme de remuer ceste partie là à l'appetit d'autrui. Car de l'appeller Cocu, pour semblable façon de faire, que l'oyseau nommé Cocu, ce seroit trop grand faute: d'autant que le Cocu ne permet pas à autre oyseau de nicher ou poudre en son nid, ains au contraire il y a pondre au nid d'autrui. C'est de la Verdalle proprement (quelques vns l'appellent en Latin *Carruca*) qui est un petit oyseau: lequel ayant fait cinq ou six œufs, le Cocu les vient manger: & puis au même nid il pond un œuf, qui est beaucoup plus grand que ceux qu'il a mangés. Dont la Verdalle se pourroit bien auiser, veu la notable difference, pour peu qu'elle fut aduisee. Mais elle est ainsi abusée, qu'elle tient pour sien ce qu'elle trouve dans son nid, dont elle le couue, & puis nourrit le petit qui n'est pas sien. On dit qu'il en aduient ainsi le plus souvent, non pas tousiours: car autrement la race des Verdalles finiroit bien tost. De ce propos on peut entendre, que le mary est improprement dit Cocu, en ceste signification: car c'est au paillard adultere d'estre ainsi nommé. Mais du Cocu, c'est à dire Cropion, il est bien diffamé, sur tout quand il y a de la faute. Les Italiens l'appellent *Becco*, pour la même raison, à cause de ce bec qui est plus proprement dit, que d'un bouc: car le mot de *Becco*, signifie l'un & l'autre. C'est donc le Cropion, qui s'estant fort remué au plaisir de la conception, a depuis à souffrir extension douloureuse, quand l'enfant doit sortir. L'oz Bertrād qui au ieu d'armours n'a bougé, ains comme un enclume a soustenu les coups & le fardeau, ne bouge en l'enfantement, & n'en endure aucun mal.

*S'il est bon de faire asseoir la femme sur le cul d'un chauderon chaud, ou de luy mettre sur le ventre le bonnet de son mary, pour auoir meilleure deliurée, & quels sont les meilleurs moyens de accoucher.*

## CHAP. II.

**L**E propos seruira de confirmation au discours precedent. C'est que les bones femmes de village à l'entour de Montpellier ont espronué, que si celle qu'est trauaillée d'enfant, s'assied sur le cul d'un chauderon, qu'on a leué presentement du feu, elle enfante plus aisément. Nous scauons que tel chauderon, auquel n'aguères l'eau bouilloit, a le cul tiède, qu'on dit froid en comparaison du reste, qui est chaud-bruslant. Or ceste tiedeur remollit le cropion, & le rend plus facile à ceder, comme font les fomentations remollissantes, que nous vsons à cest effect. Mais on les applique communément mal à propos sur l'oz Bertrand, & en la region de la matrice sur le deuant. Il faut qu'elles soyent sur le cropion: autrement ne seruent de rien, & nuisent qui pis est. Je dis qu'elles ne seruent de rien sur l'oz *pubis*: car il n'a à se remollir pour ceder aucunement. Et elles nuisent à la matrice, en tant que la remollition rompt la force de la vertu expultrice: laquelle ne requiert sinon astringion. Dont tant plus on rend laxé la matrice, tant plus on enerue sa vigueur à pousser l'enfant dehors. Parquoy les bonnes femmes de village le prennent mieux, de faire asseoir sur le cul du chauderon chaud, celle qui trauaille d'enfant. Il y a moins de raison à ce q'les mesmes villageoises font, de mettre sur le ventre de la femme, le bonnet ou chapeau de son mary, sinon par auenture que y estant mis, on serre le vêtre par dessus le bonnet, qui en ce cas sert de compresse, pour ayder à l'expulsion. Mais ie pense qu'on le fait en ieu, au moins



qu'il a esté ainsi introduit : & que de puis on le prend à bon escient. Et le ieu peut estre prins de ceste sorte: Que les maris volontiers s'exculent & defendent de n'assister à tels affaires. Quelquefois on les y veut contraindre, pour s'y aider: & si on n'en peut auoir autre chose, on leur retient le bonnet, qu'on met sur le ventre de la femme: comme en disant, de l'homme est prouenuë ceste enfleure de ventre, comme s'il auoit la poiate venimeuse: luy ou son bonnet appliqué là dessus, sert de cõtre venin, & fait passer l'enfleure. Mais ie trouue bien plus raisonnable, que ce soit luy mesme, qui de son ventre couure le ventre de sa femme, non pas que sa tieide chaleur vigorant celle de la femme, y fit tant que la copulation accoustumee. Car la femme en se remuant tant soit peu, esbranle doucement & plaisamment le cropion: & la semence du mary rend le passage glissant, beaucoup mieux que ne font les eaux. C'est l'vrine de l'enfant, laquelle à ces fins doit sortir la premiere, le sçay personnes qui en vident ainsi, dont leurs femmes se trouuent fort bien, & ont aisée deliurâcc. Aristote mesme nous aduertit de ce poinct. Il faut maintenant aduiser de la situation en l'acte de l'enfantement. Aucunes veulent estre debout, soutenues de quelques vns. Les autres assises en vne chaire percee, ouuerte par deuant: & les autres couchets. Je laisse choisir à celles qui ont tout esprouué, la maniere qu'elles trouuent la plus aysée. L'aduertis seulement, qu'on aduise que le cropion soit libre, & non pressé, afin qu'il se puisse librement reculer. A quoy seruiroit infiniment l'estre debout, si on le prenoit à propos, & sur le poinct que l'enfant se presente, sans lasser ou trauailler en vain la pauvre femme. Car outre ce que (comme dit est) le cropion, par telle situation est en grand liberté, l'enfant de sa pesanteur descendant mieux, aide à sa deliurance. Il y a des dames & damoiselles qui vident de lits, qu'on nomme de trauail, parce qu'on les employe seulement quand elles sont au trauail de l'enfant. Ce ne sont proprement des lits à se cou-

*Liure 7.  
de l'histoi-  
re des a-  
nimaux  
chap. 4.*

toucher, ains chaires ouuertes par deuant qui ont des bras & pieds faits à propos, pour y attacher les bras, cuiffes & iambes de la femme, avec des liens mols & larges : mais tant fermes & assérez (sans les blesser aucunement) qu'elles ne se peuent bouger en façon que ce soit, hors mis le cropion. Cela est bon & bien aisé, pourueu qu'on l'employe bien sagement.

C'est chose de grand importance de faire que la femme se deliure heureusement, veu le danger qu'elle & son enfant passent, quand il y a quelque difficulté. Dont à boa droit on nomme *Sages-femmes* les matrones ou leuandieres : car il faut qu'elles soyent bien prudentes & auisées, sur tout quand il y a deux ou trois enfans à sortir : car elles sont bien empeschées quelque fois d'un. Que sera-ce quand il s'en rencontre neuf, comme j'ay escrit au premier cha. du troisieme liure, qu'il aduint à mademoiselle de Beauville à celle d'Arles, & à Padouë. L'entens qu'en la maison de Stourneau en Perigort, arriva vn fait semblable, y a plus de trois cens ans. La dame fit neuf enfans massés d'une rentree : & en voulut exposer les huit, qui furent heureusement preseruez (par la grace de Dieu) du bon rencontre de leur pere. Tous les neuf vescuient & furent prouus de grands estats, quatre en l'eglise, & cinq au monde. Des ecclesiastiques, l'un fut Euesque de Perigueur, & abbé de Brantaume : l'autre euesque de Palmiers : le tiers, abbé de Grand-sélie, & le quart de la Case Dieu. De ceux du monde, l'un fut lieutenant du Roy à la Reole contre les Anglois : l'autre eut vn gouvernement en Bourgogne : les autres trois furent en grand credit auprès du Roy. On voit encor auourd'hui tout ce mystere, peint en vne sale du chasteau de Stourneau, ainsi que m'a dit le Sieur de Stourneau (issu de ceste tres-illustre & ancienne maison) l'un des maistres de l'hostel du Roy de Nauarre, Henry troisieme de ce nom, auquel Dieu doint tresbonne vie & longue.

*Que les matrones faillent grandement, de n'appeller  
Medecins à l'enfantement : & autres maux  
peculiers des femmes, & que mesmes  
les sages-femmes doivent estre en-  
seignes des Medecins.*

## CHAP. III.

**L'**OVTRÉVIDANCE & presump-  
tion d'aucunes femmes est telle, qu'el-  
les pensent entendre mieux à toutes ma-  
ladies peculieres des femmes (comme à  
la suffocation de matrice, l'aortissement,  
& enfantement) que les plus suffisans  
Medecins du monde. Parquoy ne les y daignent ap-  
peller, si ce n'est au mal de la matrice, apres y auoir  
employé toute leur science, & l'aortissement ou en-  
fantement, quand il y suruiuent quelque accident de  
fièvre, ou autre difficulté. Je trouue bien bon & rai-  
sonnable, qu'elles facent entre elles leurs petits reme-  
des accoustumez, & que les leuandieres pratiquent  
leurs experiences, & la dexterité qu'elles peuuent auoir  
acquise de leur pratique. Mais si elles cuident que les  
medecins ne sçachent tout cela encor mieux qu'elles,  
il y a grand erreur en leur conte. Toutesfois nous leur  
quironz ceste partie de la Chirurgie, quant à l'enfan-  
tement: parce qu'il est plus honneste que ce mestier là  
se face de femme à femme és parties honteuses: com-  
me nous auons quitté tout le reste aux professeurs de  
Chirurgie pour nostre soulagement, & à ce que les ma-  
lades fussent mieux secourus, ayans deux ministres  
pour vn. Mais le Medecin n'est point dispensé d'igno-  
rer aucune chose de ce que traitent les leuandieres, non  
plus que des autres operations chirurgicales, & est  
bié seant qu'il assiste par tout, s'il est possible, au moins  
pour peu qu'il y ait de difficulté. Car toutes maladies  
sont de sa cognoissance & haute iurisdiction. Tous  
ceux

teux qui se meslent de traiter aucun mal, ils sont subalternes au Medecin: comme les Chirurgiens, lesquels ont iurisdiction moyenne, & les leuandieres, qui ont la basse: Or l'enfantement est vn mal, duquel plusieurs & femmes & enfans en meurent: & l'auortissement encor plus: d'autant qu'il est contre nature, ne faut-il pas donc que le Medecin y soit surintendant? Mais pour n'auoir la peine de se trouuer par tout (veu mesmes que le plus souuent il n'y a pas beaucoup à faire pour la leuandiere) il suffit que les femmes qui en font profession, soyent instruites des Medecins, & sçachent la raison de ce qu'elles pratiquent: Et pour certain en vne Republique bien policee, il faut que les Medecins monstrerent aux Sages-femmes l'anatomie des parties qui contiennent l'enfant, celles qui luy donnent passage, & aident à le pousser dehors, afin qu'elles puissent artificiellement cōprendre la vraye methode de proceder à leur operation. Autrement elles y vōt comme aueugles & empiriques sans sçauoir ce qu'elles font. Et de ceste ignorance la plus part de ces femmes deuiennent ourecuidees, & presomptueuses, mais sur tout si elles ont quelquefois esté employées pour quelque grand dame, ou enuoyées querir de loing. De ce la deuenues arrogantes, si vn Medecin leur dit ou remontre quelque chose, elles s'en moqueront, ou les renuoyeront loin. Ainsi dit bien Terence, qu'il n'y a rien plus inique & iniuste que l'ignorance: car il ne trouue rien de bō, que ce qu'il fait. Je me suis trouué quelquefois visiter vne femme malade, avec feu monieur Rondellet, laquelle se plaignoit grandement de suffocation de matrice. Nous y renecontrasmes vne fois entre autres, vne vieille matrone, qui nous rebrotta & donna congé dès l'entree de la chambre, en disant que la malade n'estoit de nostre cognoissance, & que ceste femme estoit enceinte, & que cela n'estoit de nostre mestier. Comme si nous n'estions pour discerner la grosseste, d'vne disposition contre nature: ou si la femme enceinte, d'ailleurs estant malade, estoit excepte de nos



remedes. Cependant ladite femme ne se trouua pas grosse : apres que la vieille matrone eut demeuré aupres d'elle , à faire bonne chere deux ou trois mois durant, aux despens de la pauvre femme. O quelle folie! quelle temerité voila dequoy il me fait mal : non pas que les femmes pratiquent entre elles quelques petits remedes : lesquels toutefois ne sont de leur invention, ains les ont apprins quelquefois des Medecins, & puis elles se les communiquent de main en main. Car ces femmes n'inuenterent iamais aucun remede, tout sort de nostre boutique, ou est sorti de celle de nos predecesseurs. Parquoy elles sont fort ignorantes de penser, que nous les ignorons, & qu'elles y scauent plus que nous. Mais les bonnes Dames se contentent euidement, quand elles nous appellent au secours, ne pouuant venir à bout de leur entreprise. Car si nous pouuons le plus difficile, ne scauons nous le plus aisé & vulgaire, qui est comme nostre alphabet! Il feroit bon dire à vn qui sçait bien lire & escrire, qu'il ne cognoit pas les lettres.

*De faire bonne mesure aux garçons, & non aux filles: & comment il faut gouverner la vedille, & si celle des filles sert à leur faire des amoureux.*

#### CHAP. IIII.

**L'**Homme n'est pas plus tost né, qu'il endure la chirurgie: c'est en l'incision de la vedille, faite par les Sages-femmes, apres l'auoir bien liée contre le ventre, ou sera deormais le nombril. Or les bones femmes, soigneuses de la conseruation du genre humain, remonstrent volontiers & requierent charitablement aux Sages-femmes, quand c'est vn fils, qui luy fassent bonne mesure. Car elles pensent que  
le men-

le membre viril prendra là son patron, & qu'il deviendra plus grand, si ce qui pend encores du nombril, est demeuré bien long. Quant aux filles il ne s'en parle point. Car si la vedille gouerne ou transmue le conduit, qui va à la matrice (lequel respond à la verge de l'homme, comme la gaine ou cousteau) les femmes voudroyent bien, qu'il demeurast court & estroit, car il ne s'agrandit que trop. Mais elles s'abusent, & ont mal retenu ce que peuuent auoir quelquefois remonstré les anciens Medecins aux leuandieres: c'est que quand elles viennent à lier la vedille d'un garçon, la laissent bien lasche, sans tirer en dehors. Car si elles la lient fort rasibus du ventre, la vessie qui en despend par un lien, en est plus retiree au dedans: & le membre viril par consequent en est racourci: car le tuyau commun à l'urine & à la semence, depend du col de la vessie. Ainsi importe assez à la longueur du membre, que on ne lie tant pres du ventre la vedille: nompas qu'on en laisse pendre beaucoup: car cela ne sert de rien. Au contraire, il sert aux filles, qu'il soit tiré & lié fort rez: Afin que la matrice, qui tient à la vessie, en estant retiree aye le col d'autant plus estroit, qu'il est plus alongi. Et voila le secret. Il faut aussi bien aduiser, que la vedille soit liée ainsi qu'il appartient. Car à faute d'estre bien liée, quelques enfans meurent, en perdant tout leur sang par là. Auquel danger fut ma femme, Loyse de Guichard, ainsi que raconte sa mere. Dont fut iugee des femmes qui y assistoyent, qu'elle n'auroit iamais grand couleur au visage, pour la grand perte de sang qu'elle auoit fait. Mais cela ne vaut rien. J'ay vn autre aduertissement concernant la santé, qu'il ne faut mespriser, comme l'on fait communément. C'est de la portion pendante, qui se meurt de peu à peu, & en fin tombe de Gangrane, ou plus tost de Sphacele. Les Sages-femmes communément la couchent contre la chair nue du ventre de l'enfant: dont il aduient que le pauvre petit sent de grands douleurs & tranchées de vêtre. Il crie nuit & iour, sans qu'on s'aduise de ce qui

II.

K 3

l'essence, & on accuse mille choses qui ne sont pas. Comme au pays d'Agenois, on accuse les seides (c'est à dire, des poilz comme de ceux des porceaux ou cheuaux) qui sont dans le ventre de l'enfant (disent-ils) & luy font des trâchees. Dont les bonnes femmes, trempent & fomentent l'enfant, & sur tout son ventre, d'un lessif doux, fait de serment, auquel elles iettent une poignée de paille bruslee. En frottant le corps de l'enfant, les portions de ceste paille se trouuent parmi les doigts: & adonc elles monstrent cela aux assistans, en disant, que ce sont les seides qui sortent du corps de l'enfant. Et ainsi le mal se passe: mais c'est proprement la vertu de ladite fomentation, qui efface le froid imprimé au ventre de l'enfant, d'où procedoyent les trâchees, comme de la colique: & nompas qu'il y eut des seides: ainsi que de vray il en fort quelquefois de l'echine des enfans. Duquel mal incognu aux anciens nous traiterons (Dieu aidant) au 5. chapit. du 18. liure. Or donc c'est ce qui pend du nombril, qui leur fait mal au ventre de la froideur, laquelle prouient de la mortification. Car comme on a fort lié au dessus les veines & arteres, la chaleur naturelle s'y estaint de peu à peu: iusques à ce que telle partie soit du tout morte, & noire. Lors elle est froide extremement: & est sur le ventre de l'enfant comm'vn glaçon. Il ne faut pas d'ice s'esbahyr s'il crie & se plaint. Pour euitier & preuenir ce mal (ayant compassion des pauures petits enfans qui ne le scauent expliquer) j'ordonne & conseille, que ceste pandille soit dès le commencement & iusques à la fin, bien & soigneusement enuelopee de coton, ou d'un drappeau mollet: tellement qu'elle ne puisse toucher le vêtre nud. Et ie trouue, que par ce moyen les enfans demeurent plus paisibles. Qui est vn certain signe (outre la sudite raison tres apparente) que c'est la froideur glâcee de ce pédant, qui leur fait des trâchees. En quelques pays les bonnes femmes gardent soigneusement celle de leurs filles, pour leur faire des amoureux quand il les faudra marier. C'est qu'elles ont

ont opinion, que si on donne à manger ou à boire de ceste vedille mise en poudre, à l'homme qui leur est agreable, il deuient extremement amoureux de la fille: & ne faut plus, sinon faire les pactes de mariage. Je tiens cela pour vn erreur & abus trop euident: comme la plus part de ce qu'on dit des autres breuages amoureux, en Grec dits *philtres*, que l'on attribue aux Sorciers & vieilles putains, pour coiffer les hommes de leur amour. Mais ie pense qu'il y a quelque secrette allegorie en telle opinion, & c'est (paraenture) que si les hommes viennent à si grand familiarité des filles trop faciles & ployables, qu'ils puissent faire toucher & ioindre leurs nombrils, qu'elles les attirent par là, & font la conionction de l'Androgine Platonique par telle resinion. En quoy plusieurs sont attrapez, quelquefois à leur dam. Et voila comment le nombril des filles, non pas le mort, ains le viuant, duquel on donne gout aux hommes, en les affriandant les rend eschauffez & abetiz, si la raison ne les domine & regit. Dont souuent ils entendent & condescendent à des partis indignes de leur condition.

*S'il est vray qu'on puisse cognoistre aux nœuds des  
cordes de l'arriere-faix, combien d'enfans  
aura la femme qui accouche.*

CHAP. V.



NE PEUT attribuer ce propos à Auienne, ou à Rasis, qui ont escrite le moyé de cognoistre combien d'enfans fera deormais la femme qui accouche, seulement à voir & obseruer la vaine umbilicale, qui est comme vne corde, attachant l'enfant à son arriere faix. C'est que autant qu'il y a de nœuds ou riddes, & replis en ladite corde, autāt fera elle d'enfans: & si n'y a aucun nœud, elle n'en fera point. Et si entre lesdits nœuds il y a grād distance, la fem-



me aussi mettra grand intervalle d'une grosse à l'autre: & si la distance est petite, elle n'y mettra guieres. D'auantage si les nœuds sont noirs, ou rouges, elle sera autant de masses: & s'ils sont blancs, de filles. Maître Ancoine Garnier ose bien dire en sa pratique, au chapitre des maladies de la matrice, que en son temps il a trouué par experience, que tout cela estoit vray. Parquoy il ne se faut esbahir, que le peuple retienne ceste opinion, qui a de si graues auteurs Philosophes & Medecins. Dont il semble que nous ayons tort, si c'est vn erreur, de le colloquer entre les erreurs populaires. Je respons à ceci, que ie veux ôster d'erreur le peuple, en ce qu'il peut faillir au fait de la Medecine & cognoissance des choses naturelles, d'où que ait procedé la faute. Aussi ie scay bien & confesse, que la plus part des erreurs populaires, au fait de la Medecine & regime de santé, ont en leur force des Medecins, & de leurs propos, ou malentendus, ou mal couchez. Il y peut aussi auoir eu fausse doctrine & erronée: comme nous en scauons prou, & la refutons iournellement en nos autres censures, & en nos leçons. Ici ie traite seulement des plus vulgaires, & qui sont de la capacité ou cognoissance du peuple: comme le propos mis en auant, duquel les vieilles matrones & leuandieres veulent estre tenues pour deüineresses, & sont des suffisantes à merucilles. Parce qu'elles n'ont point de discours, ne de raisonnement, et qu'elles ont vne fois compris & receu pour veritable & certain, iamaïs ne leur eschappe. C'est comme vne tache d'huile. Et pour s'y confirmer d'auantage, il ne faut sinon que l'ayent ouy dire à personnes anciennes, & du temps passé. Voilà incontinent la proposition bien homologuée, vérifiée, & autorisée. Si on leur dit quelque meilleur chose, ou en les reprenant, ou en les enseignant, elles n'en font pas cōpte, s'il n'est conforme à quelque autre reigle de leur sçauoir. Dequoy il ne se faut guieres esbahir, veu que il y a bien d'hommes qui font profession des lettres, autant stupides que cela, mesmes en ce qui

ce qui est de leur estat. Or pour venir à mô propos: ql-  
le raison y peut-il auoir, que les nœuds de cest arriere  
faire nous predifent combien d'enfans aura la femme?  
Je ne veux pas obijcer, qu'elle peut mourir par quel-  
que inconuenient de là à quelque mois: ou estre si mal  
gouuernee à ceste gessine, qu'elle sera desormais ste-  
rile: & par consequent n'aura tant d'enfans que ces  
nœuds ont promis. Telles obiections seroyent frivo-  
les, d'autant qu'il faut tousiours faire supposition, qu'il  
n'y ait aucun empeschement. Comme si son mary ve-  
noit ce pendant à mourir, & qu'elle ne se voulut re-  
marier, viuant chasteement en veufuage, la prediction  
ne sera faulse pour cela. Car on entend, qu'elle conti-  
nue le mestier, & face les actes requis. Il suffit que elle  
soit apre & idoine à faire ce que les nœuds promet-  
tent. Mais il n'y a aucune apparence de verité en ce-  
ste obseruation: d'autant que la situation, nombre, &  
couleur de ces nœuds, est du rencontre de la matiere,  
autrement & autrement dispoſte à cestuy-cy, que n'est  
à cestuy-là. Toute la signification qu'ils peuvent auoir,  
est de ceste coniecture, à mon aduis: que la multitude  
des nœuds ou tortillemens qui sont pres l'un de l'autre,  
& de couleur rouge ou noirastre, peuvent tesmoi-  
gner la matrice de la femme estre robuste, & bien cō-  
plexionnee de bonne chaleur, & non baueuse. Car ce  
qui est ainsi noué, est aussi plus fort: comme nous di-  
sons des incisions du muscle long & droit de l'epiga-  
stre, & la couleur rouge, est signe de viuacité. Dont on  
pourroit dire, à voir plusieurs nœuds en la veine umbi-  
licale, que la matrice qui les a formez est gaillarde, &  
en pourra faire beaucoup d'autres: nō pas qu'on puisse  
deuiner le nōbre. Car elle en pourra faire pl<sup>us</sup> ou moins  
qu'il n'y a de nœuds. Et par mēme raison, elle les ha-  
stera de pres, & ne sera guieres en seiour, ven la fecō-  
dité: & fera plus de masses que de femelles. Car telle  
est la condition d'une matrice bien temperee. Et c'est  
tout ce que peuvent demonſtrer les nœuds en grand  
nombre, pres l'un de l'autre, & de couleur ou rouge ou  
noirastre.

*Des enfans qui naissent vestus, s'ils sont plus  
heureux que les autres: & si leur che-  
mise preserue de danger ceux  
qui en portent.*

## CHAP. VI.

**E**l proposest encor plus inepte que le precedent, si on ne le prend en sens my-  
stique & secret, pour signifier autre  
chose qu'on ne dit, ainsi que ie l'inter-  
preteray. L'enfant de naissance a vne  
tunique ou membrane fort subtile, qu'il  
couure & enveloppe tout immediatement, come fait  
le suaire vn corps mort. On l'appelle en Grec Amnie,  
qui signifie Agnellette: ainsi nommee, pour sa miacete  
& delicateffe. Par dessus est vn autre peau charnelle,  
dite Chorion & secundine: qui est le li& ou arriere-  
faix, auquel communement, se tient attacher ladicte  
peau Amnie, l'enfant s'estant despouille totalement, &  
venant tout nud au monde: c'est a dire, hors la mati-  
ce, qui est immunde, orde & sale, situce entre le boyau  
cullier, & la vessie. Dont l'enfant est loge entre l'viue  
& la merde. Tellement que le propos des bonnes fem-  
mes du Languedoc est bien veritable, que *Entre la mer-  
de, & l'on pis, se nourris l'on bel fils*. Quelque fois il sort re-  
vestu de la tunique, come d'une chemise: laquelle ra-  
rement luy couure tout le corps, le plus souvent ne pas-  
se les espaules: & quelque fois couure seulement le vi-  
sage. On prend cela a bon augure, & dit on qu'il sera  
heureux: parce que il est a& vestu. Est-ce point vne al-  
legorie, sur ceux qui naissent de parens riches & opu-  
lens: de sorte qu'ils n'ont rien a faire que pour leur plai-  
sir, ou honneur, sans estre contrains d'aucune necessi-  
te? On dit communement de ceux la, qu'ils sont heu-  
reux, & naiz tous vestus: c'est a dire, avec force biens  
acquis de leurs parens. Les autres qui sont pauvres des



leur natiuité, naissent vrayement tous nuds. Ainsi le voudrois-je interpreter. Car il n'y a point de raison, q la chemise Agnellette apporte vn heur à ceux qui la retiennent. C'est d'un rencontre que cela aduient, quand l'enfant ne s'est guieres tourmenté à sortir. Car du grād remuement que font quelques vns, ils s'en despouillent entierement. Nous pourrions dire aussi, que tels enfans sont plus mols, mornes & paisibles de nature. Dont aussi procede quelque plus grāde modestie, qui les fait cherir & aimer: & que de là ils parviennent à grandes faneurs, biens & hōneurs. Mais au contraire on diroit, *Fortune aide aux audacieux*: & tels sont remués, qui peuent bien auoir laissé en arriere leur chemisette. De sorte que en cest augure n'y a point de fondement solide. Moins en ce qu'on dit, telle chemise, ou portio d'icelle, empescher celuy qui la porte sur soy, de peril & danger. Il est vray que s'il tombe de cheual, & se rōpt les iambes, les piecets se trouueront dans ses bottes, s'il en a. Quelle fadaize: C'est cōme des breuets que font quelques vns, pour ne se noyer, brūsser, rompre le col, quand on seroit dans vne bien profonde riuiera, dans vn grand feu, ou que l'on tomberoit de bien haut. Il y en a qui disent, sçauoir coniuurer les arebusades, qu'elles ne vous toucheront pas, ou ne vous blesseront: de sçauoir charmer vn homme, qui ne sera blessé en vne bataille, quand il seroit bien enuironné de cent ennemis. Allez vous en à vn assaut de ville, armé de ces breuets, ou desdites chemises tant seulement, & vous verrez, si ceste camisade & breuetade ou breuade vous seruira. Je crois que vous y seriez trouffé en innocent. J'aymerois mieux pour vn iour de bataille, la Medecine de Grimache.

*Gardez vous bien que par espres,  
Vous n'approchiez de la bataille,  
Qu'a trente lieues au plus pres:  
Ou que vous n'y alliez, qu'aprez,  
Que tous les coups seront ruez.*



Il y a là plus de raison, que de rythme : en l'autre il n'y a ne rythme ne raison. l'accorde bien qu'il y a des breuets, qui guerissent des sieures, arrestent le sang, & font autres grands effects, pour l'opinion qu'on en a, iointe à la forte imagination, mais d'empescher les accidents externes, & resister aux maux qui viennent par dehors, c'est vne autre besongne.

*Des Harpies qu'on dit voler, & s'attacher aux courtines.*

CHAP. VII.

**D**OVN signifie quelque beste fort estrange & monstrueuse, qui ait des griffes, on dir Harpie. Et c'est faisant allusion à ces Harpies seintes de poëtes, desquelles Virgile fait mention au troisieme des Eneides: où il en met trois, & les décrit ayant visage de femme, les mains crochues, le ventre plein de vilanie: dont elles infectoyent toutes les viandes qu'elles touchoyent, & pouuoient emporter & ravier. C'estoyent oyseaux monstrueux & rapaces (comme porte ce nom d'Harpie) enuoyees des Dieux pour punition à Phinée Roy d'Arcadie, à luy ravier ses viandes, & polluer sa table de grande & puante ordure, apres l'auoir rendu aueugle. Et ce d'autant qu'il auoit meschamment creut les yeux aux enfans de sa premiere femme, & auoit depuis espousé sa marastre. Quelque temps apres, elles furent chassées d'aupres de ce Roy miserable, par Calais & Zethes freres, qui voloyent aussi comme oyseaux. M. Lud. Ariosto en son Roland furieux, imite fort gentilement ceste fable, & l'accorde ainsi. Senabo Empereur ou Prestecian, (comme on l'appelle particulièrement) d'Aethiopie, fut si outrecuidé & temeraire, qu'il voulut combattre Dieu, au lieu qu'on luy disoit auoir esté Paradis terrestre. Il en fut puni de

la mort de ses gens, iusques à cent mille, & d'estre aveugle: outre ce, luy furent enuoyees d'enfer sept Harpies, qui auoyent le visage de femme, passe & mort, tranfies & seiches de longue faim, horribles à voir plus que la mort. Elles auoyent de grandes aillafses difformes & laides, les mains rapaces, les ongles crochues & tortes, le ventre grand & puant, la queue longue comme d'un serpent qui se contournoit & nouoit. Dès aussi tost qu'elles sentoient la viande qu'on seruoit à ce triste Empereur, Roy de Nubie (où il faisoit son seiour) ces bestes estoient là qui renuerfoient tous les plats, rauissoient les viandes, & ce que ne pouuoient aualer, le conchioient d'une si puante ordure, que nul n'en pouuoit aprocher. Ainsi ce pauvre homme mouroit de faim: iusques à tant qu'Astolphe morté sur son Hippogryphe, par la vertu de son cornet, l'en deliura. Or tout cela sont fables, & inuentions poëtiques: esquelles toutesfois y a de belles instructions subtilement cachees. Mais reuenons à nos moutons. Il est certain que les femmes conçoient & enfantent des Moles qu'on dit en François Amas. C'est comme un lopin de chair qui n'a aucune figure ou façon distincte, & est engendree en la matrice, aucunes fois des semences corrompues, tant de l'homme que de la femme, ineptes à la forme d'un enfant, Dont par le moyen du sang menstruel, qui y accourt, ou y est attiré, il se fait tel amas & carnosité garnie de filamens nerveux. Autres fois c'est de l'ouurage de la seule femme, qui se corrompt en elle mesme, car elle a & semence & sang pour la procreer. Ceste mole est quelque fois seule, & la femme pense estre enceinte: quelque fois est avec un enfant, auquel la mole fait souvent tort, en luy soustrayant sa nourriture. Tellement qu'elle est par fois cause d'auortissement, car l'enfant n'a assez de place, ni assez d'aliment pour aller iusques au terme de sa maturité: Voila qui n'est pas rare, comme ce qu'on escrit de diuers animaux qui s'engédrent aucunes fois dans la matrice, des matieres corrompues & retenues: tout ainsi que

à l'estomach & aux boyaux s'engendrent des vers gros & grans à merueilles. Il y en a qui escriuent, d'un scorpion qui fut trouué auoir esté engendré dans le cerueau d'un homme. Ainsi dit on d'auoir veu d'estranges corps animez & viuans, sortir de la matrice ressemblans à crapaux, & autres vilaines bestes. Nicole Floratin les compare à chahuas, ou hibous & harpies, & dit, que en certain pays on les appelle beste sauvage, ou le malle beste, & que quelquefois cela mord l'enfant & le tue: que à Pise, & encor plus en la Pouille, (au Royaume de Naples) les femmes y sont fort suiettes, à cause des mauuaises nourritures. En outre il noma vn, duquel la femme fit par vn iour 9. pieces de chair separees & difformes que nulle ressembloit à l'autre: & la chacune pesoit de quatre à huit onces. Ce sont vrayement des molles ou amas, que les praticiens appellent aussi Harpies. Ils les nomment aussi feres des Lombars, d'autant que les femmes de Lombardie y sont fort suiettes (comme Gordon escrit) à cause de leur mauuaise nourriture, des finiets & herbes, aimant plus d'estre bien vestues que bien nourries. Aussi dit on en France, que la femelle doit estre bie vestue, mal nourrie, on y adioust, & bien batue: ce que conuient aussi bien aux garçons, qui au contraire, doiuent estre mieux nourris que vestus. Le sieur d'Anbigné, escuyer du Roy de Nauarre, m'a conté, que luy estant à Geneue l'an 1565. demeurant escolier pensionnaire chez M. Philibert Sarazin tresdocte Medecin, deux Italiennes, l'une femme d'un frippier, & l'autre damoiselle, dans vn mesme mois accoucherent chacune d'un petit monstrueux. Celuy de la frippiere estoit petit, ressemblant à vn rat sans queue. Celuy de la damoiselle fut de la grosseur d'un Chat. La matiere de tous deux, noire & visqueuse. Au sortir de la matrice tels monstres se ietterent haut, encontre la paroy de la ruelle du lit, & là se colarēt attachez ferme, plus haut que le ciel du lit. Voila ce qu'on en rapporte, voyons maintenant ce qu'on en doit croire. Il est bien vray que les femmes en-



gendrent souvent, & mettent hors leur matrice (apres quelque temps que leurs fleurs ont sejourne pensans bien estre enceintes) des loupins difformes de chair nerveuse, que l'on peut compater à cecy & à celà, pour quelque semblance qu'ils en ont, comme on dit aussi des nues, que l'une ressemble à vn cheual, l'autre à vn escriroire, l'autre à vn bœuf, l'autre à vn oiseau: qui à vn chandelier, qui à vn tripier, l'autre à vn bassin, l'autre à vn œuf, l'autre à vn panier: & rié de tout cela. Ainsi peut on bié dire de ces amas, que l'un retire à vn crapaut, l'autre à vn escargot, l'autre à vn lieure, l'autre à vn oiseau. Mais ce n'est rien de tout cela, & ce corps n'a eu que vie vegetative, comme vne plante simplement, sans aucun mouvement de soy, ni aucun sentiment. Dont ce n'a iamais esté vn animal, non pas mesme reptile, ou autre plus imparfait. Parquoy c'est vn grand abus de croire, qu'il y en ait qui volent proprement cōme harpies, & se vōt soudain attacher aux cōtines du lit preparé pour l'acouchee. Je n'ay pas bié retenu ce que m'en ont conté quelques Neapolitains, que deuiét cela en fin, & qu'il signifie. Mais il n'est pas d'âné qui ne le croit. On dit communément, quand on raconte quelque chose fort estrange (qu'on dit autrement incroyable:) Si ie ne l'auois veu, ie ne le croirois iamais. Par ceste phrase & maniere de parler, on dispence & excuse ceux qui ne l'ont veu, de n'en croire rien, voire mesmes on les en persuade. Car en disant, si ie ne l'auois veu, ie ne le croirois pas, c'est autant que qui diroit, ie cōseille ceux qui ne l'ōt veu, de ne le croire pas. Ainsi nous pouuōs bien dire de ces molles monstrueuses, qu'ō nôme harpies, q̃ l'on dit voler cōme vn oiseau. Et n'est pas vray sēblable que nos praticiēs qui les ont nômé harpies, ayēt pēlé que ce soyēt vrais animaux, & moins qu'ils ayēt d'aile pour voler, mais seulement pour maniere de comparaison à vne chose bien difforme. Car aussi les harpies que nous auōs décrites selō les poētes ne sont rien de vray, ains choses cōtreuues. Quand au mot de fiere des Lōbars, c'est d'autant



que les femmes des Lombars (nation iadis fort odieuse) y estoient fort suietes. Et par ce que cest amas est prins pour vn enfant monstrueux, on l'appelle frere des autres qui sont parfaits & accomplis: car ils sont conceus d'un mesme ventre, & nourris d'un mesme sang. Parquoy on les peut dire, freres-vierins, par une medifance à personnes qu'on hait.

*S'il est Vray que la femme accouchant en  
pleine Lune fera depuis vn fils, &  
si en nouvelle, vne fille.*

## CHAP. VIII.



Veuns tiennent ceste opinion, & assurement que si vne femme enfante en pleine Lune, à l'autre fois elle fera vn fils, venant à s'accoucher, & si en nouvelle Lune, ce sera vne fille. Ils disent l'auoir observé, & qu'il n'y a point de faulx. A quoy ie ne contredis pas, ains accorde volontiers qu'il n'ont iamais veu autrement auenir, y ayant prins garde en plusieurs femmes, iusques à mille, si vous voulez. Mais ie dis que cela ne rencontre pas à toutes, non pas mesme à vne de celles que i'ay peu observer, ayant fait plusieurs enfans: car ie ne m'arreste pas à deux, ou à trois enfans. Et pour n'estre prolix à proposer diuers exemples que i'ay en main, ie seray content de citer les enfans que Dieu a donné à feu mon pere, le cheualier Ioubert, & à ma mere Catherine de Genas, encor viuante, iusques au nombre de vingt, tout d'un mariage. Iane fut la premiere, qui nasquit l'an 1519. le 6. de Iuillet, à 7. heures du matin, en nouvelle Lune. Apres vint Marguerite, l'an 1520. le 20. de Iuillet, à 6. heures du matin, en nouvelle Lune. Susanne luy succeda naissant l'an 1521. le 9. de Iuillet, à vne heure apres midy, en vieille Lune. Fleurie suiuit, l'an 1522. le 20. de Iuillet,

I.

II.

III.

IIII.

Juillet, à 7. heur. du matin, en vieille Lune. Vne autre  
 lane naquit l'an 1523. le 24. d'Aoust à 9. heur. du mat. v.  
 en pleine Lune. Apres toutes ces filles vindrent deux fils,  
 l'un François, lequel naquit l'an 1524. le 15. de No- vi.  
 uembre, à la minuit en vieille Lune. L'autre nommé  
 Guillaume, naquit l'an 1526. le 16. de Ianuier à 2. heu. vii.  
 du mat. en nouvelle Lune. Vindrent apres deux filles:  
 Magdaleine, l'an 1527. le 26. Ianuier au matin, en vieil- viii.  
 le Lune. Catherine, l'an 1528. le 7. de May, à 3. heu. du ix.  
 matin en vieille Lune. Le viens de suite, né l'an 1529. le x.  
 16. Decembre, à 9. heu. du mat. en vieille Lune. Puis  
 vint Anthoine, l'an 1531. le 11. Ianuier à 6. heur. du mat. xi.  
 en vieille Lune. Succeda Isabeau, l'an 1532. le 14. De- xii.  
 cembre, à 7. heures apres midi, en vieille Lune. Vint a-  
 pres Anne l'an 1534. le 17. Iuin, à 6. heur. apres midy, en xiii.  
 nouvelle Lune. De suite vindrent deux gemelles,  
 Joise & Justine, lesquelles naquirent l'an 1535. le 17. xiiii.  
 Juillet, à 8. heu. du matin, en pleine Lune. Apres le ren- xv.  
 contra vn fils, nommé Anthoine seconé, l'an 1536. le xvi.  
 20. Octobre, à 7. heu. du mat. en nouvelle Lune. Ren- xvii.  
 cōtra aussi qu'une fille suiuit, nommee Daphine, l'an  
 1537. le 8. Nouembre à 5. he. du mat. en nouvelle Lune.  
 Puis naquit vne fille, appelee Françoisse, l'an 1538. le xviii.  
 15. Decembre vne heur. apres minuit, en pleine Lune.  
 Seuiit vn fils, Claude, l'an 1540. le 9. Iuin, à 6. heures du xix.  
 matin, en nouvelle Lune. Vint apres vn autre fils, nom-  
 mé Felix, dernier enfant, lequel naquit l'an 1541. le xx.  
 4. Octobre à 11. heu. du mat. en pleine Lune. De ceste  
 genealogie, transcritte au vray du memorial de feu  
 mon pere (sauf les Lunes que j'ay cotees sur les Ephie-  
 merides des susdites annees) on peut aisément com-  
 prendre qu'il n'y a aucune assurance en telle proposi-  
 tion. Je l'ay encor mieux obserué aux enfans que Dieu  
 m'a donné, iusques au iour present, de Loysse Gui-  
 chard, ma femme: Isaac naquit le 3. Mars 1565. en vieil  
 le Lune. Susanne le 13. dudit mois l'an 1567. en vieille  
 Lune. Anne le semblable iour l'an d'apres, en nouvel-  
 le Lune. Marie le 29. Iuil. 1571. en vieille Lune. Cyprian

le 4. Aoust 1574. en nouvelle Lune. On voit par là, que ce dire a rencontré en Marie & Cyprian, & a failli en Susanne & Anne.

*De l'huile d'amandres douces, avec du sucre candi, qu'aucunes femmes boient dès aussi tost qu'elles ont enfante, & de la nourriture qu'on leur donne mal à propos.*

CHAP. IX. +

**E**N Languedoc, & quelques autres pays, cela est fort vité que dès la deliurance, on donne à l'accouchée trois cuilleres d'huile d'amandres douces, avec vn peu de sucre candi. Les autres prennent vn bouillon de chapon, ou de poule consumée, les autres vn ou deux jaunes d'œufs, avec vn peu de sucre, & non pas du sel à cause de l'alteration prochaine que l'on craint: les autres prennent autre nourriture, selon leurs facultez & moyens. A quoy il faut bien aduiser, comme nous dirons tantost, apres que nous aurons discoursu sur l'huile d'amandres douces. Je pense que elles ont prias ceste coustume, pour deux raisons principalement: c'est en premier lieu, que plusieurs femmes trauaillent assez long temps à la deliurance: & ayans de cruelles douleurs, elles crient longuement à gorge desployee: ce qui n'est à reprendre. Car le crier aide aucunement à la deliurance, de tant qu'on presse & tend fort les muscles du bas ventre, ensemble ceux de la poitrine, & le diaphragme. Dequoy la matrice est poussée, pressée, & contrainte: de sorte que par ce moyen, elle se vuide & descharge plus aisément. On en fait bien autant sans crier, en retenant fort son haleine, & en se espraignant, comme quand on veut vuider le ventre fort constipé. Mais il faut que la femme qui est en trauail de l'enfant, employe ces remèdes bien

bien à propos, les reseruant aux efforts de l'enfant, & de la matrice: sans s'escrier, ou esprandre à toutes les tranches qu'elle sent. Car il pourroit aduenir, qu'au besoin elle n'auroit la force d'employer tels moyens (qui aident beaucoup à l'enfant & à la matrice) estant fort lassé & rompue de s'esprandre & de crier. Or de ceci il aduient souuent, que l'accouchee a grande alteration au gosier, & vne aspreté qui la rend enroee. A quoy est fort bon ledit huile & le sucre candi en adoucissant, humectant, & desalterant le gosier, restituant la voix à son entier. Les femmes peuvent aussi auoir vne autre opinion, que cest huile preserue des tranches, ou fait qu'on en ait moins. Car pour ceste occasion il y en a qui boient vne escalee d'huile d'olive, ou de noix. Il est vray que ces huiles adoucissent le ventre, & font passer les douleurs des parties qu'ils touchent, comme font les boyaux: car ils sont lenitifs & anodins, sur tout l'huile d'olive bien doux, & celuy d'amandes douces. Mais ils ne vont pas à la matrice, ni aux vaisseaux sanguinaires, lesquels pour lors versent & se degorgent du sang superflu qui estoit rerenu à cause de l'enfant. Et c'est là que se font les tranches, quand ce sang grossier & bourbeux, comme lie & boudre de vin, s'amasse de tous costez, & accourt par les veines & arteres à la matrice: laquelle il penetre difficilement & par grand violence, reietue comme inutile. Voila les principales causes de cestranchees. Il s'y peut aussi raconter quelque ventosité de l'air froid, qui sera entré dans la matrice, succedant à l'enfant: & plus encor, si la femme n'est bien gouvernee, & qu'elle soit esuentee, ou qu'on ait failli de mettre sur son ventre tout aussi tost l'attiere faix bien chaud: & par semblable que son ventre ne soit vn peu pressé, les cuisses estant croisées, pour empêcher le refroidissement & morfondement de la matrice, qui est bien fort à craindre. A ces causes de douleur & trachees, comment peut seruir l'huile, qui n'entre pas dans la matrice, ni dans les vaisseaux sanguinaires, &



mesmes sans les toucher: car il s'en va droit par dedans les boyaux, iusques à l'issue du fondement. Le respons que estant parvenu aux gros boyaux, nommez Colon & Cullicr, il leur sert comme de fomentation appliquee de bien pres, & interieurement: de sorte que cest huile mitigue & adoucit les douleurs euidentement, & fait que les superfluitez se vident plus facilement. Car l'huile est dans les boyaux, qui touchent la matrice & les susdits vaisseaux: tellement que ces parties en sont bien fomentees.

Voyons maintenant, si c'est aussi bien fait de donner incontinent que la femme est deliurce de l'enfantement, aucune nourriture. Il me semble qu'on se fait grandement, quand on le fait à toutes indifferemment, & sans aucune limitation. Car peut estre, que la femme a bien dîné, ou bien souppé, vn peu auparauant qu'elle face l'enfant. Quel besoin a-elle d'un bon potage, consumé, ou des ceufs fraiz, ou autre nourriture, puis qu'elle a assez de viande en l'estomach, encores crüe & indigeste? Ce n'est pas bien fait de mettre en sur cru, & de surcharger ainsi l'estomach, lequel s'en assoiblira plus tost, que d'en estre fortifié: & par consequent, tout le corps. De luy donner vn peu à boire, & à collationner (comme l'on fait bien autrement sans auoir enfanté, deux ou trois heures apres le past) il n'y a point de mal: veu mesmes que pour les efforts & cris ell' a bien gagné à boire. Mais de la nourrir ainsi mal à propos, & sans aucun besoin, ie n'y peux consentir. Car tout au contraire, pour euitier la fièvre, & autres fascheux accidens, il faut commencer dès lors à la nourrir plus escharement, comme vne personne qui seroit bleffée. Aussi ne scauroit-on micux comparer la femme accouchee, qu'à vn qui a receu vne grãd playe. Encor y aura-il ceste difference, que au bleffé on arreste soudain le sang, parce qu'il est bon: & à la femme n'est permis de ce faire, d'autant que ce sang ne vaut rien, au moins pour la plus part. Donc il la faut nourrir petitement iusques à tant que les accidens de douleur,

fièvre

fièvre, & autres ordinaires soyent passez, & que la femme soit bien espurgee. Ce que peut estre acheué dans huit iours, si ell' est bien gouuernee. Puis on doit commencer à la mieux nourrir, comme vne personne qui releue de maladie, & dans autres huit iours elle peut estre refaite, & assez forte (si ell' est de bonne complexion & saine) pour se baigner, & esluuer la semaine d'apres: & pouoir sortir de la maison (si c'est la coustume du lieu: car autrement elle seroit batue des autres femmes) au 21. iour. Car le 10. est le terme des maladies aigues, sans recheute ou decidence, suivant l'arrest des Medecins. Mais d'où est venu la coustume, d'aprestier & presenter ces nourritures, dès aussi tost que la femme a enfanté: Cela est fort ancien, comme ie pèse, & a esté obserué depuis que les homes estoient plus continens: de sorte qu'ils n'embrassoient leurs femmes que au matin, apres auoir bien dormi & reposé. Dont aussi les enfans estoient plus robustes, suivant ce que i'ay remonstré au 2. liure chap. 7. Ainsi il aduenoit le plus souvent, que les femmes accouchoyent à heure semblable, ayant fait la reuolution requise à la maturité de leur fruit. Et lors estoit bien à propos le bouillon, ou autre nourriture. Car la femme ayant commencé de travailler à l'enfantement dès le grand matin, elle a bien gagné le desjeuner, quand elle a acheué ceste besongne. Maintenant qu'on est plus adonné à ses plaisirs & voluptez charnelles, on fait ce mestier là à toutes heures du iour & de la nuit: le plus souvent bien tost apres le repas, & fort mal à propos, comme i'ay aussi remonstré audit chap. Et de là vient, que pour le iourd'huy les femmes accouchent à toutes heures du iour & de la nuit. Mais ce n'est pas à dire pourtant, qu'il leur faille ainsi donner à toute heure des bouillons, ou autre viande, sans aucun besoin & necessité.

*Qu'on nourrit trop les accouchees, disant que la  
matrice est vuide, & qu'il la  
faut remplir.*

## C H A P. X.



**S** I ON a mal commenceé, on fait pis en  
cōtinuant, ie ne dis pas de nourrir, mais  
de saouler & farcir à creuer les accou-  
chees: cōme si on vouloit faire vn bou-  
din de leur ventre. Les bonnes femmes  
alleguent pour leurs raisons, que la ma-  
trice est vuide, & qu'il la faut remplir. C'est vne pro-  
position de Physique & bien naturelle, que la nature a  
en horreur le vuide, & ne le peut souffrir. Mais la ma-  
trice qui se vuide par plusieurs iours apres l'enfante-  
ment, lors qu'il n'y a plus rien de superflu, elle se res-  
serre & estroistit: tellement qu'elle n'a iamais capa-  
cité vuide, & indigente de repletion. Et quand ell'en  
auroit besoin, ce n'est pas la viande qu'elle requiert,  
ni du sang fait de la viande, ains du sperme tant seu-  
lement, qui est la fructific, & la chose plus desirée. Mais  
ie m'assure que les honnestes femmes ne la luy ac-  
corderont pas, auant que leur gessine soit bien celo-  
brée. Doncques il n'y a pas lieu, de nourrir tant les ac-  
couchees, & sur tout és premiers iours. Ce n'est qu'à ad-  
ionster mal sur mal, entretenir ou augmenter la fie-  
vre & leur causer plus de mal aux retins. Il y faut aller  
bellement, tout ainsi que aux blecez, comme nous  
auons dit au chapit 9. Toutesfois ayant esgard à l'eva-  
cuation (quoy qu'elle fut nécessaire) il les faut mieux  
nourrir apres les sept ou huit premiers iours: & encor  
mieux, si elles veulent nourrir leur enfant, comme le  
deuoir porte. Ce que ie prouueray suffisamment au  
commencement du prochain liure.

*S'il est vray qu'une accouchee puisse  
piffer le lait.*

CHAP. XI.

**D** plusieurs trouvent estrange, ce que nos femmes disent communément, *elle pisse le lait*: comme si c'estoit chose impossible & absurde. Toutefois ie l'ay souvent veu aduenir, non pas tant de soy mesmes, que par l'application des remedes à tarir les mammelles. Car il y en a de si forts, qu'ils repoussent & repoussent le lait ja formé au dedans, & le contraignent entrer dans la veine caue. Si cen'est du lait, au moins, c'est vn sang pituiteux ( propre à la façon du lait ) vn peu blanchi, qui retourne aux grands vaisseaux: & de là il est retiré par les veines & arteres emulgeantes: & puis vuidé par les vrines, qui en deviennent blanches. Quelquefois c'est du retour spontané de ceste matiere, sans aucun repoussémēt, comme'il aduiēt, quand l'accouchee n'est tettee. Car la matiere du lait, qui se presente aux mammelles, y est entretenue par la frequente succion: autrement elle ne continue pas long temps. Mais comment se peut-il faire, que le lait passant parmi le sang des graus vaisseaux, puisse retenir sa couleur? Il est bien aisé à entendre que cela est faisable, puis que la bouë d'un aposteme au foye, à la ratelle, au poulmon, &c. autres parties internes, se peut voir dans les vrines blanc ou roux, selon qu'il est digest. Si ceste-ci ne chāge sa couleur, pour estre meslee au sang, aussi ne fera pas le lait. Voila ce qu'on observe: & la raison en est assez euidente à celuy, qui sçait, que nous auons es parties de nostre corps, vne faculté secretrice, ou separāte, laquelle peut tirer & choisir des matieres cōfuses & meslees, le bon & le mauuais. Comme la vessie du fiel attire à soy la portio cholérique du sang, laquelle n'apparoit

*Obiectio*

*Solutio.*



au sens de la veüe dedans le sang. Et les roignons triés la serosité ou l'eau du sang, & la mettent à part. Aussi bien peuuent ils retirer de tout l'amas du sang, ou de la masse sanguinaire, ceste portion pituiteuse, qui est reiettee des mammelles desia blanchie & demy laict. Dont n'est pas absurde ce que dit le vulgaire, que la femme pisse le laict.

*Pourquoy est-ce que du premier enfant communement on a moins de trachees.*

#### CHAP. XII.



V neuvième chapitre de ce liure, nous auons traité assez amplement, des causes des trachees, que ont les accouchees. Ici nous faut receuoir pour certaines conclusions, ce que là a esté démontré: sçauoir est, que le sang feculant & bourbeux, comme lie de vin, penetre difficilement dans la matrice, qui la refroidit & enfle. Or de la premiere ventree, la matrice est moins lasche, qu'elle ne sera deormais, en cōtinuant de s'amplifier. Dont ell' est plus subiette à receuoir de l'air, & en estre offencée. Quant au sang, il va tousiours en engrossissant & espaisissant: dont aussi il est plus difficile à verser & à se vider. Mesmes il y a des femmes non enceintes, qui sur le poinct de leurs menstrues, ont de tresgrandes trachees de ventre, & des douleurs de reins: à cause que leur sang est fort grossier, & penetre difficilement. On peut adiuster à ces raisons, que la douleur redouble par son retour. C'est que si vne partie est premierement offencée, & qu'elle en sente douleur, si autrefois la douleur reuient, elle sera bien plus fâcheuse. Car la partie est plus debile, qu'elle n'estoit, & par consequent plus passible. Voila pourquoy (à mon aduis) du premier enfant

enfant on a moins de tranchées. Les bonnes gens disent vne autre raison: que Dieu le veut ainsi, à celle fin que la femme ne soit desgoutée dès le commencement, à rechercher de faire des enfans. Mais on voit bien, que apres les plus fascheuses gessines, elles en sont autant ou plus friandes. Quand elles auroient bien esté pres de mourir, tous les maux s'oublient: & les bonnes dames sont de trèsbon appointement. La Lune n'a pas acheué son cours, qu'elles sont prestes au retour. Vous diriez, qu'elles n'ont jamais esté offensées, tant sont ployables & charitables, faciles à tout bon accord. Quoy que de ce combat en fin leur aduienne grand effusion de sang, elles sont si traitables, qu'aussi tost la playe ne saigne plus, il n'est plus souuenance que des premieres amours. O grâde bonté du sexe feminin! Il aime tousiours plus ceux qui luy causent tant de maux, & desquels plusieurs d'elles en meurent quelquefois.

### FIN DV QUATRIEME LIVRE.



# CINQVIEME LIVRE DE LA PREMIERE PARTIE DES

ERREURS POPVLAIRES TOV-

chant le lait & la nourri-  
ture des enfans.

*Exhortation à toutes meres, de nourrir  
leurs enfans.*

CHAPITRE PREMIER. +

Livre  
12. cha. 1.

**P**HAVORIN Philosophe Athenien, fait  
vne si belle remonſtrance aux femmes  
de nourrir leurs enfans, recitee par Au-  
le Gelle, que j'ay penſé de la repreſenter  
icy, pour vn preambule à mon diſcours.

On aduertit quelquefois le Philoſo-  
phe Phauorin (dit Aule Gelle) que la femme d'un  
ſien auditeur eſtoit accouchee d'un fils. Allons (dit-il)  
voir l'accouchee, & gratuler au pere, car il eſtoit du ranc  
des ſenateurs, des plus nobles maiſons. Nous le ſuiuies  
& entrons avec luy. Or ayant embrasſé & feſſoyé le  
pere dès l'entree de ſa maiſon, il ſ'asſit: & là ſe print à  
informer, combien ſa femme auoit trauaillé à l'enſan-  
tement, & quels efforts elle y auoit eu. Puis ayant en-  
tendu que la ieune femme eſtoit laſſe du trauail, & du  
veiller, prenoit le ſommeil, il delibera de plus longue-  
ment deuiler, & ie ne doute pas (dit-il) qu'elle nourriſſe  
ce fils de ſon lait. A quoy la mere de l'accouchee

respondit, qu'il la falloit espargner, & bailler des nourrices à l'enfant pour n'adiouster aux douleurs qu'elle auoit souffert en enfantant, la charge de nourrir, grievue & difficile: veu mesme la ieunesse tendre, & la delicatessé de la fille. Adonc Phauorin luy dit: ie vous prie, Dame, permettez qu'elle soit toute & entiere mere de son fils. Et qu'elle sorte de mere contre nature, imparfait & à demy, est ceste cy, d'auoir fait vn enfant & soudain le reietter ou eslongner de soy. D'auoir nourry dans son ventre de son sang, ie ne scay quoy, qu'elle ne voyoit pas: & maintenant ne nourrir de son lait ce qu'elle voit ja viuant, ja vn homme, ja requérant le deuoir de la mere: Et pensez vous que nature ait donné aux femmes les poupeaux des mammelles, comme quelques porceaux de bonne grace, pour ornement de leur poitrine, & non pour nourrir leurs enfans? Ne sont-ce pas femmes prodigieuses, celles qui se travaillent à tarir & estaindre ceste tres-sacree fontaine du corps, nourrice du genre humain, & mesmement au danger de leur personne, à cause du retour & de la corruption du lait (comme s'il enlaidissoit les marques de leur beauté?) Quelle difference y a il de ceste folie, à la forcenerie de celles qui s'efforcent par certaines meschantes inuentions de se faire auorter: à ce que la lizeur & polie planure de leur ventre ne vienne à le corrompre, qu'il ne se fendille, s'estende, & amplie de la pesanteur du fardeau, & du travail de l'enfantement? Ce que doit estre decrié & detesté publiquement, hay de tous mortellement: d'aller tuer l'homme dès son commencement, quand il se forme, quád il reçoit la vie, le faire mourir entre les mains de nature, qui le façonne: Et combien peu s'eslongnent de ceste meschanceté, les meres qui priuent leur enfant de sa parfaite & né, de la nourriture de son propre sang, qu'il dognoit, & a accoustumé? Mais il n'y a point d'interest (c'est ce qu'on dit) pourueu qu'il viue, & soit nourry, de quel lait que ce soit. Pourquoi est-ce donc, que celuy qui respond cela (s'il est tant hebeté à comprendre les



sentimens de nature) ne pense aussi, qu'il n'y a aucun interet, en quelque corps que soit conçu l'enfant, & de quelque sang qu'il soit engendré: Et toutesfois on regarde fort aux conditions de l'homme & de la femme, à leur race, au sang, aux mœurs pour avoir lignée de la meilleure, qu'on peut. Et n'est-ce pas le même sang, qui a esté en la matrice, celui qui est maintenant aux mammelles: blanchi de beaucoup d'esprit, par le moyen de la chaleur naturelle? Quoy, ne voit-on pas en ce fait l'euidente industrie & providence de nature, quand apres ce sang, ouvrier du corps, l'a achevé de former en ces entrailles, dès lors que le terme vient d'enfanter il se jette aux parties supérieures (sçavoir est aux mammelles) & se rend là tout prest à entretenir le commencement de la vie, offrant au nouveau né d'une viande à luy cognée & familiere! Certes on n'a pas creu en vain, que comme le sperme a la force de faire ressembler les enfans, & de corps & d'esprit, à leurs parens: le lait aussi a vertu & propriété d'en faire autant. Ce qu'on observe, non seulement aux hommes, ains au bestail. Car si on fait nourrir un chevreau à une brebis, ou un agneau à une chievre, il est certain, que la laine en cestuy-cy sera plus dure, & le poil plus tendre en cestuy-là. Semblablement les arbres & fruiets de la terre le plus souvent la force de la terre & de l'eau, qui les nourrissent, fait plus à l'augmentation ou diminution de leur naturel, que la vertu de la semence qu'on a mise en terre. Et mêmes souvent on voit qu'un bel arbre bien verdoyant & portant fruiet en ce terroir, transplanté en autre, s'annichilit & perd, à cause de l'humour du lieu. Que (may-loubet) dont en ceste maniere de faire, de corrompre la generosité & valeur de l'enfant, qui vient de naistre ensemble son corps, & son esprit, qui ont eu si heureux commencement, & les depraver par le moyen d'une nourriture empruntée & degenerante, qui est d'un lait estrangier: cōme il pourra auenir si la nourrice qu'on luy donnera, est de nature seruite, meschine

ou esclaué, & de nation barbare, si elle est mauuaise ou laide, ou paillarde, ou yurongne. Car pour la plus part, on prend sans aucune difference ou discretion, la premiere que l'on trouue auoir à force laiët. Endurerons nous donc que cestuy nostre enfant bien né & gentil, soit infect d'une contagion pernicieuse, & qu'il tire à son ame & à son corps des esprits d'un corps & d'une ame meschans? Certainement c'est dequoy nous esbayssons tant souuent, que les enfans de quelques femmes de bien, ne ressemblent à leurs parens ni de corps, ni d'esprit. Dont nostre Virgile, comme sçauant & expert, quand il imite ces vers d'Homere.

*Ton pere ne fut onc le chevalier Pelee,*

*Ne ta mere Thetis: la mer bleüe & enflée*

*T'a engendré, selon, avec les hauts rochers,*

*Car tu as un esprit farouche dans tes chairs.*

N'a pas seulement accusé la naissance ou geniture, que ledit Homere poursuit, ains aussi la sauuage & cruelle nourriture. Car il y adiouste du sien.

*Les Tygres d'Hircanie ont esté tes nourrices.*

Et c'est, d'autant que les esprits de la nourrice, portez en son laiët, ont grand part & efficace à induire le respect naturel, des moeurs & complexions differentes à celles dont il fut premierement abreuvé, du sang & des esprits du pere & de la mere, par le moyen de leur semence. D'auantage, qui pourroit oublier ou mespriser ce point: que les meres qui abandonnent ainsi & renuoyent leurs enfans, les donnent aux autres à nourrir, retranchent ce lien, & ceste colle d'amitié, de laquelle nature conioint les peres & meres avecques leurs enfans: elles au moins la destrempeant & l'empirent. Car apres que la mere s'est ostée deuant les yeux l'enfant qu'elle a donné autre part, l'ardente vigueur de l'affection maternelle s'estaind de peu à peu, & tout le bruit du soucy tres-impatient qu'elle en auoit, est mis en silence. Et on n'oublie gueres moins le fils, renuoyé à une autre nourrice, que celui qu'on a perdu par mort. Aussi par un reciproque, l'affection de l'en-

fant, quant à l'amitié & accoustumance: est toute occupée enuers celle qui les nourrit, & parce il n'a aucun sentiment, ne aucun desir de la mere qui l'a engendré: comme il aduient communément aux enfans qu'on expose: dont ayant effacé & aboly totalement de son esprit, les elemens de la pieté naturelle, tout ce que les enfans ainsi nourris semblent aimer pere & mere, la plus part de teile amitié est par opinion de civilité: n'est pas d'un amour naturelle.

Voilà à peu pres ce que disoit Phavorin: à quoy j'ajouteray quelques remonstrances & beaux exemples, que propose Dom Antoine de Gueuare en son Horologe des Princes, touchant cest argument, puis j'ameneray plusieurs inconueniens qui sont contre toute sorte & condition de femmes, qui refulent de nourrir leurs enfans.

N'est-ce pas vne espere de folie, mespriser ce que l'on a fort desiré, procuré, & attendu: La femme, entre ses plus plus grands desirs, a de se voir enceinte: & puis honorée d'un bel enfantement. Comment est elle incontinent si inconstante & legiere, qu'a peine a veu son enfant en lumiere, qu'elle s'en defait, l'envoyant aux champs, pour estre là nourry d'une femme estrangiere: l'alleguerois icy en premier lieu, l'exemple des autres animaux, en ce fait plus raisonnables que la femme, lesquels nourrissent tous sans aucun emprunt leurs petits, de leur propre lait (au moins ceux qui en ont, car lesoiseaux paissent les leurs, de ce qu'ils trouuent par les champs:) mais ie sçay que l'on me respondroit incontinent, ce ne sont que bestes, & n'ont moye de s'accômoder: vne femelle ne voudroit nourrir le faon d'un autre: ainsi chacune est contrainte de nourrir le sien. La femme est contraire, côme animal sociable, & d'amiable cōdition fait plaisir l'une à l'autre, moyennant quelque honneste recôpense. A quoy ie repliqueray que les bestes sont de si grande amitié enuers leurs faons, que quand elles pourroyent estre ainsi accômodées, i'amaïs ne le permettroient: com-

me l'on espere tous les iours, par les grands alarmes qu'elles donnent à ceux qui les en veulent priver, soit pour les faire nourrir à vn autre, soit pour autre occasion. Et en quelle saison (ie vous prie) est ce que l'on trouue les bestes plus furieuses? N'est ce pas quand elles nourrissent? Bien souuent elles se pourroient sauuer & eschapper, en fuyant le chasseur qui les veut prendre: mais s'il faut par ce moyen abandonner leurs petits, elles ayment mieux estre mises en pieces, que de les perdre & laisser en arriere. Aussi (comme dit Platon à ce propos) les enfans n'ayment iamais tant leurs peres & meres, que quand les peres les ont souuent portez aux bras, & les meres nourry de leurs mammelles. Or que la nourriture fasse beaucoup à la complexion du corps, il a esté suffisamment remonstré cy dessus, par la nourriture d'un cheureau & d'un agneau. Car l'agneau qui aura teté vne chieure, n'aura pas seulement le poil plus rude, ains aussi sera plus farouche que ne porte son naturel. Je l'ay encor plus curieusement demonstté en la declamation que ie fis pour mon Doctorat à Montpellier qui est entre mes paradoxes de la premiere Decade ou l'on peut voir quelle force a la nourriture ou education, à faire changer les mœurs & conditions, entendant pour la nourriture, qui surmonte nature, non seulement la discipline & institution, ains aussi la maniere de viure & qualité des alimens. S'il y a quelque femme de celles qui liront cecy, tant suiette à raison, qu'elle vueille bié estre persuadée de son deuoir, elle pourra auoir le moyen de se faire expliquer par vn homme de lettres, ce que i'ay prouué audit lieu: Aux autres qui bouchent l'oreille à toutes bonnes suasions, il ne faut plus long discours: car (comme dit le proverbe) celuy est assez presché, qui n'a cure de bié faire. Toutefois ie poursuiuray encores ce propos, à toute auenture si i'en pourrois gagner & couerir quelque vne. Je ne parle qu'aux sages & vertueuses femmes, qui ne faillent sinon par ignorance de leur deuoir. Nous n'auons que faire des folles & vicieuses.



Il ne leur appartient pas de nourrir leurs enfans, non plus que d'en auoir. Car il seroit à craindre que si elles nourrissoient, leurs enfans fussent de mesme vicieux, & que le monde fut encor plus corrompu & trauaillé, de leur race perniciose. Ce n'est trop de mal, d'auoir esté conceu d'une mauuaise femme, & nourry de sang neuf mois dedans son ventre, sans que l'enfant ait d'auantage de ses meschantes conditions, en les fac- çant avec le lait. Dont c'est tresbien fait de les leur oster aussi tost qu'ils sont nez, & les bailler à une bonne & sage nourrice, saine de corps & d'esprit, pour effacer d'un meilleur suc, la complexion mauuaise imprimée en son corps des mauuais humeurs de la mere, qui causeroit semblables meurs. Ainsi on transplante les arbres & autres plantes en un meilleur terroir, pour les rendre meilleures. Ainsi on trempe & luit de plusieurs bonnes liqueurs les drogues, pour effacer quelques mauuaises qualitez naturelles, & les abreuuer des bonnes, requises à la santé de l'homme. Ainsi dit on que Alcibiade natif d'Athenes, fut fort hardy & vaillant, contre la nature des Atheniens: parce que comme dit Platon il auoit esté nourry d'une femme de Sparte. Or estoit la nation Spartane de condition virile & courageuse: les Atheniens au contraire, estoient effeminez. Dont quelquefois Diogenes, venant de Sparte en Athenes, dit, qu'il venoit deuers les hommes, & s'en alloit deuers les femmes. Ce sont de grands poincts, que les honnestes Dames ont bien à estimer, & peser à la balance de leur iustice: & craindre, que les hommes mieux sensez prudens, qui sont d'amis ou consentent que leurs femmes ne nourrissent leurs enfans, ne le fassent pour la mauuaise opinion, ou la certaine science qu'ils ont, des mauuaises meurs & vicieuses conditions de leurs femmes. Quant à moy j'en suis lo- gé là, que si ma femme estoit entachée d'aucun vice, que ie sceusse, ie ne permettrois aucunement qu'elle alaitast nos enfans, & ainsi le doit faire chacun. Et les femmes se doiuent tenir pour reprobues, & de mau- uaise

uaise opinion enuers leurs maris, quand ils ne les sollicitent de nourrir leurs enfans. Car les maris qui ne les y inuitent (supposé qu'elles soyent saines de leur personne, & le puissent bien faire) leur font autant de deshonneur, que s'ils disoyent publiquement, ma femme n'est pas bien nee, ou bien moriginee, ie ne veux pas que mes enfans y retirent. Bon Dieu, quel outrage est-ce là, si les femmes le scauoyent bien cognoistre! Puis donc qu'il n'appartient que aux sages, pourquoy est ce que toutes vertueuses femmes ne declarent par cest effet leur sagesse, & ne quittent le rang des folles? Je croy encores, que si elles scauoyent quel plaisir il y a de nourrir les enfans, duquel iouissent leurs nourrices, elles se loueroient plus tost à nourrir les enfans d'autrui, que de quitter les leurs. Et d'où procede que les nourrices communément sont tant amoureuses & passionnees des enfans qui leur sont estrangers, sinon de l'extreme plaisir qu'elles y recoyuent? lequel sans comparaison est plus grand que toutes les peines que donnent les enfans, dont il efface aisément les facheuries de la subiection, & quelque mauuais temps qu'on en a. Je vous prie que l'on estime vn peu, le plaisir que l'enfant donne, quand il veut rire: comment il serre à demi ses petits yeux: & quant il veut pleurer, comment il fait la petite lippe: quand il veut parler, comment il fait des gestes & signes de ses petits doigts: comment il begaye de bonne grace, & double en quelques mots, contrefaisant le langage qu'il apprend: quand il veut cheminer, comment il chancelle de ses petits pieds. Mais y a-il passe-temps pareil à celuy que donne vn enfant, qui sate & mignarde sa nourrice en tétant: quand d'une main il descouure & manie l'autre tetin, de l'autre luy prend ses cheueux, ou son colet en s'y iouant: quand il rue coups de pieds à ceux qui le veulent destourner: & en vn mesme instant tette de ses yeux gracieux mille petits ris & coillades à sa nourrice. Quel plaisir est-ce de le voir parfois de pitieux & fâché d'un rien, fagner pour vne espingle ou autre

M

petite chose, se verser par terre, frapper & rudoyer ceux, qui les veulent ou appaiser ou prendre & emporter: comment il rejette l'or, l'argent, les bagues & joyaux qu'on luy presente pour faire l'appointement: & tout soudain on le regaigne pour vne pomme, ou vn feru. Quel plaisir est d'entendre les folies des petits enfans, & voir leurs badineries: d'ouyr ce qu'ils respondent aux demandes, les questions & discours puériles qu'ils font, les sottises qu'ils disent, & les propos qu'on ne sçait d'où ils viennent. De sorte que l'on dit bien vray, que là où il y a des enfans il ne faut ne fols, ne badins. N'y a-il pas grand plaisir de les voir iouer avec les chiens, avec les chats, ou courir apres eux: peuzir de la terre, & en bastir des maisons, ou des fours: contrefaire l'arquebousier, le coureur de lance, le piquier: sonner du tabourin, faire des reuerences, contrefaire les sages, pleurer d'un moineau que le chat leur a prins, ou des oiseaux qui volent qu'ils ne peuvent auoir: pleurer pour vne noix qu'ils ont perdue, & semblables chosettes? N'y a-il pas plaisir & passe-temps, quand ils ne veulent quitter leur mere, ou leur nourrice, & ne veulent aller à autre personne, quelque present ou flatterie qu'on leur sçache faire, & il se faut desrober finement d'eux? Quand ils ne veulent permettre que leur nourrice caresse en leur presence vn autre enfant, ou que luy donne à tetter? Quand ils se mettent en deuoir de la defendre si quelqu'un la menace, ou fait semblant de la battre: comment il crie le premier, & se tempeste pour vindiquer l'outrage? Cette grand' amour, iointe à ialousie, est si plaisante & agreable, qu'elle rauit tout le cœur d'une nourrice, si elle est de bon naturel, humaine & gracieuse: tellement qu'elle n'aimera pas d'auantage ses propres enfans, que l'estranger qu'elle nourrit. Et que peut-il estre, quand la mere propre est sa nourrice? Si vous prenez plaisir à ce qu'un autre aura fait, comme à vn liure, vne peinture, ou autre chose artificielle, combien plus à ce qui sera sorti de vostre esprit? Sans doute l'amour & le plaisir

*se* redoublent à l'endroit des meres, qui nourrissent leurs enfans. Car au contraire, Dieu permet bien souvent, que les enfans aiment plus leurs nourrices, que leurs meres. Dequoy nous lisons quelques exemples, que ie reciteray le plus succinctement qu'il me sera possible. Cornelle Scipion surnommé *Asian*, ayant condamné à mort dix de ses plus vaillans capitaines, pour auoir forcé le temple des Vestales, mesprisâ l'intercession des plus apparens de Rome, qui le supplioyent de leur pardonner & mitiger la loy: & mesmes il ne fit cas de la priere que luy en faisoit importunément le grand Scipion surnommé *Aphricain*, son frere uterin. Et neantmoins fut vaincu des instantes prieres d'une sienne seur de lait. Et quand son frere luy reprocha cela, comme discourtoise, il respondit, qu'il tenoit plus pour mere, celle qui l'auoit alaité sans obligation naturelle, que celle qui l'auoit seulement enfanté. Nous lisons de deux cruels tyrans, monstres en nature, les plus scelerats & enormes qui furent iamais, *Neron* entre les Romains, & *Antipater* entre les Grecs: lesquels estans faouls d'autres horribles meschancez, n'espargnerent la vie de leurs meres, desquelles ils tenoyent la leur. Mais on ne dit pas que ces vilains infames, ni autres diables de tyrans, ayent iamais offensé leurs nourrices. Les deux *Gracches* Romains tresvaillans & fameux capitaines, eurent vn frere bastard, semblablement hardi & vertueux. Cestuy-ci reuenant des guerres d'*Asie*, où il auoit tresbien fait, rencontra eussemblement sa mere & sa nourrice, il donna premierement à sa nourrice vne ceinture d'or, puis à la mere vne bague d'argent. La mere en fut honteuse, & le luy reprocha, à laquelle il respondit, estre plus attaché à sa nourrice. Car, vous ma mere (dit-il) ne m'avez porté que neuf mois dans vostre ventre assez à vostre aise: & ne m'avez nourri que de vostre sang, & aussi tost que m'avez veu en lumiere, vous pouuant depaier de moy, vous m'avez abandonné. Et adonc ma nourrice m'a receu amiablement, m'a porté en ses bras, & nourri

M 1



de son lait, l'espace de trois ans, chose purement volontaire, & non de quelque necessité naturelle, comme à porter dans son ventre, & nourrir de son sang. Dont ie me sens plus redevable à elle, que à vous, comme j'ay voulu demonstrier par la difference de mes presens. Voila de beaux exemples, qui doivent bien piquer les honnestes & vertueuses femmes, les exciter & contraindre à nourrir leurs enfans, & ne permettre qu'une femme estrangiere ait la meilleure part de leur amour, & le plus grand plaisir qu'ils donnent. Plusieurs royaumes d'Afie ont eu en si grand' reuerence, les enfans qui auoyent esté nourris de leurs meres, qu'ils ne permettoient autres successeurs aux biens & estats du pere, que ceux que la mere auoit alaité. Dit aussi les Lacedemoniens esleurent pour leur septième Roy, des deux fils que Thomiste auoit laissé, non pas l'aîné, d'autant qu'une estrangere l'auoit nourri, mais le puîné, alaité de la Reine sa mere. Leur rais'on fut tresbonne, car il faut que l'enfant pour dignement succeder au pere, soit respondant à ses conditions & vertus, outre ce qu'il y peut auoir de la supposition, quand les enfans sont nourris d'une estrangiere, & hors la maison. Car il est aisé de changer un enfant à la nourrice. Et de fait on reproche souuent à ceux qui ne rapportent aux mœurs de leurs parens, qu'ils ont esté changez à la nourrice. Voila de beaux heritiers, des biens qui ne leur appartiennent aucunement: & les vrais enfans sont faits coquins, pauvres laboureurs ou artizans: ausquels neantmoins on obserue vn estat noble, vne façon gentille & honneste. Car ils se ressemblent volontiers de la generosité de leurs parens. Tel sont (à mon aduis) la plus part de ceux qu'on voit fort differens aux mœurs & conditions de leurs parens putatifs. C'est que pour auoir esté changez à la nourrice, ce gentilhomme est tout lourdaut, maussade, mequin, couiard & vilain, n'approchant rien du naturel de ceux qui present l'auoir fait: & ce paysant est gentil, honneste, courtois, liberal, & hardi: tout au rebours de ceux

reux que l'on dit ses parens. On escrit du bon Arheban, Roy des Epirotes, que mourant vieux & ancien il laissa vn fils, auquel on supposa vn autre fils, d'un simple chevalier, du consentement de sa nourrice, corrompue à force d'argent. Depuis ceste nourrice ayant remors de conscience, decouvrit la trahison: dont s'esleueret de grâds guerres entre les deux competeurs, qui finalement perdirent la vie en vne tres cruelle bataille: & le Royaume fut occupé d'un estrangier, nommé Alexandre, frere de la belle Olympie, mere d'Alexandre le grand. Ceste desolation ne fut pas aduenue si la Roynie femme d'Arheban eut nourri son enfant. Dont les tresprudens legistateurs Platon & Lycurge ordonnerent tresbien, que les femmes de moyen & de bas estat, eussent à nourrir tous leurs enfans, enant qu'eiles pourroyent: & les grands Dames & Princesses, nourrissent au moins leurs aînez. C'est vne belle & sainte loy: & si elle estoit bien obseruee, les peres & meres n'auroient tant de fascheries & de plaisirs pour leurs enfans mal nourris. ou supposez, qui les affligent quelquefois si estrangelement, qu'ils les voudroient voir morts. Quel regret a vn pere & vne mere qui sont gens de bien & d'honneur, vertueux, modestes, continens, & paisibles, de voir quelque vn de leurs enfans insolent, yuongne, gourmand & auernier, paillard, putanier & bordelier, bateur de pauc, iolleur, pipeur, larron, affronteur, brigand, voleur, assassin, mutin & querelleux, fol, enragé, malin & peruers, blasphemateur, & adonné à toute meschanceté. Quel creuc-cœur est-ce aux bonnes gens, de se voir gourmander & maüner eux-mesmes de ce mauuais garnement, s'ils ne le peüent supporter en leur maison: ou s'ils le laissent à l'abandon, d'ouyr tous les iours des rapports, qu'on la mis en prison, qu'on l'enuoye en galere, qu'on le va pendre, ou mettre sus la rouë. D'un autre enfant ils oyront reproches, qu'il a battu ou tué quelque vn, & qu'on le cherche par tout: qu'il a desrobé, ou prins par force vne fille: qu'il est preüenu d'auoir

fait la fausse monnoye, d'estre bougre ou incestueux. D'un autre, qu'il aura épousé une putain du bordeau, qu'il hante les plus melchans garnimens de la ville, qu'il a part à tous les excès qui se font. Je ne dis rien qu'on ne voye souvent, joint aux engoilles extremes qu'en ont les pauvres gens, lesquels n'ont jamais peu rendre vertueux leurs enfans, mesmes dès leur enfance, à cause du mauvais lait qu'ils ont succé des nourrices mal lages & vicieuses, en maisons dissolues, parmi des propos & actes vilains & deshonestes. Ou bien par aventure tels enfans ne sont leurs, ains d'autres personnes mal creées & de mauvaises mœurs: lesquels ils ne degenerent pas. S'ils sont incorigibles, c'est de leur naturel, ou bien de la premiere education, laquelle est d'impression tresferme. S'ils sont desobeisfans, c'est d'autant qu'ils ne recognoissent proprement ceux-là pour peres & meres, qui ne les ont eueux dès le commencement. Ils s'accommoderont trop mieux aux complexions & mœurs de leurs peres nourriciers (qui par aventure sont leurs vrais peres) & de leurs meres nourrices (le plus souvent fort vicieuses), que aux honnestes conditions de ceux, qui les tiennent pour leurs enfans. Je taisie sciemment les inconveniens qui peuvent advenir au corps de l'enfant: comme de prendre la grosse verole de la paillardie nourrice, dont nous en voyons de grand maux advenus, depuis à toute une famille: que le pere & la mere ayans mis quelquefois coucher le petit entre eux deux, ont en leur part de la verole, encor secrette dans le corps de l'enfant. Je ne dis rien de ceux que les nourrices estouffent malheureusement, estant par trop endormies, bien souvent accablées de vin, lequel malheur adviene beaucoup plus rarement aux meres, d'autant que la nature amour les rend plus vigilantes, diligentes & soigneuses de prevenir tels inconveniens. Quel desastre est-ce là, quel regret, quel desconfort, quelle rage à une pauvre femme, qui aura long temps désiré d'avoir un enfant, & fait mille choses pour y advenir: apres qu'elle

qu'elle aura porté en son ventre avec mille fascherics, qu'elle aura depuis enfanté avec grand travail & danger de sa vie, quand estant hors de tous les maux, tres ioyeuse & cõtente d'auoir en fin vn bel enfant, qui luy fait oublier tout le mal qu'elle en a eu: delà à quelque mois on luy vient dire que la nourrice l'a estouffé. Or ie vois maintenãt que toutes les femmes sont conuerties, & (Dieu merci) bien resoluës de nourrir leurs enfans. Il n'y a plus qu'un empeschement, qui n'est de leur costé: c'est qu'elles s'excusent sur leurs maris, auxquels elles sont (comme doiuent estre) subiettes. Car il y a plusieurs maris, qui ne veulent pas ouyr ou endurer le bruit, & le tintamarre que donnent souuent les enfans. Dont il faut faire chambre à part: & les bonnes femmes ne consentent pas volontiers d'estre separees de leurs maris. Car aussi est il ordonné que l'homme ne separe ceux que Dieu a conioints. Ces bonnes femmes seroyent bien aises de supporter la peine que donnent les enfans, pourueu que leurs maris ne quittaissent leur lit pour ceste occasion. Il y en a aussi, qui ne veulent permettre à leurs femmes de nourrir, afin que leurs tetins demeurent plus iolis, qu'ils se plaisent à manier, non pas des tetins mols. Il y en a d'autres qui haïssent la teneur du lait au sein de leurs femmes. Les voila bien delicats: Et la plus part de ceux qui parlent ainsi, sont plus souuent l'amour à la nourrice, qu'à leur femme. Les tetins mols de la nourrice, ne la teneur du lait ne les desgoute: pour cela les bonnes gens ne la treuuent pas mauuaïse robbe. I'ose bien dire d'auantage (penlez y bonnes femmes) que plusieurs de vos maris qui ne veulent que soyez nourrices, le font pour tenir dans la maison vne autre femme, esperans d'en iouyr, afin d'aller au change quand bon leur semble. Et ceux qui s'excusent, disans, que si leur femme nourrissoit, elle perdrait temps, ne redeuenant si tost grosse, & que ils desirent nombre d'enfans: croyez qu'ils prennent bien plaisir d'auoir nōbre de nourrices, pour assouuir leur cupidité charnelle. Car les nourrices sont plus



aisées à desbaucher, que les garces & autres seruanres. Et on ne voit guieres de nourrices, sortir de la maison de ces hommes tant delicats, qu'elles n'y ayent rempli leurs panniens. Et puis on dit, que c'est quelque valet ou voisin qui l'a fait. Si les bonnes femmes sont bien aduisees, elles garderont honnestement leurs maris de ce peché mortel: en n'acceptant aucunes nourrices, ni dans leurs maisons ni ailleurs, ains faisans elles mesmes ce deuoir de nature, & Dieu benira leur labeur. Quant aux maris qui craignent tant le bruit, hayssent les tetins mols, & la senteur du lait, ie leur donneray à part des receptes contre toutes ces facheuries, si ou me les demande.

*Quand est bon le lait d'une accouchee, combien d'heures doit estre l'enfant sans tetter, & qu'est-ce qu'on luy doit donner premierement.*

#### CHAP. II.



Q VAND l'enfant n'a plus besoin de sang, estant sur le point de sortir de la matrice, ledit sang recourt aux mammelles. Le premier qui y est receu, est celuy que l'enfant a plus desdaigné, cōme vicieux & mal agreable, dont il s'est tousiours tenu plus loing de la matrice, & partant il est plus tost aux mammelles, comme il en estoit plus voisin. De tel sag grossier & bourbeux, se fait le premier lait espais, trouble, & caillote, appellé des Latins *Colostrum*: lequel a esté estimé de toute ancienneté mauvais & trespernicieux, de sorte, qu'on l'a tousiours defendu aux enfans pour les deux premiers iours. Car il leur cause une indispositiō d'estomach, dite *Colostratio*, tenue pour mortelle. Voyez ce qu'en dit Plin. A ceste cause il est

tresbien

tresbien aduisé, que l'accouchee a vne femme substituée, (nommée *Soustenery* en Languedoc) qui donne sa mammelle à l'enfant es premiers iours, attendant que ce lait trouble s'esuacue, par le moyen d'un petit chien qui tette, ou autrement: & qu'il vienne aux mammelles de bon lait, du sang, qui estoit prochaïn de la matrice, ou meilleur que cestuy-là, apres que tout le pire est vuidé. Il est vray que les pauvres femmes, & mesmement les villageoises, ne regardent à tout cela. On leur donne tout à tetter, bon & mauvais: comme aussi quand ils sont plus grands, iacoit que la mere se trouue encéinte, pour cela ne plus ne moins. Tât qu'il y a de lait, ils leur en donnent, iusques à la dernière goutte, & ne s'en trouuent pas mal: d'autant que ces enfans sont de robuste complexion, nais de peres & meres nourris grossierement, comme ils seront aussi. Dont telle nourriture ne les peut endommager. Mais à gens de ville, qui sont nourris plus delicatement, & à tous ceux qui ont moyen de mieux nourrir leurs enfans, ceste obseruation est bien requise & necessaire, que de deux iours pour le moins l'enfant ne tette sa mere.

Et luy doit on bairer aussi tost qu'il est né, la mammelle de sa *soustenery*? on a accoustumé de laisser passer quelques heures, auant que luy donner à tetter, qui deux, qui trois, qui d'auantage: car il y a des matrones qui sont d'avis, que l'enfant ne doit tetter auant quatre heures de sa natiuité. Je vous diray les faons des bestes aussi tost qu'ils sont nez, courent aux mammelles d'un instinct naturel, & y retournent d'heure à heure, iusques à ce que leur petit estomach soit eslargy, & fait capable de suffisante quantité de lait pour plus long temps. Cela est raisonnable & naturel. Car l'enfant dans la matrice vit comme vne plante, qui incessamment tire suc de la terre par ses racines, dont estant fort de là, il ne peut guieres durer sans alimēt, qu'il ne tire & braye à la faim. Voilà pourquoy le faon recourt soudain aux mammelles, sans crainte du cloi-

stre, qui est aussi és bestes : mais elles sont moins delicates que nos enfans. Et d'autant aussi qu'elles sont moins excrementueuses, il ne fait pas mal à leurs faons de tetter incontinent: comme il feroit à nos enfans, qui ont l'estomach & les boyaux pleins d'un humeur visqueux & noirastre, qu'on appelle vulgairement Syrop, lequel doit vider auant que l'enfant tette, ou pour le moins estre hors de l'estomach. Autrement cest humeur corromproit le lait que l'enfant succeroit. D'où pour le hastier à descendre & à se vider, on donne à l'enfant bien tost apres qu'il est né, quelque chose à propos de cela, comme nous dirons incontinent. Les bestes n'ont point de ses obseruations, comme aussi n'en ont point de besoin. Car (ainsi que nous auons dit) elles sont moins excrementueuses: telmoins qu'elles ne mouchent, ne crachent, ne pleurent: qui sont moyens d'expurgation. La matiere de cela s'en va au poil, ou plume, ou escaille. L'homme qui naist tout nud, est fort mol & delicat, le plus excrementueux de tous les animaux, comme il est le plus sage. Donques il est tres bon, que l'enfant ne tette que n'ayt passé deux ou trois heures : & qu'en criant un peu, il n'ait exercice de son poulmon, qui donne contre l'estomach, (par le moyen du diaphragme) lequel en est plus tost deschargé de son excrement, eschauffé & préparé à recevoir le lait, & en faire mieux son profit.

Et que donnera on ce pendant à l'enfant, pour amuser sa faim, qui est impatiente, suiuant ce que nous auons dit? Anciennement on leur donnoit du beurre & du miel: suiuant ce qu'il est dit au Prophete Elsaye, chapitre 7. Voicy la vierge conceura, & enfantera un fils, qui aura nom Emanuel, il mangera beurre & miel. T'encores qu'encores pour le iourd'huy, les Iuifs en donnent à leurs enfans, auant qu'ils tettent aucunement. Quant aux nostres, on leur donne diuerses choses: les uns de la theriaque ou du mithridat le gros d'une februe: les autres une cuillieree de miel rosat, les autres de syrop violant: les autres un peu de sucre en poudre,

avec vne feuille d'or hachée bien menu: les autres autre chose, comme au pays d'agenois, d'huyle d'aman- dre douces, avec sucre candi, tout ainsi qu'à la mere: ou vne cullieree de vin pur, ou des ails malchez, pour les y accoustumer de bonne heure, & faire qu'ils soyent moins suiets à la vermine. Ceux qui leur baillent de la theriaque, ou du mehidat, pensent que le syrop, que les enfans ont dans le corps soit chose venimeuse: parce qu'il est noirastre, & de laide façon. Mais ce n'est qu'un excrement, respondant à la fiante des boyaux, qui luy succedera. Parquoy le miel rosat, & le syrop violant sont fort bons, & suffisans à le faire vider, & à purger l'enfant de ceste ordure. Pour executer les deux intentions, ie leur donne volontiers du sucre & de l'or. Car le sucre purge & nettoye assez, l'or est contre-venin. Dont on faisoit mieux à l'opinion vulgaire. Donques vn peu apres que l'enfant aura crié on luy donnera l'une desdites choses: & de là à deux heures pourra retter, mesmes apres auoir dormy. Quand au lait de la mere, il en abitédra pour le moins les trois premiers iours.

*Qu'une pucelle peut auoir du lait en  
quantité notable.*

CHAP. III.

**E**s Logiciens font vne fausse consequence, quand ils disent: S'elle a du lait, elle a fait vn enfant: ven que les femmes grosses, auant leur deliurance en peuuent monstrer beaucoup. Ils concluent bien mieux, quand ils inferent du lait, qu'elle a eu compagnie d'homme. Si est ce que ceste reigle n'est pas si veritable, que quelquefois ne soit veu autrement. Car si on presse les mamelles aux enfans qui viennent de naistre, on en voit



Aphorif.  
30. li. 5.

sortir vn peu de lait, sinon à tous, au moins à la plus part. Mais ie ne m'arreste pas là: ie veux prouuer que aux grandes filles, que passent l'aage de douze ans, on en peut trouuer quantité, elles estant pucelles. Hippocras est le premier qui nous en a donné aduis, & escruiant en ses Aphorismes que si vne femelle sans estre enceinte, ou auoir enfant, a du lait, la purgation naturelle est empeschée. La raison est bien euidente, à qui sçait, d'où prouient le lait: & quand nous l'aurons declarée, ce propos ne sera si nouueau & estrange, cōme il semble de prime face. Nous auons enseigné au premier chapitre du second liure, que le sexe féminin froid & humide en comparaison, a plus de sang que n'a le masculin: mais il est plus cru & aqueux. Nature l'a ainsi fait, pouruoyant de nourriture aux enfans, que les femmes ont à porter communément neuf ou dix mois: pource que les enfans le cuisent d'auantage dedans leur foye, qui ne deuoit pas estre oisif ne inutile: & la mere, n'en pouuoit engendrer la quantité requise, s'il ne demouroit imparfait. Le pere a moins de sang, mais il est plus espais & cuit, pour cause de la semence, qui en deuoit prouenir: & il estoit necessaire qu'il fournit de plus grande efficace, que la femelle.

Voyez le  
1. cha. du  
3. liure.

Donques les femmes ont pou de sang puis qu'il suffit à deux, à trois, quelquefois à quatre & iusques à neuf, selon le nombre des enfans d'une vëtre. Et quād elles ne sont enceintes, vne portion demeure superflue & excrementueuse, de la seule quantité, à celles qui sont bien saines, laquelle ne peut que nuire au corps, faisant rompre les veines, ou suffocant la chaleur naturelle. A quoy nature a proueu, donnant moyen que le sang plus crud & indigest fust séparé, & mis dehors par les veines de la matrice, tous les mois vne fois durant le discours de la Lune: Ce qu'a donné occasion aux gens de dire, que les femmes tiennent de la Lune, & se gouuernent par elle, comme dit Aristote. Ce qu'elles vident, leur est tout inutile, parce qu'elles en ont plus grande provision qu'il ne fait besoin à leur corps auë.

Liure 7.  
hist. des  
animaux  
chap. 2.

dant la conception. Lors tout est retenu communément, pour nourrir le petit, qui fait bien son profit de ce qu'estoit trop à la mere, & met à son vſage le ſang pituiteux, le faiſant deuenir fort bon. Quand l'enfant eſt grandet, & s'appreſte de venir en lumiere, nature qu'a eu le ſoin d'auitailler ſa demeure auant qu'il y entraſt, penſe ſoudain à le nourrir ſes premiers ans, d'une matiere accordante à ſa delicateſſe, & qui ſoit germaine de l'aliment qu'il a prins dans le ventre. Car ſa tendreſſe ne pourroit endurer vne grande mutation: & il luy faut de la nourriture ſoit agreable, d'autant qu'elle doit paſſer par la bouche, & non plus par le nombril. Pour ces deux cauſes il a eſté ordonné, que le ſang qui ſeroit de reſte, ne ſeruant de rien à la mere, apres l'enſeignement ſe tourneroit vers les mammelles, en lieu d'eſtre vuidé tous les mois comme de couſtume. Là il deuiant plus doux & blanc, eſtant façonné de ces glandes que nature y a mis en grand nombre pour tel effect. Ces glandes cuiſent de leur chaleur & alterent à leur ſemblance, le ſang qui leur eſt octroyé phlegmatic & imparfait, trié par tout le corps. Il ne faut pas euider ce, que nos maieurs ont creü, qu'il y ayent certains vaiſſeaux, qui d'une continuité portent droit aux mammelles le ſang, qu'au parauant verſoit en la matrice: d'où ils prenoient l'accord de ces parties là. Il eſt vray que le flux d'embas ceſſe communément, tandis que la femme a du laiſt: mais le paſſage d'un lieu à autre, ſe fait par long contours de la groſſe veine caue, & de ſes rameaux, iuſques à ce que le ſang vient aux branchettes qu'apporte la nourriture à la poitrine & aux tetins. Ceux auſſi ſaillent lourdement qui penſent le laiſt eſtre fait du ſang decuit au rencôtre des mammelles. Car il n'eſtoit qu'à demy cuit, fort detrempé, & comme pituite inſpide naturelle: les glandes des tetins y mettent tant de façon, qu'il deuiant eſtre pais, doux & blanc en perfection. Ces qualitez ne viennent pas d'ailleurs, que de la concoction: laquelle ſinit ordinairement à l'aſſimilation, dernier but de nature.

Maistels propos sont mieux pour nostre escolle (où il faut monstrier les erreurs des Medecins vulgaires) que pour instruire le peuple. Reprenons doncques nostre discours, & concluons mes-huy sans plus de plaid, ce qu'auons proposé.

Depuis que les femelles ont fait leur grand effort de croistre, il se trouue dedans leurs veines, beaucoup plus de sang qu'il n'est de besoin pour la nourriture de leur corps. Parquoy il s'amasse vers la matrice, & par là se vuide ce qui est trop, par certains lapz de temps. Si la femme vient à conceuoir, tout est retenu par l'enfant: & depuis pour faire le lait. Si elle ne conçoit, & neantmoins n'a sa purgation continuee chaque mois (comme elle auoit de coustume) nous pensons que le sang luy est diminué pour quelque occasion: & n'en a point de reste, quand son corps en a prins autant que luy en faut: ou que les veines de l'amarris sont opilces & closes de quelque matiere epaisse, qu'empesche le sang de sortir: ou que le sang est destourné ailleurs y causant de grans maux. Comme nous voyôs quelquefois des rougeurs laides au visage, à cause du sang qui s'accoustume de venir és lieux hauts. Aux autres il fait douleur de teste, & l'esbourdit de sa grand quantité, ou de ses vapeurs. Les autres en perdent le sens, & en deuiennent folles: les autres saignent souuent du nez: les autres vomissent le sang. D'autres ont peine d'haleiner pour la repletion pulmonique: les autres ont douleur aux reins du sang qui est par trop pressé dedans la grande veine: les autres ne peuuent marcher, pour vne pesanteur de iambes, non d'autre occasion que d'vne repletion demesuree. Ainsi peut-il aduenir, que la poitrine receuant grand amas de sang, en peu de temps s'augmentera, & les tetins enfleront à outrance. Comme on voit, que dès aussi tost que le corps cesse de croistre, & commence à redonder en sang, le sein deuiet fourny & plein, les mamelles poussent auant & fraient. Si donc elles reçoient par quelque occasion, plus de sang que ne leur en faut au besoin de leur

nourriture, elles croistront en toute dimension euidēte: & si la cause perseuere, pourquoy ne pourront les mammelles de ce qui leur abonde, en faire du lait, puis que elles ont ceste propriété donnee de nature? Qui respondroit, que les mammelles ne s'y amusent point, sinon pour nourrir l'enfant né du corps, auquel elles sont: cestuy-là signifieroit, que nos parties viennent de quelque discretion ou raison: qui est vne proposition faulse. On pourroit bien mieux dire, que non-obstant l'affluence du sang, les tétins n'en font pas du lait, s'ils n'ont fraichement receu de la conception, certaine qualité excitante leur vertu lactifique. Mais ceste raison, fondee seulement sur l'experience de ce qu'aduient le plus souuent, ne peut renuerser la premiere. Car si les glandes du tetin ont ce pouuoir, à raison de leur complexion & forme, de conuertir le sang en lait: pouruen qu'il leur en vienne plus qu'elles n'en peuuent consumer (dont nous dilons, que c'est leur excrement benin, comme la matiere de la semence au respect de tous les membres) pourquoy ne le feront elles, toutes les fois que cela aduendra? Telle puissance ne vient pas de l'enfant, ou elle ne seroit pas naturelle nec, comme nous l'estimons. D'auantage, si le lait est perdu aux nourrices, long temps apres l'enfantement nous le remettons en son train, tirant le sang vers les mammelles. Et quoy? Aristote dit bien (& on le voit aussi de fait) que quelques hommes ont du lait, qu'on peut sucer ou espraindre. On fait aussi conte d'un Syrien, qui nourrit son enfant plus de six mois de son propre lait. Il n'y a rien donc qui empesche, que la femelle aye du lait, sans auoir enfanté ou conceu, par la seule retention de ses menstrues: pouruen que la furie du sang se rue aux mammelles. Mais de vray cela n'est pas de duree, & ne s'ontient sinon quelques secousses du sang, qui y est porté assez impetueux. Car bien tost apres il est departi aux autres membres, s'il n'est entretenu en ce quartier là par frequente attractiō, ou s'il trouue depuis yssue par les vei-


Lis. 4.  
histo. des  
animans  
chap. 10.



nes de la matrice. Voila pourquoy c'est chose rare, de voir qu'une fille aye du lait. Toutesfois il peut advenir par les raisons susdites, lesquelles font trouver Hippocras veritable en l'aphorisme que nous auons cité. Doncques il ne faut pas nier le pucelage, sans due consideration, à celle qui auroit du lait, puisque l'autorité d'un si grand personnage (qui peut auoir veu ce cas aduenir) nous peut suspendre le iugement. Ainsy le Iuriconsulte admet, pour la seule autorité d'Hippocras, le par septimetre au 17. liure des responce de Paul, en la loy *Septimo*, ff. de *statu hom.* Mais la raison d'abondant est plus forte, que toute l'autorité des plus sçauans du monde, & il me semble que les causes alleguées monstrent assez enidemment, estre chose bien naturelle, que pour la repletion des veines arteriels (laquelle suit la suppression des fleurs) la femme sans estre grosse ou auoir enfanté, puisse auoir du lait: lesquels'il est succé, continue quelque espace de temps.

*S'il y a certaine cognoissance du pucelage d'une fille.*

#### CHAP. IIII.

 E propos n'est d'icy proprement, où nous traitons du lait, & de la nourriture des enfans: mais d'autant que nous sommes venus à mouoir ceste question, qu'une pucelle peut auoir du lait & q' du lait on ne peut arguer la corruption d'une fille, contre l'opinion vulgaire, j'ay pensé de pouoir traicter cōsecreinemēt, s'il y a quelque argument certain du pucelage. La question est de grand importance, à l'honneur ou deshonneur des filles, à la dissolution du mariage contracté avec un impuissant, ou froid & maleficié: & à la condamnation ou abso-  
lution

lution de celuy que l'on accuse d'auoir forcé & violé, ou volontairement defloré vne fille. Parquoy les Magistrats y doiuent bien aduifer : & plus encor les Medecins & Chirurgiens à ce deputez, comme experts, ausquels le Magistrat en croit. Dont s'il y a faute, le tort en est plus aux commissaires, qui ont mal rapporté, que n'est au Iuge qui a fait la sentence. Les matrones ou leuandieres s'attribuent ceste prerogative, de sçauoir mieux iuger du pucelage, que nous, ou que les Chirurgiens, d'autant qu'elles y sent plus exercées & duites que les hommes, ayans familiarité & accés libre avec les filles entieres & corrompues, qui se communiquent plus volontiers aux Sages-femmes qu'aux hommes, encor qu'ils soyent plus sages. Mais les matrones s'y peuent grandement abuser, sur tout à faute d'estre bien versées en l'anatomie des parties honteuses. Car celuy seul peut cognoistre la verité du pucelage, qui est bien exercé en l'observation oculaire des matrices en diuers ages. Hippocras dit généralement de toute la Medecine, que le iugement y est fort difficile. Je dis semblablement, qu'il est tresmal aisé de iuger du pucelage : & encor plus d'en respondre, suyuant ce qui est escrit en Esope, de celuy qui auoit toujours porté deux filles gemelles dans vne bourse pendue à son col, dès qu'elles furent nees. Interrogé si elles estoient pucelles, il dit, qu'il le respondroit bien de celle qu'il portoit deuant : mais non pas de celle qu'il portoit sur le doz. C'est vn bestail de tres mauuaise garde, comme dit le proverbe. Et quant à la cognoissance, tant de defloration, que de pucelage, les Sages-femmes quelquefois en font trop bon marché. Il y trouue bien de difficulté, quoy que ie ne sois pas ignorant de l'anatomie vterine, comme elles sont pour la plus part. Car i'en veux excepter au moins donne Geruaise, matrone de Montpellier, vrayement Sage-femme & bien aduisee, qui ne faut guieres aux anatomies publiques, lors que nous auons en main vne femelle. Or pour monstrier l'abus qui se commet à la

Apho. i.  
Livre 1.

N

perquisition du pucelage, ie departiray les signes & argumens que le vulgaire tient, en deux ordres: l'un sera des plus vrais, que l'on recerche au visage, au col, aux tetins, & ailleurs, sans vifitation des parties secretes: l'autre sera, de ceux qu'on recerche plus proprement és abismes desdites parties. A raison dequoy ie reciteray quelques depositions des Leuandiers, pour monstrez leur accord és poincts principaux qu'elles touchent.

Vn des signes qu'on veut estre des plus expres, est si absurde que rié plus. C'est que le tetin, ou petit bout de la tette, change de couleur, à l'instant qu'une fille est desflorée. Car son entour devient tanné, ou noistré, ou autrement changé. O combien il y a de vieilles filles, vrayement pucelles, qui l'ont ainsi coulouré. Cela est commun à toutes femelles, que par le changement de l'age, cest entour (nommé *Phos* des Grecs, qui signifie aussi lumière) change de couleur. Et comment seroit-il possible, que ceste mutation aduient à vn instant, pour l'ouerture faite au cabinet de la virginité? Qui en seroit la cause immediate, prochaine, & coniointe? i'accorde bien qu'il y a vn tres grand consentement des mammelles à la matrice, comme i'ay remonstrez au precedent chap. & le pourray encor mieux expliquer au prochain. Mais le consentement le plus grand qui soit entre toutes les parties de nostre corps, ne peut causer vn tel changement, ne si soudain, mesmes en fait de couleurs. La defloration se cognoistroit plus tost au visage, & aux yeux, si la fille n'est par trop asseüree, deshontee, & effrontee. Car estant depucelée, quoy que ce soit honnestement & par mariage, elle en est vn peu matee & honteuse, l'œil triste, terni, & vergogneux, son visage rougit facilement, quand elle voit les plus familiers. Voila des changemens qui peuuent aduenir soudain aux filles, si elles sont modestes & honnestes. Car le iour au parauant vous les voyez plus deliberees & enioüees. Aussi tost qu'elles ont perdu leur pucelage, induisent

vne

vne autre contenance, & le visage en est aucunement  
 changé. Mais des tetins, c'est vne pure resuerie, ce que  
 on en dit. Autant vain est vn autre signe, que l'on veut I I.  
 estre commun aux garçons & aux filles, qui ont perdu  
 leur pucelage. Mesurez avec vn fillet la grosseur du  
 col, puis du mēton au sommet de la teste. Si les mesu-  
 res sont egales, la personne est vierge. Si le col est plus  
 gros, ell'est corrompue. Car (disent-ils) le col s'engros-  
 sit à l'instant que l'on se corrompt, ou en soy, ou avec  
 vn autre. Mais cela ne peut auoir lieu à la defloration  
 d'une fille, puis qu'il peut aduenir de soy-mesme, &  
 non plus d'un garçon: car on ne l'estime pas moins  
 vierge, pour les pollutions nocturnes, qu'il peut auoir.  
 D'auantage, il n'y a pas de quoy s'arrester à cest argu-  
 ment, veu que par la puberté le col engrossit de soy-  
 mesme. Et c'est adōc que l'enfant change de voix (que  
 l'on dit en Grec, *tragan*, qui signifie bouquiner) à cause  
 que la tranchee artere ou gargamelle, se dilate euidē-  
 mēt, par la chaleur plus forte & seiche. Dont il s'ensuit,  
 que le col engrossit de mesmes. Et qui doute, que plu-  
 sieurs demeurēt encor vierges, long temps apres le  
 terme de leur puberté? On dit aussi, que à l'instant que III.  
 les garçons ou les filles perdent leur pucelage, le bout  
 du nez se entr'ouure: & que depuis on y trouue ma-  
 nifeste separation des deux cartillages. Mais c'est vne  
 baye. Car la diuision y est tousiours: & on la sent plus  
 manifeste, quād le corps est plus de seiche. Cela est en  
 la puberté, & depuis que le poil aussi prouient es par-  
 ties honteuses, resmoignant exiccation notable. Dont  
 ceux qui s'addōnent plus tost aux fēmes, ont plus tost  
 de la barbe, qu'ils n'auroyēt pas: d'autāt que leur corps  
 se de seiche d'auantage. Ainsi dit Martial à ce propos:

*De là vient le bouquin, & les poils fort hatifs.*

*La mere s'esbahit de voir barbe à son fils.* P

On fait aussi des preuues, à cognoistre si la fille est pu-  
 celle. Donnez luy vn peu du bois d'aloës puluerizé, à IIII.  
 boire, ou à manger: si ell'est vierge, pissēra incontīnēt.  
 Item, mettez sur la braise des fucilles de lapas brisees, V.

N 2



Nouve.  
10. cour-  
nee 3.

& que la fille en sente la fumee. Si ne se compisse, ell' n'est pas vierge : comme aussi, si elle ne devient pâle, de la fumee des fleurs dudit lapas. Tout cela est mal fondé, & tel qu'on ne s'y doit aucunement arrester. Il faut s'approcher de plus pres, & descendre aux adifmes de l'enfer de la tresdeuote Alibec de Boccace, auquel le bon & saint hermite Rustic mettoit son diable. C'est là où l'on trouuera le secret du pucelage, si aucun y en a, & où l'on sçaura de ses nouuelles. C'est le second ordre des signes & argumens qu'on propose à cognoître de la defloration & du pucelage. Et premierement oyons ce que en rapportēt les Sages-femmes. L'ay deux depositions, l'une de Paris, l'autre de Bearn: qui sont lieux assez distās, pour ne s'estre communiquées les vnes aux autres. Dont on pourra voir, comment ces bonnes femmes s'accordent en leurs signes & iugemens, lesquels doivent estre vniformes, s'ils sont veritables. Car la verité est consono & accordante à elle mesme. Et les femmes ont leurs parties amoureuses semblables les vnes aux autres, soient de Paris, ou de Bearn, ou d'autre part du monde, soient Damoiselles ou paylandes, belles ou laides. Car (comme on dit communément) couvrez le visage, tout le reste est semblable. Il n'y a que le teint & les traits du visage, qui amusent & abusent les hommes, sinon par auanture la grace, la contenance, & le babil, qui nous attire plus à vne laide, & la fait plus aimer, qu'une plus belle, sans autre condition agreable. Voyons donc comment les susdits rapports s'accordent, l'un de la defloration, & l'autre du pucelage, car ils se doivent rencontrer, par la raison des contraires : & commençons aux Bearnoises, parce qu'il atteste du pucelage, qui est premier en temps, en ordre, & en dignité.

Nous Ionanne del Mon, & Ionanne Verguier, & Bastrin Laurade, de la parroquie d'Espore en Bearn, maitresses & myronnières, interrogades & espronuades. Certifions à tous & à toutes que appartiendro, que par ordonnance de iustice, &

continua-

commandement de haut magistrat, monsieur lou iuge del dit  
 loc d'Espere, que lou quinziesme iour del mes de May, l'an mil  
 cinq cens quarante cinq, nous matrones sudittes, auen trouuade,  
 vistade, & regardade, Mariette de Garignes, de l'age de  
 quinze ans ou enuiron, sus assis, que ladicte Mariette dist, que  
 ero forsadé, desforade, & depuis lade. De là ou nous meyroulie-  
 res sudittes, auen tout vistat & regardat, d'amtres candelon-  
 alucats, toucat dab la mas, & espiat dab lous oncles, & ar-  
 mirat dab lous degis. Et auen trouuat, que non eron pas, lous 1  
 broquades podads, ny lou 2. bailon delongat, ny la 3. barbole  
 abaisade, ny 4. l'entrepéridat, ny lous 5. ressiton vbert, ny ion 6  
 gingibert fendut, ny lou 7. pepillon recoquillat, ny la 8. dame  
 dau miech retirade, ny lous tres 9. desuiades, ny lou 10. vilipen-  
 dis polat, ny lou 11. guilleuad alargat, ny la 12. barraudau des-  
 niade, ny l'oz, 13. bertrand rompu, ny lou 14. bipendix aucune-  
 ment esforgeat. Lous tout nous matrones & meyroulieres su-  
 dittes ainsi disen per nostre rapport, & iugement adrect.

Voila quatorze notes qui signifient le pucelage,  
 selon les Bearnoises. Voyons maintenant la deposition  
 des Parisiennes, qui font leur rapport d'une qui estoit  
 deslore.

Nous Marion Teste, Jane de Meaux, Jane de la Guigans,  
 & Magdaleine de la Lippue, matrones iurees de la ville de  
 Paris, certifions à tous qu'il appartiendra, que le quatorzième  
 iour de Iuin, mil cinq cens trente deux, par l'ordonnance de  
 monsieur le Preuost de Paris, ou son lieutenant, en ladicte ville,  
 nous sommes transportees en la rue de Trepant, ou pend pour  
 enseigne la pantouffle, ou nous auons veüe & vistee Henriette  
 Pelicere, ieune fille, aagee de quinze ans, ou enuiron, sur la  
 plainte par elle faite à iustice, contre Simon le Bragard, duquel  
 elle a dit auoir esté forcee & deslore. Et le tout veüe & visté  
 au doigt & à l'œil, nous trouuons qu'elle a les 1. barres froissées,  
 le 2. baleron demis, la 3. dame du milieu retirée, le 4. ponnant  
 debiffé, les 5. boutons deuoyez, 6. l'enchenart resourné, la 7. ba-  
 bolle abbatue, 8. l'entrepent riddé, 9. l'arrierefesse ouuerte, le 10.  
 guilboquet fendu, le 11. lippon recoquillé, le 12. barbidant tout

escorché, & tout le 13 lipandis pelé, le 14 guilleuward eslargi, les 15 balunais pendans. Et le tout ven & visité fueillet par feuille, auons trouué qu'il y auoit trace de vis. Et ainsi nous dites matrones certifions estre vray, à vous monsieur le Preuost, au serment qu'auons à ladite ville,

En voyla quinze de bon conte, qui respondent assez bien aux quatorze figures des Bearnoises, ainsi que les rapporte les vns aux autres, sauf le dernier Balunais, qui n'a son respondant, que ie sçache.

1 Brocadés podads.	Ponnant debiffé.
2 Haillon delougar.	Haleron demis.
3 Barbele abaissade.	Barbolle abbatue.
4 L'entrepé viadat.	Entrepé vidé.
5 Reffiron rbert.	Arriere-fessouerie.
6 Gingibert fendut.	Guilloquet fendu.
7 Repillon recoquillat.	Lippion recoquillé.
8 Dame deau miech, retirade.	C'est à Dame du milieu retirée.
9 Tres desuiades.	Tontons denoyez.
10 Vilipendis pelat.	Lipendu pelé.
11 Guilleuwar alargat.	Guilleuward alargi.
12 Barrenidan desuiade.	Enchenart retour.
13 L'os Bertrand rompus.	Barres froissées.
14 Bipendix escorçeat.	Barbidant escorché.

I'en veux adiouster vne troisiéme, qui est la deposition des matrones de Carcassonne, pour plus grand confirmation de ces propos. Car il est dit, qu'en la bouche de deux ou de trois consiste toute verité.

Noq autras Guillaumine & Iano iuradas de la ville basse de Carcassonne, pressas d'offici per monsieur l'official de la dite Carcassonne, per visitar Margarite d'Astorguin, si ella es desflorada & desuerg'nada, disen & attestan à tous aquals & aquellos que aquestas leittres veyran & legiran, que los ions de hney, nous hen transportades en la maison de ladite d'Astorguin

*florain, & l'auen trouuado colado sur un liech, & apres auer  
sachallucar tres candelas de cero, l'auen regardado en lous pels,  
palpado & tocado en lous digits. Auen trouuas que l'os Bertrād  
és romput & fendut, la donno del miech es reutrado, lous tres  
pels desuiadés, l'ou quinqueral tout esquinat, lous intrans &  
pindourlats tous escouffendus, lous bons dals coustais pla-  
serats, lous pels de dessus tous recoquillats. Per se disen, que la-  
dite Marguarite, per y auer estat passat lous bout del mesle, es  
ben desflorade & desuerginade. A tal disen & attesten.*

Or venons à l'examen de ces arguments ou signes.  
Il y en a de fort legiers, & d'autres qui sōt faux. Legiers  
sont ceux, qui ne tesmoignent sinon quelque compres-  
sion faite contre la partie honteuse. Car depuis que les  
filles & femmes ont appris de cheuaucher à l'italien-  
ne, le iaret contre l'arçon, leur poil n'est si bien rengé,  
ains vn peu recoquillé: & la motte est plus en plaque  
forme, qu'aux autres femelles, qui cheuauchent les  
caiffes bien ferrees. Vn signe tres faux est celuy de l'oz  
bertrand rompu: car nous auōs remontré au premier  
chap. du quatrième liure, que mesmes par l'enfante-  
ment (qui est bien vn plus grand effort) il ne s'ouure  
ni froisse. Laissons les autres signes, & venons au prin-  
cipal: qui de tout temps a esté renommé pour vraye  
marque du pucelage. C'est la dame du milieu, que  
les anciens ont appellé Hymen, ceinture ou zone, &  
cloistre de virginité: sçauoir est, vne peau tendue au  
travers du passage, qu'il faut rōpre au depucellement.  
Et pour ce on appelle Hymenec, le Dieu qui preside  
aux nopces, & lequel on inuoquoit pour estre fauora-  
ble aux pucelles à ce combat, aux fins qu'elles n'en  
mourussent. Plusieurs estiment que c'est vne fiction  
poétique, & vn erreur des gens peu versez en l'anato-  
mie, soyent Medecins ou Chirurgiens, qui ont receu  
& tenu iusques à present, qu'il y a au deuant du col de  
la matrice, presque au milieu du passage dedié au mē-  
bre viril (comme la gaine au couteau) vne peau tissue  
de veines & arteres, en façon de haye, que l'on rompt  
en la defloration. Dont les pauures fillettes ont



grand douleur, & rendent quelque sang vermeil. Les modernes, Fernel, Syluius, Vassé, & autres tiennent cela pour fable, affirmans qu'il n'y a aucun obstacle, ou diaphragme, hayé ou mur metoyant (comme on le voudra appeller) en ce passage là, non plus que dans le gros boyau, trop connu des Sodomites abominables. Si cela estoit vray, la douleur que sent vne pucelle en sa defloration, ne seroit que l'extention & dilatation du cōduit, (lequel iusques adonc estoit demeuré contraint & serré) qu'on eslargit maintenant par force: comme quand on met le doigt au fondement d'un petit enfant, pour le sonder, à cause de la pierre. Car la nature de la fille est ainsi dilatable, sauf le plus: dont il ne faut trouver estrange ce qu'on dit quelques vnes auoir esté deflorées à six ou à sept ans (& plus ieunes encore) par des vilains infames. Mais tant plus la fille est estroite de sa nature, tant plus elle endure de mal à la nouvelle entrée du membre, qui la contraint à s'eslargir. Semblable douleur, mais vn peu plus cuisante, est en l'enfantement, pour lequel il faut que ce passage soit encor plus dilaté. Et puis tout se remet & resserre gentilleement, quand l'enfant est sorti: tellement que le conduit n'en demeure guieres plus large qu'au parauant. C'est cōme vn boyau fort charnu & espais, qui se peut eslargir par force: & la force cessant, il retourne en son premier estat, ou peu s'en faut. Bien est vray, que la femme qui n'a iamais porté enfans, quoy que son engin ait esté long temps reuistité, reconnu, & bien fréquenté, demeure plus estroite, que si elle auoit fait des enfans. Mais il s'en peut trouver, que ne seront plus larges ayant souuent enfanté, que d'autres qui sont nouvelles mariees. Cela procede tant de la corpulēce, & cōformation, que de la charaure de la femme, ioint le qualibz du membre qui en aura iouy. Car quant à la corpulēce, n'est il pas raisonnable qu'un plus grand corps ait toutes ces parties plus grandes, s'il est bien proportionné, & par conséquent, les ouuertures naturelles plus amples? Et aux corps moins proportionnez, ne voit-on

voit-on pas aux vns fort grand bouche, fendue iusques aux oreilles : aux autres de grandes & larges oreilles, comme des vans à vanner le grain. Il y en a qui ont l'œil fort fendu & ouuert, d'autres ont les narilles si amples & patentes, qu'on leur voit iusques au cerueau par maniere de dire. Il y en a qui ont les doigts fort longs, les iambes fort longues, & le corps court. Les autres au contraire, ont tout petit & peu fendu. Semblablement des parties internes, les vns ont grand & ample estomach, capable de beaucoup de viande, iacoique le corps soit petit, les autres vn grand foye. Il y en a qui ont la vessie fort ample, les boyaux grands, les veines & arteres fort larges, les autres au contraire, ont tout plus resserre, ou ceste partie plus estroite, & l'autre moins. Pourquoy ne sera il de mesme, tant de la matrice, que de son passage: comme aussi nous voyons du membre viril, qui luy respond en proportion. Tous hommes l'ont ils de mesme taille ou qualibre, en toute dimension? Il est certain que non. Et quoy qu'on dise, *ad firmum nasi, cognoscitur ad te leuauit*, d'autant que la proportion des membres n'est obseruee en tous, plusieurs ont vne belle trompe de nez, qui sont camus dans la brayette: & plusieurs camus de nez, sont bien appointez du principal outil. On dit que les femmes fort fendues de bouche, sont aussi bien fendues en bas: & celles qui ont petit pied, ont leurs cas plus estroit. Peut estre que cela auroit lieu, si tout estoit proportionné de mesmes: ce qui n'est pas comme i'ay remonstré. Parquoy souuent on recognoit tout le contraire, de ce qu'on dit vulgairement. Il aduient bien communément, que selon la corpulence, les grâdes femmes ont tout plus grand, & les petites plus petit, & que la conformation des parties retenant certaine proportiō en tout le corps de la grande ouuerture & capacité de l'vne, on comprendra & inferera le semblable des autres, mais non pas tousiours & en toutes. Et pour ce nous y adioutons la charnure, qui en ce fait est de grande importance. Car les femmes de chair ferme, ont leur

cas plus serré: & les mollasies au contraire. Finalement l'outil de grand calibre, fait plus grande ouverture & dilation que le petit: d'autant que cest estuy ne s'eslargit qu'à la mesure de l'instrument qu'il reçoit. Puis donc que la diuerse taille & corpulence, de la diuerse conformation des parties, & differente charnure, les filles d'un mesme aage sont differentes en la capacité de leur enfer, & quand le diable de Rustic y a passé, elles restent encore differente selon le calibre de sa teste escornée, comment pourra on iuger du pucelage, en les sondant avec le doigt, ou avec vne chandelle, par le moyen d'un Miroir matricial, à recognoistre si ce conduit est serré & estroit, ou lasche & large plus ou moins? Car si la fille est de l'aage nubil, & de la corpulence requise à mariage, elle recevra sans difficulté, encor qu'elle soit vierge, vne assez grosse sonde, cōme elle receuroit bien le manche de l'homme autant gros. Toutesfois on ne dira pas, pour le passage, qu'y a fait la chandelle, que la fille soit moins pucelle, comme on le dira, si ledit manche y a passé. Et quelle différence y aura il en ce passage? Ne demeurera il pas semblable à soy, de mesme figure, situation des parties, & autres accidens, pour auoir receu la chandelle, que pour le membre viril, & au contraire? Voila comment on fait tort à quelques filles, en les sondant ainsi, pour iuger si elles sont entieres ou corrompues: car si la chandelle y entre assez facilement, on iuge que le membre viril y auoit fait passage, & toutefois il n'y aura chose à la verité, sinon que son conduit est aisément dilatable: & la chandelle y peut estre aussi bien le premier receu, que le membre soupçonné. Le vous demande, si la fille y auoit mis quelquefois son doigt bien auant, seroit elle pour cela moins pucelle? Et toutesfois, & y trouuera le passage tout fait. Semblablement quand on sonde celle qui est de vray pucelle, on pourroit dire que en ce faisant on la depucelle: car on y fait passage. Et si en la sondant, on trouue ce conduit fort estroit, de sorte que la chandelle y entre tres-diffi-

cillement, que dira-on? qu'elle est pucelle? voire, mais elle ne le sera plus après que la chandelle y a passé. Car sondez-la vne autre fois, la sonde y entrera si aisément, que vous iugeriez tout au contraire, qu'elle n'est pas pucelle. Semblablement si quelquefois on a esté contrainct d'vsr des pessaires, à cause de la retention des fleurs trop tardiues à vne fille aagée, ou pour quelque autre indisposition virginalle, vous ne la trouuez pucelle. Et à quoy pourriez-vous cognoistre, que le passage a esté fait du membre viril, plus-tost que d'une chandelle, ou d'un pessaire, ou du propre doigt de la fille? Il n'y reste point de vestige, qui marque ces differences. Doncques toutes ces filles seront également depucelées. Et il y en aura d'autres, qu'on ne tiendra pour vierges, quoy que rié y ait passé: d'autant qu'à la premiere preuue, on trouue le tuyau aisé à dilater, & facile à prestex, à cause de son amplitude & mollesse naturelle: comme en celles qui sont bien membrues, & sur tout bien flanquées. Et vne autre malautruc, qui sera fort serrée de nature, qu'un goujat aura fatfoüillé de son petit engin, vrayement depucelée, sera tenue pour pucelle, à la susdite preuue: non moins que à vne autre, qu'il ne faut oublier. C'est vn signe vulgaire, que l'on baille communément, pour cognoistre du pacellage, au pissier d'une fille. La vierge (dit-on) pisse plus delié & clair qu'un autre: parce que son engin est encor serré & estroit, iusques au bord exterieur: qui la fait aussi pissier plus roide & loin, à peu pres comme vn homme, duquel le canal vrinaire est fort estroit. Si donc vne fois son cas est eslargy, de quelque chose que ce soit, elle pissera comme la femme corrompue, & aura perdu ceste belle marque de pucelage, neantmoins demeurant pucelle. Et au contraire, vne petite fille de quatorze ou quinze ans, depucelée d'un petit compagnon, lequel ait le membre fort petit, paroistra mieux pucelle à toutes preuues, qu'un autre de belle taille, aagée de vingtcinq ans, estàs vraye-



ment pucele, qu'on aura esprouvé. Car la grande corpulence, & belle fourniture de fesses & de hanches, donne auantage à la matrice, logée bien au large, à se pouvoir aisément dilater. Il ne se faut donc guieres arrester à ce signe d'estroitesse, qui à diuerses filles est fort diuers, & aux femmes aussi, qui ont vû du malle longuement: & mesmes (que plus est) à celles qui ont enfanté. Les raisons en sont si apparentes, qu'il n'est besoin d'en traiter plus au long. Reuenons à la dame du milieu, qui est comme vne calé-matte dans le fossé, laquelle doit estre rompue du premier qui fera le passage. Nous auons dit, que plusieurs nient ceste closture ou defence: & i'ay esté long temps de leur aduis: mais en fin, aduert de Fallope, i'y ay regardé de plus près, & reconnu encores plus expres ce qu'il en escrit en ses curieuses obseruations anatomiques. Je trouue que derriere le conduit de la vessie, par lequel l'vrine se verse au grand canal, il y a de chaque costé vne peau charnuë, qui fait vn demy cercle: & que toutes deux se ioignent pour fermer le conduit: leur conioction estant faite de certaine viscosité, comme est la chassie qui agglutine & colle ensemble les paupieres. Ce n'est pas vne peau continue, ainsi que plusieurs ont pensé, ains deux membranes contiguës & connexes de quelque glu: dont le passage est mollement bouché. De sorte que aduenant la necessité des menstrues, il s'y fait vn petit passage au beau milieu, par où distille & degoutte le sang dit menstrual. Mais quâd la fille vient à estre defloree, le membre viril fait totale ouuerture, en renuersant ces deux membranes deçà & de là, contre les costez du canal, où depuis elles demeurent ainsi retirées & applaties, sans se plus tourner, conioindre ou agglutiner. Et c'est ce que les matrones disent, la dame du milieu retirée. On en voit encores les vestiges aux vieilles femmes, iacoit qu'elles ayent fait beaucoup d'enfans: Mais ce n'est qu'un petit filet charnu en chaque costé: le reste s'estant perdu, & (comme l'on diroit) vû, pour auoir esté frayé & refraïé infinité de fois. Or

la douleur que sent la vierge au depucellement, est, q̄ la mantule ne separe pas ces mēbranes de peu à peu, ains les force tout à coup de sa teste, qui est plus grosse que le demeurant. Car les maris qui pensent de n'y estre iamais à temps, & encor plus les paillards, violateurs du sacré pucelage, y vont à l'estourdie, & veulent entrer dedans tout à vn coup. Si on taschoit à separer de peu à peu ces deux peaux, & premierement d'un petit mēbre, puis d'un moyen, & en fin d'un plus grand (si on en auoit trois, comme feignoit le compagnon, de qui l'espousee craignoit fort le gros manche, & puis le trouua trop menu) certainement la fille n'endureroit pas douleur. Tout ainsi que sans douleur, on defait petit à petit les paupieres chassieuses, lesquelles si on veut ouuoir tout à coup, outre ce qu'on y sent grand douleur, quelquesfois l'une ou l'autre s'escorchent, ou toutes deux, ceste cy en vn endroit, & ceste là en vn autre. Par ce que la viscosité les retient fermement attachees: & il faut detremper la chassie au preallable, & puis retirer bellement chaque paupiere de son costé. Ainsi plusieurs filles endurent violence & dilaceration à l'ouerture de ce passage là: & vne des membranes emporte quelque piece de l'autre. Ce qu'adient plus à celles qui sont d'aage, que aux ieunes fillettes, d'autant que la cole se rend plus ferme, cōme le corps se desseiche, & par consequent elle tient plus. Aux ieunes filles encor mollasses, ce n'est que mucosité & bave, dont si on y va sagement, il n'y a tant de difficulté: supposant tousiours que le suiet soit de taille requise, & qu'il n'y ait sinon à separer & renuerfer lesdites peaux. Qui sont vrayement valves: c'est à dire, portes fendues en deux parts, qui se renuerfent en dedans. Et de là peut estre dit Vulue, le canal qui donne entree & conduit à la matrice: laquelle est comme vne chambre preparee au liēt de l'enfant: ayant encor son anti-chambre, entre elle & le grand canal. C'est le vray col de la matrice, duquel nous parlerons tantost. Or de ce-là on peut entendre, cōment & de quoy plusieurs filles

rendent du sang en leur defloration: ſçavoir eſt, pour la dilaceration de ceſt hymen, ſur tout en celles qui ſont aagees. Les plus ieunes en peuuent rendre auſſi, meſmes ſi elles ont eu quelque fois leurs meſtrues. Car au derriere deſdites peaux ſe retient quelque matiere du ſang qui a flué des parties ſuperieures. Et lors que l'ample ouuerture eſt faite, ce reliqua ſe vuide au premier aſſaut par la nouuelle breſche. Voila comment routes peuuent auoir quelque ſaignee en leur defloration, pourueu que elles ſoyent en puberté, capables de leurs menſtrues. Comme il eſt bien raſſonnable, qu'on ne marie pluſtoſt les filles, ſelon la loy de nature eſcrite dâs nos cœurs: & ie croys que la loy de Dieu ne le permet autrement. Dont non ſans cauſe, il eſt dit

Cha. 22.

au Deuteronomie, que ſi la femme eſt accuſee par ſon mary, de n'auoir eſté trouuee pucelle, le pere & la mere d'eſle preſenteront aux enciens de la ville, les vaſtemens, ou linges, eſquels ſeront les ſignes de ſa virginité. Dequoy on peut entendre, que les parens eſtoient curieux de garder les liaccux, & la chemiſe de la premiere nuit, pour teſmoigner & reſpondre de la virginité de leurs filles en temps & lieu. Encores aujour d'huy les Eſpagnols, grans obſeruateurs de ceremonies, font que lendemain des nopces, les matrones monſtrent en public, & avec grande acclamation, les draps du liét nuprial: pour voir les taches de la defloration, crians par pluſieurs fois, d'une fenestre, qui reſpond à la rue, *Virgen la tenemos*. Mais il ſ'y fait beaucoup de tromperies: comme auſſi dit le prouerbe, qu'on eſt plus trompé en femmes & en cheuaux, que en tout autre animal. Tanty a, qu'il eſt ſuffiſamment reſmoigné deuoir eſtre ainſi, puis que l'eſprit de Dieu l'a dicté en l'eſcriture Sainte. Parquoy ie laiſſe à part l'autorité de tant ſçauans Medecins, Grecs, Arabes, & Latins, que ie pourrois citer, leſquels ſont de meſme ſentencé. Car la parole de Dieu, qui a tout créé, & formé, nous en peut mieux, ſans comparaiſon, reſſoudir & aſſeurer.

Il y a vn autre cloistre ou closture, (ressiron & arrierefosse l'appellent les matrones) qui n'est de moindre importance que celle là, sinon plus, à mon aduis. Car les susdites peaux & values, peuvent estre ouuertes & escartees de la fille mesme, y mettrât souuent le doigt: comme font quelques vnes peu chastes de cœur, & qui reccuroyent bien dans leur enfer, le diable du bon hermite, si elles en auoyent telle commodité, & n'estoyent tenues en crainte & en subiection: filles qui ont mauuais commencement, d'vne meschante inclination à paillardise, ou pour estre oisives, ou adonnees à folles compagnies, à la lecture des liures de l'amour, & autres causes de lasciuité. Mais il y a vn autre fort, & ravelin plus en arriere, que la fille ne peut toucher de ses doigts, au moins ne le peut pas ouuoir: ou ce seroit par vn autre moyen. C'est l'antichambre que nous auons dit, proprement appelé le col de la matrice: qui est fendu de trauers, au contraire de l'hymen, & de la partie honteuse, que l'on rencontre premierement. Car il y a trois portes iusques à la matrice: deux en forme de Values, & la troisième fendue de trauers. Ce col de matrice est rond & dur, ressemblant à vne teste de laproye, ainsi fendu & aspre, comme s'il estoit garny de dents. Il faut que ce conduit se ouure pour la conception. Car que la semence soit ietee au grand canal tant qu'on voudra, sans entrer en ce destroit, il n'y a rien de fait. Ce passage est le plus difficile, & qui s'ouure le plus tard. On aura iouy d'vne fille quelquefois bien long temps, auant que le col de sa matrice ait esté ouuert. Dont on la peut encor dire pucelle, d'vn second pucelage: entant que la copulation charnelle a pour fin & principal but la generation. Et que d'ailleurs, le plus grand plaisir qu'on prend à l'acte venerie, est en cest endroit là. Parquoy tout le demeurant peut estre pour la fellatrice, & non à bon escient. C'est là (à mon aduis) le principal cloistre, ou l'arrierefort de la virginité: & ne faut tenir vne fille pour bien desflorée ou depucellee, tant que celle arrierefosse n'a point



esté ouuerte. C'est comme la fauce braye, que vous re-  
contrez ayant franchy le grand fossé. Il faut encor do-  
ner là dedans, si vous voulez entrer au fort, & y plan-  
ter l'enseigne. Or on peut recognoistre, que ce reffron  
ou arrierefossé (qu'appellent les matrones) a esté quel-  
quefois ouuert, par deux moyens. L'un est, en dilatant  
& eslargissant avec vn miroir matrical, les deux autres  
passages. Si on a bonne veüe, on peut voir le col de la  
matrice, avec sa fente: qu'on iugera assez facilement: si  
elle a esté ouuerte, ou non. Car ayant esté vne fois es-  
largie, elle n'est iamais tant reiointe, qu'on ne puisse  
bien remarquer la trace de son ouuerture. Mais pour  
plus grand confirmation, que l'on y presente vne chā-  
delette. S'elle y entre facilement, le passage y a esté fait.  
Car ce n'est pas comme nous disions du grand canal  
charnu & molle: ce col est dur, & de substance moyen-  
ne entre chair & cartillage. Dont ayant vne fois cedé  
& presté, il est tousiours depuis aucunement beaulté:  
non lors que la femme est enceinte. Car adone, com-  
me toute la matrice se presse contre l'enfant, ainsi son  
col est fort retiré & contraint. Voila vne des preuues  
qui est oculaire & manuelle. Je viens à l'autre plus hō-  
nesté & secrette: mais non-pas si certaine. Faites en-  
trer dans les susdites values, par le moyen d'un enton-  
noir matrical, du parfum de iayet, ou mettez vn peu  
de son huile dans la narex d'une fille. Si vous en sentez  
l'odeur à la bouche, ou à son nez, de l'air qu'elle expi-  
rera, il y a grand apparence & probabilité, que son ar-  
rierecloistre est ouuert. Toutesfois elle pourroit bien  
auoir la matrice tant espaisse, que l'odeur n'en parue-  
droit en haut, iacoit que son col fut ouuert: comme il  
aduient bien à des femmes, suyuant la preuue qu'en  
fait Hippocras en l'aphorif. 59. du cinquième liure.

Voila ce que me semble des signes de pucelage:  
qui sont assez douteux, pour les raisons que j'ay deduites.  
Je m'en tiens plus volontiers, à ceux d'un pays de par  
le monde (il ne me souuient pas où c'est) que la Sage-  
femme, apres auoir coupé le nombril, vient à coudre  
la pre-

la premiere value, porte ou entree du grand canal. La fille pisse facilement par les entrepoins, & par là aussi peut degouter le sang de ses menstres: mais elle ne peut faire la folie aux garçons. Puis quand on la marie, le iour des nopces on baille solennellement vn petit cousteau au mari, pour la descoudre luy-mesmes, & qu'il recognoisse de vray, que l'entree a esté iusques alors fermee. Car il n'est pas croyable, que les filles soyent tant impudiques & lasciuës, que pour en prendre quelque plaisir à credit, elles se voulassent descoudre, pour endurer en apres d'estre recousues, quand ce viendroit aux nopces. Toutefois ie vous diray, il y a remede à tout: *Et fatta la legge, fatto l'inganno*, comme dit l'italien. On pourroit bien faire, comme au bout des oreilles qu'on a percees, pour y mettre quelque pendant. Le trou y estant vne fois cicatrissé de toutes parts, on y passe & repasse ce qu'on veut sans douleur. Ainsi pourroit bien faire vne folle à son cas, duquel les bors sont de mesme substance, que le bout des aureilles, ou que le prepuce de l'homme. Ainsi faisoit-on anciennement l'infibulation ou boucleurs, comme Celle le recite, afin que les garçons n'abusassent des femmes, auant l'aage competant. On tire auant le prepuce, dit il, au bout duquel on passe vne esguille enfilee. Le fil demeure, qu'on remue tous les iours pour frayer les trous, iusques à tant qu'il s'y face vne legiere cicatrice à l'entour. Puis on y met vne boucle que l'on peut oster & remettre sans douleur. Ainsi de plusieurs anneaux on boucle les iumens. Tout de mesme pourroit faire la fille, qui a esté cousue dès sa natiuité: c'est de retenir les trous qui ont esté faits, pour se coudre & recoudre à sa volonté, & faire de la folle, voire des enfans, attendant vn mari. Car venant à iour de nopces, elles ne faudra pas de se recoudre gentille-ment sans aucune blesseure, comme on laisse *le corps* de cetter: & son mari (si elle veut) trouuera le mesme fil, duquel elle fut premierement cousue, ou vn semblable bien compissé & barbouillé à poste. De sorte,

qu'il y a moyen à tout, pour ceux & celles qui ont volonté de mal faire: & il se fait mauuais fier (comme on dit en commun prouerbe) de la beste qui a deux trous de sous la queue. Certainement il y en a vn, qui est fort difficile à garder, voire impossible, si la sagesse, pudicité, & honnesteté de la fille ou femme, ne le garde elle mesme. Aux cent yeux d'Argus, ordonnez pour garder vne vache, il y eut moyen d'oster l'empelchement. Je ne scay si à tel mal, on pourroit trouuer vn plus seur remede, que l'agneau de Hans Caruel, duquel Pantagruel vous fera sages, si vous voulez.

*D'où vient le consentement des mammelles, &  
de la matrice, qu'on voit  
si euident.*

CHAP. V.

**Q**UANT AU 14. liure de l'usage des parties, enseigne, que la matrice & les mammelles ont des veines communes, non pas contigues, mais voisines, & qui peuvent mutuellement recevoir, ou bailler: comme font au foye les rameaux de la veine porte, & de la caue. De mesme aduis semble estre Vesal, escriuant ainsi au chap. 18. du 5. liu. Ce qui est de superflu amassé aux veines de la matrice, regorge ailleurs, cherchant lieu commode à se remuer. Or l'endroit plus commode, sont les veines qui montent du long des muscles droits de l'abdomen, & approchent de celles qui courent embas dessous l'os de la poitrine, car les susdites veines, se deschargent de leur sang en celles cy, & font que le lait est frere germain des menstrues, comme a dit le diuin Hippocras. Celle sentence est transcritte de Galien presque de mot en mot: à laquelle contredit non seulement la raison, ains aussi la demonstration oculaire. Car les veines, qui par des-  
sous

sous l'oz pectoral, paruiennent à la partie superieure des muscles droit pour la nourriture de ce lieu (comme nous deduirons cy apres) ne sont pas tant voisines de celles qui montent du long dudit muscle, qu'elles se puissent entretoucher, comme sont au foye les rameaux de la caue, & de la porte. Car il y a quelquefois deux grands doigts de distance, entre les bours & orifices des susdites veines. Dont il appert, que la pretendue communicatiõ de sang, ne peut estre faite par ces vaisseaux là, qui deuroient au moins s'entretoucher. Et de fait, ils ne sont ordonnez, que pour la nourriture du muscle droit: duquel la partie superieure est alimentee des rameaux de la veine qui descend sous l'oz pectoral. Autrement pourquoy les bestes, qui n'ont pas les mammelles à la poitrine, mais au ventre inferieur, auroient elles semblables veines? Pourquoy l'homme, qui n'a point de matrice, les a de mesme comme la femme? Cela prouue assez, qu'elles ont autre usage, que le pretendu des vulgaires anatomistes, veu qu'on ne peut alleguer aux masses, le consentement des mammelles, à la matrice qu'ils n'ont pas. Quelle donc est la communication des mammelles, & de la matrice, esprouuee en mille sortes? Car si on met vne vetouse sous les mammelles, le sang qui verse par la matrice est retenu: & quand nous voulons faire perdre l'abondance du lait, nous retirons le sang vers la matrice. Et certes on a de tout temps obserué, que le lait & les fleurs, ne peuuent commodément abonder ensemble, ou c'est chose bien rare. Dequoy l'on coniecture, que lesdites parties ont non seulement vne matiere commune, ains aussi quelques vaisseaux communs. Toutesfois on ne voit aucune continuation de veines, de l'une à l'autre partie, si ce n'est de la veine caue, commune à tous membres: par laquelle, non sans longs & enfractueux destours, le sang peut retourir de la matrice aux mammelles, & au contraire. Parquoy il nous faut trouuer quelque raison, qui nous explique de plus pres la cause coniointe & necessaire de tel

O 2



effect: laquelle ie deduiray comme s'ensuit.

Nature en la premiere conformation des parties, a fait qu'aucunes sont allies ensemble d'estroite amitié, outre le consentement general de toutes, ainsi que elle a mis es autres choses certains accords & discors, qu'on appelle en Grec Sympathies & Anthipathies. Or ce consentement ou accord mutuel, est fait sans aucune raison ou iugement, d'une seule inclination & necessité ordonnée de nature, laquelle gist en leur forme: tout ainsi que les corps pesans cheent en bas, & appetent toujours le lieu inferieur, parce qu'ils sont de telle sorte & façon, que ne peuvent sans violence s'arrester ailleurs. Ainsi (à mon aduis) nature a fait consentir de quelque amitié les mammelles avec la matrice, comme l'orifice du ventricule, & le diaphragme, avecques le cerueau, toutes fois d'une plus singuliere condition, laquelle nous allons recherchant. De la sympathie des mammelles à la matrice, il y a plusieurs evidens & certains arguments. Et premierement, de ce que par le chatouiller du tetin la matrice se delicte aucunement, & sent une titillation agreable. Aussi ce petit bout de la mamelle a le sentiment fort delicat, à raison de l'abondance des nerfs qui y finissent: à celle fin que, mesmes en cela, les tetins eussent affinité avec les parties qui seruent à la generation. Car comme en icelles nature a ordonné quelque lascivité, afin que les animaux invitez de volupté, fussent enclins à la copulation, pour continuer leur espee: aussi a elle aux mammelles, & principalement à ses petits bouts, à ce que la femelle offre & exhibait plus volontiers sa tete à l'enfant, qui la chatouille & traite doucement de sa langue & bouche delicat. En quoy la femme ne peut que sentir grand' delectation, mesmement quand le lait y est en abondance. Mais quel plus manifeste argument de leur alliance peut-on demander, que de les voir ensemble augmenter & decroistre? Les tetes commencent à s'enfler, & (suivant le mot Grec) freter, qu'on appelle en Languedoc vertiller, lors que le sang menstrual

menstrual commence à dilater les veines de la matrice : laquelle aussi pour lors s'aggrandit & deuiant capable de concevoir. Ainsi s'accordent ces deux parties, que quand l'une est prestée d'estre engroissée, estant arrousee des menstrues, l'autre est aussi tost appareillée de nourrir l'enfançon, deuenant capable de beaucoup de lait. Quand la femme a conceu, à mesure que l'enfant croist, & la matrice se dilate, les mammelles font de mesme, & l'enfant mis dehors, soudain elles reçoient ce que leur estoit dédié pour sa nourriture. Et cōme les femmes ont perdu leurs fleurs par vieillesse (dont ne peuuent plus concevoir) la matrice, cōsemble les mammelles se retiroissent de peu à peu, & deuiant ainsi petites comme auant la puberté. Voila de grands & euidentz accords, desquels on ne peut aucunement douter, que ceste nature ayant ordonné les mammelles & la matrice pour fournir d'aliment au conceu & à l'enfanté: à quoy sert vn mesme sang, plus copieux qu'il ne faut à la mere: ors la matrice, ors les mammelles en iouissent, comme il est de besoin pour l'enfant. Quand à la distance de ces parties, qui semble incommoder cest accord, elle n'est pas si grande qu'on pourroit penser. Car le sang qui paruiet aux mammelles, n'a pas esté iusques à la matrice: ne celuy qui se tourne vers la matrice, n'a pas touché les mammelles: ains c'est vn sang contenu en la grande veine (laquelle est entre deux) indifferēt de couler çà & là, où il sera plus puiffamment attiré ou reieté. Or à cela fait beaucoup la rarité & spongiōité des mammelles, & l'aïsee dilatation des veines de la matrice. Car lors que le sang est trop copieux au tronc de la grand' veine, il est reieté aux lieux qui sont prompts à le recevoir. Il est aisément receu des vaisseaux de la matrice, qui se dilatent facilement: outre ce que ladite partie est sitée en bas, où les humeurs inclinent de leur gravité: & est imbecille de sa nature, comme estāt la dernière formee, ainsi que porte son nom Grec, *hystere*. Si le sang n'y est reieté, les mammelles l'attirent, & en

se nourrissans d'iceluy, produisent du lait, qui est la superfluité de leur aliment. Et ne cessent de tirer, tant qu'il leur en est permis: car estant spongieuses, elles peuvent contenir beaucoup plus que de leur ordinaire. Et parce que vn des susdits lieux suffit à recevoir tout le sang qui est superflu, nature continuant l'une, oublie l'autre. Dont il aduient que le sang sera porté & otroyé aux mammelles, vn long temps, sans qu'il flue vers la matrice: & au contraire, sinon qu'il y en ait si grande abondance, qu'il puisse fournir aux deux endroits. De ces propos on peut mesmuy conclurre que le sang redondant en la grande veine, est mandé ores aux tetins, ores à la matrice, selon le besoin & la nécessité de nature, laquelle aussi a ordonné vn tel consentement à ces parties là, que comme elles seruent à la nourriture de l'enfant, ainsi sont-elles tousiours l'une ou l'autre iouyssantes du sang trop copieux.

Il ne reste plus qu'à respondre à l'argument fait cy dessus: comment est ce que la ventouse mise sous les mammelles, peut retenir le sang menstruel, si par les veines externes qu'on voit au muscle droit, il n'y a consentement aucun, ou mutuelle communication des mammelles & de la matrice? Le respôs, que la veine qui monte le long du muscle droit, part du gros rameau tendant à la matrice. Dont il aduient aisément, que ladicte veine espuisée, par la ventouse qui resout, retire du sang des veines de la matrice, & ainsi par consequent, destourne & suspend le flux immodéré.

*Pourquoy est-ce que le lait de celle qui a fait vn  
fils, est meilleur à nourrir vne fille,  
& au contraire.*

CHAP. VI.



Os femmes de Montpellier ont ceste observation, receuë de main en main que le lait de celle qui a fait vne fille, est meilleur  
à vn

à vn fils, parce que (disent elles) cela le rafraischit : & au contraire, que le laiët d'une qui a fait vn fils, est meilleur à vne fille, pour la rafraischir aussi. Leur proposition absolue est soutenable, comme nous remōstrerons : mais elles se faillent en la ratiocination. Car d'alleguer le rafraischissement aux deux sexes & aux deux laiëts, il n'y a point de raison. Elles y veulent mettre difference, & n'y en mettent point, veu qu'à leur dire, tout laiët rafraischit, & tāt la fille que le fils a besoin d'estre rafraischie. Ce qui est euidentement faux : car le masle est plus chaud, la femelle plus froide. Dont si le fils doit estre refroidi ou rafraischi, pour adoucir sa trēpe : la fille au contraire, doit estre reschauffee, plus tost que refroidie, afin de corriger son intemperature. Parquoy il faudroit autrement raisonner ceste obseruation, & dire que le laiët de la femme qui a fait vne fille, est meilleur pour vn fils, d'autant qu'il rafraischit, & celuy d'un fils à vne fille, afin de la reschauffer. Mais ie le prens tout au rebours de cela, affirmant que le laiët de celle qui a porté vn fils, est moins chaud, que le laiët de celle qui a fait vne fille, & que la fille a besoin d'un laiët moins chaud : ainsi que ie demonstreyeray facilement, en confirmant ladite obseruation, que nos femmes ont bien retenue, & ne se faillent sinō de ce que la raisonnēt tresmal. Or il faut premierement sçauoir, que tous corps bien cōplexionnez doiuent estre maintenus en leur cōplexion : & que tout entrecien se fait par choses de semblable qualite. Parquoy nature a ordōné vn instinct à chaque corps & à chacune de ses parties, iusques aux moindres, d'attirer l'aliment à soy le plus conuenable & respondāt à sa temperature. Cōme de plusieurs plantes qui sont en vn mesme terroir, ceste-ci attire de la terre autre suc, que ne fait ceste-lā : & d'un mesme arbre les differētes parties attirent à elles du suc qui est dans les racines, portions diuerses, (car le bois se nourrit d'autre matiere que les fueilles, & le fruit que l'escorce) ainsi est-il des animaux : & en l'espece des hommes, il s'y trouue



plus de difference qu'en tout le reste, à cause des infinites diuerses complexions: comme i'ay remonstré au second chapitre, du troisième liure. Et des parties de nostre corps ou des autres animaux, les plus chaudes aiment & attirent pour leur nourriture & conuenable entretien, la portion du sang commun qui est plus bilieuse: les moins chaudes & plus humides, attirent la pituiteuse, les plus seiches la melancholique. Le semblable faut-il penser estre fait de l'enfant, qui est au ventre de la mere. Car si c'est vn male, d'autant que sa complexion naturelle est plus chaude, il appetite & attire du sang, qui luy est concedé, la portion plus approchante de sa complexion. Semblablement la fille qui est naturellement plus froide, se delecte & par consequent s'entretient, de la partie du sang moins chaude que celle du fils. Dequoy il s'ensuit, que apres l'enfantement, au sang qui reste & s'en va aux mammelles, pour estre conuertie en lait, il y a plus de portions froides quand ce a esté vn fils, & plus de chaudes quand ce a esté vne fille. Car telles portions, comme moins respondantes à la nature de l'enfant ont esté laissées en arriere & mesprises, tant qu'il a trouué matiere qui luy reuenoit mieux. Dont il s'ensuit, que le lait qui est fait des restes d'un fils, est moins chaud, que des restes d'une fille. Pour preuue de cela, il faut seulement contempler la couleur & consistence du lait. Celuy d'une fille est roussatre, clair & ichoreux ou sereux, comme la virulance, excrement bilieux & chaud. D'un fils, le lait est plus blanc & espais, signifiant la chaleur y estre moindre de beaucoup. Par ainsi le lait de celle qui a fait vn fils, conuendra mieux à vne fille, d'autant qu'il est moins chaud, & la naturelle complexion de la fille requiert (pour y estre conseruee, selon la condition de son sexe) semblable nourriture, & le fils sera mieux nourri du lait de celle qui a fait vne fille. Voila expliquée l'observation des femmes, par autre raison qu'elles n'entendoyent pas. Car il ne faut proprement rafraischir le male, ni la femelle s'ils sont

sont bien sains & naissent avec la temperature qui est requise à leurs sexes, ainsi que nous supposons, ainsi la chaleur du fils doit estre maintenuë, comme la tie-deur de la fille: autrement on corrompt leur naturel mal à propos, rendant la fille hommasse, & le garçon effeminé.

L'oy desia murmurer vne objection que lon me fait icy. Maistre, vous auez tant orie au premier chap. de ce liure contre les femmes qui n'alaitent leurs enfans, & maintenant vous prouuez, que le lait d'une autre femme est meilleur à l'enfant, que celuy de sa mere. Car il faut bien dire cela puis que le meilleur lait pour vn fils est d'une qui ait fait vne fille, & au contraire. Dont il s'en suit bien, que nulle mere doit nourrir ses enfans, ainsi il convient chager parties: que ceste femme nourrisse le fils de ceste-là, & l'autre nourrira la fille de ceste-cy. Le respons qu'il n'y a point de contradiction en mes propos. Car ie suppose en ce chap. que la mere ne puisse nourrir soit legitimement exculsee, & contrainte de recourir à vne estrangere. Auquel cas ie dis, & accorde que si on a à choisir des nourrices, l'observation de nos femmes est bonne, que aux fils on baille celle qui a fait vne fille, & au contraire. Et si on me replique puis que le lait ainsi different est meilleur, pourquoy n'est-il meilleur que la mere baille son enfant à vne autre, à la peine (si vous voulez) qu'elle en prenne aussi vn autre à nourrir, afin qu'on ne l'accuse de se vouloir trop espargner, & faire la mignarde? Mais cela n'y feroit rien, d'autant que la mere n'est tenuë de rendre la pareille à celle qui nourrit son enfant, ayant moyen de recognoistre ce bien fait par autre recompense. Le principal gist en ce poinct, sçauoir mō si l'enfant seroit mieux nourry d'un autre, que de sa mere. Je dis que nō, & si ie ne me cōtredis en riē. Car la difference des laits que nous auons traice, n'est pas si notable, qu'il faille preferer ceste primeur, à la condition du lait maternel, qui est beaucoup meilleur à son enfant, qu'un autre meilleur de quelque peu: autant qu'il est plus fami-

Obiectio.

Solution.

Obiectio.

Solution.

lier, & (comme parle Hippocras) frere du sang menstruel, duquel cest enfant a esté nourry au ventre de sa mere. Et, comme dit le mesme auteur, de tous viures en general, le boire & le manger vn peu pires, mais plus agreables, doiuent estre preferez aux meilleurs qui sont moins plaisans. Or vne des conditions qui rendent l'aliment agreable est l'accoustumance. Parquoy le lait de la mere sera tousiours plus propre à son enfant, que d'vne autre: pourueu qu'elle soit autrement saine, & nō fait malade & notablement alteree de son naturel. Car on voit assez de femmes simplement valetudinaires, qui nourrissent de beaux enfans, nonobstant leur infirmité & delicateſſe. Je ſçay qu'il y a plusieurs meres, qui s'excusent sur quelque legiere indisposition, & se font à croire que leurs enfans ne seroyent pour viure s'ils en estoient nourris. Il est bien vray que le bon lait est fort requis à la nourriture des enfans: mais ie dis simplement, que s'il n'est guiers mauuais il vaut mieux procedant de la mere, qu'un autre vn peu meilleur. Dequoy on peut entendre, combien est legiere l'importance du choix que nous ferions, du lait de la nourrice qui eut porté vn fils à nourrir vne fille, & au contraire, au prix de l'importance qui est du lait maternel enuers son fruiſt, soit male ou femelle.

Je veux pour finir ce propos, annoter vne petite observation de nos Medecins qui est presque semblable à la ſuſdite: C'est, que voulās du lait plus rafraichissant, ou moins chaud, ils ordonnent celuy d'vne femme qui nourrit vne fille. En quoy ils s'abusent, à mon aduis: premierelement, de ce que le fils ou la fille qui croissent, ne changent pas le lait. Tel qu'il est, il demeure, soit fils ou fille qui en viue. Parquoy il vaudroit mieux demander du lait de celle qui a fait vne fille. Car (suruaint) que i'ay demonſtré le lait est auement diuers ſelon le ſexe de l'enfant que la femme a porté: mais non pas ſelon le ſexe de l'enfant, qui le ſuce. Et on pourroit ainſi excuſer le propos, que quand on de-

mande du lait de celle qui nourrit vne fille, on pretend & suppose, que c'est la mere mesme, suyuant le deuoir de nature. Toutesfois il y auroit encores à redire, si nostre premier propos est vray: car le lait de celle qui a porté vne fille, est plus chaud que du masle. Dont il y a tousiours du melconte, si on demande ce lait pour estre plus rafraichissant.

*Superstitieuse & fausse opinion des femmes, qui croient les mammelles tarir, à celles de qui on chauffe le lait.*

CHAP. VII.

**L** ne se faut longuement arrester, à refuter ceste proposition, qui est des plus absurdes & ineptes erreurs: comme ie le monstrey l'oudain par vrais exēples, & certaines experiences. Le me veux plus occuper à l'explication du fait, qui a donné occasion au vulgaire de parler ainsi. Quant à la fausseté du propos, elle est trop manifeste, car on en dit autant des chieures, des brebis, & des vaches, que des femmes, & toutesfois on void iournellement, q̃ les mammelles ne tarissent aux bestes, desquelles on prend le lait, pour en faire de la boullie: gens dignes de foy m'ont asseuré est̃r à Nismes, qu'une femme dudit lieu estoit si copieuse en lait, qu'elle en faisoit de la boullie à son enfant, pour le mieux nourrir: & tant plus elle en tiroit de ses mammelles, tant plus luy en reuenoit. C'est bien loin de se perdre & de le bouillir, c'est bien plus que de le chauffer simplement. Mais cōbien voyons nous tous les iours de nourrices, qui fournissent de leur lait aux apothicaires & barbiers: pour qlques remedes, qu'ils chauffent: & le lait ne se peut point de leurs mammelles? C'est adōc qu'elles disent, quand on les emprunte d'un peu de lait, gardez vous bien de le chauffer. Nos gens promettent, qu'aussi ne feront



ils : toutesfois , eux croyans que cela n'apporte aucun dommage à la nourrice , ne laissent de le chauffer , si besoin fait , & la nourrice n'y perd rien , Dieu mercy. Mais d'où est venu, ceste opinion & ce propos vulgaire? Car il n'y a guieres de telles propositions, qui n'ayent quelque bon sens caché. C'est aux nourrices proprement, & non pas à leur lait, que se rapportent ces paroles, qu'elles se doiuent garder de s'eschauffer en le bernois: d'autant que cela fait tarir les mammelles. Et l'eschauffer, s'entend en deux sortes principalement, l'une est des choleres & des pits : à quoy les nourrices sont fort suiettes , par ce qu'elles deviennent fieres & orgueilleuses , pour le besoin qu'on en a, de sorte que l'on est contraint de les supporter , plus qu'une autre seruant, pour l'amour de l'enfant. Dont si on leur fait le moindre desplaisir , elles deviennent folles & enragées: j'entens de la plus part, car il y en a qui sont assez sages & modestes. Or la cholere, & autre grande passion d'esprit, eschauffant les humeurs, bien souvent esmeut les menstrues hors de leur terme : & par consequent fait retirer la matiere du lait. Autresfois sans prouocation des menstrues, le lait defect par la seule ebullition causee de la cholere, qui le fait perdre tout à trac. Car le sang qui souloit estre attiré des mammelles, se retire autre part, & en estant vne fois destourné, il n'y retourne facilement. Ainsi le lait eschauffé de cholere se perd. L'autre maniere d'eschauffement est de l'amour, en quoy les meres qui baillent leurs enfans à nourrir, abusent bien souvent, de la sorte que ie remonstreray. C'est, que si la nourrice est mariée, elles ne veulent pas que son mary la cognoisse aucunement: & ce, de peur qu'il luy trouble le lait. Elles ont bien quelque raison, mais non pas toutes les raisons. Car il vaut beaucoup mieux que la nourrice ait la compagnie de son mary, sagement & modérément, que si elle brulle d'amour. Le grand desir non satisfait, est le principal qui trouble le lait, cōme l'on voit es nourrices fort amoureuses, qui vont apres les hommes, com-

me chiennes chaudes. Ne vaudroit-il pas micux que elles eussent quelque desalteration de ceste grand soif, que de les cōtraindre ainsi de brūler à petit feu? Vous les verrez quelquefois si troubles de passion amoureuse, qu'elles en perdent toute contenance, voite le manger & le dormir. Qui doute que pour lors le laiēt ne soit trouble de mesme, & les mammelles en danger de tarir? Il faut que la nourrice soit bien nourrie, qu'elle dorme la grasse matinee, & ne travaille guieres. Ce regime incite à conuoiter l'œuure de la chair, excitant les esguillons, & prouoquant à luxure. Si la femme oisue bien traictée & en bon point, rentee de ceste affection, est contrainte d'en abstenir totalement, ie pense que son laiēt n'en sera pas meilleur, ains eschauffé & trouble, sentira au bouquin, tout ainsi que sa personne. Parquoy il vaudroit mieux, que elle iouyr de son mary modérément, comme dit est, que de l'en priuer & sequestrer entierement. Et quoy? les femmes des laboureurs, artisans, marchands, & autres qui communément nourrissent leurs enfans, sont elles pourtāt exclues du liēt de leurs maris? ou si leurs maris ne les embrassent point, tant qu'elles sont nourrices? On voit bien qu'ils ne s'en gardent pas. Et leurs enfans sont-ils moins bien nourris: sont-ils plus delicats ou maladifs, que ceux des bourgeois sucrées, des Damoyelles affectées, ou des grands Dames precieuses: lesquelles ne se veulent tant abbaissier, que de rendre ce deuoir à nature, en nourrissāt leurs enfans du laiēt que Dieu leur a donné pour estre du tout meres? Tant s'en faut: que au contraire, les enfans des patures femmes, nourris de leurs meres, communément sont plus forts & gailards. Mais on craint (voicy la plus forte raison) que la nourrice deuienne enceinte, par l'accointance de son mary: & que l'enfant ne tette du mauuais laiēt. Lequel sera tel sans doute, à cause de la groisse. Et il est à craindre, que la nourrice ne s'aduise pas d'estre enceinte, plus tost que le nourrisson ne s'en trouue fort mal. Car la plus-part des femmes n'ont leurs fleurs durant que

Voyez  
l'embortation au  
prem. ch.  
de ce liur.

elles nourrissent, & partant ne se recognoissent gueres d'estre enceintes iusques au defaut de leur lait. Et les autres qui ont de leurs fleurs, sont bien souuent grosses d'un mois, auant que de s'en appercevoir. Que pis est, il y a des nourrices, qui sachant bien d'estre enceintes n'en disent rien tant qu'elles ont vne goutte de lait, craignant d'auoir leur congé. Et ainsi abusent l'enfant, que l'on dit en Languedoc *enganar* d'un mot Italien, pour dire *ingannare*. Ce sont les principales raisons que deduisent les honnestes femmes, pourquoy elles ne veulent permettre que les nourrices de leurs enfans cognoissent les hommes.

Mais les inconueniens que j'ay allegué cy dessus, contrepesent bien ceux-cy, & (à mon ingement) les emportent à la balance d'équité, estans plus trebuchans: Car le lait eschauffé d'une femme passionnée d'amour, est pire de beaucoup & plus nuisant, que celui d'une femme enceinte. Et quoy? ne voit on pas (comme nous auons dit au second chapitre de ce liure) que les villageoyes ne font difficulté d'alaiter leurs enfans, encor qu'elles se sentent grosses tant qu'il y a vne goutte de lait en leurs mammelles, & que l'enfant en peut succer. S'il duroit iusques au neuuiesme mois, elles continueroient sans aucune difficulté de luy en donner: & puis le seurent, pour peu qu'il passe un an. En sont ils plus malostres & ineptes au travail? On voit bien que ils sont plus robustes, & plus patiens de labeur, que ne sont les citadins. Les pauures gens disent, que si l'enfant a beu le meilleur de la liqueur, il doit en fin boire la lie: tout ainsi qu'eux mesmes font du vin. Car ils boient aussi bien le bas, que le haut, tant que le vaisseau peut tirer, iusques à la dernière goutte. Mais les personnes plus molles & delicates, gens aisez & mignards, quittent le vin dès aussi tost qu'il a passé le milieu du tonneau, & disent qu'il sent au bas, les seruitours & chambrières boient le reste iusques à la lie. Ainsi peut-il estre des enfans qu'on alaitte, le vin desquels est le lait: comme au contraire nous disons,

que le lait des vieux c'est le vin, dont la susdite comparaison est bien propre.

Les Dames qui entendront mal ce propos, diront que ie conseille de nourrir les enfans du lait d'une femme grosse. Mais, sous leur reuerence, ie ne dis pas cela par maniere de conseil, ains ie remonstre, comment aux enfans de village, & des pauvres gens qui sont nourris grossierement, le lait de leur mere enceinte ne leur est pas nuisant. Ie ne dis pas qu'il ne fie mal aux enfans de bonne maison & delicats: car pour ce qu'ils sont de parens nourris migaardement, que pour autant que ce n'est du lait de leur mere. Car il faut entendre, qu'il y a telle affinité entre l'enfant & le sang de sa mere, qu'il sera mieux substaté du pire lait de la mere, que du meilleur d'une autre femme. Ie scay bien que l'on trouuera estrange ce propos: mais il est veritable, & ie le prouueray assez au sixieme liure, qui traitera de la coustume. Et quand ie n'aurois gaigné autre chose, que de persuader le lait d'une femme enceinte, n'estre si mauuais à l'enfant, que celui de la femme chaude comme une chienne, extremement desiruse de la compagnie de son mary, ou amy, i'ay assez conuaincu d'erreur celles qui trouuent si estrange, qu'une nourrice iouisse de ses amours. I'entens toujours modestement & sobrement comme on fait volontiers quand on est en pleine liberté. Car s'il le faut faire à cachettes & à la destobbee, on y va comme ains debastez, & on s'y eschauffe tellement que double mal s'en ensuit. L'un est, q le lait s'e trouble d'auantage, l'autre, que les nourrices engroissent pustoit de ceste façon. Car c'est, come si à un yuëgne on uet le vin ferré. S'il trouue la clef de la caue, il en prend tant qu'il peut tirer. Laissez luy le vin à l'abadô, à son comâdemet il en boira moins de beaucoup, & en sera plus sobre. Grand mercy diront les nourrices, quand elles auront cecy, vous scauez bien parler pour nous. Voilà une bonne recepte: nous l'executerons volontiers. Vous estes un bon Medecin: Dieu vous gard de mal.



Et les maistresses au contraire, penseront que ie suis amoureux des nourrices, & que i'ayme à les caresser. Il est vray certainement, que i'ayme les nourrices & que la femme de ce monde que ie chery le plus, a nourry tous mes enfans, tant qu'elle a eu de lait, & ie n'ay pas laissé pour cela de coucher avec elle, & luy faire l'amour, comme vn bon demy à sa bonne moitié, luyant la conionction de mariage: & (Dieu mercy) nos enfans ont esté bien nourris, & sont bien aduenus. Je ne donne point conseil aux autres, que ie ne prenne pour moy.

Voila donc comment il faut entendre ce que le vulgaire pretend dire, que l'eschauffement du lait est cause, que les mammelles tarissent aux nourrices. Il y a vne autre intelligence de ce qu'on dit aussi qu'elles tarissent aux bestes, non pas si on boult simplement leur lait (comme quand on en fait de la boullie) mais s'il verse au feu, ainsi qu'il peut aduenir du bouillon impetueux. Item, si on n'y adiouste quelque peu d'eau, les bonnes gens disent (au moins en Gascongne, ou ie l'ay appris) que les mammelles tariront à la beste. Il y a deux mysteres ou secrets en ce propos: l'vn est, s'achon à la parsimonie, ou espargne: & l'autre vn document à cuire le lait ainsi qu'il appartient. Quand au premier, c'est tresbien aduisé de garder que le lait ne s'espande au feu, ne ailleurs. Car si on le perd ainsi mal à propos, on en peut auoir faute: & la māmelle qui le fournit tarira, c'est à dire, n'y pourra aduenir. Pour cela mesme il est bon, de le croistre d'un peu d'eau, afin que moins de lait suffise. Autrement il se trouue court, ou il faut plus de bestes à le fournir. Ainsi il semble que la beste tarisse, quand elle ne peut aduenir à tout ce qu'on en a affaire. Quant au second, c'est vn bon precepte, qu'on dict secrettement, comment il faut cuire le lait. Ce doit estre à petit feu. D'autant que la substance estant fort delicate, n'endure vn grand bouillon tel, qui le fait respendre & verser. Pour cela mesme il est tresbon, d'y adiouster vn peu de l'eau: qui resiste, &

fait

fait résister plus le lait à l'adustion du feu. Par ainsi il se cuit plus doucement, & y a de l'espargne tout ensemble. Ce sont les deux raisons secrètes de l'opinion qu'on a induite au populaire, afin qu'il sceut mieux ménager son lait, & le cuire mieux à propos. Car on ne scauroit plus gentilleement luy persuader vne chose, qu'en le menaçant de quelque notable perte & dommage: ou au contraire, en l'auant à quelque grand profit.

*Qu'il ne faut endurcir les tetins, pour euitier les tendrieres.*

CHAP. VIII.

**E**ndrieres sont les fendilleures de la tette ou pousse des mammelles, quand elle se rompt & font du premier lait, mesme à celles qui nourrissent. Car comme l'enfant succe & la presse, elle se rompt d'auantage. Ce qu'auient principalement aux femmes plus delicates, molles & tendres, dont le mal est dit tendrieres, à mon aduis. Car depuis que le tetin a esté vne fois rompu, & est endurci, on n'y a plus de mal, ou fort peu, aux autres gessines. Or pour l'euitier, sur tout du premier enfant, nos femmes y employent diuers remedes, qui tendent tous à exciccation, pensant que de corriger la mollesse, on preuient telles fendilleures, d'autant que le tetin ja endurci, comme dit est, n'y est plus tant suiet. A ceste cause les vnes bassinent leurs tetes d'eau & d'alum: les autres d'eau rose & de plantain, ou de myrte: les autres d'un autre alstringeant. Et cela ne fait que disposer la tette à pis auoir. Car tant plus elle est dure & roide, tant plus elle se rompt. Il faut faire toute contraire, la remollir & auendrir, auant la venue du lait. Car si elle est molle, pour certain elle prestera, & us

crenera pas. Comme aussi nos leures qui se fendent en Hyuer, à cause du froid desséchant & enroidissant, sont preseruees de ce mal, si on les remouille souuent de la salive, ou si on y met de la pommade. Parquoy celles sont mieux aduisees qui pour euitier les tendrices, appliquent à leurs poupes, quelque mois auant que d'accoucher, de la cire neuue remollie avec de l'huile doux. Mais il est encor meilleur, comme ie l'ordonne, de les graisser souuent de lard frais, qui les remollit doucement & gentilleement. La raison en est aisée, & l'experience de plusieurs l'a confirmé. Je m'en rapporte au tesmoignage de celles que j'ay apprins de faire ainsi, & s'en trouuent fort bien. J'ay pensé d'en faire ici mention, pour fauorir celles qui ont bonne volonté de nourrir leurs enfans, & s'excusent en partie sur ce mal là. Les autres ne me font pas grand pitié, qui n'ont pitié de leurs enfans, & se desdaignent de les nourrir.

*De muer l'enfant à toute heure qu'il est ord,  
& s'il doit auoir certaines heures  
à tetter.*

#### CHAP. IX.

**L**es bonnes femmes ont opinion, que pour bien nourrir vn enfant, il le faut reigler à certaines heures, tant de son tetter, que du changer des langes pour le mettre au net. Et ce bien nourrir, que elles appellent, s'entend communément d'un aisé traitement, afin qu'il ne donne tant de peine à la mere ou nourrice, quand on l'a mis vne fois & acoustumé, à vn train & certain ordinaire de quelques heures, à la commodité de celle qui l'alaitte. Dont ce regime se rapporte plus à la nourrice qu'à l'enfant. Et si on luy peut faire prendre ce ply, on dir qu'il est de bon

b<sup>o</sup>n nourrir, c'est à dire, qu'il ne requiert tie<sup>e</sup> importunement, ains à ses heures. Mais voyons si ce regime est reigle certaine, est profitable aux enfans, & premiere-  
ment du tetter, duquel le muer dep<sup>e</sup>d à peu pres. Car si l'enfant tette ordinairement à certaines heures, il voidé aussi de mesmes: s'il n'y a quelque desbauche d'estomach, & l'enfant se porte bien, suppose aussi que le lait continue d'estre toujours semblable, non plus aigueux, ou plus espais, ne plus acré ou aigu. Car ces qualitez diuerses changent aisément le ventre d'un enfant. Voyons donc en premier lieu, s'il est bon & profitable à l'enfant, qu'il ne tette siuon à certaines heures. Nous auons remonstré au second chapitre de ce liure, que l'enfant dans le v<sup>e</sup>tre de sa mere tire continuellement par le nombril sa nourriture: comme vne plante incessamment attire de la terre par ses racines. Estant venu en lumiere, & iouissant de l'air, prenant sa nourriture desormais par la bouche, il a besoin d'estre souvent alimenté: d'autant que son corps mollet & tendre comme fromage (ainsi l'accompare Galien) se fond & resolut incessamment: Dont si on ne restaure & refait par frequent alim<sup>e</sup>t ce qui se dissipe à tout moment, l'enfant demeure petit, transi & aganiti. La frequency de l'aliment est requise és premiers iours, d'autant qu'il est pres du temps auquel il attiroit continuellement nourriture. Parquoy il faut, pour ne faire soudain changement d'un extremité à l'autre (chose grandement insupportable à nature) que la frequency responde à la continuelle attraction que l'enfant naguieres faisoit. Aussi son estomach est si petit qu'il ne peut comprendre à vne fois beaucoup, auant qu'il soit bien eslargi. Ce qu'il atquier de peu à peu. Dont il faut que ce pendant la frequente reiteration compense la moindre quantité de l'aliment. Depuis, quant l'estomach est plus capable: l'enfant n'a moins besoin de souvent tetter qu'il auoit auparauant. Par ce que son corps aussi est plus capable en proportion: & a besoin de plus grande nourriture qu'il n'a-



uoit és premiers iours. Ainsi il faut tousiours que l'enfant continue de souuent tetter, iusques à tant qu'il commence à manger quoy que ce soit. Car adonc, estant substanté de viande plus solide que n'est le lait, son estomach, est plus tardif à digerer: & ne requiert si frequente pasture qu'il faisoit au parauant. On m'accordera aisément tout cela, mais le principal est encor dernière, sçauoir-moi si on doit, ou si on peut, sans faire tort ou preiudice à l'enfant, limiter & définir à certaines heures, ceste frequency de tetter tant qu'il voudra, pouruen que ce soit à certaines heures, comme tousiours de deux en deux, ou de trois en trois, ou de quatre en quatre, & ainsi des autres interualles, qu'on pourroit aduiser. Les femmes de Montpellier prennent volontiers leurs termes de quatre en quatre heures, qui est tetter six fois dans vn iour naturel comprenant tout à nuict. Cela semble assez raisonnable: toutesfois il est impossible de ranger tous enfans à mesme poinct, & que tous ne sont de mesme complexion & naturel. On sçait bien que comme des grands, ainsi des petits enfans, les vns sont fort affamez, les autres non. Ceu-ci attendront vn long temps sans tetter, les autres veulēt auoir presque tousiours la bouchē au tetin, & si on leur refuse, ou si on ne leur presente souuent à tetter, ils n'en sont pas si biē nourris. La grādeur de l'estomach, & la capacité est en diuers corps diuersē des la premiere cōformation: cōme il y a des petits & des grāds foyes, des petites & des grandes testēs, des mains courtes & des longs doigts: & ainsi des autres parties: qui n'ont tousiours correspondance au reste du corps: de sorte qu'un grād corps aura quelquefois son estomach fort petit, & vn petit corps l'aura grand. De là souuent procede qu'un enfant de grande corpulence aura besoin de tetter à toute heure, parce que son estomach est petit, & le corps a besoin de grāde nourriture. Son estomach petit, ne peut guieres comprēdre à vne fois, & s'il attire beaucoup, stimulē de la necessitē des autres parties, il est contraint de reietter & vomir ce lait,

laict, plus copieux qu'il ne peut aisément contenir. Au contraire, il y a de petits & maistrus enfans, qui absorbent le laict comme vne esponge, & l'auallent comme dedans vn abisme, d'autant qu'ils ont l'estomach fort ample & capable. Dont ils ont assez d'vne tettee pour plusieurs heures. Ainsi qui voudra limiter les repas de tous enfans à mesmes heures, il ne peut faillir d'en offencer la plus grand part. On m'accordera bien encor cela. Mais tousiours demeure le doute, si on peut limiter iustement le temps du tetter aux enfans, en faisant les limitations diuerses, selon leurs diuerses complexions & naturels, que lon peut apprendre en peu de iours. Je vous diray: si la nourrice est si prudente, discrette & aduisee, qu'elle sçache bien comprendre la portee de son enfant, & si sage qu'elle s'y vneille entierement accommoder, s'assubietissant du tout aux heures que requiert la nature de l'enfant, il n'y aura point de mal, qu'on luy permette de les prendre & arrester selon son iugement, & qu'elle continue ainsi de luy presenter le tetin à telles heures precisement. Car l'enfant nourri par mesure, s'en portera bien mieux. Mais combien trouuerez vous de nourrices, soyent meres, ou locataires, qui ayent telle discretion & prudente obseruation, de le sçauoir distinguer & cognoistre? ou qui l'ayât bien compris, n'aime plus de mettre l'enfant au train de sa commodité, que de s'accommoder à l'enfant? qui se vucille priver de ses plaisirs, esbats, repas & dormir à ses heures, pour s'adonner totalement aux heures que l'enfant requiert, suyuant sa complexion? A peine en trouuerez vous dix entre mille qui soyent ainsi conditionnees. Dont il semble que vaut mieux faire vne autre reigle: c'est que l'enfant n'ait point d'heures certaines & limites, ains que la nourrice luy presente la mammelle à toutes heures. Car s'il en a besoin, il tettera: sinon, il abstiendra. Et que peut-on regler vn enfant, ven que à toutes les fois qu'il se plaint, ou crie, de quelque chose que ce soit, comme d'vne espingle qui le poingt, ou d'vne puce

qui le mord, il faut soudain auoir recours à la mammelle pour l'appaiser. Il faut donc souuent rōpre le conte des heures certaines & limitees, en despit que l'on en ait. Et si on le rompt commodément pour telles occasions sans nuire à l'enfant, il ne luy nuira pas aussi quand on luy presentera la mammelle en diuers tēps, & à heures non limitees. Mais nos femmes craignent telle subiection : ce qu'elles disent franchement, & quelques vnes sont si subiettes à leurs plaisirs, que elles ne veulent pas que la garce leur apporte l'enfant qui crie de quoy que ce soit, pour l'appaiser au tetin, si ce n'est son heure. Ains qu'elle le pourmeine, ou luy die de belles chansons, ou le berse & l'endorme. Et peut estre que l'enfant crie de faim. Comment le voulez-vous endormir ? Elles sçauent bien dire en commun prouerbe, *qui non à son ventre dur, non pot pas dormir segor*. Dont l'enfant qui a le ventre plat & mol, preoccupe de faim auant son heure ordinaire, ne pourra pas dormir. Et de l'appaiser on contenter d'une chanson, c'est vne pure moquerie. Je voudrois bien sçauoir, si la nourrice ayant bon appetit, en lieu d'une soupe elle seroit contente & bien satisfaite d'ouyr vne chanson (quand elle seroit bien d'Orlando de Lassus) ou de danser vn branle de Champagne ? Quelle fadaïze ! Nous disons en prouerbe Latin, *le ventre affamé n'a point d'oreilles*, & en vn verset du temps passé, *le ventre vuide n'oit volentiers paroles*. Mais ie suis en compagnie, dira la damoiselle. Voulez-vous qu'on m'apporte là mon enfant, & que ie montre mon tetin ? voila vn grand danger vrayement, & vne fort pertinence excuse. I'ay honte de ces propos, qui me puent plus que la matiere dont nous traiterons maintenant. Car il est temps de venir au muer de l'enfant.

*Inanis  
venter no  
audis ver  
ba liben  
ter.*

Quant à ce point, i'ay predit, que si l'enfant pouuoit tousiours tetter à mesmes heures, & que le lait ne changeast de condition, l'enfant aussi pourroit se vider à certaines heures : & par consequent on pourroit luy changer de langes à certaines heures. Mais

comme

comme le premier défaut, & le second aussi. Parquoy on ne peut auoir certaines heures limitees, finies & determinees à muer l'enfant, qu'on ne puisse & doine rompre, aduenant le cas de necessité. Qui est à mon aduis) toutes & quantes fois on cognoist l'enfant estre conchié ou compissé, iagoir qu'il n'y eut pas vne heure qu'on l'a changé tout de blanc. Et que sert il de luy faire endurer ceste vilenie & saleté, iusques de là à quatre ou cinq heures, que son terme sera? Si vn homme a esté de trauail, on trouue bon qu'il change de chemise incontinent, & qu'il ne boiue ceste sueur: & moins qu'elle se refroidisse sur son corps. Et comment sera il bon, que l'enfant trempe dans son vrine durant quatre ou cinq heures? Quel bien luy peut faire cela, & tant la fiente? Les bonnes femmes respondent, que *entre la merde & le pis, se nourrit, ton bel filz*. Mais i'ay expliqué ce propos mieux à la verité au 6. chap. du quatrième liure: & comment il faut entendre, que tout enfant est nourriente la fiente & l'vrine, soit beau soit laid. Et cela ne fait rien à la beauté. Car si elles veulent dire, que ces matieres sont deterſiues, nettoient la peau, & font beau teint: qu'ainsi soit, on torche le visage des enfans qui sont plus grans, des langes pisseuses des petits, pour les decraſſer & embellir: ie respons, que les enfans n'ont besoin de ce fard ou embellissement aux cuisses, aux iambes, au ventre, aux reins, & aux bras: & qu'il y a grande difference, de les en froter, ou de les y laisser tremper quatre ou cinq heures. Dequoy il aduient souuent grand mal & au corps & à l'esprit de l'enfant. Ce que ie desire estre bien noté des sages meres. Premièrement quant au corps, elles ſçauent tresbien, que ces ordures escorchent souuent les cuisses & fesses des enfans: dont ils deuiennent facheux & criars, non sans cause. Et c'est de l'acrimonie & ardeur de ces excremens, qui bien souuent deuiennent tels de la longue retentiō cōtre le corps de l'enfant, auſſi on fait endurer ceste gehenne mal à propos. Quant à l'esprit, il en est doublement offensé, & reçoit de mauuaises impressiōs. L'vne

Obiectiō

Responce.



est ja dite, que les enfans en deviennent criars & facheux, qui est vne mauuaise habitude, engendree de plusieurs reiterees dispositiōs & actes. Car ayant longuement accoustumē de crier & braire, pour la molestie que leur donnent ces ordures, ils sont depuis si chagrins, que la moindre chose du monde les rend facheux. Ainsi les meres & nourrices sont bien punies de leur espargne à tenir l'enfant net. Car elles en ont depuis plus mauuais temps, quand il est deuenu terrible pour auoir trop enduré. Mais ie ne les plains pas tant, que le pauvre petit innocent, duquel l'esprit est altéré, pour s'en ressentir toute la vie. En vne autre sorte il est offensé de ses ordures, auxquelles on accoustume son corps, & c'est, que les mœurs estans correspondantes à la temperature du corps (ainsi que souuent nous auons dit) il s'ensuit aisément, que du corps nourri en saleté & ordure, l'ame se plaist en toute vilenie, plus que si son corps auoit esté nourri gentilleme[n]t & nettement. Voyez, ie vous prie, si les bouuiers, portiers, valets d'estable, ramonneurs de cheminées & cure retraits, gadoüars, & gens de voirie, n'ont les mœurs plus sales & propos moins honnestes que les autres personnes? On se plaist en ce qu'on a esté nourri. Car nourriture passe nature. Les meres donc soyent aduerties, & toutes les nourrices en general, de se plaindre leur peine à nettoier les enfans autant de fois qu'ils sont sales, & de nuict & de iour. Elles en seront bien recompensees, quand les enfans en seront plus traitables, doux & gracieux. Au contraire, pour vne heure qu'elles auront esparné de leur peine, l'enfant leur en donnera plus de mille.

*Contre*

*Contre ceux qui trouvent bon que les  
enfans crient & pleurent.*

CHAP. X.

**E** ce que j'ay remonstré au precedent chapitre, on peut confondre & renuer-  
ser cest erreur. Car quand ce ne seroit  
que pour l'esprit, qui deuiant plus vici-  
eux d'une accoustumance au crier &  
braire à tout propos: c'est beaucoup de  
mal. D'autant qu'il faut tousiours souhaiter, comme  
disoyent les anciens, que l'ame soit saine dans le corps  
sain. Mais d'abondant il est fort nuisible au corps de  
l'enfant, luy permettre de crier quand on le peut bien  
appaïser. Car cela peut changer de peu à peu sa bonne  
temperature, en cholere chaude & seiche, qui le tien-  
dra maigre & menu, voire luy accourcira les termes  
de sa vie: suyuant ce que nous auons remonstré au 2.  
chap. du premier liure. Il y a des enfans qui deuien-  
nent tellement chagrins & malicieux, pour le mespris  
qu'on fait de leur crierie, que souuent ils noircissent  
tout à fine force de se tourmenter. Les autres en per-  
dent l'haleine & sont pres d'estouffer. Il y en a qui vié-  
nent passés, comme s'ils estoient morts. Plusieurs en  
tombent au mal caduc. D'autres se creuent, & puis il  
les faut chastrer. Voila de grans malheurs, qui arriuent  
assez souuent, pour le mespris qu'on fait du crier des  
enfans. Et de profit ou commodité, ie n'en sçache point,  
si ce n'est parauenture que le poulmon & la poiëtrine  
s'en eslargissent d'auantage, que la chaleur naturelle  
s'en rend plus forte, & quelques superfluités se consu-  
ment, comme on dit aussi de pleurer, qu'il leur des-  
charche le cerueau. Or quant à cestuy-cy, ie ne le trou-  
ue pas mauuais, pourueu que ce soit d'un crier medio-  
cre & non excessif. Comme aussi les petits cris non  
malicieux, ni extremes, ne me semblent aucunement

preiudiciables à la santé des enfans. Ce leur est autant d'exercice, par maniere de dire: & il en reuient le profit dessus mentionné. Mais toutefois l'accoustumance en est toujours mauuaise. Car il est aisé de passer du mediocre au cry demesuré. Et quelle femme y a il au monde qui ne trouuaist bon, qu'un enfant ne criast point, ains toujours sur paisible, plaistât, gay & ioyeux: Je croy qu'il n'y a aucune qui le voulut prouoquer à crier & à pleurer, disant que cela fut meilleur pour luy. Mais s'il aduient que l'enfant crie, & que la nourrice (soit mere, ou locataire) n'ait loisir ou plaisir de l'appaiser incontinent, elle s'excuse là dessus, que le pleurer & crier luy font grand bien. Voila comment on se flatte & espargne souvent mal à propos au preiudice de l'enfant. Lequel à la longue se ressent de cette rigueur, inclemence & cruauté, coulouree, masquée & couuerte d'une belle raison. Je dis que lon s'en reconnoit, tant au corps que en l'esprit de l'enfant, & i'ose bien croire, que les enfans ainsi nourris, n'aiment iamais tant leurs meres & nourrices, que s'ils auoyent esté plus pitieusement esleuez. Car c'est là que doit commencer, la pieté & charitable amour: laquelle Dieu fait depuis reciproquer des enfans aux parens. Dequoy le Cigogneau donne vn tel exemple, que les Grecs ont bien voulu nommer ceste recognoissance *antipetergie*, du nom de la Cigogne. Je ne veux pas pourtant vne grand mignardile & excessive indulgence des meres enuers leurs enfans: & sur tout quand ils commencent à se cognoistre. Car dès aussy tost ie les nourris sous l'ombre de la verge, & les fais craindre le chastiment, mesmes auant qu'ils soyent seurez. Autrement, si on craint trop de leur desplaire, ils ne craignent les reprehensions, & il faut leur estre subiet extremement, supporter toutes leurs fautes & mauuaises façons de faire. Dont aussi Dieu petmet, que les peres & meres sont toujours despuis subiets à leurs enfans. Il ne les faut prouoquer à ire & a despit: mais aussi il ne faut pas craindre & s'assubiettir à leurs passions, ains les arrer.

cher petit à petit par bonne discipline, & garder qu'elles ne pullulent, ayans prins forte racine. Adonc certainement le pleurer & le crier vn peu ne leur peut nuire: & faut quoy qu'il en soit, ou puisse aduenir, qu'ils prennent de bonne heure le chemin de vertu.

*Qui doit plus longuement tetter, vn fils ou vne fille: & combien le chacun.*

CHAP. XI.

**E**N diuers pays on a diuerses coustumes, & comme les habits sont differents, ainsi la maniere de viure. Ce qui est bien raisonnable. Car la difference de l'air & du terroir, requiert diuersé façon d'entretenement. Comme és pays froids & Septentrionnaux les pouëllles ou estuues, les fourreures, le vin, & les especes sont necessaires & ordinaires: & és pays chauds & rotis, comme est celuy des Mores, les lieux sous terre sont les meilleurs, & l'aller tout nud, boire de l'eau, & manger force fruiçts qui raffraischissent. Qui voudroit viure en Aphrique, en Mauritanie, ou en Ethiopie, de la façon qu'on vit en Angleterre, en Allemagne, ou Pologne, & au contraire, il ne pourroit guieres durer en cest estat. Et pour ne faire comparaison des pays tât esloignez, si vn Parisien vouloit viure à la Prouençale, vn Lyonois à l'Espagnolle, ou vn montagnard, comme ceux du plat pays, & au contraire, sans bouger de son lieu naturel (cela s'entend) il ne s'en trouueroit pas bien. Le ciel ou l'air diuers nous inuite à diuers traitemens: & la condition des personnes aussi, que nous appellons Institution de vie. Car si on nourrissoit vn laboureur ainsi qu'un homme d'estude, ou autre sedentaire, il deviendroit si delicat qu'il ne pourroit suffire au travail: & au contraire, si l'homme sedentaire estoit nourry en labou-



reur, il seroit tantost malade, à cause qu'il ne pourroit digerer telles viandes : sinon qu'il fut de forte & robuste complexion. Comme on en trouue plusieurs, qui mesmement sont tels de nature, estans nez de pauvres gens laboureurs ou artisans, & par consequent nourris grossierement. Dont ils sont pacientissimes de labeur, & se peuuent nourrir de mesme leurs parents, ou à peu pres, sans aucun preiudice: ainsi qu'ils sont pour la plus part. L'aage aussi requiert diuers traitemens, entant que c'est vne complexion diuerse. Et par tout le monde on observe bien cela, que les enfans soyent autrement nourris que les garçons, les garçons que les hommes adultes & parfaits, les vieillards d'une autre sorte, & d'un autre les decrepits. Item le sexe diuers est differement entretenu, non pas en habit seulement, ains aussi en nourriture & education. Dont est le commun dire, que le garçon doit estre bien nourry, bien battu, & mal vestu: la fille bien vestue, bien battue & mal nourrie. Or ie lairray à part les diuerses manieres d'eleuer les enfans qui tentent, selon la diuersité des pays: comme il est bien necessaire qu'on les allaiete differemment, ainsi que les regions different. Je restraindray mon propos au climat de Montpellier & des lieux circonuoisins, qui respond assez à la temperature de la Toscane.

Nos femmes tiennent, que les filles doiuent tetter moins de temps que les fils, & qu'elles en ont assez de dix & huit mois: les fils, de vingt & quatre, qui sont deux ans entiers. Il faut tousiours supposer que l'enfant se porte bien, & (selon le cours de son aage) soit bien aduenu: qu'il ait commence de manger au temps qu'il deuoir, qu'il ait assez de dents pour macher, que le seuer duquel on doute, tombe en bonne saison: bref qu'il n'y ait autre question que du terme. La raison qui incite les femmes à dire, que les filles ne doiuent tetter si longuement que les fils, est (à mon aduis) d'auoir qu'elles sont plus humides. Voire mais, il faut scauoir, si ceste humidité est vicieuse, ou non. Si c'est la complexion naturelle du sexe feminin d'estre plus humi-

de, & que nature l'ait ainsi fait expressement, & plus froide aussi pour les causes deduites au premier chap. du second livre: ne sera-ce pas mal fait, de rendre les filles plus seiches, en danger de les faire devenir hominasses & steriles? Si c'estoit vne humidité superflue & acquise par mauuaise nourriture, ou dedans ou dehors la matrice, il la faudroit bien consumer: mais elle est naturelle, supposant tousiours que la fille soit bien nee, bien saine, & de bonne complexion. En voulez vous faire vn garçon en la rendant plus seiche, tellement qu'il ne luy manque rien, que le membre viril: car de barbe, elle n'aura pas faite. C'est tres-mal raisonné, de dire que la fille doit moins tetter, parce qu'elle est trop humide: vcu qu'au contraire, il faudroit qu'elle tectast plus longuement, afin de l'entretenir en ceste complexion, qui luy est naturelle, & necessaire pour estre bien seconde & faire de beaux enfans (qui est la perfection du sexe feminin) quand elle aura plus longue son adolescence, laquelle est limitée de la notable exiccation: lors que les oz. & autres parties solides ne se peuuent plus estendre & alonger. Et parce on a bien raison de vouloir que les fils tectent longuement, à cause de leur siccité. Car si on ne retarde & recueille tant qu'on peut la grande exiccation, à laquelle les achemine leur chaleur naturelle plus forte qu'aux filles, il est certain que ils demeureroient courts, & par succession de tēps, les fils des arriere-fils ne seroyent que petits nabots. On le voit ordinairement de ceux qui ont esté mal nourris, ou de mauuais, ou de diuers laiēt, ou qui n'ont assez tecté. Ils sont plus petits de beaucoup, que les autres de meisme race, maison, ou condition. Parquoy ce n'est mal aduisé de faire tetter longuement les fils, pour auoir de beaux hommes, qui aussi viuront plus long tēps, selon le cours de nature, & seront plus tard vieux. Car l'enueillir n'est autre chose que desseicher, & la mort naturelle n'est qu'une extreme exiccation. Ce qu'on peut retarder, si en tous aages on est songneux d'esparguer & bien entretenir l'humeur naturel & radi-

C'est à dire, que elle croistra plus longuement.

Obiectiō.

Responſe.

cal, auquel conſiſte la certaine meſure & duree de noſtre vie, comme nous auons amplement demonſtré au ſecond chapitre du premier liure. Mais pourquoy ne ſera il auſſi bon, que la fille tette ſemblablement long temps, veu les raiſons deduites, qui ſemblēt eſtre communes à l'un & à l'autre ſexe: Si la mere de l'un & de l'autre eſt bien ſaine, non phlegmatique ne catarrheuſe, & que les enfans ſoyent iuſtement de la complexion requiſe à leur ſexes, il me ſemble que l'on n'en doit faire aucune difference: & meſme ſuyuant ce que nous auons remonſtré au cinquième chap. de ce liure: ou nous auons enſeigné, que la complexion de chaque ſexe doit eſtre conſeruee par ſon ſemblable, comme eſtant choſe naturelle. Et pource le lait de celle qui a fait vn fils, eſt meilleur à vne fille, d'autant qu'il eſt plus froid & humide, contre le vulgaire opinion. Comment eſt ce donc que le vulgaire entend que la fille a moins beſoin de tetter, que le fils: Je crois qu'il a retenu ceſte propoſition de quelques ſçauans Medecins: mais il ne l'entend pas, & parce il la raiſonne mal, diſant vne cauſe qui n'eſt pas. Comme auſſi le vulgaire reſonne mal, quand il trouue meilleur pour vne fille: le lait de celle qui a fait vn fils, & au contraire, en diſant que c'eſt pour les rafraichir. Qui eſt donc la vraye raiſon? Ceſte cy, à mon iugement. Les anciens Medecins, qui peuuent auoir tenu ce propos au vulgaire, ont touſiours entendu, que chaque mere fir ſon deuoir à nourrir ſes enfans. Or de celle qui a fait vn fils, le lait eſt plus, froid & humide: parquoy il rabat de la chaleur & ſiccité naturelle de l'enfant. Ce qui eſt aucunement preiudiciable à ſa temperature ou complexion, toutesſois cela reuiert à quelque commodité: eſt, qu'il croiſtra plus longuement, & deviendra plus grand. Ainſi il n'y a pas danger que le fils tette allez long temps: & il le faudroit encor plus, ſi le lait eſtoit du tout ſelon ſa complexion. Semblablement la fille qui tette le lait de ſa mere, plus chaud & ſec, eſt aucunement offencée en ſa complexion, & peut eſtre



tellement alteree de peu à peu que son corps ne croistra si auant, qu'il feroit en vifant du lait semblable. Parquoy il vaut mieux qu'on la seure plus tost. Mais quoy, (dira quelqu'un) les viandes qu'on luy donnera cy après en lieu du lait, ne sont elles plus dessechantes, que le lait qu'on luy a osté? Il est certain que le lait humecte fort, comme aliment benin & facile à digerer, & de tresgrande substance: mais il est plus chaud que le sang: & que la chair qui est faite de sang. Dont la chair des bestes que nous mangeons, & encor plus son potage, est moins eschauffante que le lait. Qu'ainsi soit pour peu que la nourrice soit en cholere, ou autrement eschauffee, son enfant (s'il est delicat) sera tantost escharbonillé, teind de rougeurs & serpigine. C'est d'autant que le lait a vne telle trempé, que peu de chaleur d'auantage le rend fort comme vin: auquel aussi, il est tressemblable. Car & l'un & l'autre sôt fort nourrissans, chauds & humides entant que aliments, toutesfois le vin est plus chaud, sinon qu'il soit trempé: & pour lors il respond à la température du lait.

*Obiectio.*
*Respo.*

Je sçay bien que plusieurs seront offencez, de ce que ie dis le lait estre chaud. Car on dit communément, qu'il est fait de sang recrudu ou décuit aux mammelles. Ce que ie nie pertinemment. Car il est fait du sang, cuit & élaboré dâs le corps glanduleux des mammelles, qui est plus chaud que froid: ainsi que ie soustiens de toutes parties spermatiques, mais ce differet est pour nos escolles. Reste d'oc que l'aliment qu'on dône à l'enfant depuis qu'il est seuré, est moins chaud que le lait: sinô qu'il luy dônast du vin mal trempé. Mais la chair & le potage sont assez humectatifs, n'eschauffent point (si ce n'est entant que aliments) & sont de plus grand nourriture, dont ils rendent les enfans plus fors. Aussi void on au contraire, ceux qui ont tretté longuement estre pour la plus part mols, delicats & effeminez. Il est bien force, que des premiers iours l'enfant soit nourry de lait, pour trois principales raisons. L'une est, que tout changement doit estre fait de petit



à petit : & il n'y a pas grand difference du sang qui a nourry l'enfant dans la matrice, au lait qui en est fait depuis. L'autre, que l'enfant a ceste inclination naturelle de tetter, & le sçait faire sans precepteur : & lie mieux le tetin qu'il ne sçauoit aualler du potage. Mais la premiere raison est plus valable. Adioustez y la troisieme: que le lait est beaucoup plus aisé à digerer que le potage, la chair, le pain, & autres viandes: & que l'estomach de l'enfant mol & tendre ne peut venir à bout d'autre aliment que du lait humide & chaud temperément.

Or sus tout cela est accordé, voyons maintenant de arrester & conclurre, combien de temps doit tetter le fils & la fille. J'ay dit qu'un pareil terme est deu à tous deux, si l'on a choix du lait: c'est à dire, qu'on donne à la fille le lait de celle qui a fait un fils, & au contraire.

Si non, & que le lait dont on nourrit la fille soit pour un malle, il vaut mieux la seurer plustost comme à un an & demy, & que le fils tette ses deux années de quel lait que ce soit, pourueu qu'il soit bon en substance, ie n'y vois aucun danger.

#### FIN DE LA PREMIERE PARTIE

## A V LECTEUR D'ES- PRIT LIBRE ET STVDIEVX

**A** M Y Lecteur, i'ay eu trois principales consi-  
derations à publier, & diuulguer l'indice de  
toutes les matieres que i'ay à discourir en mon  
traicté des Erreurs populaires: duquel ie ne mets  
en lumiere pour le presant, que les cinq pre-  
miers liures. L'une des considerations a esté,  
de m'engager, & obliger à poursuiure telles matieres, comme en  
ayant fait promesse. L'autre, à ce que si parauenture quelqu'un  
esmu de cest argument, vouloit entreprendre semblables dis-  
cours, au moins il ne touche à la besongne, que ie me suis taillé,  
& ne mette (comme on dit au proverbe) sa faucille en ma mois-  
son. Car ie la peux iustement dire mienne, puis que i'ay semé  
ces propos. La troisieme est pour t'innuier, ô Lecteur d'esprit li-  
bre & studieux, à m'enuoyer des propos semblables à ceux-cy,  
que i'ay recueilly en long temps, de plusieurs personnes, en di-  
uers pays. Ainsi j'espere recevoir de toutes parts, de ceux qui  
liront mon indice, les propos vulgaires touchant la medecine &  
regime de sante (car ie n'ay que faire des autres Erreurs qui con-  
cernent les mœurs, l'economie, la police, & autres actions de la  
vie humaine) que ils verrant par ce rscueil n'estre venus à ma  
cognoissance. Leur adresse se fera, s'ils n'ont autre nouvelle de  
moy, à Montpellier ou i'ay cest honneur de presider en la plus fa-  
meuse vniuersité de Medecine qui soit au monde. A raison de-  
quoy aussi i'ay esté esmu & innuie de travailler à la correction  
des Erreurs populaires, qui troubles fouuent les iunes Medecins,  
& leur donnent grand peine, d'autant qu'ils n'ont pas l'autho-  
rité de les refuter, pour le peu de respect que le peuple leur porte,  
ayant petite creance au l'as aage, quoy qu'il y puisse auoir beau-  
coup de suffisance. Ce pendant ces Erreurs sont pour la pluspart  
tres-preiudiciables à la sante des hommes, il y en a d'autres qui  
rendent les Medecins fort suiets à calomnie. Or ie ne dis pas,  
que tous les propos contenus en mon indice, soyent erronez. Il y  
a plusieurs vrais & certains, mais le peuple ignorant la

raison de ce qu'il dit, est comme en erreur, dequoy ie le veux  
exempter par mes discours. Il y a donc de ces propos vulgaires,  
que ie recerchi & recueillis les uns totalement faux & erronez,  
les autres ont leur cause incognue du peuple, dont ils jont com-  
pris sous le nom des Erreurs. Et voila mon suiet, mon dessein,  
& mon intention, à laquelle ie te prie, ô amy Lecteur (de quel-  
que estat, u profession que tu sois, ou opiniaître ne sois, l'ourdant,  
ains de spirit libre, gentil & studieux) me vouloir assister, ay-  
der & favoriser, en contribuant ce que tu peus colliger de tels  
propos vulgaires. Et ie les rangeray en leurs classes, pour dis-  
courir là dessus, tout ainsi que j'ay fait en ceste premiere par-  
tie: & meismement si ie suis aduerty & apperceuy, que ce miro-  
labeur i ait esté agreable, & que tu en desires la poursuite,  
jusques à l'accomplissement de ce que j'ay promis. Au-  
quel cas, ie l'auray toute autre besongne, pour  
te donner contentement: esperant que tu y  
auras ensemblement grand plaisir  
& profit. A Dieu.

## DIVISION

**DIVISION DE TOVTE**  
**L'OEUVRE EN SIX PARTIES,**  
 contenant trente Liures.

Premiere partie.

De la Medecine & des Medecins.	Liure 1.
De la conception & generation.	lin. ii.
De la groisse.	lin. iii.
De l'enfantement & gestine.	lin. iiii.
Du lait, & de la nourriture des enfans.	lin. v.

Seconde partie.

De la complexion & costume.	lin. vi.
De l'air & des vestemens.	lin. vii.
De l'appetit, & de la soif.	lin. viii.
Des repas.	lin. ix.
De la digestion.	lin. x.

Troisieme partie.

Du manger & des viandes.	lin. xi.
De l'apprest, & ordre en l'usage des viandes.	lin. xii.
Des fruits & salades, particulièrement.	lin. xiii.
Du boire.	lin. xiiii.
Traité du vin.	lin. xv.

Quatrieme partie.

Du coucher & dormir.	lin. xvi.
Des causes des maladies.	lin. xvii.
Des malades.	lin. xviii.
Des regimens es maladies.	lin. xix.
Des viures en maladie.	lin. xx.

Cinquieme partie.

De la curation des maladies.	lin. xxi.
Des abus es remedes.	lin. xxii.
Des mauvaises cures & remedes extranagans.	lin. xxiii.
Des remedes superficiels & vains.	lin. xxiiii.
Des bons & vrais remedes.	lin. xxv.

Sixieme partie.

Des euacuations communes.	lin. xxvi.
Des purgations ou medecines.	lin. xxvii.
Regime de ceux que lon purge.	lin. xxviii.
De la seigner.	lin. xxix.
De la mort.	lin. xxx.



# DIVISION DE LA SECONDE PARTIE EN ses Livres & Chapitres.

De la complexion & coustume.  
Livre sixième.



**O**MMENT se doit entendre, que de sept en sept ans on change de complexion.  
Chapitre premier.

Que chacun doit sçavoir sa complexion & portee, afin de la faire plus tost comprendre au Medecin.

Que le Medecin ayant cognu le malade en santé, est plus propre à le guerir.

S'il est possible, que le Medecin comprenne en peu de temps la complexion d'une personne, & s'il vaut mieux s'arrêter à tout, à ceux qui disent le cognosire de longue main.

Contre ceux qui alleguent en toutes choses leur coustume, & mesmes ayant changés d'age.

S'il est vray ce qu'on dit, mauvaise coustume, & bonne souldoye, fait bon rompre.

De l'air & des vestemens. Livre 7.

Contre ceux qui disent, que c'est mauvaise coustume d'être fourré en hyver.

S'il est vray, que le chauffer du lit engendre la rougeur.

S'il est bon de sentir le froid, & qu'est-ce qu'il est bien hyverner.

Qu'on ne peut justement limiter la quantité des vestemens, & de la couverture.

Du serain qu'est-ce, & s'il tombe sur nous.

De l'air subtil & prin, s'il est mal sain aux vieillards, & comment il donne apparit.

S'il est mal sain d'habiter en esté sus, ou pres d'une eau courante.

Contre ceux qui se plaignent en esté de la chaleur des nuëes, & ce pendant ils couchent sur la plume, les fenestres fermées.

Si c'est bien dit, aux mois qui n'ont point de R, peu embrasser  
 & bien boire. Chap. 9  
 Opinion d'une femme, qu'il faut demeurer au lit tout le mois  
 de Mars & de Septembre, pour eviter tous les maux de l'an-  
 née. Chap. 10  
 De l'appetit & de la soif. Liure 8.  
 D'où vient que le boire appaise la faim, & le manger mitige  
 la soif. Chap. 1  
 Contre ceux qui mangent toujours avant qu'auoir faim, & se  
 plaignent de n'auoir iamais appetit. Chap. 2  
 Comment est-ce que l'appetit vient en mangeant. Chap. 3  
 Comment il faut entendre, ce que les Medecins conseillent, se  
 leuer de table avecques appetit. Chap. 4  
 Si pour manger debout on mange d'auantage: & si cela fait  
 plus croistre. Chap. 5  
 S'il est vray que les dents allongissent de faim. Chap. 6  
 Comment est-ce que la faim cause descente de rheume, &  
 rend l'homme plus chagrin. Chap. 7  
 D'où vient ce qu'on dit des alterez, cracher contom. Chap. 8  
 Des repas, & de l'embon-point. Liure 9.  
 Du nombre des repas qu'on doit faire. Chap. 1  
 Si l'on doit manger souuent, & beaucoup à chaque fois pour en-  
 graisser. Chap. 2  
 Moyens tres-assurez, pour guerir de la maigreur, & autres  
 pour amaigrir. Chap. 3  
 De ceux qui se tiennent longuement debout, soudain apres le  
 repas, afin de deuenir gras. Chap. 4  
 Quel est le meilleur estat d'une personne, que l'on dit en bon  
 point. Chap. 5  
 Sçauoir-mon, si l'heure des repas doit toujours estre à mesme  
 point. Chap. 6  
 De l'interualle qui doit estre communément entre les deux re-  
 pas. Chap. 7  
 Quel doit estre plus grand repas, & de viandes plus difficiles,  
 le dîner, ou le soupper. Chap. 8  
 Qu'on ne peut iustement limiter la quantité du boire & du  
 manger à un repas. Chap. 9  
 Que la longueur des repas est dommageable, comme aussi de se  
 haster beaucoup. Chap. 10  
 Qui engraisse mieux & nourrit plus, le bouilly, ou le rosty.  
 Chap. 11.

Si la supper doit estre de bouilly, & de soupe, comme porte son non. Chap. 12.

De la digestion. Liure 10.

Quelle vulgaire s'abuse sur le mot, & le fait de la digestion. Chap. 1.

Quand se fait mieux la digestion, en veillant, ou en dormant, ou en travail, ou en repos. Chap. 2.

S'il sert à faire meilleure digestion, de manger debout, & la façon, comme disent les Allemands. Chap. 3.

S'il est possible que l'Austrache, ou autre animal, ligere le fer. Chap. 4.

De croiser les bras sur l'estomach, pour faire meilleure digestion. Chap. 5.

Que les poudres digestives sont plus convenables devant qu'après le repas. Chap. 6.

Que une gorgée d'eau après le repas, sert à faire digestion. Chap. 7.

Qu'il ne faut escrire, lire, ne mediter de long temps après le repas, pour faire meilleure digestion. Chap. 8.

Contre ceux qui souhaitent d'avoir une fenestre à l'estomach, ou qu'il fut fait à bouillons, pour y voir ce que luy naît. Chap. 9.

DIVISION DE LA TROISIEME partie en ses Livres & Chapitres.

Du manger & des viandes. Liure onzieme.

COMMENT il faut entendre ce qu'on dit, Omnia sunt fanis. Chap. 1.

L'abus que l'on commet, sur la reigle: Non nocet quantitas, sed quantitas. Chap. 2.

Qu'un homme prudent, & qui commande à ses appetez, se pourra mieux ordonner son regime de vivre, que ne fera le Medecin. Chap. 3.

S'il est bon de parler en mangeant. Chap. 4.

Que le foye n'est bonne viande: & pourtant on dit mal à un homme ne manger foye, que le foye n'en aye nyge. Chap. 5.

Qui est plus sain, le foye de chapon, ou sa chair. Chap. 6.

Savoir-moi, si le jus ou degoust du mouton rosti, se chauffe, & s'il est fort nourrissant. Chap. 7.

Si les pigeons & les œufs sont chauds, comme l'on dit. Chap. 8.

Contre ceux qui disent que le poyvre refroidit, & que les artichauds & les truffes eschauffent. Chap. 9

Que la chair du porc est la plus nourrissante de toutes: & quelle est sa dignité. Chap. 10

Que les boudins ne valent rien garder: dont la coutume est d'en faire des présents. Chap. 11

S'il est vray que la sariette empesche de cuire le sang. Chap. 12

Que le rat, chat, & plusieurs autres bestes, sont aussi bonnes que celles que nous mangeons. Chap. 13

Que c'est un desordonné appetit d'user des truffes, & des champignons. Chap. 14

S'il est vray que les truffes, artichauds & huiîtres rendent l'homme plus gaillard à d'acte venerien. Chap. 15

D'une bonne femme qui fit manger à son mary un de ses testicules, pensant qu'il seroit autant gaillard qu'au parauant. Chap. 16

Que le bon poisson est meilleur en esté, mesmes aux cholériques & fievreux, que n'est la chair. Chap. 17

Que le frommage est pire, tant plus est vieux, sinon à servir d'espicerie. Chap. 18

D'où sont venues les entrees & deserts, preiudiciables à la santé. Chap. 19

Comment il faut entendre la diversité des viandes en un repas, defendues des Medécins. Chap. 20

#### De l'apprest & ordre en l'usage des viandes. Livre 12.

Quel apprest de toutes viandes a esté premierement enseigné des Medécins. Chap. 1

Que la chair n'attendrie au seain: & les divers moyens de l'attendrir. Chap. 2

Si la chair moins cuite, & la plus fraische est la plus nourrissante. Chap. 3

Sçavoir-moi, si la chair froide est moins saine que la chaude. Chap. 4

Que la chair hachée & puis cuite, est de mauuaise digestion: cuite & puis hachée, ne vaut qu'à ceux qui ont mauuaises dents. Chap. 5

Qui est plus sec le bouilly, ou le rosty. Chap. 6

Qui doit estre premier mangé, le bouilly, ou le rosty: & le facile ou difficile à digerer. Chap. 7

S'il est vray que de manger sa soupe froide, & toute derriere, Q 4



avant le fruit, engroisserous'il est plus sain. Chap. 2  
 Quand est meilleur la lactue, à l'entree ou à l'issue du ve-  
 pas. Chap. 3  
 Quand doit estre mangé le fruit au commencement ou à la  
 fin. Chap. 30  
 S'il est meilleur d'oster la crouste du pain, & la garder pour  
 l'issue, afin de clore la bouche de l'estomach. Chap. 31  
 Des fruits & salades particulie-  
 rement. Liure 13.  
 Qu'en accuse bien souvent les fruits à tort, presque de tous les  
 maux qui viennent en esté. Chap. 1  
 Contre ceux qui estiment les figues & melons, plus mal sains  
 que tous autres fruits. Chap. 2  
 Qui est pire, le raisin ou le vin nouveau. Chap. 3  
 Pourquoi dit-on, si femme sçavoit que vaut pomme, elle ne  
 donneroit à son ribaud. Chap. 4  
 Sçavoir mon, si il est sain de manger beaucoup de pain avec le  
 fruit. Chap. 5  
 Comment se doit entendre ce qu'on dit, post crudum pu-  
 tum. Chap. 6  
 Que la salade doit estre beaucoup plus forte de sel, que de vi-  
 aigre : & pourquoi dit-on qu'il faut quatre personnes à la  
 bien composer. Chap. 7  
 Que la lactue est plus saine avec du miel, qu'autrement. Cha. 8  
 Du boire. Liure 14.  
 S'il est bon de manger beaucoup avant que boire, & (comme on  
 dit) faire bon fondement. Chap. 1  
 Pourquoi dit-on, que le boire en mangeant sa soupe, gâste les  
 dents, & en Allemagne que cela fait venir le gonistren. Ch. 2  
 S'il est meilleur de boire peu & souvent en un repas, ou à grands  
 traits. Chap. 3  
 Si c'est mal fait de boire, quand on se va coucher. Cha. 4  
 Que vaut mieux, boire tost ou tard apres le repas, si on est cou-  
 traint de boire. Chap. 5  
 Cōtre ceux qui disent, qu'il faut boire aussi chaud que son sang,  
 mesmes en Esté; & si il est sain de raffraischir le vin. Cha. 6  
 Comment il faut prendre la legiereté de l'eau, qui est tant re-  
 commandée. Chap. 7  
 Contre ceux qui disent, que l'eau cœue le cœur. Chap. 8  
 S'il est vray ce qu'on dit en Allemagne, que le boire d'eau fait  
 la venue claire, & les dents blanches. Chap. 9  
 Si il

<i>S'il est vray, qu'un verre rompu soit venimeux.</i>	Chap. 10
Traicté du vin. Liure 15.	
<i>De la nature du vin, &amp; de ses differences.</i>	Chap. 1
<i>Quel vin est dit vieux ou nouveau, selon les anciens Grecs.</i>	Chap. 2
<i>Quel vin est plus chaud, le vieux ou le nouveau.</i>	Chap. 3
<i>Si le vin doit estre permis aux enfans.</i>	Chap. 4
<i>Quel vin on peut permettre aux fabricians.</i>	Chap. 5
<i>Que l'on se peut &amp; doit souvent passer du vin : dont il n'est tant nécessaire que cuide le vulgaire.</i>	Chap. 6
<i>Si le vin bourree ou trebousé, doux &amp; piquant, est sain.</i>	Chap. 7
<i>Si le vin rouge est plus naturel &amp; sain, que le blanc : &amp; si le vin blanc conuiert mieux à dîner qu'à souper.</i>	Chap. 8
<i>Si c'est bien dit, vin sur lait est souhait, lait sur vin, est venin.</i>	Chap. 9
<i>Pourquoy dit-on, que l'on voit plus de vieux yuengnes, que de vieux Medecins.</i>	Chap. 10
<i>Deoù vient que les hydropotes naturels s'addonnans au vin, l'aiment plus que les autres communément.</i>	Chap. 11
<i>S'il est vray que le sel mis dans le vin trouble l'esprit, enyure &amp; offense.</i>	Chap. 12
<i>S'il est mal fait de mesler les vins qu'on doit boire, dans la pinte, ou le verre.</i>	Chap. 13
<i>Quo est plus sain, de mettre l'eau sur le vin, ou le vin sur l'eau, &amp; de le tremper tost ou tard auant boire.</i>	Chap. 14
<i>S'il faut tremper d'auantage le premier traitt : &amp; s'il va au fere particulièrement.</i>	Chap. 15

#### DIVISION DE LA QVATRIEME partie en ses Liures & Chapitres.

Du coucher & dormir. Liure 16.	
<i>Sçauoir mon si les pieds au lit doyuent estre plus hauts que les reins, &amp; la teste plus haute que les pieds.</i>	Chap. 1
<i>Se coucher sur le ventre est le meilleur, pourueu qu'on tourne la teste de costé.</i>	Chap. 2
<i>Contre ceux qui disent que le liect attire, &amp; affoiblit le malade.</i>	Chap. 3
<i>S'il est vray que manger des pieds, fait dormir, comme l'on dit.</i>	Chap. 4.

Comment se peut faire, qu'en dormant quelqn'en chemine.  
 sorte de la maison. Chap. 1.  
 Pourquoi dit-on, qui dort disne, & sur tout des enfans. Chap. 2.  
 Pourquoi est-ce, que le dormir sur iour est repprouvé, & mesme  
 tost apres dîner, ou à miuy. Chap. 3.  
 Que le dormir matin engraisse fort: dont est dit, la grassie  
 matinee. Chap. 4.  
 Si c'est assez dormy, quand on serre aysément les pointes de ses  
 doigts. Chap. 5.  
 Pourquoi dit-on, que le fromage fait veiller, & est bon contre  
 les larrons. Chap. 6.  
 Des causes de maladie. Liure 17.  
 Que la goutte ne vient moins de travail importun, que de grace  
 de visuite. Chap. 1.  
 S'il est vray, que l'embrasser debout engendre les gontes, comme  
 l'on dit. Chap. 2.  
 Que de la verole on peut devenir ladre. Chap. 3.  
 Contre ceux qui attribuent tous les maux des enfans aux vers,  
 des femmes à la matrice, & des t: auailleurs au morfondi-  
 ment. Chap. 4.  
 S'il est vray ce que disent les Allemans, que le versige prend la  
 filles qu'on ne marie avant 28. ans. Chap. 5.  
 Que l'ignorance des causes en plusieurs maladies, a introduit  
 un faux soupçon de sorcelerie & d'empoisonnement. Chap. 6.  
 Que les choses douces esmeuvent plus les vers qu'elles ne les en-  
 gendrent: & comment est ce qu'elles gastent les dents. Chap. 7.  
 S'il est vray ce qu'on dit, que les vers s'engendrent de manger la  
 chair sans pain. Chap. 8.  
 Pourquoi dit-on que manger le pain chaud gaste les dents. Chap. 9.  
 S'il est vray ce que l'on dit, qu'on devient palle de manger beau-  
 coup de pain. Chap. 10.  
 Que l'inflammation des yeux, & l'ulceration de poulmon, sont  
 contagieuses non pas la dissanterie. Chap. 11.  
 S'il est bon de contregarder les enfans de ceux qui ont la rou-  
 geolle, petite verole, & semblables maux. Chap. 12.  
 S'il est vray que qui prend la petite verole il n'en a besoin  
 coup, en aura peu, & au contraire. Chap. 13.  
 Contre ceux qui pensent toute fièvre estre de froid, horsmicele  
 qu'on nomme chaude. Chap. 14.  
 D'où procede le frisson, & le retour des fièvres terminees. Chap. 15.  
 Sçavoir-moi s'il y a quelque raison de dire, qu'on parle de celui

à qui les oreilles cornent.	Chap. 16
Qu'un sourd de naissance est muet nécessairement, comme qui seroit nourry avecques des muets.	Chap. 17
Elle superstition, de ne rongner les ongles es iours qu'il y a R. mais qu'il faut bien observer la Lune, comme aussi à couper les cheveux.	Chap. 18
Si le linge blanc augmente les flux immoderez.	Chap. 19
Des maladies. Liure 18.	
Que les lepreux des Hebreux n'estoient pas ladres.	Chap. 1
Difference entre rhume, defluxion, & catharre, selon le vulgaire.	Chap. 2
Difference de goutte naturelle, à celle qui est de verolle.	Chap. 3
Que la verolle quant à son genre ou espee, n'est mal nouveau, & moins encor les pasteux couleurs des filles.	Chap. 4
Des poils qui sortent à l'eschine des enfans nommez Seides, mal inconnus aux anciens.	Chap. 5
Du crochet abbatu, & moyens de le releuer.	Chap. 6
Des fusteaux, que lon pense creuer en froissant fort le bras.	Chap. 7
Du vers pila, qu'on dit traueser le cœur auant qu'on meure: & de celui qu'on dit à deux testes qui fait mourir les enfans.	Chap. 8
S'il est vray que le phibisque crache tout le poulmon, iusques à un petit morcean.	Chap. 9
Contre ceux qui disent, que le foye diminue & se fond aux y-arongnes, iusques à la grosseur d'une noix.	Chap. 10
Des iugemens es maladies. Liure 19.	
Contre ceux qui n'estiment qu'auant les maux qu'ils scauent nommer, combien qu'ils s'y faillent le plus souuent.	Chap. 1
De mespris des feures, combien que les maux de chaleur abregent plus la vie que les autres.	Chap. 2
De ceux qui n'osent nommer la fièvre.	Chap. 3
Contre ceux qui enuoient l'vrine au medecin seulement pour iuger quel mal on a: & veulent qu'il deuine tout.	Chap. 4
De iugement qu'on peut faire des vrines portees.	Chap. 5
Contre ceux qui mesprisent les Medecins, pour auoir iugé autrement de la maladie, qu'il n'est aduenu.	Chap. 6
Contre ceux qui veulent mal de mort au medecin, qui aura iugé leur mal estre mortel.	Chap. 7
Qu'il ne faut accuser les remedes, quand le mal augmente de jourmesme.	Chap. 8
Des viures en maladie. Liure 20.	
Qu'il ne faut refuser de tout leurs appetits aux malades fort	



- degonstiez. Chap. 1.  
 Que la diversité des viandes est requise aux malades. Chap. 2.  
 Contre l'absurde ignorance de ceux qui croient tout au Medecin, sans en la quantité des viures. Chap. 3.  
 Contre ceux qui donnent plus de nourriture aux malades, que aux sains, & encor plus s'ils sont vieux. Chap. 4.  
 Des potages à minusc, & des orges-mondez, au matin, que le dormir sustente plus les malades, s'ils y peuvent vaquer. Cha. 5.  
 Qu'un corps abbatu de maladie, ou de langueur, ne peut estre refait à force de nourriture. Chap. 6.  
 Contre ceux qui pensent rompre tout mal prochain, ou present, par travail & famine. Chap. 7.  
 Que les plus vieux chappous ne sont si bons, à faire potages nourrissans, ou des restaurants, que les jeunes. Chap. 8.  
 Que l'or aux restaurants doit estre battu, ou liné, non pas en chaines ou pieces d'or. Chap. 9.  
 Contre ceux qui desdaignent le lait de femme, & preferrent celui d'asnesse. Chap. 10.

## DIVISION DE LA CINQUIE- me partie en ses Liures & Chapitres.

### De la curation des maladies. Liure 21.

- S'il est permis aux Medecins de tromper les malades. Chap. 1.  
 S'il est defendu aux Medecins de se penser eux mesmes. Chap. 2.  
 Que le vulgaire a de bons remedes : mais qu'il n'en sçait pas user. Chap. 3.  
 Contre ceux qui s'arrestent aux remedes que fait le vulgaire, sans les communiquer au Medecin. Chap. 4.  
 Contre ceux qui disent, que à la fièvre quarte, & à la goutte, les Medecins ne voyent goutte. Chap. 5.  
 Que la veyolle peut estre parfaitement guerrie, & de la grande variété des moyens sudorifiques. Chap. 6.  
 Que la peste est fort guerissable, & d'où vient que tous de gens en meurent. Chap. 7.  
 Contre ceux qui reprouvent l'onction en la rongne, disans qu'elle la fait rentrer au corps. Chap. 8.

### Des abus és remedes. Liure 22.

- Abus de ceux qui vont à mesmes bains, pour contraires maladies. Chap. 1.  
 Qu'on eschauffe trop les bains qu'on fait d'ès la maison. Ch. 2.

Qu'on abuse fort du semen contra, & des potus contre  
verms. Chap. 3

Que les femmes tuent les febricitans d'abstinence de boire, abo-  
dauce de viures, & ennuys en sa conuersure, & quel regime co-  
uient à vn febricitant. Chap. 4

Si le lauer de teste humecte plus qu'il ne desseiche, sinon qu'on  
l'essuye au Soleil. Chap. 5

De ceux qui gardent toute leur vie des receptes, dont ils se font  
bien trouuez, quelquefois, & en font present aux autres.  
Chap. 6.

Des mauuais cures, & remedes  
extrauagans. Liure 23.

De la pernicieuse regle, qu'on desordre guerir l'autre. Chap. 1

Contre ceux qui font desordre en leurs maux, à l'imitation de  
ceux qui n'en font morts. Chap. 2

Pourquoy dit-on que d'un desordre viennent quatre ordres.  
Chap. 3.

S'il est bon de boire son saoul durant l'accez de la fièvre, & s'il  
faut boire chaud ou froid. Chap. 4

De ceux qui boient à ieun vn doigt de vin, contre le vertige,  
migraine, & tremblement. Chap. 5

De ceux qui au mal d'estomach, y appliquent vne assiette d'es-  
tain froide. Chap. 6

De ceux qui à la cholique mettent sur le ventre vne seruiette  
mouillée d'eau froide. Chap. 7

Des remedes superstitieux & vains.

Liure 24.

Contre ceux qui s'arrestent du tout à l'efficace des breus, sans  
purgation, ou autres remedes. Chap. 1

Comment il est possible de remettre vne dislocation, sans voir,  
ou toucher le malade. Chap. 2

De l'eau coniuée, du drapeau, charpis & lard coniuéz, à gue-  
rir playes & vlceres. Chap. 3

De coniuier la matrice, & s'il est vray, que le mal de mere uece-  
le, tourmente d'auantage. Chap. 4

Contre les femmes qui guerissent leurs enfans par force leu-  
in. Chap. 5.

Si les herbes cueillies la veille de la S. Iean, ont plus de vertu  
qu'à vn autre iour. Chap. 6

De la graine de sengiere, & du noyer qui n'a des noys que le  
iour de la S. Iean. Chap. 7

De chauffer t'onfion premiere la iambe qui respond au costé de la douleur pour guarir de la nephritique. Chap. 8.

De la rose de Hiericho, pour ayder à l'enfantement. Chap. 9.

Des secrets que les ignorans & frasqueux rament, baillez de main en main à mode de cabale. Chap. 10.

#### Des bons & vrais remedes. Liure 25.

De vinage à guerir plusieurs maux. Chap. 1.  
Pourquoy on ordonne à ceux qui sont eschauffez, de pisser, & boire du vin pur. Chap. 2.

Des amellattes avec toille d'araigne, contre le mal de ventre qu'ont les enfans. Chap. 3.

Des ails qu'on fait manger aux enfans es mois d'Auril & de May, pour les preserver de vermine. Chap. 4.

Pourquoy est-ce qu'on enveloppe de rouge, ceux qui ont la rougeolle. Chap. 5.

Qu'il n'y a meilleur remede contre la ladrerie, que la castration. Chap. 6.

Du bol donné contre la pleuresie. Chap. 7.

Comment se doit entendre ce qu'on dit, à mal de teste, estopade de vin. Chap. 8.

Pourquoy dis-on, que le mal de mere, requiert le pere. Chap. 9.

#### DIVISION DE LA SIXIEME partie en ses Liures & Chapitres.

##### Des euacuations communes. Liure 26.

Contre ceux qui s'acoustument à vomir tous les iours. Chap. 1.

Contre ceux qui gastent leur estomac de choses remolissantes, pour auoir le ventre lasche. Chap. 2.

De ceux qui marchent les pieds nuds sur un lieu froid, afin d'auoir le ventre lasche. Chap. 3.

Comment il faut entendre, l'auoir bon ventre. Chap. 4.

Qu'est pire la constipation: ou le ventre fort lasche. Chap. 5.

Contre ceux qui ne sont jamais bien à leur aise, quoiqu'ils vont souvent à selle. Chap. 6.

##### Des purgations ou medecines. Liure 27.

Contre ceux qui pour reprocher les medecines, alleguent la vieillesse de ceux qui n'en prindrent jamais. Chap. 1.

Contre ceux qui refusent des Medecines, pour la prezanion,  
 disant que c'est mauvaise acoustumance. Chap. 2  
 Que la purgation convient en toute saison, voire d'arant les  
 iours Canculeiers. Chap. 3.  
 Que les enfans & les femmes enceintes peuvent estre purgees  
 Chap. 4  
 De ceux qui refusent les Medecines, & mesmes les iuleps, disant  
 que cela les degoute. Chap. 5  
 Que les plus belles medecines ne sont pas les meilleures: ny celles  
 qui en petite quantite operent fort. Chap. 6  
 Qu'il ne faut estimer la bonne purgation, de la grand' quantite,  
 moins du nombre des selles. Chap. 7  
 Contre ceux qui crient les pillules deuoir estre tousiours en  
 nombre impair. Chap. 8  
 Regime de ceux que lon purge. Liure 28.  
 Contre ceux qui sont desordre à boire & à manger, le soir au  
 parauant que prendre Medecine. Chap. 1.  
 Comment il se faut gouverner le iour de la Medecine, & si on  
 peut s'ormir incontinent apres. Chap. 2  
 Qu'il ne se faut contraindre à vomir la Medecine, apres qu'on  
 la retienne une heure, ou environ. Chap. 3  
 De l'heure du bouillon, & si c'est mal fait d'y mettre du sel.  
 Chap. 4  
 Du nombre & de l'heure des repas qu'il conuient faire le iour  
 de la Medecine. Chap. 5  
 Pourquoy est-ce que l'on tient enfermez ceux qui ont prins  
 Medecine. Chap. 6  
 De la saignée. Liure 29.  
 Si c'est mauvaise coustume d'estre purge, ou saigné tous les ans,  
 & si cela apporte necessite de continuer ainsi toute sa vie.  
 Chap. 1  
 Contre ceux qui craignent par trop la saignée, & ont opinion  
 que la premiere sauue la vie. Chap. 2.  
 Si il est vray ce qu'on dit en Allemagne, que le iour de la saignée  
 il faut estre sobre, & le tiers iour d'apres faut estre iure, ou  
 bien saui. Chap. 3  
 Pourquoy les mesmes Allemans defendent le parler à ceux qu'on  
 a saigné & permettent ierire. Chap. 4  
 Qu'on peut saigner les femmes grosses, les enfans, & les vieux.  
 Chap. 5



Contre ceux qui temerairement & trop souvent ysent de la saignée.

S'il est vray que la saignée affoibisse la veüe.

Chap. 5.

Chap. 6.

De la mort. Liure 30.

Pourquoy dit-on, que les prestres meurent de froid: les riches de faim: & les pauvres de chaud.

Chap. 1.

Pourquoy est-ce que les riches viuent moins que les pauvres, & les gras que les maigres.

Chap. 2.

D'où vient communément ceux qui ont plus d'opinion de mourir, eschappent mieux que les autres.

Chap. 3.

D'où vient que communément les plus chers meurent plus tost que les autres.

Chap. 4.

Contre ceux qui disent, i'amaï mort ne fut sans regret.

Chap. 5.

Qu'on iuge mal des Medecins, quand aucun meurt de la maladie, dont plusieurs autres sont gueris.

Chap. 6.

Si c'est mal fait au Medecin, d'abandonner le malade qu'il iuge devoir mourir.

Chap. 7.

Erreur de ceux qui pensent tousiours mourir de la mort de leurs parens, & en l'age qu'ils sont mors.

Chap. 8.

Extrême folie de ceux qui veulent sçauoir des deuins, quand & de quoy ils doivent mourir.

Chap. 9.

Des ans Climateriques, si y a raison qu'on les deuyne craindre, comme estans menacez de mort.

Chap. 10.

S'il est vray ce qu'on dit, qui tard endente, tard desespere.

Chap. 11.

D'où vient que chacun craint tant la mort, veu que ce n'est aucun mal, ains la fin de tous maux.

Chap. 12.

### ADVERTISSEMENT.

L'Authour toutesfois estant preuenü de mort, n'a seu mettre en execution ses promesses. Ainsi voit-on le plus souvent que l'homme propose, & Dieu en dispose.